BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
A
2
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA PERSE.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA PERSE,

DEPUIS LES TEMS LES PLUS ANCIENS

JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE;

SUIVIE D'OBSERVATIONS

SUR LA RELIGION, LE GOUVERNEMENT, LES USAGES
ET LES MŒURS DES HABITANS DE CETTE CONTRÉE.

Traduit de l'anglais

DE SIR JOHN MALCOLM,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DU GOUVERNEMENT SUPÉRIEUR DE L'INDE
A LA COUR DE PERSE.

Ouvrage orné d'une Carte générale de la Perse, du Portrait du Prince régnant, et de six Planches.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1821.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA PERSE.

CHAPITRE IX.

Histoire des Sultans, ou monarques de Ghizné.

L'HISTOIRE des premiers sultans de Ghizné, dont l'autorité, pendant quelque tems, s'étendit sur une grande partie de la Perse, présente un point de vue plus intéressant que celui des précédentes dynasties. Ce pouvoir absolu, qui, en Europe, adouci par les usages et les connaissances d'un siècle civilisé, forme en réalité un gouvernement modéré, a, parmi les nations de l'Asie, toujours le même caractère, et à peu près les mêmes procédés. Les traits distinctifs qu'on peut y rencontrer dépendent principalement du caractère personnel et de la puissance plus ou moins bien établie du despote, souvent même plus de cette dernière condition que de la première : car il n'y a ni bonheur ni prospérité pour un pays qui est exposé à une guerre con-

tinuelle ; et telle paraît avoir été, depuis les tems les plus anciens, la position de tout royaume de l'Orient dont le souverain n'avait qu'une autorité incertaine. Tout le bonheur que peut espérer sous un tel gouvernement la masse de la population, repose donc sur le pouvoir et la réputation du monarque ; les avantages comparatifs dont jouissent les sujets sont le vrai principe de la vanité qu'ils tirent d'avoir eu des princes capables de les leur procurer. Il ne serait donc pas juste d'attribuer à d'ignobles motifs la flatterie qu'ils leur prodiguent. Insensibles au mérite de la liberté, et ne connaissant aucune autre forme de gouvernement, ils prisent naturellement cette combinaison du leur, dans laquelle ils trouvent le plus de jouissances et de sécurité. Aussi sont-ils non-seulement satisfaits, mais glorieux de s'humilier devant un homme distingué, lorsqu'ils voient dans la grandeur de son pouvoir une protection assurée contre des maux bien autrement insupportables.

Abustakeen (1), un des principaux nobles de

(1) Ce chef est souvent nommé Abestagi, et quelquefois Alcptekeen ou Alputtekeen. La première de ces deux dénominations paraît au major Price être la vraie manière de lire ce nom ; j'ai choisi celle qui était la plus familière aux lecteurs européens.

Bokharah (1), ayant renoncé à obéir à cette cour, se retira avec ses amis à Ghizné, ville alors insignifiante, pour échapper au ressentiment de Munsoor, prince de la maison de Saman, à l'élévation duquel il s'était opposé à cause de son extrême jeunesse (2). Il ne paraît pas que le nombre de ses partisans s'élevât dans l'origine à plus de sept ou huit cents; mais avec cette petite troupe, il défit une force considérable qui avait été envoyée pour l'attaquer. Par ce succès, suivi de quelques autres, il établit une principauté dont Ghizné devint la capitale (3). Lorsqu'il mourut, son fils Isaac lui succéda; mais ce prince faible et dissipé ne survécut que peu de tems à son père; et le suffrage de tous les rangs donna le sceptre à Subuctageen, homme de race turque (4) qui,

De J. C. 976. De l'H. 365.

(1) Il était gouverneur du Khorassan lorsque Munsoor fut élevé au trône; et plusieurs auteurs disent qu'il se maintint dans l'administration de cette province pendant quelques années.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Cette ville est située à environ soixante milles précisément au midi de Cabul. Le climat en est bon; mais, à cause de l'extrême élévation du sol, l'hiver y est très-rigoureux. Cette capitale, jadis si fameuse, est aujourd'hui une misérable bourgade qu'habitent environ mille pauvres familles. (*Manuscrits d'Elphinstone.*)

(4) L'expression de l'original est *Turk* et *Tajuck*; ce qui in-

suivant quelques historiens (1), avait été acheté comme esclave par Abustakeen. D'autres, avec plus de probabilité, disent que c'était un simple soldat de sa garde personnelle. Comme tel, il avait le droit de se dire esclave du roi (2), titre qui, parmi les nations orientales, est regardé comme une distinction. Mais la naissance d'un tel homme est une chose peu importante, à moins que la gloire ne l'ait élevé dans la proportion inverse de la bassesse de son origine. Il avait été employé et avancé par Abustakeen; et sa réputation, comme on vient de le dire, lui procura l'appui de tous les officiers, de tous les partisans de ce chef, qui regardèrent son élévation au pouvoir comme essentielle à leur sécurité et à leur avancement. Ils ne s'étaient pas trompés. Le pays de Ghizné atteignit sous son administration la plus grande prospérité. Il en étendit le domaine; il créa la réputation de ses guerriers, et devint la souche

dique des classes les plus opposées de la société, *Turk* signifiant un Turc né soldat, et *Tajuck* tout le contraire.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Le nom de Gholam, ou esclave du roi, a toujours été donné comme un titre aux gardes personnels des monarques orientaux. Si le fils du premier noble de Perse est admis parmi ces gardes, il réclame aussitôt le titre de Gholam-e-Shah, ou *esclave du roi.*

d'une famille qui, dans sa courte durée, a surpassé à une certaine époque la gloire des plus célèbres dynasties de l'Asie.

Le règne de Subuctageen pensa finir presque aussitôt qu'il avait commencé. Il avait aidé un chef nommé *Tegha* à recouvrer la ville de Bust (1), d'où celui-ci avait été chassé. Tegha, pour prix de ce secours, convint de payer un tribut, et de se considérer comme dépendant du prince de Ghizné; mais bientôt après il montra de la répugnance à tenir l'engagement qu'il avait pris. Subuctageen, étant à la chasse avec lui, prit occasion de s'expliquer sur sa conduite. Tegha, irrité de quelques expressions du prince, l'assaillit tout-à-coup, et avant que celui-ci eût eu le tems de se mettre en défense, lui porta un coup violent. Leurs suites respectives voyant leurs chefs engagés, se précipitèrent au combat qui se soutint pendant quelque tems avec fureur, mais il se termina par la fuite de Thega et de ses partisans qui se retirèrent à Bust. Cette place, assiégée par Subuctageen, tomba promptement en son pouvoir; mais le

De J. C. 977. De l'H. 367.

(1) On écrit souvent Bost : il n'y a pas de doute que ce ne soit l'ancienne Abeste. La rivière Heirmund coule au-delà de cette ville, qui est à environ trois cents milles de Ghizné.

gouverneur échappa à la juste indignation du vainqueur.

La réputation que fit à Subuctageen la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion, fut bientôt éclipsée par la gloire qui suivit ses *saintes guerres*. Ainsi nomma-t-on celles qu'il fit aux infidèles de l'Inde. Plusieurs motifs l'invitaient à attaquer ces contrées : le désir de la gloire, celui du pillage, et sans doute aussi l'intention de se conformer aux volontés du prophète, en convertissant ou détruisant les idolâtres. Dans sa première expédition il défit Jypaul (1), alors prince de l'Inde septentrionale, prit Cabul, et parcourut la belle province du Punjaub (2). Dans la seconde il fut plus heureux encore ; il y défit le monarque indien dans une grande action (3), après quoi il accepta la

De J. C. 977.
De l'H. 367.

(1) Ce nom est quelquefois écrit Chipaul.

(2) Cette province est appelée Punjaub ou *les cinq eaux*, à cause des cinq rivières célèbres qui la traversent : le Sutledge, le Beeah, le Ravee, le Chunab et le Behut, qui sont les anciens fleuves Hysudrus, Hyphases, Hydraotes, Acesinas et Hydaspes. Le climat en est extrêmement sain ; le pays est très-bien cultivé et fort peuplé : il est à présent habité par les Sikhs, nation guerrière qui se distingue par la singularité de sa religion et de ses usages.

(3) L'auteur du *Zeenut-ul-Tuarikh* raconte les mêmes fables

soumission de Jypaul, lequel consentit à lui faire des présens considérables, et à payer à l'avenir aux princes de Ghizné un tribut annuel. Le zèle impétueux du jeune Mahmood, fils de Subuctageen, dédaignait ces conditions, et pressait vivement son père de n'entrer dans aucun traité avec de maudits idolâtres qu'il était, disait-il, pieux de détruire. Le prince indien ayant été instruit de l'intolérance de Mahmood, lui fit dire de prendre garde de pousser de braves gens au désespoir (1). « Mes

que l'historien indien Ferishta sur les causes de la victoire que remporta Subuctageen dans cette occasion. « Il y avait, dit-il, » dans le camp du monarque indien un puits d'eau limpide, » mais d'une telle qualité que toute substance impure qu'on y » jetait produisait des effets terribles. Subuctageen envoya » secrètement un émissaire jeter de la boue dans cette fon- » taine mystérieuse. A l'instant où son ordre fut exécuté, le » ciel se couvrit et il s'éleva une furieuse tempête. Le froid » devint si excessif que, suivant l'expression de l'auteur ma- » hométan, la larme gelait dans l'œil et le sang restait immo- » bile dans les veines. Les deux armées souffrirent, mais les » Indiens délicats, dix fois plus que les guerriers endurcis de » Ghizné. » Des fables de ce genre sont généralement crues et par les Indiens et par les Mahométans. Les premiers aiment mieux imputer la honte de leur pays à l'impiété qu'à la lâcheté de leurs ancêtres, et les autres sont fiers de tout conte qui vient appuyer leur foi, en les présentant comme les favoris du Tout-Puissant.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

» compatriotes, observait-il, vous paraissent » doux et timides ; mais si vous leur ôtez tout » espoir d'échapper, ou si vous les poussez » au-delà de ce qu'ils peuvent supporter, vous » verrez bientôt changer leur caractère. Ils » tueront leurs femmes et leurs enfans, brû- » leront leurs habitations, détacheront leurs » cheveux, et iront au-devant de votre armée » avec toute l'énergie d'hommes qui n'ont » plus d'autres vœux que la vengeance et la » mort (1). » Subuctageen savait qu'il y avait

(1) Ce discours donne une peinture très-fidèle du caractère des Hindous de la classe militaire ; et l'*Histoire de l'Inde* fournit nombre de circonstances où ils se sont conduits de cette manière. En 1790, étant avec l'armée de Nizam-u-Doulah, je fus témoin d'une scène de ce genre. Le rajah hindou de Deudroog (petit fort dans le Decan) était en guerre avec le rajah de Solapore ; le Nizam, dont tous deux étaient tributaires, appuya le dernier, et le corps français qui, sous les ordres de Raymond, était au service de ce prince, fut détaché à quelques milles de notre camp pour prendre Deudroog. Après avoir fait brèche, la troupe monta à l'assaut, et nous entendîmes pendant la plus grande partie de la nuit un feu considérable de canon et de mousqueterie, qui finit par une forte explosion. Nous sûmes le lendemain matin que le brave rajah, après avoir défendu la brèche jusqu'à l'extrémité, ayant été grièvement blessé, s'était retiré dans un palais fortifié où il avait placé ses femmes et ses enfans. Il avait fait miner ce palais afin de pouvoir, s'il était poussé au désespoir, échapper à un déshonneur qu'il regardait comme bien plus terrible que la mort :

de la vérité dans ce que disait Jypaul : il refusa d'écouter l'avis de son fils. Mais ce qu'il y avait de politique dans les suggestions de Mahmood fut confirmé par la conduite de l'infidèle Hindou qui, prenant avantage de la retraite de Subuctageen à Ghizné, arrêta les officiers qu'on avait laissés pour recevoir le tribut, et refusa de remplir aucun des engagemens qu'il avait pris. Sachant bien, au reste, à quoi il devait s'attendre après une telle conduite, il assembla des troupes de toutes les parties de ses vastes Etats; et il paraît, d'après la liste des chefs qu'il réunit, que ce territoire s'étendait alors d'un côté depuis l'Indus jusqu'à Malwa, et de l'autre jusqu'au Bengale (1). Mais cette grande armée qui, nous dit-on, excédait trois cent mille hommes, fut attaquée et défaite par Subuctageen, dont les forces ne montaient pas au cin-

l'heure était arrivée, il donna l'ordre de mettre le feu à la mèche, et la terrible explosion qui s'ensuivit ne laissa pas, de toute la famille du rajah de Deudroog, un seul fragment qui pût servir au triomphe de ses ennemis. Dow, dans son *Histoire de l'Hindostan*, a cité plusieurs faits semblables; mais la relation touchante qu'a donnée Orme du massacre qui eut lieu à Boobilee, lorsque cette place fut assaillie par les Français sous la conduite du célèbre Bussy, fournit l'exemple le plus authentique et le mieux caractérisé des effets de ce courageux et barbare esprit de résistance.

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

quième de ce nombre. La manière dont la cavalerie de Ghizné attaqua cette armée consistait en charges réitérées de petites divisions. Les corps agissant en cercle, se retiraient et avançaient (1) continuellement. Ils fatiguèrent si fort l'ennemi, qu'à la fin celui-ci prit la fuite en laissant au vainqueur un immense butin. Subuctageen prit possession du beau pays de Paishawur et de la province de Limgham (2), ce qui, joint à ses anciennes possessions de Ghizné et de Cabul, lui fit un royaume qui s'étendait du Khorassan au Punjaub.

Subuctageen, quoiqu'il n'eût pas pris le titre de souverain, avait acquis un pouvoir vraiment royal, avant même d'être prié par Emir Noé-Samanee de lui donner secours contre ses sujets rebelles ; et la déférence d'un tel allié dut être très-flatteuse pour le faible seigneur de Bokharah. Les historiens nous apprennent que

(1) Cette manœuvre est encore pratiquée par la cavalerie persane, qui emploie ses armes à feu comme les anciens Parthes se servaient de leurs arcs, en tirant sur l'ennemi au moment où elle commence à se retirer.

(2) C'est probablement Lingham, district à présent soumis au roi de Cabul; il borde le Paishawur, qui est une belle et fertile vallée sur l'Indus. La ville de Paishawur est encore de quelque grandeur, puisqu'elle contient dix mille habitans. (*Manuscrits d'Elphinstone.*)

Subuctageen, à sa première entrevue avec Noé, en qui il voyait le représentant d'une famille royale, fut tellement ému que, cédant à une impulsion involontaire (1), il se jeta en bas de son cheval, et baisa l'étrier du jeune prince (2) : au reste, cette soumission apparente, en même-tems qu'elle donnait à Subuctageen de la popularité, concourut fort à augmenter sa puissance ; car, après la bataille de Hérat, il obtint la concession de la province du Khorassan (3), et reçut en même-tems le titre distingué de *Nasr-u-deen*, ou *Vainqueur de la Foi*,

De J. C. 997. De l'H. 387.

(1) Si nous en croyons Ferishta, ce prince avait un cœur sensible. Cet auteur dit qu'étant encore simple cavalier au service d'Abustakeen il avait pris un faon : comme il le portait chez lui, il aperçut la mère de ce petit animal qui le suivait, paraissant très-affligée de sa perte. A cette vue, le grossier Tartare, cédant à un mouvement de sensibilité, rendit le faon à la biche ; et comme l'un et l'autre bondissaient en s'éloignant, il crut voir dans les regards qu'ils jetaient sur lui une expression de reconnaissance. Cette image le poursuivit dans son sommeil, et il fut favorisé d'une vision du prophète qui lui promit un pouvoir souverain comme récompense de la pitié qu'il avait montrée à un innocent et faible animal. (Dow's, *Hindostan*, vol. Ier, p. 34.)

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Quoique cette province fût donnée à son fils Mahmood, c'était en réalité une augmentation de ses Etats, ou du moins de sa famille.

nom par lequel on le trouve souvent désigné dans les pages de l'histoire persane.

Subuctageen mourut peu de tems après avoir porté à ce point son pouvoir et ses Etats : le dernier acte de sa vie paraît être le seul qui puisse démentir la prudence et la bonne conduite qu'il avait constamment montrées pendant une long et heureux règne. Sans égard pour les droits supérieurs aussi bien que pour la capacité de son fils aîné Mahmood, qui était alors employé dans le gouvernement du Khorassan, il légua (1) son royaume à Ismael, son fils cadet, qui, étant toujours à la cour, avait probablement abusé de la faiblesse de son vieux père, pour l'engager à commettre cette injustice. Ismael, pour se maintenir dans l'autorité à laquelle il se trouvait élevé, se servit des trésors de son père, qu'il distribua à la soldatesque avec la profusion la plus déplacée ; mais cette générosité irréfléchie, au lieu d'inspirer aux troupes de l'attachement pour lui, excita un esprit de rapacité et de turbulence parmi ces vétérans qui avaient été long-tems accoutumés à l'ordre et à la régularité ; et, lorsque Mahmood s'avança, ils abandonnèrent le faible Ismael qui, après avoir vainement essayé de ré-

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

sister dans Ghizné, fut forcé de s'abandonner à la clémence de son frère offensé. Mahmood avait cherché avec soin à éviter cette lutte contre nature; il avait fait valoir, auprès de son frère, ses droits d'aînesse et les moyens qu'il avait pour les soutenir : il avait même proposé un partage des Etats de leur père; mais le jeune prince, vain et insensé, n'avait voulu écouter aucunes conditions, et avait lui-même précipité sa ruine. Mahmood, dans le traitement qu'il fit à son frère prisonnier, consulta plus ce qu'il se devait à lui-même que ce que celui-ci méritait; Ismael, quoique privé de sa liberté, fut pendant toute sa vie traité avec humanité et indulgence.

De J. C. 997. De l'H. 387.

Pour détailler les actions de Mahmood, il faudrait un volume; cependant, elles sont de nature et d'importance à ne pouvoir être facilement abrégées. Il succéda au grand pouvoir de son père à un âge mûr, lorsque son caractère était formé, par l'expérience, à l'art de la guerre et à la science du gouvernement. Les deux passions dominantes de son ame étaient le dévouement à sa religion et l'amour de la gloire. Ces deux sentimens, devenus plus vifs par une longue contrainte, se développèrent à son accession au trône avec un éclat qui, ainsi que le di-

sent les Mahométans, remplit le monde de terreur et d'admiration (1). Mahmood avait ou montrait un attachement particulier pour Cawder, le calife régnant de Bagdad; il rejeta toutes les avances qui lui furent faites par le rival de ce prince, le maître de l'Egypte (2), membre d'une famille dont le chef, sous prétexte de descendre de Fatime, la fille du prophète, prenait le titre superbe de *Seigneur* ou *Commandeur des Croyans*. Cawder, sentant toute l'importance d'un soutien et d'un ami tel que Mahmood, loua son zèle et l'encouragea à se procurer un nom immortel en ce monde, et dans l'autre une félicité éternelle, en propageant au loin la religion de Mahomet : il lui donna les titres de *Très-grand et Protecteur de la Foi*. Le prince, en retour, promit que, pendant tout le cours de sa vie, son épée serait consacrée au service de la religion qu'il aimait; et il serait difficile de compter les millions d'hommes

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Le premier de cette famille était Abul-Kassim Mahomed, fils d'Abdullah (appelé Mehdy), qui faisait remonter son origine à Ismael, fils aîné de Jaffier-Saduck, le sixième Imam. On les appelle souvent, à cause de cela, Ismaéliens. Le premier de cette dynastie s'établit en Egypte dans l'an de l'hégire 296; elle fut définitivement détruite en 567 par le célèbre Salah-u-Deen.

qu'au moyen de ce puissant instrument de conversion il força d'en adopter les dogmes. Après s'être assuré de l'amitié du calife, avoir réglé les gouvernemens du Khorassan et de Rhé, et s'être lié lui-même par les nœuds les plus intimes avec le chef de la Tartarie Ilij Khan, dont il épousa la fille, Mahmood commença, contre les idolâtres de l'Inde, cette guerre religieuse qui occupa la plus grande partie de son règne.

De J. C. 1000 1001. De l'H. 391 392.

Ses deux premières expéditions dans l'Inde eurent un plein succès : non-seulement il défit ses ennemis, mais il établit son gouvernement sur la presque totalité du pays aujourd'hui connu pour être le Punjaub. Jypaul, qui s'était opposé à Subuctageen, entra en campagne pour essayer sa force contre le fils de ce conquérant ; mais son armée fut défaite : le prince vaincu, dans un enthousiasme superstitieux et patriotique, se détermina à faire le sacrifice héroïque de sa vie pour apaiser les dieux qu'il adorait, et les engager à sauver son pays de la ruine dont il était menacé (1). Il abandonna le gouvernement à son fils ; montant ensuite sur un bûcher funéraire, il pria que la mort, qu'il allait trouver au milieu des flammes, pût expier toutes les fautes par lesquelles il craignait d'avoir attiré

(1) Traduction de Ferishta par Dow, vol. Ier, p. 45.

la vengeance divine sur son malheureux royaume. Nous tirons nos lumières sur cet événement de sources (1) qui ne peuvent pas être douteuses; et la conduite de Jypaul, dans cette occasion, caractérise très-bien ce dévouement complet à la religion et aux usages de leurs ancêtres, qui distingue les classes les plus élevées des Hindous.

Anundpal, fils de ce souverain, ne fut pas plus heureux que son père dans sa lutte contre Mahomet, qui, en deux invasions successives (2), défit l'armée indienne, et devint maître de la province de Mooltan (3). Il aurait probablement à cette époque soumis tout l'Hindostan, s'il n'avait pas été forcé d'abandonner ces contrées pour défendre ses propres Etats attaqués par Ilij Khan, lequel, ne pouvant résister à la tentation que lui offrait l'absence de Mahmood, avait envoyé deux armées pour attaquer le Khorassan. Elles furent bientôt repoussées par le sultan de Ghizné : Ilij Khan,

De J. C. 1003. De l'H. 394.

De J. C. 1004. De l'H. 395.

(1) Traduction de Ferishta par Dow, vol. Ier, p. 45.

(2) Dans l'an de l'hégire 394, il ne put y avoir qu'une partie de son armée employée dans l'Inde, parce que ce fut dans cette année qu'il soumit Kuliph, prince de Seistan et le dernier de la famille de Ben-Leis. Voyez page 429.

(3) Un des rajahs de cette province qu'il attaqua s'appelait Bajerow; il prit sur ce prince le fort de Bhatteah.

irrité de l'affront qu'avaient subi ses armées, passa l'Oxus avec toutes ses troupes, auxquelles se joignit Cawder Khan, prince de Khoten (1), à la tête de cinquante mille chevaux. Mahmood n'hésita point à se mesurer avec cette immense armée, qui déjà, nous dit-on, s'était avancée jusque dans le voisinage de Bulkh. Sa droite était commandée par son meilleur général, Altoun Tash; sa gauche par un chef affghan, nommé *Arsilla* : lui-même conduisait le centre. Ilij Khan commença l'action par une attaque furieuse sur cette partie de l'armée de Ghizné qui était commandée par le prince. Cette troupe fut d'abord mise en désordre par la violence de la charge; mais Mahmood, étant descendu de cheval et ayant monté un éléphant

(1) La ville et la province de Khoten sont situées dans cette partie de la Tartarie connue dans l'histoire de l'Orient comme le royaume de Kashgar, et familière aux géographes européens sous le nom de petite Bucharie. Khoten avait autrefois quelque importance, et l'on parle souvent de ses chefs. Elle fut conquise avec Kashgar, Yarkund et d'autres provinces de la même contrée par les Chinois en 1757, et forme à présent une portion du grand empire de la Chine. Un habitant respectable de la Tartarie, qui a visité la ville de Khoten, il y a environ vingt ans, la décrit comme étant dans un état florissant, quoiqu'inférieure en étendue à la ville d'Yarkund, dont elle est distante d'environ cent quarante milles. Khoten est encore, suivant ce voyageur, célèbre pour son musc.

de dessus lequel il pouvait être vu par toute l'armée, encouragea ses troupes par ses discours et ses actions, et les détermina à le suivre à la victoire ou à la mort. L'éléphant qu'il montait parut, dit-on, animé du courage de son maître; il répandit la terreur et la confusion dans les rangs d'Ilij Khan, et, d'un coup de sa trompe, renversa par terre le porte-étendard de ce prince (1). Les Tartares furent découragés; les troupes de Ghizné, revenant de leur premier désordre, secondèrent le courage héroïque de leur roi avec une valeur à laquelle rien ne put résister. Bientôt l'ennemi fut en fuite sur tous les points et poursuivi au-delà de l'Oxus, dans lequel se noyèrent plusieurs de ceux qui avaient échappé au carnage. La réputation, ainsi que la fortune d'Ilij Khan, fut renversée dans cette bataille; et, quoiqu'il y ait survécu environ quatre ans, il ne hasarda plus de se mesurer avec Mahmood. Ce dernier, qui avait poursuivi les Tartares au-delà de l'Oxus, fut, à son grand regret, forcé, par la rigueur de l'hiver, de se retirer; mais il ne céda à la violence des

(1) D'Herbelot se trompe quand il dit qu'il tua Ilij-Khan; ce chef ne mourut que quelques années après. D'Herbelot, il est vrai, se contredit dans un autre passage relatif au même sujet.

élémens qu'après avoir perdu un grand nombre de ses soldats. Ne pouvant souffrir l'inaction, aussitôt qu'il fut de retour de Tartarie, il marcha sur Paishawur, à l'effet de punir un prince hindou (1), qui, après avoir embrassé le mahométisme et obtenu un trône pour prix de sa conversion, avait profité de l'absence de Mahmood pour revenir à son idolâtrie et se détacher de sa dépendance. Coupable ainsi d'une double apostasie, il fut surpris et fait prisonnier par l'avant-garde de l'armée de Ghizné. On lui fit payer, par forme d'amende, une somme considérable, et il fut condamné à demeurer prisonnier pendant le reste de sa vie. Mahmood, après ce succès, retourna à sa capitale : il en partit dès le commencement de la saison suivante, pour aller au-devant des forces unies des Hindous qui, des parties les plus éloignées de l'Inde, s'étaient rassemblés sous les drapeaux d'Anundpal, et paraissaient déterminés à faire un effort vigoureux pour arrêter les progrès de la puissance du conquérant mahométan. Leur armée, qui campait près de l'Indus, était immense (2); et Mahmood semble en avoir eu

(1) Le nom de ce prince était Zabsais.

(2) On prétend qu'elle était de plus de 300,000 hommes.

quelque frayeur ; car, non-seulement il se tint en présence pendant quarante jours sans entreprendre aucune action, mais il crut nécessaire de protéger son camp par une profonde tranchée. Ses ennemis, à la longue, résolurent eux-mêmes de l'attaquer dans cette position : la tranchée fut emportée par la furie des premiers assaillans, et il y eut beaucoup de Mahométans de tués ; mais la victoire, après avoir long-tems chancelé, se décida enfin pour Mahmood. On dit cependant qu'il ne dut cet avantage qu'à un accident. L'éléphant d'Anundpal, ayant été effrayé (1), prit la fuite en emportant le rajah. Cet événement surprit et déconcerta ses troupes, qui aussitôt abandonnèrent le champ de bataille : elles furent poursuivies pendant deux jours ; plus de vingt mille hommes furent tués, et toutes les richesses de leur camp, qui étaient immenses, tombèrent entre les mains des Mahométans. Mahmood profita de cette victoire

(1) Dow, sur l'autorité d'un écrivain mahométan, dit que ce fut le bruit d'un coup de canon qui épouvanta cet animal ; mais cette époque est antérieure à celle où la poudre fut inventée en Europe ; et si les armes à feu eussent été alors employées dans l'Asie, il en serait fait mention dans d'autres occasions.

en avançant dans l'Inde, où il détruisit les temples (1), renversa les idoles par tous les lieux où il passait; mais son zèle pour la destruction de l'idolâtrie ne le détournait point du soin de s'emparer des trésors accumulés de ceux qu'il avait vaincus (2).

A son retour de Ghizné, nous disent les écrivains orientaux, il célébra une fête dans laquelle il offrit à l'admiration des habitans de cette ville des trônes d'or magnifiquement ornés, qui avaient été faits avec le produit du pillage de sept cents *maunds* (3) de vaisselle d'or et d'argent, quarante *maunds* d'or pur, deux mille *maunds* d'argent et vingt *maunds* de fils de perles. Dans le cours de la même année, il fit prisonnier Daud, gouverneur révolté du Mooltan, et soumit la province de Ghour, alors

De J. C. 1009. De l'H. 400.

(1) Il détruisit dans cette occasion le fameux temple de Nagracote.

(2) Ce fut dans la province de Bheemghur, que prit Mahmood dans cette expédition, qu'il trouva la plus grande partie de l'immense butin qu'il emporta à Ghizné.

(3) Dow établit qu'il n'y a point dans l'Inde de *maund* qui pèse moins de trente-sept livres; mais le *maund* dont on parle ordinairement dans l'*Histoire de Perse* est le *tabreeze* (ainsi nommé du lieu où il fut d'abord employé), qui ne pèse pas tout-à-fait sept livres. Cette observation affaiblit un peu le résultat, et peut rendre l'histoire plus croyable.

occupée par une tribu d'Affghans, nommée *Soor*, qui ne céda qu'après une résistance obstinée; leur chef, Mahomed, fait prisonnier, dédaignant une vie qui désormais dépendait de son vainqueur, s'empoisonna.

De J. C. 1012. De l'H. 403.

L'expédition suivante, qu'il fit dans l'Inde, fut dirigée contre Tannaser (1), lieu célèbre dans la religion de l'Inde, et qui est situé à environ soixante-dix milles au nord de Delhi. Il ne paraît pas qu'il ait trouvé d'obstacles dans cette expédition de la part d'Anundpal qui, réduit à la condition d'un seigneur féodal, semble être resté dans sa capitale de Lahore observateur passif de l'invasion qu'il ne pouvait empêcher. Le temple de Tannaser fut détruit, et sa célèbre idole, Jugsoom, mise en morceaux qui furent envoyés à Ghizné pour être convertis en marches de la principale mosquée de la capitale, afin que les fidèles, quand ils entreraient dans le temple du vrai dieu, foulassent aux pieds les symboles mutilés de la superstition. Après cet exploit, l'armée de Ghizné revint dans cette ville enorgueillie, encombrée de trésors et de captifs.

(1) Ce lieu, jadis si renommé chez les sectaires du culte indien, est à présent la capitale d'un prince sikh, qui dépend du gouvernement anglais.

Les deux années suivantes furent consacrées à la conquête de Cachemire et des provinces montueuses qui l'environnent. Une grande partie des habitans de ces contrées, ainsi qu'il arrivait dans tous les pays que Mahmood annexait à son gouvernement, fut forcée d'embrasser la religion du vainqueur. De J. C. 1014 1015. De l'H. 405 406.

L'Inde ensuite jouit du court répit d'une année, son infatigable ennemi étant occupé à organiser le pays éloigné de Khaurizm (1), mais cela fut bientôt terminé; et Mahmood, immédiatement après, commença ses préparatifs pour attaquer la fameuse ville de Cannouge (2). La distance était grande, et le succès pouvait rencontrer beaucoup d'obstacles: la marche seule était calculée devoir durer trois mois. Mahmood, pour cette entreprise, choisit De J. C. 1018. De l'H. 409.

(1) Le major Stewart, dans son excellente *Histoire du Bengale*, dit que cette année fut employée à une entreprise sans succès contre Cachemire, et que Mahmood échoua dans une tentative qu'il fit pour prendre la forteresse de Koh-Khote. Il n'est pas impossible qu'une portion de son armée fût employée dans cette entreprise, tandis que le corps principal était occupé dans le Khaurizm.

(2) Cette ville est supposée être la Palibothra des anciens: on en juge ainsi par l'étendue et la magnificence que lui attribuent les histoires indiennes. Elle est située à environ deux milles des bords du Gange, à 80 degrés 13 minutes de longitude orientale, et à 27 degrés 3 minutes de latitude nord.

parmi les meilleurs soldats de ses armées cent mille cavaliers, et trente mille hommes d'infanterie ; il dirigea sa marche par la route de Cachemire, et après avoir traversé cette province, il la continua par les montagnes, probablement pour éviter les larges et profondes rivières du Punjaub. Descendu dans les plaines de l'Hindostan, il avança rapidement sur Cannouge : telle fut la promptitude de son mouvement, que le chef de cette ville, qui se nommait Korrah, fut complètement surpris. Hors d'état de s'opposer à l'invasion, il s'abandonna à la généreuse clémence de Mahmood, qui prit possession de la ville, mais n'y resta que trois jours.

Sa conquête suivante fut Meerut (1), qu'on désigne comme une grande et riche principauté. Parmi les grandes villes qu'il prit et détruisit dans cette expédition, une des principales fut Muttra (2), qui était alors, ainsi qu'aujour-

(1) Ville dans le Duab, pays situé entre la rivière Jumna et le Gange, qui est à présent en la possession du gouvernement anglais. Meerut est devenu un des principaux cantonnemens militaires de cette contrée.

(2) Ville sur la rive droite de la Jumna, située entre Dehli et Agra. Cette place continue à être tenue pour sacrée par les Indiens : elle est en la possession du gouvernement anglais. Il est juste de remarquer le contraste frappant qui se trouve

d'hui, regardée par les Hindous comme une ville sainte. Il brisa toutes les idoles qu'il y trouva; mais tout son pouvoir, nous dit-on, ne fut pas suffisant pour détruire en entier les grands et solides temples qui décoraient cette ville. Il vaut mieux penser que l'excès de son zèle fut, dans cette occasion, tempéré par son amour pour les arts : en effet, dans les lettres par lesquelles il mandait à Ghizné (1) le détail de ses succès, il parle avec une espèce de ravissement de la construction et des admirables beautés de ces édifices sacrés. Il prit dans cette invasion, outre les lieux que nous avons nommés, plusieurs fortes villes; et lorsqu'il revint à sa capitale, sa part personnelle du butin fut évaluée à vingt millions de dirhems (2), cin-

De J. C. 1018. De l'H. 409.

entre la conduite de Mahmood et celle qu'a tenue dans ces derniers tems lord Lake, général de l'armée anglaise, lorsqu'il a pris cette place : non-seulement celui-ci protégea les personnes et le culte des habitans, mais il défendit à son armée, qui était sous les murs de la ville, de tuer aucun bétail, parce que cela eût été regardé par les Indiens comme un sacrilége. La puissance du monarque de Ghizné ne fit que passer; celle des Anglais durera aussi long-tems qu'ils sauront conserver les principes de sagesse, de tolérance et de justice sur lesquels elle est établie.

(1) Traduction de Ferishta par Dow.

(2) 458,333 liv. st. 6 sh. 8 p. (11,000,000 fr.)

quante-trois mille captifs, et trois cent cinquante éléphans; outre un nombre immense de bijoux dont il aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer la valeur. Le pillage appartenant à l'armée fut, dit-on, encore plus grand que celui qui entra dans le trésor du prince.

De J. C. 1019 à 1021. De l'H. 410 à 412.

Mahmood, comme s'il eût été rassasié de conquêtes, sembla, pour un moment, disposé à jouir; et une partie des trésors qu'il avait accumulés fut employée à l'ornement de sa capitale. Les grands imitèrent l'exemple de leur roi; Ghizné rivalisa bientôt, par la magnificence et la beauté de ses bâtimens publics et particuliers, avec les villes les plus célèbres de l'Orient. Mais une grande mosquée qu'éleva Mahmood surpassait tous les autres édifices. La beauté des marbres dont elle était construite, la perfection de son architecture, l'emportaient à peine sur la richesse des tapis et des candélabres d'or dont elle était ornée : la vanité du monarque fut flattée d'entendre donner à cet édifice favori le titre pompeux, et peut-être impie, de *la céleste mariée*. Il envoya au calife de Bagdad un récit de ses victoires écrit en vers, avec divers présens rares et précieux; et le commandeur des croyans

ne dédaigna pas d'encenser le héros de cette religion, dont il était lui-même le chef spirituel. L'ordre fut donné de lire publiquement dans la capitale du calife l'éloge poétique de Mahmood, et l'on mit en usage tous les moyens qui parurent propres à exciter l'amour-propre et le zèle du conquérant à faire de nouveaux efforts pour la cause de cette foi, dont il était le champion avoué. Mais le caractère de Mahmood n'avait pas besoin de ces encouragemens. Il était porté naturellement aux grandes entreprises; le tems qu'il semblait consacrer aux jouissances de la paix était probablement employé à préparer de nouveaux combats. Il avait appris que Korrah, rajah de Cannouge, à cause d'un traité qu'il avait fait avec un prince mahométan, avait été attaqué et tué par une coalition de princes voisins. Nunda, rajah de Kalinjur, dans Bundlecund, avait eu la plus grande part à cette affaire. Mahmood, qui s'était avancé dans l'Inde pour soutenir son allié, passa la Jumnah pour attaquer ce chef; mais Nunda se retira devant lui. Les ravins profonds et les bois fourrés du pays lui donnèrent plus d'avantages à fuir qu'il n'en aurait trouvé à résister. Mahmood prit quelques forts, et, chemin faisant

De J. C. 1022. De l'H. 413.

pour retourner à Ghizné, contraignit plusieurs petites nations à embrasser sa religion. Il revint dès le commencement de la saison suivante attaquer Nunda ; mais il paraît avoir échoué dans une tentative qu'il fit en route pour prendre les forteresses importantes de Gwalior et de Kalinjur. Les historiens mahométans font entendre qu'il leva le siége de ces deux places, parce que les gouverneurs qui les gardaient lui offrirent de riches présens en forme de rançon; Nunda, rajah de la dernière, gagna, dit-on, sensiblement dans la faveur de Mahmood en lui envoyant un poëme qu'il avait écrit à la louange de ses grandes qualités. Mais cette flatterie, qui aurait pu avoir son prix si elle eût fourni un prétexte pour abandonner une entreprise désespérée, aurait eu peu d'effet sur le monarque de Ghizné, s'il avait eu une perspective de se rendre maître de ces forts qui auraient complété la soumission de contrées qu'il avait déjà si souvent envahies. Il n'est pas probable qu'il eût trouvé le moyen de réduire ces montagnes fortifiées, qui, par leur force naturelle, ont, dans ces dernières années, bravé avec confiance la science, et la valeur disciplinée d'une armée anglaise (1).

(1) Gwalior, qui est dans la petite province de Gohud, a

A son retour de cette expédition, Mahmood se détermina à la plus difficile de toutes ses entreprises. Son zèle et son avarice étaient également excités par ce qu'il entendait dire du Guzarate, dont les prêtres, fiers de la protection de leur fameuse idole Somnauth, attribuaient tous les malheurs de l'Inde septentrionale aux vices et à l'impiété de ses habitans, aussi bien qu'à l'impuissance comparative des dieux qui protégeaient ces contrées. Résolu à détruire ce dernier refuge de l'idolâtrie (comme on l'appelait alors), il prit sa marche par le Mooltan, traversa le désert de Joudpore (1) à Ajimère, d'où il dirigea sa route vers Somnauth. Les auteurs persans décrivent cette place comme un château élevé, situé dans la province de Guzarate, sur une péninsule étroite dont trois côtés sont défendus par la mer. Le sultan était à peine campé dans le voisinage, lorsqu'un héraut du fort lui vint dire que Somnauth (nom de

De J. C. 1024. De l'H. 415.

soutenu deux siéges et a été prise deux fois par les Anglais, la première fois d'assaut, ou plutôt par surprise, la seconde par capitulation. Dans les deux occasions, elle a été cédée aux Marattes. Kalinjur, la principale forteresse de Bundlecund, a capitulé dernièrement, et est à présent une forteresse anglaise.

(1) Il paraît que Mahmood n'eut dans sa marche aucune perte à essuyer; il avait pris des précautions étonnantes: il n'avait pas moins de vingt mille chameaux chargés d'eau.

l'idole qu'ils adoraient) avait amené les Mahométans devant les murs de son temple, afin de pouvoir les détruire d'un souffle de sa colère (1). Mahmood sourit de la vengeance dont le menaçait une idole, ordonna que son armée se préparât pour un assaut qui fut livré, le lendemain à la pointe du jour, avec la valeur la plus déterminée. Les malheureux Hindous, chassés des remparts, se portèrent en foule au temple de leur idole, et implorèrent son secours ; mais leurs prières furent vaines ; l'exclamation *Alla-Ackbar* (Dieu est grand), que firent retentir les troupes mahométanes, montées sur les murs qu'ils avaient abandonnés, les avertit bientôt qu'ils devaient se confier à leur valeur et non à leurs prières, s'ils voulaient se préserver de la ruine et de la mort. Sommés par ce terrible avis, ils coururent sur leurs ennemis avec toute la furie du désespoir. Leurs efforts ne furent pas inutiles ; ils forcèrent les soldats de Mahmood à abandonner tous les avantages qu'ils avaient gagnés. La nuit finit le terrible carnage de la journée. Le lendemain matin, l'attaque recommença avec une nouvelle violence. Partout les Mahométans montaient sur les remparts, mais partout ils en étaient renversés par

(1) Traduction de Ferishta par Dow.

les Hindous, dont les yeux, nous dit-on, ruisselaient de larmes tandis que leurs cœurs brûlaient de rage. Se croyant abandonnés du dieu qu'ils adoraient, ils ne désiraient plus de vivre que pour se venger des auteurs de leur ruine. Leur extrême courage fut heureux, et Mahmood rappela ses troupes rebutées, résolu de lever le siége plutôt que de les exposer à de nouveaux désastres. Mais la fortune semblait résolue à ne pas abandonner son favori. Une armée d'Hindous arrivait pour secourir Somnauth : le roi sur-le-champ se décida à l'attaquer. Il avait à peine engagé une action lorsque deux rajahs (Biram Deo et Dabiselima), amenant un renfort considérable, joignirent les Hindous. Cette circonstance répandit dans leurs rangs une telle confiance que le succès paraissait certain. Mahmood s'aperçut que l'ardeur de ses troupes s'affaiblissait, et qu'elles étaient sur le point de céder : sautant à bas de son cheval, il se prosterna par terre, suppliant Dieu de favoriser celui qui n'avait d'autre vœu que d'étendre la gloire de son saint nom. A l'instant il est remonté, et prenant par la main Abdul Hussein Cherkani, un de ses plus braves généraux, il l'engage à faire avec lui une charge qui leur procurera ou la victoire ou la couronne du

martyre. Les Mahométans, voyant leur prince résolu à ne pas survivre à sa défaite, se déterminèrent à partager son sort, et revinrent au combat avec une ardeur qui fut irrésistible. Les Hindous plièrent sur tous les points ; une victoire complète couronna la valeur obstinée de Mahmood. Les habitans de Somnauth, qui avaient attendu avec la plus vive inquiétude le résultat de la bataille, ne virent pas plus tôt leurs amis en déroute, qu'ils furent saisis d'une terreur panique, et abandonnèrent ces murs qu'ils avaient si noblement défendus (1). Plusieurs s'embarquèrent avec leurs femmes et leurs enfans ; mais Mahmood, devenu maître de la ville, arma sur-le-champ des bateaux pour les poursuivre, et prit ou détruisit la totalité de leur flotte (2).

(1) Traduction du Ferishta par Dow.

(2) Les historiens persans qui ont raconté cette célèbre expédition de Mahmood sont corrects dans les faits principaux ; mais ils donnent peu de détails et sont rarement exacts dans leurs énonciations géographiques ou sur les points qui concernent la mythologie indienne. La notice suivante sur la position et l'histoire du temple de Somnauth m'a été fournie par un ami dont l'instruction et la connaissance particulière des lieux donnent à ces renseignemens la plus parfaite authenticité.

Ce temple était dans le pays de Soreth, province de la péninsule de Guzarate, qui est à présent plus généralement con-

Suivant tous les auteurs, les dépouilles enlevées du temple de Somnauth étaient d'une valeur immense; mais la gloire qu'ambition-

nue sous le nom de Kattywar, et qui, dans les Poorans, est célèbre à raison de cinq inestimables avantages : le premier est la rivière Gomptée ; le second, de belles femmes ; le troisième, de beaux chevaux ; le quatrième, le Somnauth, et le cinquième, Dawarka. Parmi différens lieux du Soreth qui sont tenus pour sacrés par les Hindous, Somnauth, ou, comme on le nomme plus généralement, Somnauth Putten, a toujours été un des plus remarquables : il est situé à un ou deux milles de la mer, au confluent des trois rivières Hurna, Kupula et Sersutty, et à une distance de trois milles à l'est du port de Belawul qui, dans les cartes les plus exactes de la côte du Guzarate, est placé à 21 degrés 58 minutes de latitude septentrionale et à 70 degrés 31 minutes de longitude orientale.

Somnauth est un des douze symboles de Mahadeo que l'on dit être descendus du ciel sur la terre. La grande réputation de ce temple dans l'Orient excita, comme on l'a vu, le zèle et la cupidité du sultan Mahmood de Ghizné. La sainte image qui s'y trouvait fut, selon les auteurs mahométans, détruite; mais ce fait est nié par les Hindous, qui assurent que le dieu se retira dans l'Océan. Le temple, quoiqu'on en eût enlevé d'immenses trésors, recouvra bientôt assez de considération et de richesses pour mériter d'être attaqué de nouveau par les princes mahométans. Le sultan Mahmood Begharah, qui, dans l'an de l'hégire 877, obtint le trône d'Amedabad, marcha contre Somnauth, rasa le temple jusqu'aux fondemens, et, avec le zèle fanatique d'un conquérant mahométan, bâtit une mosquée sur la place qu'avait occupée cet édifice. Depuis cette époque, la province de Soreth est toujours restée sous le gouvernement mahométan; mais la pieuse persévérance des Hin-

nait Mahmood était de détruire l'idole célèbre qu'on représente comme une statue gigantesque de quinze pieds de haut (1). Ce prince, après

dous a surpassé le fanatisme de leurs maîtres : la mosquée est tombée en ruines, et Ahsela Bhaee, veuve d'un prince de la famille maratte de Holkar, a, dans ces derniers tems, construit un nouveau temple exactement à la place où avait existé celui qui a été démoli. Dans ce temple a été placé un symbole de Mahadeo qui passe pour être singulièrement propice aux personnes qui désirent avoir des enfans. Somnauth, quoiqu'il ait perdu son antique splendeur, conserve encore sa réputation ; il est visité par des pélerins de tous pays, qui paient un léger droit au gouverneur mahométan pour la liberté qu'il leur laisse de faire leurs prières dans leur temple favori.

Ce n'est pas seulement la place qu'occupe ce temple de Somnauth, ce sont les lieux mêmes qui l'entourent qui sont célèbres dans les fables de la mythologie indienne. C'est sur les plaines voisines qu'eut lieu la célèbre bataille de Jadoos. On nous assure que dans cette action, qui se passa il y a environ cinq mille ans, il y avait six *crores* ou soixante millions de combattans, et que tous furent tués. A environ un mille de Somnauth, dans un endroit appelé Bhalka, on montre au pélerin hindou un peuplier solitaire sur les bords de la rivière Sersutty, qui, assure-t-on, se trouve précisément sur le point où le dieu Shree Krishen reçut d'une flèche la blessure mortelle qui termina son incarnation.

(1) J'ai suivi, pour la description de cette idole, la traduction de Ferishta par Dow. Suivant le *Rozut-ul-Suffa*, le temple qui contenait l'image de Somnauth était décoré par trente-six colonnes garnies de pierres précieuses de la plus grande beauté et du plus grand prix; l'image elle-même était de pierre polie ou de marbre de la hauteur d'environ cinq coudées, trois

lui avoir porté un coup de sa masse d'armes, ordonna qu'elle fût brisée, et que deux fragmens en fussent envoyés à Ghizné pour être jetés, l'un sur le seuil de la grande mosquée, l'autre dans la cour de son palais; les deux autres parties devaient être transportées à la Mecque et à Médine, pour rester dans ces villes sacrées comme des monumens de sa pieuse valeur (1). Dans ce moment, s'avancèrent plusieurs brahmines, qui offrirent à Mahmood plusieurs millions en argent s'il voulait épargner leur idole. Ses officiers le priaient d'accepter cette rançon; mais le prince, déclarant qu'il voulait être nommé destructeur et non vendeur d'idoles, leur commanda de nouveau de la détruire. Les premiers coups qu'on lui porta découvrirent une immense quantité de bijoux qui étaient cachés dans la partie creuse de la statue. On en conclut que les prêtres avaient agi par d'autres motifs que la piété; car les trésors cachés se trouvèrent être d'une bien plus grande valeur que les sommes qu'ils avaient offertes pour la rançon de l'idole.

Dans cette expédition, Mahmood soumit

au-dessus du parquet du temple et deux au-dessous. (*Histoire mahométane* de Price, vol. II, p. 288.)

(1) Traduction de Ferishta par Dow.

quelques autres villes du Guzarate (1), et mit ce pays entre les mains d'un brahmine. Il lui en confia le gouvernement, à la charge de payer un tribut considérable, et de tenir le Guzarate comme vassal des princes de Ghizné (2). L'ar-

(1) La ville moderne de Diu était une de celles qui furent prises : c'était alors le siége d'un rajah.

(2) Ferishta et d'autres auteurs persans font une histoire détaillée et romanesque de la destinée du gouverneur brahmine que Mahmood éleva au trône du Guzarate. Le conquérant, nous disent-ils, aima mieux appeler au pouvoir un solitaire descendu de la famille de Dabissalima, qui avait long-tems gouverné ce pays, que de le confier à un prince voisin de la même race. L'homme qu'il avait choisi lui faisant observer ce qu'il aurait à craindre de son puissant parent, Mahmood marcha contre celui-ci et le fit prisonnier. Le nouveau gouvernant ne pouvait violer les usages de son pays, en mettant à mort le prince dont il avait tant à craindre ; il demanda donc qu'il fût transféré à Ghizné et renvoyé dans le Guzarate lorsqu'il n'y aurait plus d'inconvénient à l'y retenir prisonnier. Mahmood fit tout ce qu'il désirait, et, quelques années après, le prince captif fut ramené dans son pays natal. Le brahmine régnant avait fait disposer sous son trône une prison où il se proposait d'enfermer son parent : il alla au-devant de lui, lorsque les gardes de Mahmood l'amenèrent à la frontière, pour avoir le plaisir de le faire courir à côté de son cheval comme un esclave. Le lendemain du jour où ce prisonnier fut en son pouvoir, il fut fatigué et se coucha par terre pour prendre quelque repos. Il avait mis sur son visage, pour se défendre des rayons du soleil, un mouchoir rouge qui fut pris pour un morceau de viande par un vautour, lequel fondit dessus, et avec ses griffes arracha un des yeux du prince. Les

mée souffrit beaucoup plus en repassant le désert à son retour, qu'elle n'avait fait en venant. Il paraît qu'elle ne suivit pas la même route, et qu'elle fut égarée à la distance de trois marches, dans un désert voisin de l'Indus, par un guide qui prétendait connaître parfaitement le chemin. Cet homme, étant sur le point de subir la mort pour sa trahison, avoua qu'il était un prêtre de l'idole Somnauth, et qu'il avait cherché à venger son dieu en conduisant à leur perte les troupes de Ghizné.

Mahmood, après avoir achevé cette grande entreprise, entra en guerre contre un peuple voisin du Mooltan, appelé (1) *Jats*, dont il battit les flottes sur les rivières du Punjaub; et

De J. C. 1026. De l'H. 417.

usages du pays ne permettaient à personne de régner avec cette mutilation : du moment où l'on s'en aperçut, le prince et le prisonnier changèrent de rôle ; le reclus que Mahmood avait nommé pour gouverner fut obligé de marcher à côté du cheval de celui qu'il avait voulu mener auprès du sien, et fut condamné à habiter le cachot qu'il avait bâti (Ferishta.)

(1) Les Jats sont une tribu d'Hindous, dont plusieurs sont établis dans l'Hindostan : c'est une race très-brave, et elle a atteint un très-grand pouvoir. Plusieurs rajahs hindous, ou petits princes de l'Hindostan, qui sont sous le gouvernement anglais, appartiennent à cette tribu. Ils possédaient autrefois une grande partie du Punjaub et du Mooltan ; et une grande portion des Sikhs qui habitent à présent ces contrées étaient autrefois des Jats, ou descendaient de cette tribu.

De J. C. 1027. De l'H. 418.

la même année il défit une armée de Turcs de la tribu Seljoukee, qui avait envahi les Etats de la Perse, et obtenu contre ses généraux plusieurs avantages. Le dernier de ses succès fut la conquête de presque tout l'Irak, dont, avec Rhé et d'autres territoires, il forma un gouvernement pour son fils Massoud, déclarant en même tems que son autre fils Mahomet hériterait de son trône et de toutes ses autres possessions.

De J. C. 1028. De l'H. 419.

Au commencement de l'année suivante, Mahmood, depuis long-tems malade de la pierre, en ressentit des douleurs si violentes qu'il en mourut. Sa vie se termina dans un magnifique palais que vainement il avait appelé le *palais du Bonheur;* et immédiatement avant de mourir il jeta un triste et dernier regard sur son armée, sur sa cour et sur les immenses trésors qui lui avaient procuré des succès sans exemple. On dit qu'après avoir contemplé ces choses, il fit un profond soupir qui pouvait provenir soit d'un sentiment profond de la vanité du monde et de la gloire, soit de la répugnance qu'il avait à quitter tant de pouvoir et de richesses. Le caractère de ce prince a été tracé par des auteurs mahométans prévenus en sa faveur, qui, le considérant avec justice comme

un des plus célèbres de ces héros de leur religion qui ont propagé par l'épée le triomphe de leurs croyances, le croient digne de toute louange. Mais quoiqu'on ne puisse contester ses talens militaires, nous ne trouvons pas qu'il ait droit à beaucoup d'autres éloges. Son amour des conquêtes, exalté par son zèle religieux, en devint plus terrible pour ceux qu'il attaquait. Dans tous les pays qu'il soumettait, les horreurs de la guerre s'aggravaient par les persécutions du fanatisme ; et nous n'avons pas d'autre preuve de sa bonne administration intérieure que la tranquillité dont jouirent sous son règne ses propres Etats : effet naturel de ses succès dans les guerres étrangères, et qui pouvait également résulter ou de la crainte qu'imposait sa sévérité, ou de la confiance qu'inspirait sa justice. On faisait dans le peuple un conte de son visir, qui, prétendant comprendre le langage des oiseaux, expliquait la libéralité d'un vieux hibou, lequel, après avoir souhaité à Mahmood une longue vie, lui offrait pour dot de sa fille cent villages ruinés. Cette historiette présente, dans une forme vraiment orientale, le tableau d'un règne plus remarquable par la désolation du pays que par sa prospérité. L'histoire a conservé une preuve mémo-

rable de la fermeté de sa justice. Un pauvre homme s'était plaint de ce qu'un jeune noble venait constamment le soir à sa demeure, le mettait dehors de sa maison, et passait la nuit avec sa femme : le monarque lui donna ordre de l'avertir la première fois que cela arriverait. Il le fit comme on le lui avait prescrit, et Mahmood alla avec lui à sa maison. En y arrivant, il éteignit une lampe qui brûlait, et ayant trouvé l'amant, il lui fit tomber la tête d'un coup de son cimeterre. Il demanda alors de la lumière, et, après avoir vu le corps, il se jeta à genoux et rendit grâce au ciel; après quoi il demanda au mari surpris de lui apporter de l'eau; et il en but immodérément : « Vous êtes » surpris de mes actions, lui dit-il enfin; mais » sachez que depuis que vous m'avez instruit » de l'outrage qui vous était fait, je n'ai ni » mangé, ni bu, ni dormi. Je me figurais qu'il » ne pouvait y avoir qu'un de mes fils qui fût as- » sez hardi pour commettre ouvertement un » si grand crime; résolu de faire justice, j'ai » éteint la lumière afin que la sensibilité d'un » père ne m'empêchât pas de remplir les de- » voirs d'un souverain. Les prières que vous » m'avez vu faire étaient des remercîmens que » j'adressais au Tout-Puissant, quand j'ai vu que

» je n'avais pas été obligé de tuer un de mes » enfans, et j'ai bu, ainsi que vous l'avez ob- » servé, comme un homme qui mourait de » soif (1). »

Ce prince a été accusé d'avarice; mais ce reproche ne paraît pas être fondé. Son armée montra toujours un extrême attachement pour sa personne; et ce sentiment ne pouvait avoir été inspiré à de tels hommes que par une grande libéralité. Sa cour était la plus brillante qui eût existé. Les édifices qu'il éleva étaient grands et magnifiques. Il encouragea généreusement les savans et les poètes; c'est à son amour pour les lettres que nous devons presque tout ce qui reste de l'ancienne histoire de Perse, contenu dans le noble poëme épique le *Shah Namah* (ou le *Livre des Rois*); ouvrage qui doit durer aussi long-tems que la langue dans laquelle il a été écrit. Malheureusement pour Mahmoud, en ce qui concerne sa réputation de protecteur généreux d'un génie supérieur, il se laissa persuader par d'envieux rivaux de diminuer la récompense qu'il avait promise à Ferdosi. Le poète rejeta avec dédain le présent qui lui avait été envoyé, et ajouta à son poëme

(1) Cette anecdote de Mahmood est racontée, je crois, par tous les historiens qui ont écrit sa vie.

une satire amère sur le peu de générosité du roi ; mais après avoir donné cours à son ressentiment, il jugea prudent de quitter la cour, et de se retirer à son pays natal de Toos (1), dans le Khorassan. Il s'écoula quelque tems avant que Mahmood vît les vers que Ferdosi avait écrits ; et, reconnaissant trop tard son erreur, il essaya de rétablir sa réputation en envoyant au poète une somme considérable ; mais ce riche présent arriva aux portes de Toos lorsqu'on portait à sa dernière demeure le corps de Ferdosi ; et il fut repoussé par sa vertueuse fille, qui crut indigne d'elle d'accepter ce qui avait été refusé au mérite sans égal de son illustre père (2).

Les Etats de Subuctageen étaient grands ; mais ils furent portés par son fils à une étendue qui mit le monarque de Ghizné de niveau, sous ce rapport, avec Shahpoor et Nousheerwan. Les limites de ce vaste royaume, à la mort de Mahmood, étaient à l'ouest et au sud-ouest les provinces de Géorgie et Bagdad ; au nord et au nord-est le royaume de Bokharah et Kashgur ; et à l'est et au sud-est les provinces du Bengale et du Deckan, jusqu'à l'Océan indien. Mais

(1) La ville moderne de Mushed.
(2) Préface du *Shah-Namah*.

l'élévation de cette dynastie ne fut pas plus rapide que sa chute, que l'on peut dater de la mort même du monarque à qui elle doit tout l'éclat dont elle brille dans l'histoire (1).

Les successeurs de Mahmood ne méritent qu'une courte notice. Sa prévoyance avait cherché à prévenir toute contestation entre ses fils; et ses craintes furent confirmées par la réponse que lui fit l'aîné, nommé *Massoud*, lorsqu'il lui demanda comment il se proposait de se conduire envers son frère Mahomet. « Comme » vous avez fait envers votre frère Ismael, » lui répondit outrageusement le jeune homme qui, au reste, tint sa parole. Car, à l'instant qui suivit la mort de son père, il se mit en marche pour Ghizné. On assure que d'abord il fit à son frère des offres d'accommodement très-modérées. Il demandait seulement à tenir en souveraineté indépendante les pays d'Irak de Rhé et d'Aderbijan. Il désirait aussi que, comme aîné (car, quoiqu'ils fussent jumeaux, Massoud

De J. C. 1030. De l'H. 421 422.

(1) En écrivant la vie de ce prince, j'ai consulté toutes les autorités que j'ai pu trouver. Dans cette occasion, ainsi qu'en plusieurs autres, j'ai obligation à la grande exactitude et au travail de M. de Guignes; j'ai aussi été aidé par la traduction de Ferishta par Dow et l'*Histoire mahométane* de Price. J'ai trouvé le *Zeenut-ul-Tuarikh* presque toujours d'accord avec ces auteurs.

était né le premier), son nom fût placé dans les prières publiques avant celui de son frère ; mais Mahomet, dans la vaine confiance que lui inspiraient le trône et les trésors de son père, refusa toutes les ouvertures. Il fut néanmoins abandonné (1) par toutes ses troupes; et, après un court règne de cinq mois, il tomba dans les mains de son frère qui le priva de la vue, et le relégua dans une étroite prison. La première entreprise de Massoud fut la conquête de Cutch et du Mekran. Il fit dans l'Inde plusieurs incursions pour y maintenir la tranquillité des pays que son père avait soumis. Les forts de Sersutty et Hassi (2) sont les seules conquêtes qu'on lui attribue ; mais il n'eut pas le tems d'en entreprendre d'autres. Il eut besoin de toutes ses ressources pour se défendre lui-même contre une tribu formidable de Tartares, nommée *Seljoukee*, qui, depuis un tems considérable, faisait des incursions de pillage dans le Khorassan, ainsi que dans d'autres parties de ses

De J. C. 1030. De l'H. 422.

(1) Le premier corps d'armes qui déserta sa cause fut celui que Dow appelle les *esclaves ;* mais il n'a pas traduit exactement les mots *Gholam Shah ;* ils signifient, comme je l'ai dit, les gardes du roi.

(2) C'est probablement Hansi, fort situé à l'ouest de Dehli, à présent en possession du gouvernement anglais.

domaines, et menaçait alors de renverser son gouvernement. Massoud tenta d'abord de négocier une paix avec cette tribu : il eut à Bulkh une entrevue avec le chef tartare, nommé *Davood*, et fit un traité par lequel il convint de donner à ces dangereux voisins quelques pâturages pour leurs bestiaux dans ses propres Etats ; mais leurs procédés de mauvaise foi le convainquirent bientôt de l'inefficacité de cet arrangement, et lui apprirent qu'il n'avait, contre leur violence et leur rapacité, d'autre garantie que son épée. Forcé de recourir aux armes, il fit, pendant quelque tems et avec divers succès, de petites guerres contre différentes branches de cette puissante tribu ; mais à la fin il fut complètement défait dans une grande bataille qui eut lieu dans le Khorassan. Abul-Fedha nous apprend qu'il montra dans cette bataille cette valeur et cette capacité personnelle pour lesquelles il était renommé ; mais ce courage ne lui servit qu'à sauver sa propre personne ; et ses affaires lui parurent si désespérées, que, rassemblant aussitôt tous ses trésors, il commença sa retraite vers Lahore, dont il résolut de faire la capitale de son gouvernement. Mais Massoud avait perdu toute influence sur son armée ; dans un soulèvement général qui eut

De J. C. 1030. De l'H. 421.

lieu (1) pendant la marche, les immenses richesses que son père avait accumulées furent pillées par une soldatesque indisciplinée et un ramas de goujats qui, après cet outrage, tombèrent les uns sur les autres (2). Dans la confusion qui s'ensuivit, quelques-uns furent appauvris, d'autres s'enrichirent au-delà de tous calculs possibles. L'armée, lorsqu'elle eut repris ses sens, fut saisie de terreur en pensant à la punition qu'elle avait si bien méritée. Pour s'y soustraire, on prit tout-à-coup la résolution de remettre sur le trône Mahomet qui était prisonnier dans le camp. Le prince étonné se trouva au même moment tiré de prison, et salué comme souverain de Ghizné. Le malheureux Massoud, ne sachant pas encore trop bien ce qui s'était passé, fut pris et conduit devant un frère qu'il avait cruellement privé de la vue, mais qui le traita avec une clémence à laquelle il n'avait pas droit de s'attendre : il dut seulement être emprisonné, et on lui permit de désigner le lieu de sa détention. Il choisit le fort de Kurri, où il se retira avec sa famille, et y resta pendant plusieurs années. Il fut ensuite assassiné par Ahmed, fils de Mahomet, qui commit

De J. C. 1041. De l'H. 433.

(1) Ce soulèvement s'opéra sur les bords de l'Indus.

(2) D'Herbelot.

ce crime sans la connaissance ou le consentement de son père. On dit que ce dernier pleura lorsqu'il l'apprit ; et il écrivit aussitôt à Madood, fils du prince décédé, désavouant toute participation à une action si basse : mais ce jeune prince, qui était à Bulkh lorsque cet événement arriva, prit aussitôt le titre de roi, et marcha pour venger son père. Il rencontra sur les bords de l'Indus l'armée de son oncle, la défit, et ayant fait prisonnier Mahomet et ses fils, il les mit tous à mort, excepté un nommé *Rahim*, qui avait montré de l'intérêt à Massoud dans son malheur. La dynastie de Ghizné perdit, pendant le règne de Madood, tout ce qu'elle possédait dans la Perse : depuis l'accession de ce monarque au trône jusqu'à l'extinction complète de cette maison (espace de plus d'un siècle), son histoire ne présente qu'un détail révoltant et sans intérêt de petites guerres, de révoltes et de massacres. Les principaux acteurs de ces scènes sont des princes de la famille royale et des généraux usurpateurs. Ghizné fut enlevée à Byram, descendant direct de Mahmood, par Souri, prince de Ghour (1) ; mais le premier

(1) Syfudeen Souri était frère de Kutbuddeen Mahomet, prince affghan de Ghour, qui était gendre de Byram, mais que ce prince, pour des raisons qu'on ne rapporte pas, avait fait mourir. (*Histoire mahométane*, vol. II, p. 309.)

de ces monarques, secondé par l'attachement des habitans de sa capitale, la recouvra et fit son ennemi prisonnier. Malheureusement pour lui et pour ses sujets (1), Byram ne sut pas user de sa victoire : il chercha à venger le désagrément qu'il avait souffert, en infligeant à son ennemi captif la punition la plus cruelle : il ordonna qu'il fût déshabillé, peint en noir, placé sur un taureau maigre, la tête tournée vers la queue de l'animal, et qu'on le fît ainsi promener dans les rues de Ghizné : ces ordres furent exécutés; et Souri, après avoir été exposé à toutes les insultes qu'une lâche et vile populace pouvait faire à un brave homme, périt dans les plus cruels tourmens. Sa tête fut envoyée, comme une preuve de triomphe, à Sanjar (2), roi de la dynastie seljoucide, qui régnait alors en Perse. Allah (qu'on nomme quelquefois *Allahudeen*), frère de Souri, n'eut pas plus tôt été instruit de son sort, qu'il appela aux armes ses montagnards, et s'avança vers Ghizné avec des troupes qui respiraient la ven-

De J. C. 1151. De l'H. 546.

(1) Ce prince est vanté par presque tous les auteurs mahométans pour sa sagesse et sa libéralité : il était patron généreux. Les poètes et les historiens ont par leurs louanges payé ses faveurs.

(2) Sanjar était l'oncle maternel de Byram, et l'avait aidé non-seulement à obtenir le trône, mais à le conserver.

geance contre les meurtriers de leur prince. Byram voulut en vain les effrayer en déployant des forces supérieures et en offrant la paix. Ce n'était pas seulement de venger la mort de Souri, c'était de punir la cruauté inouïe, la barbare ignominie avec lesquelles on l'avait traité, que ses compatriotes avaient juré; et leurs cœurs sauvages étaient agités d'une soif qui ne pouvait être apaisée que par le sang de leurs ennemis. Il s'ensuivit une action où l'on se battit avec fureur; mais la rage des assaillans fut irrésistible. Byram, renversé de dessus son éléphant, eut de la peine à sauver sa vie et s'enfuit vers l'Inde. Son armée fut complètement défaite. Allah, victorieux, entra dans Ghizné, et abandonna cette noble ville pendant sept jours aux fureurs du soldat. Les horreurs qui s'y commirent sont impossibles à décrire: ni l'âge, ni le sexe, ne furent épargnés; les plus humbles réduits, comme les vastes palais et les temples sacrés, furent confondus dans la même ruine (1); mais l'ardeur de la vengeance n'était pas encore apaisée: nombre de nobles et de prêtres de Ghizné, qui avaient été faits prisonniers, furent conduits à Ghour, et là mis publiquement à mort: leur sang fut employé

(1) Ferishta.

à humecter (1) le mortier avec lequel on réparait les murs de cette ville. La terrible inimitié qu'avait allumée la cruauté de Byram retomba sur la tête de ses descendans. Son petit-fils, Khoosroo second, fut attaqué dans sa capitale de Lahore par Mahomet, cousin (2) d'Allahudeen : après une vaine résistance, il fut fait prisonnier et tué sur-le-champ. Khoosroo fut le dernier d'une dysnatie (3) qui, ainsi qu'on l'a

(1) Ferishta.

(2) Mahomet était le second dans l'ordre de succession, à compter d'Allahudeen.

(3) La liste suivante des princes de Ghizné est formée d'après l'ouvrage du docteur Price :

Noms des princes.	Années de leur accession au trône. De l'H.	De J. C.
Abustakeen		
Subuctageen.	365	976
Ismael.	387	997
Mahmood	387	997
Mahomet.	421	1030
Massoud	422	1031
Madood	433	1041
Massoud.	441	1049
Aly.	441	1049
Abdurrasheed.	443	1052
Furrukhzaud.	444	1053
Ibrauhim.	450	1059
Massoud.	492	1098
Arslan Shah	508	1104
Behram Shah.	512	1108
Khoosroo Shah.	547	1152
Khoosroo Malek.	555	1160

déjà observé, ne doit qu'au sultan Mahmood le rang qu'elle occupe dans l'histoire : elle fut renversée par une famille qui avait été long-tems soumise à son pouvoir, mais dont la dépendance donnait lieu à de continuelles inquiétudes ; car les princes de Ghour, qui avaient l'orgueilleuse prétention de descendre de Zohauk (1), et qui tiraient vanité de ce que leurs ancêtres avaient résisté avec succès à Feridoon, ne purent jamais s'accommoder de l'état de soumission auquel ils avaient été réduits par les premiers princes de Ghizné. La situation de leur pays, qui est au nord de Ghizné, au milieu de montagnes âpres et stériles, était favorable à la résistance ; et leur pouvoir s'augmenta en même tems que déclinait celui des enfans de Subuctageen. Par la ruine de ceux-ci, ils s'élevèrent non-seulement au trône de Ghizné, mais à l'empire de l'Inde tout entière ; leur gloire toutefois fut de peu de durée. Ces deux royaumes, à la mort de Mahomet, tombèrent à des esclaves que ce prince avait élevés et adoptés (2) pour fils, parce qu'il n'avait pas d'enfans à qui laisser sa fortune.

(1) Ferishta.

(2) De ces esclaves, Kuttub, Eldoze et Altumish ont été les plus célèbres.

CHAPITRE X.

Histoire des rois de la dynastie seljoucide, avec une courte notice sur les princes de Khaurizm.

Quoiqu'une grande partie de la Perse eût été soumise aux princes de Samanee et de Ghizné (deux familles d'origine turque), ce pays n'avait jamais été complètement soumis par des tribus tartares (1). Mais dans l'état de faiblesse et de désordre où il était tombé, il ne pouvait long-tems se soustraire à une destinée qui était déjà celle de plus de la moitié du monde. Car si nous jetons les yeux sur les plaines fertiles de la Chine, sur les riches pro-

(1) Cette observation s'applique plus particulièrement à cette partie de l'histoire de Perse qui est postérieure à la conquête des Mahométans. Nous lisons dans Hérodote que les Scythes conquirent la Perse, et maintinrent, pendant quelque tems, le gouvernement du pays; et les monarques parthes, nous disent les auteurs grecs, étaient d'origine scythe. Ferdosi admet que les tribus du Turan avaient possédé pendant douze ans une partie de la Perse; mais nous n'avons point de notion authentique qui nous autorise à prononcer que la totalité de ce royaume ait été, avant cette époque, complètement soumise par les tribus tartares.

vinces de l'Inde, sur les monts glacés de l'Europe septentrionale, ou sur les belles vallées de l'Asie Mineure, nous voyons que toutes ces contrées ont été tour-à-tour envahies par ces tribus guerrières qui, sortant des vastes et divers pays de la Tartarie, ont successivement ravagé et dominé les plus belles contrées de la terre. De grandes et puissantes causes ont dû produire un effet si étrange : il faut les chercher dans le caractère personnel, dans la condition sociale, dans les habitudes et les mœurs des Tartares. Dans ces grands pays tout homme est soldat. Toute femme est élevée pour servir, pour aider son mari, dont la demeure est une légère tente de laine grossière, qui se nourrit de ses troupeaux ou de sa chasse, qui n'a d'autre occupation que la guerre et qui, même en paix, change d'habitation à toutes les saisons. L'homme est robuste, brave, endurci ; la femme est étrangère à toutes les habitudes qui nourrissent la mollesse ; et leurs enfans, à un âge où dans d'autres pays on les traite encore en marmots, montent et gouvernent les chevaux les plus difficiles.

Telle est cette race d'êtres humains qui, divisés en grandes familles, sont errans dans toute la Tartarie. Chaque tribu obéit à un chef

héréditaire qui exerce une autorité plutôt patriarcale que despotique, et qui est à la fois soutenu et contenu par l'autorité des Reihs Suffeeds (1) ou anciens qui président les différentes branches de la tribu. Le nombre des tribus particulières est souvent fort augmenté par l'admission des captifs ou la réunion de plusieurs tribus, qui sont forcés par une d'elles d'être ses sujets ou plutôt ses adhérens. Mais elles sont encore plus souvent diminuées par des divisions intestines; et lorsqu'un fils ou un neveu, mécontent d'un chef ou d'un ancien, se sépare avec une branche de la tribu, ceux qui le suivent adoptent généralement son nom, et forment une tribu distincte, quoiqu'ils se considèrent toujours comme une branche de la souche originale. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles ces tribus prennent chaque jour de nouveaux noms, et qui jettent dans leur généalogie une confusion qu'il est impossible de débrouiller (2).

(1) La signification littérale de ce mot est *barbe grise*; et cette autorité avait, sans doute, été instituée pour être remise aux anciens; mais elle est souvent héréditaire, et par conséquent tombe quelquefois à des jeunes gens.

(2) Le travail prodigieux et la grande science de M. de Guignes nous ont procuré, dans l'histoire des Huns et des Tartares, de grandes lumières sur ce sujet. Cet ouvrage m'a tou-

La condition des Tartares est un état de guerre continuel, soit contre les animaux sauvages, soit contre l'homme ; mais le plus souvent contre ce dernier. Leur population est ou déchirée par de petites factions, ou réunie sous un seul chef qui la mène au pillage ou à la conquête de contrées lointaines. On peut dire qu'ils ne font cas que de deux qualités, la valeur dans l'homme et la chasteté dans la femme. Il paraît n'y avoir chez eux, pour parvenir à la considération, qu'une voie, celle de la réputation militaire. C'est à cela que vise la nation tout entière ; et quoique attachés à leurs chefs et jaloux des autres tribus, ils sont toujours prêts à joindre les drapeaux de tout chef considérable qu'ils croient être distingué par une conduite prudente et un courage supérieur. Ses succès le font leur roi, comme sa chute le rend leur égal. Les hordes (1) qui se rendent à des expéditions étrangères quittant les lieux ordinaires de leur résidence, ou plutôt de leurs campemens, ces endroits sont

jours paru devoir occuper le premier rang parmi les ouvrages des orientalistes européens.

(1) Ce mot est évidemment dérivé de wurdu ou urdu, qui signifie uncamp composé de plusieurs tribus.

promptement occupés par d'autres tribus, soit que celles-ci fussent en quête pour trouver des pâturages meilleurs ou plus vastes que les leurs, soit qu'elles-mêmes aient été chassées par quelques voisins plus puissans du terrain qu'elles occupaient. Ainsi, le corps qui est en campagne n'a point de retraite, et il n'en désire pas. Partout où ils campent, leur tente est leur habitation; et toute leur fortune, qui consiste en chevaux, en chameaux et en brebis, marche avec eux : c'est une véritable nation de soldats en mouvement, dont les dispositions d'attaque ne sont jamais compliquées par la nécessité de défendre leur propre domicile. Ils n'attaquent guère un grand empire qu'il ne soit sur son déclin : et c'est là sans doute une des grandes causes de leurs succès. Un peuple, quelque nombreux qu'il soit, que la prospérité a efféminé, et dont une grande partie est appliquée aux occupations les plus étrangères à la guerre, ne saurait lutter contre de telles bandes. L'armée de l'Etat a en même tems à défendre le pays de la dévastation et à se mesurer en campagne avec l'ennemi. Dans cette position une défaite est fatale, une victoire n'est pas décisive; car les assaillans n'ont

à perdre ni richesses ni pays ; ils n'ont pas même un lieu où ils puissent fuir : il ne suffit pas de les vaincre, il faut les anéantir.

La renommée de ces tribus était si grande, que le bruit même d'une invasion projetée par elles jetait un gouvernement dans la confusion; et lorsqu'on considère leur manière de faire la guerre, on ne doit pas être surpris que tant de princes se soient rachetés à grand prix d'un péril imminent, ni même qu'ils aient cru ajouter à leur pouvoir personnel en prenant le dangereux parti de donner chez eux, à ces formidables ennemis, des terres pour faire paître leurs troupeaux, et d'accepter leurs services militaires. Dans tous les cas où l'on a eu recours à cet expédient, le résultat a été le même. La réputation des pâturages abondans, qu'avaient conquis les aventuriers par leur valeur ou leur politique, se répandait en Tartarie : il arrivait pour partager ces avantages de nouvelles tribus; et celles-ci, réunies aux premières, les mettaient en état d'achever la conquête qu'elles avaient projetée dans l'origine. Cependant les Tartares ont rarement possédé long-tems les pays qu'ils avaient conquis. Pour des hommes habitués à une nourriture grossière, à une vie de fatigues perpétuelles, le

spectacle de l'aisance et du repos semble un paradis : lorsqu'ils sont une fois parvenus à cette félicité, leur joie est extrême ; il en résulte tout naturellement qu'ils tombent à leur tour sous l'influence du luxe et des richesses qui les avaient attirés, et au désir desquels ils avaient dû leurs succès.

La tribu tartare des Seljoucides (Seljoukee) tire son nom de Seljook, chef d'une grande réputation, qui avait été forcé de quitter la cour de Bighoo Kan, souverain des Turcs de Kapchack (1). Seljook, qui s'était rendu avec sa tribu dans les plaines de Bokharah, mourut dans un âge très-avancé. Son fils Michel fut connu du sultan Mahmood de Ghizné, et traité avec grande distinction par ce monarque, lequel, suivant plusieurs écrivains, lui persuada de passer l'Oxus et d'entrer dans le Khorassan; mais ce fait repose sur un témoignage peu certain. Cette tribu, y compris ses adhérens, composait, suivant les mêmes auteurs (2), un nom-

(1) Kondemir dit que Bighoo Kan était chef des tribus turques qui habitaient sur les plaines du Khezer, c'est-à-dire Kapchack; mais les auteurs diffèrent sur le rang et la résidence de Seljook. Les flatteurs de sa dynastie prétendent que ce chef était le trente-quatrième descendant en ligne directe d'Afrasiab !!

(2) D'Herbelot, etc.

bre fort considérable. Ils rapportent que Mahmood demandant à l'ambassadeur de leur chef quelles forces ils pourraient amener à son secours : « Envoyez cette flèche, dit celui-ci au » prince en lui en présentant une des deux » qu'il tenait dans sa main, et il paraîtra cin- » quante mille chevaux. — Est-ce tout de- » manda Mahmood? — Envoyez celle-ci, dit- » il en présentant l'autre, et un égal nombre » suivra. — Mais, ajouta le monarque, en sup- » posant que je fusse dans un extrême embarras, » et que j'eusse besoin de toutes vos forces? — » Alors, répliqua l'ambassadeur, envoyez mon » arc, et deux cent mille chevaux seront à vos » ordres. » Le fier conquérant n'entendit pas sans quelque crainte cette expression effrayante de leur nombre ; et l'on prétend qu'il en augura la chute prochaine de son empire (1).

Les premières terres que reçut cette tribu de la famille de Ghizné lui furent données par Massoud, qui fut forcé, ne pouvant arrêter leurs progrès, d'entrer avec eux en négociation. Nous avons déjà fait connaître les suites qu'avait eues ce traité. Après la défaite de Mas-

(1) Quelques auteurs disent que la personne de l'ambassadeur fut arrêtée, de peur que le terrible arc et les flèches ne fussent envoyés. Mais cela ne paraît pas probable.

soud, les Seljoucides devinrent maîtres du Khorassan. Ils avaient précédemment possédé un territoire qui s'étendait de cette province au Jaxartes. Leur chef Toghrul prit alors le titre et l'état de souverain de Nishabore ; il fut ensuite disposé à étendre ses conquêtes vers l'Ouest, par l'état de désordre dans lequel étaient les Etats et la capitale du calife Ul-Kaim. Ayant donc laissé son frère Daood dans le Khorassan, il s'avança vers l'Irak ; et, lorsqu'il eut soumis cette province, il alla à Bagdad, qu'il prit : il devint par-là maître de la personne du calife (1). Son expédition suivante fut contre Moossul et le territoire voisin qu'il prit en peu de tems, après quoi il retourna triomphant à Bagdad. Il y fut reçu avec grande pompe par Ul-Kaim. Le monarque turc, assure-t-on, approcha de la personne sacrée du calife à pied, accompagné de tous ses grands officiers qui, ayant quitté leurs armes, se joignirent au cortége. Le calife se montra dans cette occasion avec tout l'appareil religieux qui appartenait à ses hautes fonctions : il était assis sur un trône caché par un voile noir ; le

De J. C. 1037. De l'H. 429.

De J. C. 1055. De l'H. 447.

(1) Le visir du calife se nommait Malik-u-Rahim. C'est le dernier personnage de la famille Dilemee qui ait joui de quelque pouvoir.

célèbre *bourda*, ou manteau noir des Abassides, était jeté sur son épaule; et de sa main droite il portait le bâton de Mahomet. Toghrul baisa la terre; et, après être resté quelque tems dans une posture respectueuse, il fut conduit au calife auprès duquel il s'assit sur un autre trône. On lut alors sa commission qui le nommait lieutenant ou vice-gérent du vicaire du saint prophète, commandeur des croyans. Il fut habillé de sept vêtemens; sept esclaves lui furent donnés, cérémonie qui exprimait qu'il était chargé de gouverner les sept régions soumises au commandeur des croyans. Un voile d'étoffe d'or, parfumé de musc, fut jeté sur sa tête, et par-dessus on plaça deux couronnes, l'une pour la Perse, et l'autre pour l'Arabie. Deux épées ceintes autour de ses reins signifiaient qu'il était régulateur de l'Orient et de l'Occident. Cette vaine pompe satisfaisait la vanité du calife; et le chef turc était flatté qu'une confirmation du passé et une sanction pour les conquêtes qu'il se proposait de faire à l'avenir, lui fussent données par le chef spirituel de la foi qui était regardé par tous les mahométans orthodoxes comme la seule source de toute autorité légitime.

Toghrul fut heureux dans plusieurs affaires contre les armées de l'empire déclinant de Constantinople, qui s'opposait à ce qu'il s'em-

parât des provinces de la Géorgie et de l'Ibérie (1). Il avait précédemment achevé de soumettre la totalité de la Perse à son autorité, et pris toutes les mesures qui paraissaient propres à la perpétuer dans ce royaume. Il paraît avoir pensé qu'une étroite alliance avec la famille des califes tendrait à augmenter son pouvoir. Déjà sa sœur avait épousé Ul-Kaim ; et le monarque désira de fortifier cette relation, et d'ajouter à sa consistance, en épousant la fille du commandeur des croyans. On croit que l'orgueil de la maison d'Abbas fut blessé de cette proposition, et que l'on montra quelque hésitation. Mais Toghrul n'avait pas appris à supporter un refus ; et le secours qu'il donna au calife qui avait été emprisonné par ses propres domestiques, rappela au fier pontife combien sa situation était dépendante. La princesse fut envoyée, et le mariage célébré avec le plus grand éclat. Mais le royal époux, qui était déjà arrivé au grand âge de soixante-dix ans, ne jouit que pendant quelques mois du bonheur qu'il avait tant désiré. Il mourut d'une maladie qu'il avait contractée à la montagne fortifiée de Roodbar (2) où il était allé passer l'été, afin

De J. C. 1062. De l'H. 454.

De J. C. 1063. De l'H. 455.

(1) De Guignes.

(2) Roodbar est à environ cinquante milles au nord de la ville de Kazveen.

d'éviter les chaleurs et l'air mal sain de la ville de Rhé.

Toghrul Beg semble avoir eu les bonnes et les mauvaises qualités d'un chef tartare. Il était d'une humeur violente, et insatiable de conquêtes; mais il était distingué par son courage, sa franchise et sa générosité. Sa famille et sa tribu avaient, comme on l'a vu, embrassé la religion mahométane. Cette conversion peut être datée du premier établissement de Seljook dans le voisinage de Bokharah, province dans laquelle les Arabes avaient, quelques siècles auparavant, répandu leur croyance et établi leur domination. Toghrul, qui, lors de ses premières victoires en Perse, fut appelé par le calife Rukun-u-deen ou le *pilier de la foi*, fut un zélé propagateur de la religion qu'il professait. Il éleva un grand nombre de mosquées dans l'étendue de ses possessions, et accorda des distinctions aux hommes pieux et savans. Ce fut à cette disposition de Toghrul et de ses successeurs immédiats, que les califes de Bagdad dûrent une aisance et une dignité comparativement très-supérieures à l'état où ils s'étaient trouvés sous les princes de la famille Dilemee qui, dans les derniers tems, avaient cessé de leur donner même ces marques exté-

rieures de considération auxquelles leur caractère de chefs spirituels suffisait pour leur donner droit.

De J. C. 1063. De l'H. 455.

Alp Arselan (car ce titre, qui veut dire le *Lion conquérant*, est celui sous lequel il est le plus connu) succéda (1) à son oncle; et l'empire que Toghrul avait fondé ne pouvait tomber entre les mains d'un plus digne héritier. Il unissait la valeur à la générosité, le goût des lettres à celui des sciences; et si nous pouvions penser, comme les écrivains mahométans, que la cruelle persécution qu'il exerça contre les chrétiens en Géorgie, en Arménie et en Ibérie, est la plus louable de toutes ses actions, nous regarderions ce roi, l'un des plus célèbres souverains qu'ait eus l'Asie, comme en étant aussi l'un des meilleurs. Son invasion en Géorgie, et les cruautés (2) qu'il commit dans le pays, parce que les habitans montraient de la répugnance à embrasser la

(1) Alp Arselan était le fils de Daood Beg qui, durant sa vie, avait été très-lié avec Toghrul; et Alp Arselan s'était lui-même si bien recommandé à ce monarque, qu'il fut par lui, à la mort de son père, confirmé dans le gouvernement du Khorassan.

(2) Il mettait un grand collier de fer (Kondemir dit un fer à cheval), comme une marque d'ignominie, au cou de tout chrétien qui refusait de changer de religion.

foi de Mahomet, réveillèrent la cour de Constantinople en lui faisant sentir le danger imminent dont la menaçaient les progrès du puissant roi de Perse, de qui les armées s'avançaient jusqu'à la province de Phrygie.

L'impératrice Eudoxie avait épousé Romanus Diogènes : ce brave général, que les auteurs persans appellent Oormanus, entra en campagne à la tête des forces de l'empire, et par son courage et son habileté il força bientôt les armées éparses et encombrées de la Perse à reculer jusqu'aux frontières de ce royaume. Romanus, désirant profiter de ce succès, s'avança en Arménie et dans l'Aderbijan ; mais il rencontra dans cette dernière province, près du village de Konongo, Alp Arselan qui, malgré la confiance que lui donnaient son propre courage et celui de son armée, frémit, disent ses panégyristes (1), à la pensée de répandre le sang des vrais croyans, et offrit à l'empereur romain des conditions libérales d'accommodement ; mais ce dernier, ajoute-t-on, imputa cette modération à de mauvais motifs, et répliqua avec insolence qu'il n'écouterait aucune condition, à moins que le roi de Perse n'abandonnât à l'armée romaine le lieu où il était

De J. C. 1070. De l'H. 463.

(1) De Guignes. Elmacin.

campé, et ne donnât la ville de Rhé, sa capitale, comme gage de la sincérité de son désir de la paix. Alp Arselan ayant reçu cette réponse se prépara aussitôt au combat. Les forces des armées n'étaient pas égales; celle de Romanus était de beaucoup la plus nombreuse. Mais nous ne pouvons donner aucune confiance à ces historiens partiaux qui assurent que les Grecs avaient trois cent mille hommes (1), tandis qu'Alp Arselan n'en avait que douze mille. Il était aussi impossible que l'empire romain à cette époque envoyât une pareille force à sa frontière, qu'il est improbable que le roi de Perse ait confié sa fortune et sa vie au résultat d'une bataille qui n'eût dû être soutenue que par une si petite division de sa grande armée. Des auteurs respectables disent qu'il avait qua-

(1) Suivant d'Herbelot qui copie les auteurs persans, tel était l'état comparatif des deux armées. D'après le récit plus probable de de Guignes, celle d'Alp Arselan avait quarante mille hommes; et quoique l'armée de Romanus, à l'ouverture de la campagne, consistât en plus de cent mille, elle avait été fort réduite, et se trouvait imprudemment séparée en opérations éloignées les unes des autres. Les forces, qui étaient avec l'empereur, ne paraissent pas avoir été supérieures à celles d'Alp Arselan, parce qu'elles furent, immédiatement avant l'action, affaiblies par la désertion d'un corps de la tribu turcomane des Guz ou Uzze, comme les appellent les écrivains romains.

rante mille hommes; et vraisemblablement les forces de ses ennemis n'excédaient pas beaucoup ce nombre (1). Romanus comptait sur la victoire. Alp Arselan était résolu à ne pas survivre à sa défaite. Il donna, à la vérité, une preuve singulière de sa résignation à son sort, en prenant le soin servile d'attacher lui-même la queue de son cheval, et en s'habillant d'une robe blanche ou vêtement mortuaire parfumé de musc (2): changeant d'ailleurs son arc et ses flèches contre un cimeterre et une masse d'armes, il fit connaître la manière dont il se proposait de combattre. Sa conduite, son vêtement, ses discours, faisaient voir à chaque soldat de son armée que, s'il ne pouvait conserver son royaume terrestre par une victoire sur ce qu'il appelait les Infidèles, il était bien déterminé à obtenir la glorieuse couronne du martyre.

De J. C 1070. De l'H. 463.

Les troupes de Romanus commencèrent l'action, et d'abord furent heureuses. Mais la valeur impétueuse de l'empereur le fit avancer trop loin; et lorsqu'il désira de se rapprocher de son camp, il se produisit dans ses rangs,

(1) Plusieurs écrivains occidentaux disent que l'avantage du nombre était du côté des Persans.

(2) Les chevaux en Perse ont la queue longue; mais il est d'usage dans le pays de la relever et de l'attacher.

soit par la lâcheté, soit par la perfidie d'un de ses principaux officiers, une confusion qui empêcha une nombreuse division de venir à son secours. L'expérience d'Alp Arselan profita de ce moment critique; et une charge générale de toute l'armée persane compléta la défaite de l'ennemi. Tout ce que peut le courage personnel fut fait par Romanus pour réparer le désordre de ses troupes : il combattit jusqu'à la fin avec un courage qui tirait des forces du désespoir; mais accablé par le nombre, blessé, renversé par terre, il fut pris et conduit à Alp Arselan par un officier obscur que, la veille, ce prince, à une revue générale de son armée, avait menacé de disgracier à raison de sa mauvaise tenue (1). Le roi de Perse pouvait à peine croire à une si haute fortune; mais s'étant assuré, par le témoignage de ses propres ambassadeurs, et par les larmes des prisonniers romains qui déploraient le sort de leur malheureux empereur, qu'il tenait réellement la personne de Romanus, il traita l'illustre prisonnier avec les plus grands égards; il ne lui échappa aucun reproche qui pût blesser la sensibilité du souverain humilié, mais il s'exprima avec l'honnête indignation d'un guerrier contre la bas-

(1) Kholasaut-ul-Akhbar et Abulfiradge.

sesse et la lâcheté de ceux qui avaient abandonné un si brave général. Alp Arselan, dit-on, demanda à son prisonnier, lors de leur première conférence, ce qu'il aurait fait si la fortune avait décidé de leur sort d'une manière tout opposée. « Je t'aurais donné cent coups d'étrivières, » fut l'imprudente réponse du captif. Cette expression insolente de la fureur d'un courage indompté ne put exciter de colère dans le cœur du brave et généreux prince à qui elle était adressée. Le sultan ne fit que sourire, et demanda à Romanus ce qu'il pensait qu'on ferait de lui. « Si tu es cruel, dit l'empereur, fais-moi » mourir; si tu aimes la vaine gloire, charge-» moi de chaînes, et traîne-moi en triomphe » à ta capitale ; si tu es généreux, rends-moi la » liberté (1). » Alp Arselan ne fut ni vain, ni cruel; il relâcha noblement son prisonnier, et

(1) Le major Price, dans son *Histoire mahométane*, donne un récit abrégé de la vie d'Alp Arselan : il établit sur l'autorité de Kholasaut-ul-Akhbar, que la conduite de Romanus, après qu'il eut été pris, fut basse et soumise, et qu'il implora le pardon de son vainqueur; mais nous tenons de trop de sources authentiques les détails de la conduite que tint l'empereur Romanus dans cette occasion mémorable, pour en croire un écrivain mahométan qui, en rabaissant le courage de Romanus, diminue d'autant plus la gloire de son généreux ennemi.

donna à tous ceux de ses officiers qui avaient ausssi été pris, des vêtemens d'honneur et des marques de distinction et de bienveillance. Romanus, pour reconnaître ces faveurs, convint de solder une forte rançon (1), et de payer en outre un tribut annuel. Mais jamais il ne put recouvrer son trône, qui avait été usurpé pendant son absence. Il montra néanmoins son respect pour la foi jurée en envoyant tout l'argent qu'il put se procurer, pour remplir, autant qu'il était en lui, les obligations qu'il avait contractées. Alp Arselan, charmé de la conduite de son ancien ennemi, se préparait à le rétablir par la force des armes, lorsqu'il apprit que le malheureux Romanus Diogènes avait été empoisonné et mis à mort par ses propres sujets.

Après ce triomphe sur l'armée romaine, Alp Arselan se détermina à une entreprise encore plus difficile. Il désirait établir l'autorité de la famille des Seljoucides sur leur propre pays, et il appela ses guerriers à envahir ces vastes régions dont autrefois étaient sortis leurs pères. Son pouvoir, à cette époque, s'étendait depuis

(1) Un million de pièces d'or fut la somme fixée pour la rançon. Le tribut annuel devait être de 360 mille. La somme payée fut de 200 mille. (De Guignes.)

les déserts de l'Arabie jusqu'aux rives de l'Oxus. Il s'était enrichi par les dépouilles de l'empire romain, et son armée se composait de deux cent mille soldats. Aussitôt après avoir défait les Romains, il avait soumis la plus grande partie du Khaurizm. Il fit alors jeter un pont sur l'Oxus, qu'il passa sans difficulté. Mais ici devait se terminer sa glorieuse carrière. Ses opérations dans le Khaurizm avaient été trop prolongées par la résistance d'une petite forteresse appelée *Berzem*, que défendait un chef nommé *Yusuph* (1). Le sultan, irrité que l'exécution de ses grands desseins eût été retardée par une place de si peu d'importance, fit amener devant lui le brave commandant, et, avec des sentimens indignes de son caractère, il le maltraita de paroles, lui reprochant ce qu'il appelait l'insolence et l'obstination avec lesquelles il avait osé résister à l'armée persane. Yusuph était courageux et fier : il répondit avec amertume, et entendant qu'on donnait l'ordre de le mettre à mort d'une manière cruelle, il tira son poignard et s'élança sur le monarque persan. Les gardes se précipitèrent sur lui, mais Alp Arselan, qui ne con-

De J. C. 1073. De l'H. 466.

(1) De Guignes le nomme Yusuph Kuttwal; mais kuttwal signifie commandant du fort.

naissait aucun archer aussi habile que lui-même, saisit son arc, et leur dit de se tenir à l'écart (1), ce qu'ils firent : le sultan manqua son coup, et avant d'avoir pu tirer une seconde flèche, il tomba sous les coups de l'assaillant, qui reçut de mille mains la mort qu'il avait bravée, tandis qu'on portait dans une autre tente le monarque blessé (2). « Je me rappelle à présent, » dit Alp Arselan à ceux qui l'environnaient, » deux leçons que j'ai reçues d'un sage : l'une » était de ne mépriser personne ; l'autre de ne » pas m'estimer trop haut, et de ne pas mettre » trop de confiance dans mon mérite personnel. J'ai négligé ce que la sagesse m'avait » conseillé. L'aspect de ma nombreuse armée, » que j'ai regardée hier du haut d'une éminence, m'a fait croire que tous les obstacles » devaient céder à mon pouvoir. Aujourd'hui, » présumant trop de ma force et de mon » adresse, j'ai voulu tuer de mes propres mains » le gouverneur de Berzem, et je n'ai pas souffert qu'on l'empêchât de m'attaquer. Je péris » par ma faute : ma fin apprendra combien est » faible le pouvoir des rois lorsqu'il veut lutter

(1) D'Herbelot et Abulfiradge.
(2) De Guignes, vol 3, page 213.

» contre les arrêts du destin (1). » Il vécut assez long-tems pour remettre les rênes de son empire à son fils Malik Shah, et faire prêter, par ses principaux officiers, serment de fidélité à ce prince qui avait déjà été proclamé et couronné comme son successeur (2). En expirant, il supplia son fils de confier la conduite principale de ses affaires au sage et pieux Nizam-ul-Mulk (3), ministre justement célèbre, aux vertus et à l'habileté duquel il attribuait les succès et la prospérité de son propre règne. Ce roi fut enterré à Merv dans le Khorassan, et l'on grava sur sa tombe ces belles expressions: *Vous tous, qui avez vu la gloire d'Alp Arselan élevée jusqu'aux cieux, venez à Merv, et vous le verrez enseveli dans la poussière!* De J. C. 1072. De l'H. 465.

Le caractère de ce prince se montre tout entier dans ses actions. Il était bien fait de sa personne, et remarquable par sa force ainsi que par la grâce de ses mouvemens. Brave et généreux, il était rarement cruel, excepté lorsqu'un zèle excessif pour le mahométisme le portait à croire que Dieu pouvait se plaire à l'oppression des Infidèles, et que c'était rem-

(1) Elmacin.
(2) D'Herbelot.
(3) De Guignes.

plir un devoir sacré que de les forcer à quitter la religion de leurs pères pour embrasser celle du prophète de l'Arabie. Ce monarque avait passé toute sa vie dans les armes ; et le gouvernement civil de son pays était, ce semble, entièrement abandonné à un ministre, dont l'éloge est le thême favori de tous les écrivains orientaux. Nizam-ul-Mulk (1) partagea la gloire de son souverain. Mais la réputation d'Alp Arselan gagne à celle de son ministre ; car nous devons admirer en lui le discernement qui lui fit choisir un homme doué de tant de talens et de vertus, et la noble confiance qui leur donna une sphère d'action si étendue. Sous la direction de Nizam-ul-Mulk, les Etats d'Alp Arselan atteignirent le plus haut degré de prospérité : la justice fut bien rendue ; des colléges et des mosquées furent élevés dans toutes les villes ; les sciences furent encouragées ; les pauvres protégés ; enfin les Persans avouèrent que la conquête de leur pays par de sauvages Tartares, qu'ils avaient redoutée comme le plus grand des maux, était en réalité le plus grand des biens. Ce n'est pas que ce ministre eût quelques talens comme général : dans le peu

(1) Il n'est connu que par ce titre qui signifie le *décorateur de l'Etat*, ou la personne qui met l'ordre dans le pays.

d'opérations militaires où il eut à figurer, il semble s'être plus reposé sur sa piété que sur sa valeur. Dans une occasion où il ne put réussir à prendre un château dans le Fars (1), nous le voyons se consolant par cette réflexion philosophique « que l'impatience dans une con- » trariété ne remédie à rien et double la » peine (2). » Lorsque cette même forteresse eut capitulé, parce que les fontaines dont elle était pourvue avaient manqué d'eau, il n'attribua le succès qu'à ses prières. Ses flatteurs n'ont pas hésité à présenter ce succès comme un des nombreux miracles qu'ils prétendent avoir été opérés par ce digne et saint homme (3); mais le monarque guerrier n'avait pas besoin de l'épée du philosophe. C'était pour dispenser les bienfaits d'un bon gouvernement, et non pour faire la guerre, qu'il l'avait choisi; et son attente fut parfaitement remplie. Leurs noms sont parvenus ensemble à la postérité; et s'il y a dans l'histoire peu d'exemples de princes qui aient

(1) Le gouverneur rebelle de ce château était un général d'Alp Arselan, qui avait obtenu ce gouvernement en récompense de ce qu'il avait défait Kara Arselan, un des princes seljoucides du Kerman.

(2) D'Herbelot.

(3) D'Herbelot.

accordé une si entière confiance, il y en a peut-être encore moins d'une confiance aussi heureusement justifiée.

Le droit (1) de Malik Shah à la couronne de son père fut disputé par son oncle Cawder Beg, prince de Kerman. Mais ce chef fut battu et fait prisonnier. On l'enferma dans une place forte du Khorassan (2); et sa vie, dit-on, aurait été épargnée, si dans cette province les troupes qui s'étaient mutinées faute de paie, n'avaient pas déclaré que dans le cas où on ne les paierait pas, elles élèveraient Cawder Beg au trône. Nizam-ul-Mulk répondit, afin de gagner du tems, qu'il appuierait leur pétition. Mais jaloux de prévenir une guerre civile, il envoya des ordres secrets pour faire mourir le royal prisonnier. Cette exécution renversa tous les projets des mutins, parce qu'il les priva d'un chef à mettre à la tête de leur conspiration. La valeur active de Malik Shah prévint une autre rébellion, conduite par un de ses frères appelé

(1) Alp Arselan, avant de partir pour sa dernière expédition, avait assemblé tous les gouverneurs des provinces et les chefs de son armée à Mushed; et ayant placé le prince Malik sur un trône brillant, il avait donné ordre que tous lui promissent obéissance, attendu qu'il devait succéder à sa couronne.

(2) De Guignes, vol III, page 214.

Tourtousch, qui fut forcé pour sauver sa vie de quitter le royaume.

Le calife Ul-Kaim (1) mourut peu de tems après que Malik Shah fut monté sur le trône ; et comme ce monarque était le véritable maître de l'empire, on différa, jusqu'à ce qu'il eût été consulté, à nommer au pontife un successeur.

(1) Le titre de *sultan* fut donné par Ul-Kaim à Malik Shah, ainsi que celui d'Emir-ul-Moumenan, commandeur des croyans, qui avait précédemment été réservé aux califes eux-mêmes ; ce prince fut encore appelé Jellal-ul-Doula-ul-Deen, ou la gloire de l'Etat et de la religion.

L'usage de ces sortes de titres paraît être pour la première fois devenu commun au tems de la dynastie de Dilem, dont tous les princes étaient distingués par quelques grands titres que leur avait conférés les califes. La méthode s'en est répandue dans tous les gouvernemens mahométans, et nous trouvons en général que ceux-là ont les plus beaux titres qui ont le moins de pouvoir. La vaine fantaisie de cette ombre de grandeur est restée là même où toute la substance a disparu. La famille royale de Delhi, qui est actuellement à la pension du gouvernement anglais, continue à accorder des noms, comme si elle était encore au plus haut degré de son pouvoir. Plusieurs employés de l'établissement civil du Bengale sont des *dragons de guerre* et des *lions de bataille*, tandis que divers officiers militaires sont des *colonnes de l'Etat*, des *décorateurs de la domination* : pourvu que cette cour déchue et pensionnée reçoive ses arrérages, elle est indifférente sur les titres qu'elle donne, et le Subah du Deckan donne de son palais à Hyderabad des titres aussi magnifiques que ceux qui émanent du prétendu souverain de Dehli dont il se dit l'esclave.

Il députa à Bagdad un fils de Nizam-ul-Mulk, avec ordre d'élever Mochtadi au rang nominal de commandeur des croyans.

De J. C. 1077. De l'H. 470.

Les généraux de Malik Shah soumirent presque toute la Syrie et l'Egypte. Plus heureux que son père, non-seulement ce prince conquit Bokharah (1), Samarcande et Khaurizm; mais il reçut l'hommage des tribus placées au-delà du Jaxartes, et força le prince de la contrée lointaine de Kashgar à frapper de son nom sa monnaie, et à lui payer un tribut annuel. On rapporte (2) que lorsque Malik Shah passait l'Oxus, les bateliers qui travaillaient sur la rivière se plaignirent à lui de ce qu'on les payait avec des ordonnances sur les revenus d'Antioche. Le sultan en parla à son ministre. Ce n'est pas, répondit Nizam-ul-Mulk, pour différer le paiement de leur salaire que je leur ai donné cette ordonnance, mais pour manifester votre gloire et la vaste étendue de vos états. Le sultan goûta la flatterie, et les bateliers ne se plaignirent plus lorsqu'ils surent qu'ils pouvaient négocier sans perte l'effet qu'ils avaient reçu. Malik Shah, dit-on, parcourut douze fois la tota-

(1) Abulfedha. De Guignes, vol III, page 215.
(2) D'Herbelot.

lité de son vaste empire (1); mais ceci ne doit s'entendre que des portions qui étaient immédiatement sous son autorité; car si nous y comprenions les territoires des princes qu'il avait vaincus, et obligés de lui faire hommage et de lui payer tribut, l'ensemble s'étendrait depuis la Méditerranée jusqu'auprès de la muraille de la Chine. On observe à ce sujet que chaque jour il était offert pour sa santé des prières dans les villes de Jérusalem, de la Mecque, de Médine, de Bagdad, d'Ispahan, de Bokharah, de Samarcande, d'Ourgunje et de Kashgar.

Les historiens orientaux racontent plusieurs anecdotes pour prouver la bonté aussi bien que la grandeur de Malik Shah; et nous sommes disposés à nous former une grande idée du caractère de ce prince, lorsqu'on nous dit que, sortant d'une mosquée avant de commencer une bataille contre son frère Tourtousch, il demanda à Nizam-ul-Mulk quel avait été ce jour là l'objet de sa dévotion (2). « J'ai prié, dit le » ministre, que le Tout-Puissant voulût bien

(1) Dans l'année 481 de l'Hégire ce prince fit à la Mecque un voyage très-pompeux. Il bâtit des caravansérails à plusieurs des stations de la route, et abolit les droits qu'on exigeait des pélerins.

(2) De Guignes, vol. III, page 223.

» vous donner la victoire sur votre frère. — » Et moi, dit Malik Shah, j'ai demandé que » Dieu prît ma vie et ma couronne, si mon » frère était plus digne que moi de régner sur » les Fidèles. » Sentiment noble qui méritait de préparer le succès qu'il ne cherchait que comme une récompense de la piété et de la vertu. Mais la réputation de ce prince a reçu une tache que toute sa gloire ne peut effacer. Il écouta les ennemis de Nizam-ul-Mulk (1); et

(1) Suivant quelques historiens persans, Malik Shah, dans une occasion, avait dû la liberté et la vie à son habile ministre. Etant, disent-ils, en guerre avec l'empereur grec Alexis Ier, Malik fut fait prisonnier, mais il cacha son rang. Le ministre, instruit de l'événement, fit courir le bruit que le roi était revenu au camp; et tenant autour de sa tente les gardes ordinaires, il y entrait fréquemment sous prétexte d'entretiens particuliers. Il se ménagea une conférence avec les Grecs, et une trève y fut conclue. Lorsqu'on en fut d'accord, l'empereur Alexis dit qu'il avait quelques Persans prisonniers. « Ce ne » peut être que des gens sans importance, répondit le mi- » nistre; car je n'ai pas su qu'ils eussent été pris. » On les envoya chercher, et le ministre s'adressant au roi et à ses compagnons d'infortune : « Des paresseux, des traînards comme » vous, méritent ce qui vous est arrivé, et je ne mets aucun » intérêt à ce qu'on vous relâche. » Les Grecs, jugeant que leurs prisonniers étaient des hommes sans conséquence, les mirent en liberté, et furent ensuite bien surpris d'apprendre qu'ils avaient, sans le savoir, délivré le roi de Perse. Le même conte (car selon moi c'en est un) ajoute que peu de tems après, l'empereur Alexis fut fait prisonnier et relâché

en disgraciant ce vieil et sage ministre il causa sa mort. Sa propre fortune parut commencer à décliner le jour même qu'il eut pris cette fatale résolution; et la nation, qui pendant un demi-siècle avait respecté le sage qu'elle venait de perdre, vit sans regret changer le sort de son ingrat élève. On raconte cet événement de diverses manières, mais il est facile de les concilier. Khatoon Toorkan (1), sultane principale, haïssait le ministre parce qu'elle craignait qu'il ne s'opposât au projet qu'elle avait de faire parvenir au trône son jeune fils Mahmood, au préjudice des droits de son frère aîné Burkyaruk, lequel, à raison de son âge et de sa naissance, était protégé dans ses prétentions par la justice de Nizam-ul-Mulk. Poussée par ces motifs, elle chercha par tous les moyens qui étaient en son pouvoir à irriter l'esprit du sultan contre son ministre. On l'accusa d'avoir un trop grand pouvoir : ses douze fils, disait-on, occupaient les plus grandes pla-

par Malik Shah. Le major Price conjecture (et ce me semble avec raison), que ces historiettes, qu'il raconte sur l'autorité de Kholasaut-ul-Ackbar, ont quelque rapport avec ce qui s'était réellement passé entre Alp Arselan et Romanus Diogènes.

(1) Ce nom ou ce titre signifie *la dame turque*, et on le donne toujours aux dames d'origine turque.

ces de l'Etat, et sa famille jouissait de tout le patronage du gouvernement, dans lequel le sultan n'était plus qu'un zéro. Ces inculpations acquirent de la force par un acte imprudent de Mouad-u-Doulah, l'aîné des fils du ministre. Le roi avait désiré qu'une personne qu'il honorait de sa faveur fût employée par Mouad-u-Doulah, et l'ordre ne fut pas exécuté, sous prétexte que l'homme n'était pas propre à la place; mais on persuada facilement au sultan que ce mépris de ses ordres venait d'autres motifs; et non-seulement il renvoya de sa place Mouad-u-Doulah, mais il la donna à la personne même (1) que ce seigneur avait refusé d'avancer. Cette insulte faite à sa famille fut vivement ressentie par Nizam-ul-Mulk; les expressions de son indignation furent rapportées au roi : celui-ci, furieux de l'outrage qu'il crut y voir, lui fit sur-le-champ demander sa démission de l'écritoire et du bonnet (2), qui étaient les insignes de ses hautes fonctions.

(1) Le nom de ce favori était Adil.

(2) Le *kullumdan* ou écritoire dont on se sert en Perse contient l'encre et les plumes; il est long d'environ dix à douze pouces sur trois ou quatre pouces de tour; il est en général peint avec soin : les ministres les portent encore comme un insigne de leur office; on le place dans la ceinture, dans la même partie où les militaires portent leur poignard.

Le ministre en les remettant dit « qu'il était à » propos qu'on lui retirât l'autorité, puisque » les vastes domaines de l'empire jouissaient » d'une tranquillité dont il était l'auteur (1). » Lorsque la mer était troublée, ajouta-t-il, » Malik Shah m'honorait de sa confiance; mais » à présent tout est calme, et il écoute mes ca- » lomniateurs. Cependant il ne tardera pas à » savoir que ce bonnet et cette écritoire, qu'il » me redemande aujourd'hui, sont liés par les » décrets de la Providence à son trône et à sa » couronne. » Cette brusque incartade d'un vieillard blessé par l'ingratitude fut rapportée avec exagération au sultan, à qui elle parut confirmer toutes les préventions qu'on avait données contre lui. Peu de tems après, comme le ministre disgracié suivait le camp royal d'Ispahan à Bagdad, il fut poignardé par un assassin (2) employé par son successeur qui craignait un changement dans les sentimens du sultan.

Nizam-ul-Mulk vécut peu de tems après avoir reçu la fatale blessure; et l'on dit que les der- De J. C. 1092. De l'H. 485.

(1) De Guignes.

(2) L'assassin était un homme attaché à Hussun Subah, le chef des montagnes dont il sera parlé ci-après. Hussun était un ennemi personnel de Nizam-ul-Mulk.

niers momens de sa vie furent employés à écrire quelques vers qui étaient adressés à Malik Shah (1). Ils disaient à peu près : « Grand roi ! » une partie de ma vie a été occupée à bannir » l'injustice de vos Etats; et dans ce soin j'étais » soutenu par votre autorité. Je vais à présent » offrir un compte de mon administration au » Tout-Puissant, au roi des rois ; je lui présen- » terai les preuves de ma fidélité et les titres qui » peuvent justifier la réputation que j'ai acquise » à votre service. Dans la quatre-vingt-trei- » zième année de ma vie le fil de mon exis- » tence a été coupé par le poignard d'un as- » sassin. Il ne me reste plus qu'à laisser à mon » fils le souvenir des services que j'ai ren- » dus à mon roi, et à le recommander à la » protection de Dieu et à la bonté de Votre » Majesté. »

Malik Shah ne survécut que peu de mois à son ministre : il aimait la ville de Bagdad ; il désira en faire sa capitale, et tâcha de faire agréer ce plan au calife Mochtadi qui, dans ce cas, aurait été obligé de se transporter dans une autre ville. Mochtadi pria le monarque de suspendre pendant dix jours l'exécution de son projet ; et dans cet intervalle Malik Shah fut

(1) De Guignes.

saisi d'une violente maladie qui termina sa vie dans la trente-huitième année de son âge (1).

Peu de princes ont atteint la gloire et la puissance de Malik Shah (2) : il n'y a point d'exemple, dans l'*Histoire de Perse*, qu'un empire aussi vaste que le sien ait joui d'une aussi longue tranquillité. Le royaume dont il avait hérité, et qui s'étendait depuis les plaines de la Tartarie à celles de la Syrie, ne fut troublé, pendant les vingt années de son règne, que par la courte contestation qu'il eut à soutenir, immédiatement après son élévation, contre son oncle et son frère ; et nous ne pouvons désirer une meilleure preuve de la bonté de son gouvernement, ou peut-être devrions-nous dire de celui de ce grand ministre auquel, jusqu'à peu de mois avant sa mort, il avait donné toute sa confiance. Le pays persan fut fort amélioré pen-

(1) Le major Price, sur l'autorité de Kholasaut-ul-Akhbar, dit qu'il tomba malade en se livrant à son amusement favori, la chasse, et qu'il mourut le 5 de novembre 1092, dix-huit jours après l'assassinat de son ministre Nizam-ul-Mulk. (*Histoire mahométane* de Price, vol. II, p. 356.)

(2) Ce prince jouissait d'un très-grand pouvoir ; et les auteurs persans disent qu'il abandonna plusieurs royaumes ; mais les chefs qu'ils nomment comme des princes n'étaient que ses lieutenans. A sa mort ils parvinrent à se rendre indépendans. L'un d'eux était Soliman, fils de Kululmush, le fondateur de la célèbre dynastie seljoucide d'Icone.

dant ce règne : il fut bâti plusieurs colléges, plusieurs mosquées ; et l'agriculture fut avancée par la construction de divers canaux et cours d'eau : les sciences furent encouragées ; une assemblée d'astronomes de toutes les parties des vastes Etats de Malik Shah fut employée, pendant plusieurs années, à la réforme du calendrier ; et leur travail, qui établit le *jellalean* (1) ou *ère glorieuse*, est une preuve de l'attention qu'à cette époque on donnait à la plus noble de toutes les sciences.

L'histoire des princes seljoucides, depuis la mort de Malik Shah jusqu'à l'élévation du sultan Sanjar, ne présente qu'un détail de petites guerres. Il suffira d'en indiquer les principaux faits. Les quatre fils de Malik Shah, Burkyaruk, Mahomet, Sanjar et Mahmood, arrivèrent tour-à-tour au pouvoir. Le plus jeune, Mahmood, n'était âgé que de quatre ans lorsque son père mourut ; mais l'ambition de sa mère, la sultane Khatoon-Toorkan, plaça la couronne sur sa jeune tête ; et l'on obtint du calife de lire en son nom les

De J. C. 1092. De l'H. 485.

(1) Cette ère, suivant le docteur Hyde, commence au 15 mars 1079, ou le 11 de Ramazan de l'an de l'hégire 471 ; elle fut nommée Jellalean en honneur du sultan qui, parmi ses titres, avait celui de Jullaledeen, ou la gloire de l'Etat.

prières. La sultane se mit en marche pour Ispahan, précédée par le corps de Malik Shah. Burkyaruk, l'aîné des princes, résidait dans cette ville. N'ayant aucun moyen de résister, il se retira à Rhé, accompagné de Mouad-u-Doulah, le fils du dernier ministre (1) qui, avec les adhérens de sa famille, avait vivement embrassé sa cause. Ce secours le mit bientôt en état de se rapprocher; et Khatoon-Toorkan fut forcée d'abandonner une grande partie de ses trésors, afin d'obtenir la faculté de rester en possession d'Ispahan; mais tous les plans d'agrandissement que cette femme ambitieuse avait conçus se terminèrent quelque tems après par sa propre mort et celle de son fils (2).

La mort du calife Mochtadi engagea, vers le même tems, Burkyaruk à aller à Bagdad, où il confirma la nomination du successeur Mostadher, et fut lui-même confirmé par le nouveau commandeur des croyans comme successeur de l'empire. Il jouit de cette dignité pendant douze ans; mais son règne ne fut qu'une guerre perpétuelle dans laquelle furent

De J. C. 1094. De l'H. 487.

(1) Nizam-ul-Mulk.

(2) Il mourut à Ispahan de la petite vérole. Suivant le Kholasaut-ul-Akhbar, Khatoon-Toorkan mourut avant son fils. (*Histoire mahométane* de Price, vol. II, p. 359.)

engagés ses plus proches parens et tous les grands de l'Etat. La résidence ordinaire de Burkyaruk était à Bagdad. Son frère Mahomet dominait dans l'Aderbijan, tandis que Sanjar établissait un royaume dans le Khorassan et la Transoxiane, d'où il étendit ses conquêtes sur les princes déchus de Ghizné. Il les força de lui payer tribut et de le reconnaître comme leur supérieur. Burkyaruk, qui paraît avoir eu de bonnes dispositions, et qui ne manquait ni de courage (1) ni de conduite, mourut à Booroojird (2), en se rendant d'Ispahan à Bagdad. Sentant sa fin approcher, il fit prêter par son armée serment de fidélité à son fils Malik Shah second ; mais ce jeune homme, quoique secondé par la sagesse et le courage de son At-

De J. C. 1104. De l'H. 493.

(1) Ce prince commença la lutte relative à la couronne avec beaucoup de désavantages; il n'avait point de trésors et à peine quelques amis autres que les partisans de son ministre Mouad-u-Doulah. Ces derniers le forcèrent à venger la mort de Nizam-ul-Mulk sur le visir qui avait supplanté et fait tuer ce ministre, et qui était tombé entre ses mains. Mouad-u-Doulah, ayant été destitué plus tard par Burkyaruk, se joignit à Mahomet pour l'attaquer; mais il fut pris par ce prince qui le fit mourir. Mouad-u-Doulah paraît avoir été un homme turbulent, ambitieux, et d'un caractère fort différent de celui du grand homme dont il était le fils.

(2) Booroojird est la capitale d'un district du même nom. Cette ville contient à présent environ douze mille habitans.

tabeg ou père adoptif, l'émir Ayaz, ne put résister à son oncle Mahomet, qui s'empara de Bagdad par trahison, tua Ayaz, et, faisant son neveu prisonnier, prit le titre de *Sultan*.

Le règne de Mahomet ne fut remarquable que par les petites contestations qu'il eut sans cesse à soutenir dans l'intérieur de ses Etats, et par les guerres que firent ses généraux en Syrie contre les armées européennes, amenées par une croisade qui avait pour objet d'arracher aux Mahométans la Terre-Sainte et la ville de Jérusalem.

Ce prince mourut à Ispahan : il eut pour successeur son fils Mahmood, lequel cependant fut réduit par son oncle Sanjar à dépendre de lui. Après avoir été complètement défait par ce monarque, il s'estima heureux d'accepter, comme vice-roi, le gouvernement de l'Irak, en continuant toutefois à jouir du titre de sultan. De J. C. 1117. De l'H. 511.

Sanjar conserva son autorité sur son neveu en soutenant dans l'occasion ceux qui cherchaient à lui nuire; et il l'obligea positivement à rétablir un chef arabe, nommé Dobais, qui avait pillé Bassorah et attaqué Bagdad (1). Mahmood mourut à Hamadan : il passe pour avoir été un prince doux et juste. Il désirait de laisser sa couronne De J. C. 1121. De l'H. 516.

(1) De Guignes.

à son fils Daood ; mais à sa mort les deux frères de celui-ci, Massoud et Seljook Shah, usurpèrent le gouvernement, et s'unirent pour opposer à leur oncle Sanjar une résistance qui fut inutile. Ce prince s'avança dans la Perse, et mit la couronne, tant de la partie méridionale de la Perse que de l'Arabie, sur la tête de son neveu Toghrul, le fils de Mahomet. Mais l'autorité de ce prince lui fut disputée aussitôt que Sanjar fut retourné dans le Khorassan. Le pays fut ainsi jeté dans la plus grande confusion par de petites guerres dans lesquelles le chef arabe Dobais, et Zenghi (1), prince indépendant de Moussul et d'Alep, jouèrent un rôle très-brillant. Les événemens les plus remarquables qui eurent lieu parmi ces troubles, furent les deux meurtres des califes Murtashed et Rashid Billah, opérés par des assassins qui alors infestaient la Perse, et dont plus tard nous donnerons l'histoire.

De J. C. 1126. De l'H. 520.

Mais il est tems de nous détourner de ces détails pour nous occuper plus spécialement du sultan Sanjar, qui est regardé, par plusieurs écrivains mahométans, sinon comme le plus grand, du moins comme le meilleur des rois seljoucides.

(1) Ce chef était le père du célèbre Noorudeen.

Sanjar était, comme on l'a vu plus haut, un des fils de Malik Shah : il occupait à la mort de son père le gouvernement du Khorassan, et prit peu d'intérêt aux troubles qui suivirent cet événement. Mais depuis la mort de son frère, le sultan Mahmood, il peut être regardé comme ayant été le véritable souverain de la Perse, puisque son autorité était reconnue comme supérieure par ses neveux qui gouvernaient l'Irak et les territoires voisins de Bagdad. Ce prince résida toujours dans le Khorassan ; de ce centre il étendit son pouvoir, d'un côté vers l'Indus, de l'autre jusqu'au Jaxartes : il força Baharam Shah, monarque de la maison de Ghizné, dont la capitale était Lahore, à lui payer tribut ; et Allah-u-Deen, prince de Ghour (1), qui avait défait Baharam Shah, et pris Ghizné, céda à son tour à la fortune supérieure de Sanjar par qui il fut battu et fait prisonnier : il ne recouvra la liberté qu'à la condition de devenir tributaire de la maison de Seljook. Samarcande et Bokharah furent soumises : pour mieux faire éclater la magnificence de Sanjar, le royaume de Khaurizm fut donné à son premier échanson.

(1) Un autre nom de ce prince était Hussein ; il fut aussi connu par l'épithète de Jehan Souz, ou *le brûleur du monde*, qu'on lui donna parce qu'il avait détruit Ghizné.

Cet officier, étant revenu à la cour, remplit pendant quelque tems les fonctions de sa première place, vêtu de ses habits royaux; ce qui fit dire aux flatteurs que Sanjar était servi par des rois. Cependant ce prince, après un long règne marqué par tant de gloire et de succès, était destiné à éprouver les plus cruels revers de la fortune. On lui persuada de s'avancer dans la Tartarie pour attaquer le roi (1) de Kara Kathay; et il subit une défaite complète, dans laquelle presque toute son armée fut taillée en pièces, sa famille prise, et tous ses équipages pillés. Le sultan, avec un petit nombre d'hommes, s'enfuit dans le Khorassan, où un (2) poète flatteur, qui fit une ode à ce sujet, lui rappela qu'il n'y avait que Dieu dont la condition ne fût sujète à aucun changement. Le prince, qu'il cherchait ainsi à consoler, était réservé à des malheurs encore plus grands. La tribu turque des Ghuz avait cessé de payer son tribut ordinaire de quarante mille moutons. Sanjar, pour les forcer de remplir leurs engagemens, marcha contre eux : il s'ensuivit une action dans laquelle il fut défait et pris. On le traita d'abord avec beaucoup de respect; mais

De J. C. 1140. De l'H. 535.

De J. C. 1153. De l'H. 548.

(1) Le nom de ce prince était Gour-Khan.

(2) Fereid-u-Deen.

plus tard il eut à souffrir tous les maux et toutes les insultes que peut infliger la barbarie. Les sauvages turcomans le plaçaient, dit-on, pendant le jour sur un trône, et la nuit l'enfermaient dans une cage de fer. Pendant sa longue détention (1) ses Etats étaient administrés par sa sultane favorite Khatoon-Toorkan, à la mort de qui Sanjar fit pour s'échapper un effort qui lui réussit; mais il ne vécut que peu de tems après avoir recouvré sa liberté. La situation déplorable où se trouvaient ses Etats (2),

De J. C. 1156. De l'H. 551.

De J. C. 1157. De l'H. 552.

(1) Il fut dans les mains des Turcomans pendant quatre ans.

(2) La sultane Khatoon-Toorkan était, suivant d'Herbelot, à la tête de la régence qui gouvernait les Etats de Sanjar pendant sa captivité. Mais il paraît que la barbare tribu des Ghuz se répandait dans tout le Khorassan. Il fut fait un message à Ahmed-ben-Soliman, roi de Samarcande, prince que Sanjar avait d'abord déposé et ensuite remis sur son trône, pour implorer son secours. Parmi les lettres que l'ambassadeur Kumal-u-Deen portait à ce monarque était une adresse en vers, intitulée *les Larmes du Khorassan*, écrite par le célèbre Anveri, natif de cette province. Le génie ne pouvait désirer un sujet plus intéressant pour déployer tout son éclat; il ne pouvait non plus obtenir une récompense plus flatteuse que les applaudissemens que donnèrent à ses efforts toutes les classes de citoyens. Ce poëme, qui est très-long, a été traduit en totalité par feu le général Kirkpatrick; et la traduction est partout l'expression fidèle des paroles et des sentimens de l'original. Le poëte trace avec de vives couleurs le tableau véritable de la ruine et de la désolation du Khorassan. En exposant la misérable condition à laquelle la barbarie des Ghuz avait réduit ce pays, il s'écrie:

en grande partie ravagés et dévastés par les barbares Ghuz, déchirait son cœur, et le jeta dans une mélancolie dont il ne sortit plus. Cette preuve remarquable de sa sensibilité pour les

« En ces lieux où la misère a fixé son trône, y a-t-il quelqu'un » à qui sourie la fortune ou que la joie accompagne? oui; c'est » ce cadavre qu'on descend dans la tombe. Y a-t-il une femme » intacte là où se commettent chaque jour tant d'odieuses » violences? oui; c'est cette enfant qui vient de sortir du sein » de sa mère.

» La mosquée ne reçoit plus notre peuple fidèle; il nous a » fallu céder aux plus vils animaux les lieux saints. Convertis » en étables, ils n'ont plus ni toits, ni portiques. Notre bar- » bare ennemi ne peut lui-même faire proclamer son règne à » la prière; tous les crieurs du Khorassan ont été tués, et ses » chaires sont renversées.

» Quelque mère tendre aperçoit-elle tout-à-coup, parmi » les victimes de cette foule d'assassins, un fils chéri, la con- » solation de ses vieux jours? Depuis qu'ici la douleur mani- » festée est devenue un crime, la crainte sèche la larme prête » à couler; la terreur étouffe les gémissemens, et la mère » épouvantée n'ose demander comment est mort son enfant!

» Arrête, s'écrie le passant, tyran cruel, arrête. Ce misé- » rable, tu l'as acheté; mais ton or te donne droit à son tra- » vail et non à sa vie. — Hélas! ce misérable, ce n'est pas un » esclave, c'est un homme en qui brillaient autrefois et les » grâces et les vertus, et que ce barbare a dépouillé d'im- » menses richesses. »

Anveri, dans une autre partie de son poëme, fait au prince qu'il sollicite un appel touchant:

» O toi, ame noble et pure, par celui qui te fit don d'une » couronne pour orner ton front, qui te donna pour décorer » ton or monnayé son beau nom; par lui, par le juste roi des » cieux, nous te conjurons de briser nos chaînes et de guérir

souffrances de ses sujets, nous dispose à croire aux éloges que les écrivains orientaux s'accordent à donner à Sanjar, qui n'est pas moins célèbre pour sa justice et son humanité que pour sa valeur et sa magnificence (1).

Après la mort de ce prince, la Perse continua pendant quarante ans à être déchirée par

» nos plaies; et le monde reconnaissant proclamera tes » louanges.

» O toi, que la gloire couronne, à qui appartiennent et » l'épée de la justice et la réparation des torts, toi nommé par » le ciel protecteur de la terre, ah! veuille étendre tes soins » jusque sur la Perse! que son nom ne se confonde pas avec » celui des nations éteintes, quoique toutes ses plaines soient » désertes, et que tout son sang ait été répandu!

» L'heureuse influence du soleil dans son printems t'appar- » tient, ô roi, il est ton modèle. La Perse ne présente que » l'aspect des ruines entassées: imite cet astre bienfaisant » dont les rayons éclairent également et les villes ruinées et » les champs fertiles.

» Tes regards, comme la douce pluie qui distille des cieux, » peuvent faire naître les moissons et fleurir les bosquets, » comme le montrent les champs fortunés de Turan. Grand » prince, puisque la rosée du ciel arrose en même tems et les » prés fleuris et les stériles bruyères, que la malheureuse » Perse connaisse aussi tes bontés! (a) »

(1) Il est cependant à remarquer que le sultan Sanjar était dans sa soixante-treizième année quand il mourut; et son grand âge doit l'avoir rendu moins capable de résister au chagrin que lui causa le spectacle de la désolation de son pays.

(a) *Mélanges orientaux*, vol. I, page 295.

les guerres que se faisaient les différentes branches de la Maison des Seljoucides. Le dernier qui exerça un pouvoir souverain fut Toghrul III (1) qui, après avoir vaincu la plupart de ses rivaux, et déjoué une conspiration de ses nobles, s'abandonna à toute espèce d'excès. Le gouverneur de Khaurizm, qui depuis la mort de Sanjar était devenu un prince indépendant, fut engagé par les nobles mécontens de la Perse à attaquer ce pays. Il défit et tua Toghrul qui montra, dit-on, une grande valeur dans la bataille où il perdit la vie. Cependant les mêmes auteurs qui en parlent ainsi nous font connaître qu'il sortit pour aller au combat, échauffé par le vin, et qu'il fut démonté et tué par le roi de Khaurizm, lorsqu'il chantait à haute voix quelques stances du poëme épique de Ferdosi (2), qui célébraient les

De J. C. 1193. De l'H. 590.

De J. C. 1193. De l'H. 590.

(1) Le fils d'Arselan Shah, fils de Toghrul II, fils de Mahomet qui était frère de Sanjar et second fils du célèbre Malik Shah.

(2) Les stances qu'il répétait étaient celles-ci : « Lorsque la » poussière qui suivait la marche de mes ennemis s'éleva, » lorsque les joues de mes plus braves guerriers devinrent » pâles d'effroi, j'élevai ma pesante masse, etc. » Le prince ivre, en chantant ces mots, leva sa masse : or, elle ne tomba pas, comme celle du héros de Ferdosi, sur la tête de son ennemi, mais bien sur le genou de son propre cheval qui

prouesses d'un héros victorieux, ouvrant à ses troupes un passage au milieu des rangs épouvantés de ses ennemis. Avec ce prince finit la dynastie des princes seljoucides de Perse. Ils avaient gouverné ce pays, depuis le commencement du règne de Toghrul Ier jusqu'à la mort de Toghrul III, pendant cent cinquante-huit ans. Une branche de cette famille qui gouvernait la province de Kerman, avait pris le haut titre de sultan. Mais ces princes n'exerçaient guère d'autre pouvoir que celui de gouverneurs de province; et, comme ceux qui n'avaient que le dernier titre, ils rendaient hommage ou le supprimaient suivant la force ou la faiblesse de l'autorité suprême.

La tribu tartare de Seljook s'était répandue sur presque toute l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte. Mais lorsque les familles des généraux qui avaient conquis ces contrées eurent saisi l'autorité, elles secouèrent le joug de l'obéissance qu'elles devaient à leurs premiers maîtres, les souverains de la Perse. Les dynasties d'Icone et d'Alep sont bien connues dans l'histoire d'Occident par les guerres

tomba, et Toghrul fut tué lui-même à terre, non par le roi de Khaurizm, mais par un homme qui avait été autrefois son sujet, Hubbeeb-ul-Seyur.

qu'elles ont soutenues contre les armées de l'Europe engagées dans les croisades. Ces deux gouvernemens tombèrent devant la fortune d'un aventurier sorti des montagnes du Kurdistan. Le célèbre Sallah-u-Deen était fils de Nizam-u-Deen Aiyoub (1), qui était kutwall ou commandant du fort de Tukreet, position qu'il fut obligé de quitter, parce que son frère Assudeen Sheerkoh (2), brave jeune homme, avait tué un homme de grande maison qui insultait une femme sans protection (3). Les deux frères trouvèrent un asile à la cour de Nour-u-Deen Mahmood, souverain de Balbeck; et Assudeen Sheerkoh fut ensuite envoyé, comme commandant d'une troupe destinée à aider Azad Ismael, waly ou gouverneur d'Egypte, contre ce que les auteurs mahométans appellent les Infidèles de l'Europe. Le jeune Sallah-u-Deen accompagna son oncle et lui succéda dans l'office de visir ou ministre du waly. A la mort d'Azad Ismael (4) il s'empara du gouvernement

De J. C. 1171. De l'H. 567.

(1) Le père d'Aiyoub, Shadi-ben-Mervan, était un kurde du village de Dewun. Il avait été nommé kutwall de Tukreet par un des rois seljoucides, et son fils lui succéda dans cette place.

(2) Sheerkoh, qui signifie le *lion de la montagne*, était probablement un nom donné à ce kurde pour indiquer ses prouesses.

(3) *Manuscrits persans. Hist. des Kurdes.*

(4) Ces particularités sur Sallah-u-Deen ou Saladin, comme

de l'Egypte. Bientôt après toute la Syrie se soumit à son autorité, et il devint l'heureux champion de sa religion. Il est étranger au plan de cet ouvrage de rapporter les actions de ce grand prince, qui est justement célébré par les écrivains orientaux pour son courage, son humanité et ses grands talens, tant militaires que politiques.

Takush, roi de Khaurizm, qui avait vaincu Toghrul III, descendait du prince de ce pays qui avait été échanson du célèbre Sanjar (1). A

l'appellent les Européens, sont prises d'un manuscrit persan intitulé *Histoire des Kurdes*. L'auteur de cet ouvrage dit que la richesse qu'il acquit à la mort d'Azad Ismael fut très-grande. Parmi les bijoux était un bâton d'émeraudes. Ami des sciences, son désir d'apprendre fut favorisé par l'héritage d'une bibliothèque de cent mille volumes choisis. Les événemens de la vie de Sallah-u-Deen, comme ils sont présentés dans cet ouvrage, correspondent exactement à ceux que rapporte d'Herbelot, excepté dans le récit que fait ce dernier d'un mariage contracté entre Malick-ul-Adil, frère de Sallah-u-Deen et la sœur du roi d'Angleterre. L'histoire kurde sur ce point garde le silence. Elle est écrite par un Mahométan; et son attachement pour sa religion peut l'avoir engagé à supprimer un fait qu'il pouvait croire peu honorable pour son héros; car Mathilde, malgré toute sa beauté, ne devait être à ses yeux qu'une infidèle.

(2) Suivant le Kholasaat-ul-Akhbar, il était échanson de l'empereur Malik Shah. Mais il pouvait avoir servi le père et le fils dans les mêmes fonctions.

sa mort il laissa son royaume à son fils Mahomet, dont le règne fut d'abord brillant et heureux; mais sa fortune échoua devant le grand destructeur des hommes Chenghiz Khan. Après que ses armées eurent été défaites, ses états ravagés et presque toute sa famille faite prisonnière, il mourut de chagrin dans une petite île de la mer Caspienne, auprès d'Asterabad. Son fils Jellal-u-Deen, qui fut le dernier de cette dynastie, résista long-tems avec un courage exemplaire au torrent qui avait englouti son père. Mais il fut à la fin entraîné par les vicissitudes de sa fortune; et après avoir été un objet d'amour et d'admiration, il en devint un de haine et de mépris. Le héros, qui, en passant l'Indus à la nage, après avoir fait les plus grands efforts pour vaincre les ennemis, avait enlevé les applaudissemens de Chenghiz, ne fut remarquable dans ses dernières années que par son indolence et ses excès; la fin de sa carrière fut aussi honteuse que le commencement avait été noble et héroïque. Il prit la fuite devant un petit détachement de Moghuls, et alla chercher un asile dans les montagnes du Kurdistan, où il fut mis à mort par un barbare dont il avait précédemment tué le frère.

De J. C. 1220. De l'H. 617.

De J. C. 1230. De l'H. 628.

CHAPITRE XI.

Quelques particularités sur les Attabegs de l'Aderbijan, du Fars et du Laristan. Histoire d'Hussun-Subah et de ses descendans.

Depuis la décadence de la dynastie seljoucide jusqu'à la conquête de la Perse par Hulakoo Khan, fils de Chenghiz, ce qui comprend un espace de plus d'un siècle, ce pays fut déchiré par les querelles de plusieurs petits princes ou gouverneurs appelés Attabegs (1) qui, prenant avantage de la faiblesse des derniers monarques de la Maison de Seljook et des troubles qui en suivirent la destruction finale, établirent leur autorité sur plusieurs des plus belles provinces de l'Empire. Quelques-unes de ces petites dynasties acquirent une réputation locale qui donne aujourd'hui quelque importance à leur mémoire parmi les habitans des pays où elles ont régné. Il en est fait mention dans toutes les histoires de Perse : nous trouvons par con-

(1) Le mot *attabeg* est turc : c'est un mot composé de *atta*, maître ou tuteur, et *beg*, seigneur ; il signifie un gouverneur ou tuteur d'un seigneur ou prince.

séquent impossible de les passer sous silence. Une courte notice sur les plus remarquables fera connaître le caractère de leurs chefs, et présentera le tableau de la situation où tombe ordinairement une nation asiatique dans la décadence du pouvoir de ses rois.

Un des plus distingués de ces Attabegs fut Illij Guz (1), esclave turc, qui faisait partie de quarante esclaves qu'un marchand avait achetés pour les vendre à Massoud, un des rois seljoucides. Le visir en acheta trente-neuf pour l'usage de son maître, mais il rejeta Illij, parce qu'il avait trop mauvaise mine. Comme on remmenait ce pauvre homme, il s'écria : « O visir, » si vous avez acheté trente-neuf esclaves pour » l'amour du roi, achetez-moi pour l'amour de » Dieu (2). » Cette vivacité plut au ministre qui le comprit dans le marché. Le premier emploi qu'on lui confia marquait assez le peu de cas qu'on faisait de lui. On le fit marmiton dans les cuisines du roi ; mais on assure que, même dans ces ignobles fonctions, il se fit remarquer

(1) J'ai donné à ce prince le nom sous lequel il est le plus connu. Khondemir l'appelle Illou Guz ; le major Price, sur l'autorité du Kholasaat-ul-Akhbar, nomme ce prince Eyldekez.

(2) De Guignes.

Digitized by Google

par sa diligence et son attention à ses devoirs. Il fut en conséquence placé dans une situation plus convenable; et il s'éleva si rapidement que nous le voyons, peu d'années après qu'il eut été acheté, agir en qualité d'intendant de la maison du roi. La connaissance qu'il avait été à portée de prendre dans les emplois inférieurs des abus qui se commettaient dans les cuisines et les autres parties du service, le mit en état de faire tant de réformes utiles, qu'il s'établit tout-à-fait dans la faveur de son maître, lequel ensuite le porta aux premiers emplois du royaume. La manière dont Jlij-Guz remplissait tous les devoirs qui lui étaient assignés, le conduisit enfin à être chargé, non-seulement de l'éducation des jeunes princes, ce qui lui donna le titre d'Attabeg, mais encore à épouser la veuve de Toghrul second (1). Il avait, peu de tems après, été nommé au gouvernement de l'Aderbijan; mais la mort du premier visir laissant cette place vacante, il fut choisi pour remplir ces hautes fonctions. Le marmiton dédaigné était ainsi devenu en peu de tems le plus

(1) Ce prince, fils de Mahomet, fut élevé à la dignité de sultan par son oncle Sanjar : il était frère de Massoud, le maître d'Illij Guz.

puissant seigneur de l'Empire; et il paraît avoir mérité sa bonne fortune par les talens qu'il montra, tant comme guerrier que comme homme d'Etat.

De J. C. 1172. De l'H. 568.

Il mourut à Hamadan, et laissa son pouvoir et sa place à son fils aîné Attabeg Mahomet. Lorsque Toghrul III (1), qui était alors un enfant de sept ans, fut placé sur le trône, Mahomet II, qui était son premier visir, devint le véritable maître de la Perse (2). Ce personnage mourut après avoir joui de son pouvoir pendant treize ans. Il eut pour successeur son frère Kizel Arselan qui, d'accord avec Nasser, le calife régnant de Bagdad (3), arrêta et emprisonna le sultan Toghrul, et résolut d'usurper le titre aussi bien que le pouvoir de monarque. Mais la veille du jour qui avait été fixé pour son couronnement, il tomba sous

De J. C. 1185. De l'H. 581.

(1) Ce dernier prince de la dynastie seljoucide était le fils d'Arselan Mahomet, qui était le fils de Toghrul II, dont la veuve, femme de beaucoup de piété et de talent, avait épousé Illij Guz: l'Attabeg Mahomet était par conséquent l'oncle de Toghrul III.

(2) Khondemir.

(3) L'*Histoire des Arabes* n'admet pas que ce calife ait pris une part active à ce complot, quoiqu'il ait montré beaucoup d'indifférence sur les progrès de la conjuration.

Digitized by Google

Digitized by Google

les coups d'un assassin. Il fut remplacé par son neveu Attabeg (1) Aboubeker, qui paraît s'être contenté de la principauté de l'Aderbijan, et avoir fixé sa résidence à Tabreeze. Son long gouvernement ne fut troublé que par une guerre avec son frère Kutluck, dans laquelle il fut vainqueur. Mais cette défaite amena la ruine de la famille seljoucide ; car Kutluck s'enfuit dans le Khaurizm; et par les récits qu'il fit de l'état de division et de désordre où se trouvait la Perse, il encouragea Takush Khan à venir attaquer Toghrul dont nous avons fait connaître le destin (2). Kutluck ne tira point d'avantage de sa trahison : il fut tué, peu de tems après cet événement, dans une dispute qu'il eut avec un des nobles du royaume de Khaurizm. Lorsqu'Attabeg Aboubeker mourut, il eut pour successeur son frère Attabeg Muzuffer, qui hérita, non-seulement de l'Aderbijan, mais d'une partie considérable de l'Irak. Il jouit de ce pouvoir pendant quinze ans, au bout desquels l'Aderbijan fut envahi et conquis par Jellal-ul-Deen (3), roi de Khaurizm. Muzuffer

De J. C. 1210. De l'H. 607.

(1) Le titre de ce prince était Nour-u-Deen : il était fils aîné d'Attabeg Mahomet.

(2) Voyez page 96 de ce volume.

(3) Ce titre est celui sous lequel ce sultan est connu dans l'histoire ; il signifie *la gloire de la foi.*

s'enferma dans le fort d'Alenjuck où il mourut, et avec lui finit le pouvoir de la famille d'Illij Guz.

Les Attabegs du Fars descendaient de Sulghour, général turc au service des rois seljoucides, auquel on confia le soin d'un des princes de cette race, et à qui l'on donna en même tems le gouvernement du Fars et de quelques provinces voisines. Sulghour (1) fut assez habile, non-seulement pour conserver pendant toute sa vie son gouvernement, mais encore pour le transmettre à ses descendans, dont sept furent gouverneurs du Fars (2). Après la mort de Boozabah, qui fut le dernier de ces

(1) Le major Price, écrivant d'après le Kholasaat-ul-Akhbar, diffère en quelque chose de l'autorité que je prends pour guide relativement à l'origine du pouvoir de cette famille.

(2) Le premier était Moudad-ben-Sulghour; le second, Fazelan-shuban-Karrah, qui reçut le gouvernement du rebelle Alp Arzelan; mais il lui fut repris par Nizam-ul-Mulk; le troisième était Ruken-u-Doulah; le quatrième, Attabeg-Jellal-u-deen-Jawallee; le cinquième, Attabeg-Kurajah, qui bâtit un collége à Shiraz et un palais sur le côté d'une montagne appelée Tukht Karrajah, ou le trône de Karrajah. Ce bâtiment était tombé en ruines; mais le dernier roi de Perse a commencé sur le même emplacement un palais que le roi actuel a fini, et qui, par un léger changement de son premier nom, s'appelle Tukht Kujuriah, ou le trône des Kujurs. Le sixième Attabeg était Munkous, qui n'est connu que pour avoir été enterré au collége de Shiraz qu'il avait fondé; le septième, Boozabah, fut, dit-on, un juste et sage gouverneur.

gouverneurs, Attabeg Sunkur (1), le petit-fils de Sulghour lui succéda, et secona toute dépendance des sultans seljoucides. On essaya de ramener ce chef à l'obéissance; mais cette tentative échoua : l'armée royale fut défaite, et le pouvoir de l'Attabeg confirmé s'étendit encore sur la province de Kerman. Cet excellent prince s'occupait avec la plus grande attention des pays qu'il gouvernait (2), et particulièrement de la ville de Shiraz qui avait toujours été la capitale de sa famille (3). A sa mort il fut remplacé par son frère Muzuffer-u-Deen Zenghi qui, après une administration tranquille, laissa son gouvernement à son fils Tochlah, lequel acquit de la réputation en employant comme son visir le vertueux Ameen-u-Deen de Kazeroon. A la mort de Tochlah, le gouvernement du Fars tomba à son frère Saad qui fit une attaque heureuse sur Ispahan : il emmena de cette ville plusieurs des principaux habitans. On raconte de Saad qu'il rencontra près de Rhé l'armée du sultan Mahomet de Khaurizm, lorsque ce prince allait à Bagdad faire une vi-

De J. C. 1148. De l'H. 543.

De J. C. 1175. De l'H. 571.

De J. C. 1194. De l'H. 591.

(1) Il est peut-être mieux connu sous le titre de Muzuffer-u-Deen, ou le victorieux de la foi.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) *Manuscrits persans. Histoire de Shiraz.*

site au calife. Quoiqu'il ne fût accompagné que de sept cents hommes, il l'attaqua sur-le-champ, et d'abord eut le bonheur de disperser un grand corps des troupes du sultan. Mais son cheval étant tombé, il fut pris et conduit à Mahomet, qui lui demanda quelle folie avait pu le porter à une telle action. « J'ai par mégarde, » répondit-il, pris un de vos postes avancés » pour un corps de mes ennemis. Votre Ma- » jesté doit être convaincue que je ne pouvais » jamais penser à attaquer avec sept cents » hommes une brave et nombreuse armée » comme la vôtre. » Le sultan, satisfait de cette réponse, et content de la valeur que Saad avait montrée dans cette occasion, eut pour lui beaucoup d'égards; et après lui avoir fait don d'un riche vêtement, l'envoya à Shiraz, accompagné par un corps de mille chevaux (1). Cependant ces faveurs n'étaient pas sans quelques conditions. L'Attabeg convint que sa fille épouserait le prince Jellal-ul-Deen, que son fils Zenghi resterait à la cour, et que les Attabegs (2) du Fars paieraient un tribut annuel aux monarques de Khaurizm. Dans sa marche vers Shiraz, Saad rencontra son fils Zenghi qui, n'approuvant

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) Ce titre était devenu héréditaire.

pas la convention faite par son père, et ayant mis quelques troupes en embuscade, tomba sur les soldats de Khaurizm, et tua ou dispersa leur avant-garde. Le commandant de l'escorte, surpris de cette attaque si imprévue, demanda à Saad s'il se proposait de manquer aux promesses qu'il avait faites à son maître. Celui-ci assura qu'il n'en serait rien, et s'avança seul pour s'expliquer avec son fils. Le jeune étourdi voyant son père non accompagné l'attaqua avec violence, mais il fut renversé à terre d'un coup de la masse de son père furieux, qui, après avoir ordonné qu'on le liât, l'envoya prisonnier à la montagne fortifiée d'Istakhr, d'où il ne fut relâché que lorsque le sultan Jellal-u-Deen (1) fut revenu de Scind à Irak (2). La mémoire d'Attabeg Saad est encore aujourd'hui en grande considération à Shiraz. Il entoura cette ville d'une muraille, et bâtit la Musijd-e-Jamah ou principale mosquée, qui subsiste encore comme un monument de sa piété et de sa munificence.

De J. C. 1226. De l'H. 623.

Saad eut pour successeur son fils Attabeg Aboubeker, fils de toute manière digne de son

(1) Après que ce prince, défait par Chenghiz, fut obligé de fuir au-delà de l'Indus, il retourna par le Scind et le Mekran dans la Perse.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

père. Ce prince réduisit sous son autorité Bahrein et toutes les îles du golfe persique (1). Il donna une preuve singulière de sa prévoyance en se mettant de bonne heure en rapport avec Chenghiz Kan auquel il envoya un message et quelques présens précieux. Le conquérant reçut ces avances avec intérêt, et donna à l'Attabeg le titre turc de Kutluck Khan. Grâce à cette prudence d'Aboubeker, la province de Fars fut, par la suite, exempte de la dévastation qui s'étendit sur toutes celles du voisinage.

De J. C 1259. De l'H. 658.

Après un long et heureux règne, Aboubeker mourut à Shiraz, laissant son gouvernement à son fils Saad second, qui, lorsque cet événement arriva, était avec l'armée de Hulakoo, le petit-fils de Chenghis Khan (2). Ce prince s'empressa de venir prendre possession de la succession; mais il fut saisi d'une maladie qui termina ses jours avant qu'il pût arriver à sa capitale. Son fils, encore enfant, fut placé sur le trône; le gouvernement fut dévolu à la mère de l'enfant, Khatoon-Torkan (3), princesse aussi remarquable par sa beauté que par sa

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Ce nom, comme on l'a dit, est fort commun aux princesses persanes: il signifie *une dame d'origine turque.*

haute naissance (1) et par son extrême libéralité. Les trésors entassés de la famille furent généreusement distribués à ses plus fidèles adhérens et à son armée. Mais son autorité fut fort ébranlée par la mort de son fils qui, deux ans et demi après son élévation, tomba d'une terrasse de son palais, et mourut sur la place.

Un chef de la famille de Sulghour, nommé Mahomet, fut appelé à la dignité d'Attabeg; mais Khatoon-Toorkan, étant mécontente de sa conduite, le fit arrêter et l'envoya prisonnier à Hulakoo, tandis qu'elle élevait au gouvernement Seljook, frère de ce même Mahomet, qu'elle avait tiré de prison. Ce prince, qui parut d'abord d'un très-bon caractère, désirant de confirmer son pouvoir, épousa Khatoon-Toorkan; mais bientôt après, dans un accès d'ivresse, il ordonna à un de ses esclaves de lui couper la tête. Le cruel ordre fut exécuté; et la tête de cette belle, mais ambitieuse princesse, fut présentée dans un bassin d'or à son mari (2), pendant qu'il était à boire avec quelques compagnons de débauche. Avec une joie barbare et dégoûtante il saisit cette tête, arracha deux

(1) Elle était sœur d'Attabeg Allah-u-Deen, gouverneur de Yezd.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

beaux rubis qui pendaient aux oreilles, et les jeta à la chanteuse favorite de l'assemblée; quelques officiers de l'empereur Hulakoo, qui étaient présens, exprimèrent le sentiment d'horreur que leur faisaient éprouver de pareils actes, et furent aussitôt mis à mort par ce barbare insensé. Rien ne peut égaler l'indignation qu'éprouva le fils de Chenghiz en apprenant ces procédés. Il ordonna sur-le-champ qu'on fît mourir le frère de Seljook (1) qui restait dans son camp comme otage de la fidélité de sa famille, et commanda à deux gros corps de troupes d'attaquer le Fars. Seljook, revenu de son ivresse, tremblait au souvenir de ses crimes. Craignant la vengeance de l'empereur il s'enfuit à Kazeroon; mais il fut poursuivi et pris, et il subit dans une mort ignominieuse la punition qu'il n'avait que trop justement mé-
De J. C. 1263. De l'H. 662. ritée. Il fut remplacé par Aish Khatoon, prin-
cesse de la Maison de Sulghour, qui avait épousé Mankou Timour, le fils de Hulakoo (2).
De J. C. 1269. De l'H. 668. Cette princesse mourut à Tabreeze, et avec elle finit la famille de Sulghour qui furent attabegs ou administrateurs du Fars et de quel-

(1) Le nom de ce prince était Mahomet.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

ques-unes des provinces voisines pendant plus d'un siècle.

Les Attabegs du Laristan, quoique leur pouvoir fût moins étendu que celui des Attabegs du Fars, méritent néanmoins qu'on en fasse quelque mention. Ce pays sauvage et montueux a été depuis les premiers siècles habité par des hommes barbares et grossiers, dont la soumission, même sous les plus puissans monarques de la Perse, n'a jamais été complète. La plupart des tribus du Laristan sont originaires du pays; le langage qu'on parle encore aujourd'hui dans cette province est un dialecte du pehlivi. Les conquérans turcs de la Perse ont été peu tentés d'envahir leurs montagnes; et s'ils l'eussent été, on peut douter qu'ils eussent réussi, car ces hommes simples chérissent une indépendance que la nature leur a donné les moyens de défendre aisément. Cependant un accident a réduit, pendant un tems considérable, cette race fière et sauvage à être gouvernée par des chefs d'origine étrangère.

Dans les diverses émigrations des tribus tartares, plusieurs à différentes époques sont venues ou ont été amenées de la Syrie dans la

Perse (1). Cent familles d'une de ces tribus avaient été bien reçues aux montagnes du Laristan. On raconte qu'à une fête donnée par un chef de ce pays, quelques jeunes gens de la tribu syrienne étaient présens; et l'intendant de la fête (2) porta par mégarde le premier plat à un Syrien nommé Abul Hussein, sur l'esprit de qui cet accident fit une profonde impression. Il dit à ses amis que ce qui venait de se passer était sûrement un présage de la grandeur à laquelle sa famille devait un jour parvenir (3). Cette interprétation donnée à la méprise de l'intendant se répandit dans le pays, et occasiona quelque jalousie entre les tribus. Il arriva peu de jours après qu'Aly, fils d'Abul Hussein, étant dans les montagnes où elles faisaient paître leurs troupeaux (4), eut une querelle avec quelques hommes d'une

De J. C. 1106. De l'H. 500.

(1) Les Shamloo, ou fils de la Syrie, sont peut-être en ce moment la plus nombreuse de toutes les tribus turques de la Perse. Les Karagoosoloo, les Baharloo et plusieurs autres tribus de la Perse, sont des branches des Shamloo, qui furent amenées de la Syrie en Perse par Timour.

(2) Le *sooffrachee*; ce qui signifie littéralement la personne qui étend la nappe pour le festin.

(3) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(4) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

tribu opposée à la sienne. Les hommes du Laristan tombèrent sur lui et le battirent au point de le croire mort, après quoi ils le jetèrent dans une cave. Son chien qui n'avait pu le défendre s'était éloigné ; mais il regardait de loin les meurtriers. Comme ils s'en allaient, voyant s'arrêter l'homme qui avait été le plus actif dans le combat, il se jeta à sa gorge, et le déchira si cruellement que l'homme expira sur la place. Après avoir tiré cette vengeance, l'animal courut en hurlant aux tentes de la famille qui, le voyant sans Aly, supposa quelque malheur. Ce soupçon fut confirmé quand on vit le chien se tourner en rond, et toujours hurlant s'enfuir vers les montagnes. On le suivit jusqu'à la cave où l'infortuné Aly avait été jeté. On trouva le malheureux jeune homme dans un état pitoyable ; mais il n'était pas mort, et il vécut assez pour rapporter tout ce qui s'était passé (1). Une inimitié entre la petite tribu des Syriens et celle du Laristan fut la suite de cet événement. Le premier résultat de cette querelle fut le départ de la famille d'Aly pour la province du Fars, où son fils acquit, comme guerrier, une grande réputation. Mais son petit-fils Abou Taber devint encore

(1) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

plus célèbre; et la valeur qu'il déploya dans une attaque sur Shuban Karrah (1), plut tellement à Attabeg Sunkur (2), qu'il l'engagea à lui demander ce qu'il voudrait. « Donnez-moi, » dit le jeune homme, un cheval qui me porte » fièrement dans un jour de bataille. — De- » mande encore, lui dit Sunkur. — Si vous ne » jugez pas cette demande déplacée, dit Abou » Taber, créez-moi Attabeg. — Demande en- » core, fut la réponse. — En ce cas, donnez- » moi quelques troupes, et je réduirai sous » votre autorité les tribus du Laristan (3). » L'Attabeg accorda tout ce qu'on lui demandait; et le jeune soldat marcha avec une force de cinq mille hommes vers le pays d'où son grand-père avait été obligé de sortir. Sa réputation et son courage, secondés par les efforts de sa tribu, et par cette impression que les circonstances les plus frivoles produisent quelquefois sur des esprits ignorans ou superstitieux, lui procurèrent un succès complet; cette fortune, qu'Abul Hussein avait présagée pour sa famille, fut réalisée dans la personne de son

(1) Petit village fortifié dans le district de Deishestan, situé à quelques milles d'Abusheher.

(2) Le gouverneur du Fars.

(3) Tuarikh Guzedah.

petit-fils Abou Taber. La reconnaissance toutefois ne paraît pas avoir fait partie des vertus du jeune et heureux guerrier. Son premier acte, après que son pouvoir eut été confirmé, fut de secouer le joug du gouverneur du Fars; et l'on prétend qu'il laissa son fils, Hazar Asp, chef indépendant de tout le Laristan. Ce prince (1), par son courage et sa sagesse, porta non-seulement cette pauvre province à un état de prospérité aussi brillant qu'elle en eût jamais connu, mais il ajouta aux possessions de sa famille par la conquête de plusieurs districts voisins. Il appela un grand corps de sa propre tribu des Emaks de Syrie; et leur établissement dans le Laristan ajouta beaucoup à la force de son gouvernement (2). Hazar Asp eut pour successeur dans son autorité son fils Tokhlah, qui était Attabeg lorsque Hulakoo Khan renversa l'empire des califes. Tokhlah malheureusement tomba dans la disgrâce de ce puissant souverain, par qui il fut fait prisonnier et trans-

De J. C. 1257. De l'H. 655.

(1) Quelques auteurs nomment cette dynastie d'Attabegs d'après ce prince dont le nom Hazar Asp, qui signifie *mille chevaux*, était probablement relatif à ses exploits ou à l'étendue de son autorité.

(2) Tuarikh Guzedah.

porté à Tabreeze (1). Il laissa le Laristan à son frère Oulub Arghoun, dont les descendans devinrent, ainsi que lui, officiers des princes mogols de la maison de Chenghiz. Il paraît inutile de récapituler leurs noms. Le plus célèbre d'entre eux fut Yusuph Shah Bahauder. Ce titre de Bahauder paraît lui avoir été donné par le sultan Abaka, à raison de la grande valeur qu'il déploya à la tête des troupes du Laristan lors d'une campagne dans le Ghilan. Il reçut pour ces services une récompense plus substantielle, en ce qu'il fut nommé gouverneur de plusieurs provinces jointes à celles dont il avait hérité.

Il serait aussi ennuyeux qu'inutile d'entrer plus avant dans l'histoire des diverses provinces de Perse pendant cette époque de confusion. Nous en avons dit assez pour faire connaître le gouvernement de ces familles de chefs et de princes qui, ayant usurpé sur la faiblesse des derniers rois seljoucides un pouvoir local, en jouirent jusqu'à ce qu'elles fussent balayées par les hordes tartares sous le célèbre Hulakoo.

Mais nous voyons à cette époque de l'histoire de Perse exister dans ce pays un pouvoir

(1) Suivant l'auteur du Kolasaat-ul-Akhbar il fut mis à mort. (*Histoire mahométane de* Price, vol. II, p. 431).

d'une nature très-différente de tous ceux dont jusqu'à présent nous nous sommes occupés. Une famille de chefs avait, à l'aide de la superstition, obtenu sur l'esprit de ses adhérens une influence qui la mit en état de porter la terreur dans l'ame des plus puissans souverains: elle remplit d'horreur et d'effroi tout un royaume, pendant une période de près de deux siècles. Son chef, que l'on put justement appeler le chef des assassins (1), habitait sur une haute montagne, et le destin était dans ses mains; car il n'y avait point de forme que ne pussent prendre ses agens, point de dangers qu'ils ne bravassent pour exécuter ses ordres. Plus de cinquante mille hommes se glorifiaient des titres de mystérieux et de dévoués (2); et chacun d'eux

(1) Une colonie de la secte d'Ismaël et des sectateurs de Hussun Subah, paraît avoir été établie dans les montagnes, entre Tortose et Tripoli. Leur chef est nommé par l'historien des Croisades le *Vieux de la montagne* ou *l'Ancien*. Ils se rendaient formidables par les mêmes moyens que ceux qui étaient établis en Perse, dont le P. Maimbourg, qui a écrit l'*Histoire de la Guerre Sainte*, dit qu'ils étaient une branche. Cet auteur dit que leur nom *Assassin* était tiré d'un mot persan, et qu'ils venaient des confins de la Perse au-delà de Babylone. Il rappelle le meurtre commis par eux sur la marquise Conrade en 1192.

(2) Leurs noms persans étaient Battenee et Fedavee. Le nom de Battenee, qui est tiré de Batten, *secret* ou *mystérieux*, signifie une personne mystérieuse ou secrète. Il fut probablement

obéissait avec la même exactitude à l'ordre de sacrifier sa propre vie ou à celui de l'ôter à un autre. L'histoire d'une pareille société offre un intérêt particulier, parce qu'elle présente le cœur humain sous un aspect nouveau et inconnu.

Le premier de ces chefs était Hussun Subah, à raison de quoi on les appela *Hussunee* (1) ou les sectateurs de Hussun. Hussun Subah fut d'abord *porteur de masse* de Alp Arselan. Mais par suite d'une querelle avec Nizam-ul-Mulk, ministre de ce prince (2), il se retira à Rhé (3); de là il alla en Syrie, où il entra au service d'un chef de la famille d'Ismael, et adopta les dog-

De J. C. 1071 à 1078 De l'H. 464 à 471.

donné aux sectateurs de Hussun Subah, parce qu'ils étaient considérés comme appartenans à la secte mystique des Batteneeah ou les *cachés*. L'on peut voir une description plus détaillée de cette secte dans les *Recherches asiatiques*, vol. XI, pages 423 et 424. Le mot Fedavee signifie un *serviteur dévoué*.

(1) Le mot *assassin*, qui a passé dans presque toutes les langues de l'Europe, est supposé dériver de ce mot.

(2) Hussun Subah était condisciple de Nizam-ul-Mulk; et avec un troisième camarade ils étaient convenus de partager leur fortune, si quelqu'un d'eux arrivait à une grande position. Le ministre nomma Hussun à une place; mais l'esprit ambitieux et ardent de ce chef ne s'accommodait pas des lenteurs d'un avancement graduel. Après avoir échoué dans une tentative qu'il fit pour supplanter et perdre son ami, il abandonna la cour.

(3) Tuarikh Guzedah.

mes de cette secte. On y soutient que les descendans d'Ismael, fils aîné de Jaaffer, le sixième Iman qui mourut pendant la vie de son père, auraient dû succéder à cette dignité. En conséquence on rejette non-seulement le droit de Kauzim, le septième Iman qui était le cadet d'Ismael (1), mais aussi celui de tous ceux qui lui ont succédé. Hussun, après être devenu un zélé partisan des doctrines de cette secte, revint en Perse; mais il fut forcé de se cacher, parce qu'il sut qu'il était toujours un objet d'inimitié pour Nizam-ul-Mulk. Il vécut, dit-on, à Ispahan, dans la maison de Rais Aboul-Fazel (2) Lumbhanee. Il dit un jour à celui-ci que s'il avait deux ou trois amis sur lesquels il pût entièrement compter, il renverserait l'empire (3). Le bon Rais entendit avec étonnement parler de renverser, par le moyen de deux ou trois hommes, un empire qui s'éten-

(1) Il n'était que son frère utérin. La mère de Kauzim était une Kunneez ou esclave; ce qui, dans le système des Ismaéliens, fonde une autre objection contre ses droits à la dignité d'Iman.

(2) Le mot Rais peut se traduire par le mot *Esquire* suivant l'ancienne signification qu'avait ce dernier en anglais. Il suppose en Perse la possession d'un bien-fonds et quelque autorité de magistrature. Le Rais est en général le chef héréditaire d'un village. Ce mot est tiré du mot arabe *ras* qui signifie la tête.

(3) Tuarikh Guzedah.

dait d'Antioche à Kashgar. Il ne fit dans le moment aucune réponse ; mais en y réfléchissant il conclut que Hussun avait l'esprit dérangé : ayant consulté un médecin il en obtint un remède qu'il lui porta ; et avec toute la simplicité d'un cœur sincère et bienveillant, il pria son ami de le prendre. Hussun sourit, mais il pensa ne devoir rien communiquer de plus à un homme qu'il voyait bien par-là n'avoir pas un caractère auquel on pût confier les desseins dont il s'occupait. Peu de tems après cet événement il partit pour sa ville natale de Rhé, où il rencontra quelques gens mécontens qui se montrèrent prêts à le seconder. Le principal d'entre eux était Rais Muzuffer qui paraît avoir été un homme de grande influence. Le premier objet de Hussun était de s'emparer d'un lieu fortifié ; il y réussit en gagnant par stratagème (1) la montagne fortifiée de Alla-

(1) Hussun, suivant les auteurs mahométans s'empara d'Allahamout, comme Didon fit de Carthage, en obtenant la permission d'en prendre autant de terrain qu'il pourrait en couvrir avec une peau de bœuf, et en la coupant en lanières qui faisaient le tour du fort. Mais ce paraît être une fable commune dans l'Orient ; car Moullah Saaduck, homme très-respectable, avec qui je lisais ce passage de l'original persan, sourit à cet endroit et dit : les Anglais connaissent bien cette supercherie. Je demandai ce qu'il voulait dire : hé quoi ! ré-

hamout (1), près Kazveen (2). De ce fort il commença à faire des déprédations sur le pays environnant, ce qui porta Malik Shah Seljookee à envoyer des troupes pour le réprimer. Hussun n'avait alors avec lui que soixante et dix partisans, et il était sur le point d'être pris, lorsqu'il lui arriva très à propos de Rhé un secours de trois cents hommes avec lesquels il fit une heureuse sortie qui porta l'armée du sultan à lever le siége. Ce fut dans ce tems que le célèbre Nizam-ul-Mulk tomba dans la disgrâce de Malik Shah (3), et fut assassiné, comme on l'a vu plus haut (4), par un des sectateurs de Hussun Subah, lequel, dans cette occasion, s'unit avec empressement aux ennemis de ce grand homme : nous pouvons présumer qu'en satisfaisant sa vengeance personnelle il voyait dans la mort de ce ministre un événe-

pliqua-t-il, n'est-il pas connu de tout le monde que c'est là précisément la manière dont vous avez obtenu du pauvre empereur de Dehli le terrain sur lequel est bâti Calcutta?

(1) On appelle quelquefois cette forteresse Almowut. Allahamout, me dit un Persan fort instruit, dans la langue du pays où est cette place, veut dire le nid de l'aigle.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Tuarikh Guzedah.

(4) Page 369.

ment propre à jeter le royaume dans un état de désordre qui convenait aux vues de son ambition.

Quoique les divisions qui déchirèrent la Perse après la mort de Nizam-ul-Mulk et de Malik Shah, fussent très-favorables à Hussun, il fut peu de tems après en grand danger d'être renversé par le célèbre sultan Sanjar. Celui-ci avait, dit-on (1), résolu d'extirper, avant qu'elle eût acquis plus de force, une association dont les meurtres et les déprédations répandaient la terreur dans son royaume. Il s'était avancé de quelques marches vers Allahamout, lorsque s'éveillant un matin il aperçut un poignard enfoncé en terre jusqu'à la garde à côté de son lit, et lut avec surprise les paroles suivantes, écrites sur un papier attaché à la poignée : « Sultan Sanjar, prends garde; si l'on n'avait » pas respecté ton caractère, la main qui a » enfoncé ce poignard dans la terre endurcie » aurait pu, avec plus de facilité, l'enfoncer » dans ton cœur (2). » Le guerrier qui ne connaissait point la crainte sur un champ de bataille, trembla, dit-on, après avoir lu ces

(1) Tuarikh Guzedah.
(2) Tuarikh Guzedah.

mots (1); et il est certain qu'il se désista de l'attaque qu'il avait projetée.

On rapporte que, peu de tems auparavant, Hussun Subah avait reçu une visite de son ancien hôte d'Ispahan Rais Aboul Fazel. Lorsque ce dernier s'approcha, le chef lui prit la main et lui dit en souriant « : M'apportez-vous quelque » médecine, mon bon ami, pour me guérir de » ma folie? ou bien êtes-vous à présent con- » vaincu que deux ou trois braves gens, bien » unis, peuvent faire des merveilles? — Je » vous ai toujours cru un habile homme, ré- » pliqua Aboul Fazel, mais je ne pensais pas » que vous fissiez ce que vous avez fait. — Ma » tâche n'est qu'à moitié remplie, dit Hussun; » je n'ai fait usage jusqu'ici que de mon talent » politique; je me propose à présent d'essayer » ce que peut la foi. »

Les doctrines religieuses que Hussun enseignait à ses sectateurs différaient essentiellement du culte établi dans la Perse. Il maintenait les principes de la secte ismaélique en ce point, qu'il reconnaissait les droits de cette fa-

(1) Mon autorité (Tuarikh Guzedah) dit que l'on crut que des *dévoués* (comme on appelait les sectaires de Hussun) avaient fait connaissance avec une des dames du harem de Sanjar, et l'avaient portée à faire cette action.

mille à la dignité d'Iman (1); mais il introduisit plusieurs dogmes nouveaux, plus conformes aux opinions des suffites ou déistes philosophiques qu'à ceux des mahométans orthodoxes. Le Koran, disait-il, était un saint livre, mais il fallait en suivre l'esprit et non la lettre. Il rejetait les méthodes admises pour le culte. La vraie dévotion, disait-il, était dans l'ame ; et les formes prescrites pouvaient troubler, sans jamais pouvoir seconder cette fervente et secrète adoration qu'elle doit toujours offrir au Créateur (2). Mais le dogme principal que Hussun cherchait à inculquer était le plus complet et le plus absolu dévouement à lui et à ses descendans. Ses disciples apprenaient à le considérer encore plus comme leur chef spirituel (3) que comme leur supérieur temporel. Les moyens qu'il employait pour faire entrer ce sentiment au fond des cœurs doivent avoir été puissans, à en juger par les effets qu'ils produisaient. Lorsqu'un envoyé de

(1) *Manuscrits persans.*

(2) *Manuscrits persans.*

(3) L'auteur du *Dabistan* parle d'un ouvrage de Hussun Subah, dans lequel sont exposés les dogmes de sa foi. Comme tous les principaux docteurs suffites, il prend pour base la nécessité où est l'homme de mettre une confiance implicite en un chef religieux parfait et infaillible.

Malik Shah vint à Allahamout, Hussun commanda à un de ses sujets de se poignarder lui-même, et à un autre de se jeter du haut d'un précipice. Les deux ordres furent sur-le-champ exécutés. « Allez, dit-il à l'envoyé surpris, et » faites comprendre à votre maître quel est le » caractère des gens qui me suivent. »

On suppose qu'entre autres procédés qu'il avait adoptés pour s'assurer du dévouement de ses disciples, il en employait un d'une nature fort extraordinaire. Il les faisait transporter profondément endormis, au moyen de l'opium, dans un superbe palais entouré de beaux jardins ; ils y étaient rassasiés pendant plusieurs jours de tout ce qui pouvait flatter leurs sens. Dans une seconde ivresse, le disciple trompé était reporté chez lui, et à son réveil n'avait point de peine à croire que, par l'entremise de Hussun, il lui avait été permis de goûter par anticipation les joies du paradis. Mais ceci paraît un conte improbable, inventé par les Mahométans qui ont cette secte dans une grande horreur (1).

(1) Le pouvoir de la superstition sur l'esprit humain suffit sûrement pour expliquer tous les actes de ces sectaires ; et nous avons vu récemment des effets tout semblables dans une classe d'hommes qui ne diffèrent pas beaucoup de ceux qu'em-

L'usage du vin était expressément défendu dans la secte d'Hussun; il imposait à ses sectaires les habitudes les plus sobres et les plus modestes, et faisait observer ses préceptes avec une grande sévérité. Deux de ses fils, dit-on, périrent sous ses coups, pour les avoir négligés. Nous pouvons juger combien il était peu somptueux pour lui-même, en apprenant que, lorsqu'il envoya à son ami Muzuffer sa femme et ses deux filles, pour qu'elles fussent en sûreté pendant qu'il était assiégé, il donna ordre qu'elles ne reçussent pour vivre que ce qu'elles pourraient gagner en filant; donnant ainsi à ses partisans l'exemple de cette modération et de cette indépendance qui étaient nécessaires au succès de leur association.

Hussun Subah ajouta plusieurs autres forts à la montagne fortifiée dont il s'était d'abord emparé. Celle de Roodbar, qui est aussi voi-

ployait Hussun. Un partisan des modernes Wahabees, qui assassina, il y a quelques années, un chef arabe auprès de Bassorah, non-seulement se refusa à sauver sa vie, mais sollicita la mort avec instance, tenant dans sa main un papier qu'il semblait priser bien plus que son existence. Ce papier, quand on l'examina, se trouva être une ordonnance du chef Wahabee qui devait lui procurer dans les bienheureuses régions du paradis un palais d'émeraudes et un nombre déterminé de belles esclaves.

sine de Kazveen, était, après Allahamout, la plus importante. Il prenait le nom *Shaikh-ul-Jubal*, titre arabe qui signifie le chef des montagnes. Ce titre a été traduit littéralement, mais inexactement, par les mots *le vieux de la montagne*, nom sous lequel ce chef et ses descendans sont confondus dans l'histoire européenne (1).

Lorsque Hussun-Subah mourut, il eut pour successeur son fils Keah-Buzoorg-Oomeid, ou Keah de grande espérance. Le sultan Mahomet Seljoucide envoya contre celui-ci une armée; mais le général qui la commandait, après une malheureuse tentative sur la forteresse de Roodbar, fut obligé de se retirer. Il fut fait avec Keah une trève; et ce chef fit partir pour Ispahan un envoyé qui fut reçu à la cour avec distinction. Mais le peuple de la ville, moins patient que le souverain, fut tellement irrité de voir un représentant du chef des assassins (2) dans

De J. C. 1124. De l'H. 518.

(1) Shaikh signifie un ancien, et aussi un saint prédicateur. Mais quand on l'emploie pour désigner une personne qui possède un pouvoir temporel, on peut le traduire correctement par les mots *chef* ou *seigneur*.

(2) Un manuscrit dit que l'indignation de la populace fut excitée par les prêtres, qui représentaient la secte de Hussun comme plus abominable encore par ses hérésies que par ses assassinats.

la capitale de la Perse, que, se portant en foule à la maison où il était logé, il mit en pièces le malheureux envoyé (1). Le sultan aussitôt envoya à Keah un message pour protester qu'il n'avait eu aucune part à ce meurtre; mais ce chef déclara qu'il ne s'apaiserait que lorsqu'on en aurait livré les auteurs à sa vengeance. Il était impossible à Mahomet de découvrir les plus coupables dans la foule ameutée qui avait commis cette violence. Keah, impatient des retards, envoya à Kazveen une troupe de ses gens qui y entrèrent déguisés : là, faisant une attaque inattendue, ils tuèrent un des principaux magistrats et environ quatre cents habitans de la ville, et se retirèrent emportant un immense butin (2). Cette vengeance du sang de l'envoyé amena entre Keah et Mahomet une guerre qui ne finit qu'à la mort de ce dernier : événement après lequel Keah non-seulement défit les troupes royales, mais conquit le pays de Ghilan, dont il prit et tua le gouverneur (3).

De J. C. 1128. De l'H. 523.

De J. C. 1137. De l'H. 532.

Keah mourut à Roodbar : il eut pour successeur son fils Mahomet. Celui-ci, après un règne

(1) Tuarickh Guzedah.

(2) Tuarikh Guzedah.

(3) Il se nommait Aboul Haschen.

de trois ans (1), résigna son titre à un prince de la famille d'Ismael appelé *Hussein-ebn-Nasser*, qui fuyant de la Syrie était venu à Roodbar (2). Mais probablement Mahomet n'abandonna que le titre et conserva la réalité du pouvoir en se constituant le visir de ce prince, que des considérations religieuses l'avaient porté à élever à la dignité de chef principal. Les meurtres commis par cette association devinrent de jour en jour plus fréquens. Tout homme qui passait pour être leur ennemi tombait sous les coups d'un assassin : un calife avait été poignardé à Bagdad ; un autre (Raschid), parce qu'il avait menacé l'association de sa vengeance, fut égorgé (3) étant très-malade par ces furieux qui semblaient craindre qu'une mort naturelle ne leur dérobât leur proie. Les principaux moullahs, ou prêtres de la Perse, indignés de ces actes sacriléges, invitèrent le sultan Sanjar à purger ses Etats de ces vils hérétiques (4). Mais ce prince avait été bien averti ; et il dut

(1) Khondemir rejette comme une fable cette résignation.

(2) *Zeenut-ul-Tuarikh.*

(3) Dans l'*Histoire des Arabes*, on n'attribue pas aux sectateurs de Hussun la mort du calife ; mais le Kholasaat-ul-Akhbar confirme en ce point l'autorité que j'ai suivie.

(4) Tuarikh Guzedah.

marcher avec prudence. Il envoya un message à Roodbar. Hussein-ebn-Nasser assura l'envoyé que ses sectateurs avaient été calomniés, et qu'ils étaient de bons mahométans. Un pieux docteur de la loi lui fut député par Sanjar pour vérifier ce point; et le sultan fut ou prétendit être satisfait de son rapport.

De J. C. 1161. De l'H. 557.

A la mort de Mahomet fils de Keah, Hussein-ebn-Nasser ne permit pas qu'il eût un successeur : il s'empara de toute l'autorité, et la déshonora par sa violence et son intempérance. Sa conduite fut regardée comme d'autant plus scandaleuse qu'il descendait d'ancêtres (1) qui avaient fait couper les belles vignes de l'Egypte,

(1) Les Ismaéliens ou califes fatimites descendaient, comme on l'a vu, d'Ismael, fils aîné du sixième iman; et le second fils de cet iman ayant été nommé son successeur, il se forma une secte qui soutenait qu'ils avaient droit au trône comme descendans de la branche aînée. Le premier de cette dynastie fut Aboul Kausim, dont le règne commença en l'an de l'hégire 296 (de J. C. 998). Le dernier, Adhed, résigna son pouvoir, dans l'année de l'hégire 567 (de J. C. 1171), au fameux Sallah-u-Deen. C'est Ul-Kausim, le sixième de cette race, que l'auteur désigne comme le destructeur des vignes. Ce rigide calife donna ordre de couper toutes les vignes qui étaient aux environs du Caire ; il défendit aussi que les femmes d'une même famille communiquassent fréquemment entre elles ; mais les Egyptiens l'accusent d'avoir été moins sévère pour le vice dans sa propre maison : sa mort fut causée par une intrigue de ses sœurs.

de peur que leurs disciples ne fussent tentés de goûter le (1) jus du raisin.

Ce chef dissolu fut tué par ses propres parens, qui mirent sur le trône son fils Allah-u-Deen Mahomet; et le premier acte du jeune prince fut de mettre à mort ceux qui l'y avaient élevé. Pendant le gouvernement d'Allah-u-Deen, se présenta une circonstance qui fait connaître la nature du pouvoir secret qu'exerçait le chef des montagnes. Fakhr-Razee, docteur de la loi, théologien distingué, avait été supposé pencher vers les opinions de la secte ismaélienne. Pour effacer cette impression, il jugea à propos d'exprimer (2) dans la chaire son horreur pour cette association et pour ses dogmes. Quelque tems après qu'il eut prononcé cet anathême, il fut surpris de voir entrer dans sa chambre un homme qui avait été depuis plusieurs jours un de ses auditeurs les plus attentifs; il fut encore plus étonné lorsque cet homme, le saisissant par la barbe et dirigeant contre son sein un poignard, lui demanda s'il savait qui il était : « J'ignore absolument qui vous êtes, dit » le docteur tout tremblant; et je devine en- » core moins pourquoi vous en voulez à ma

(1) Tuarikh Guzedah.
(2) Tuarikh Guzedah.

» vie. — Vous avez insulté la secte d'Ismael. —
» J'ai eu tort, dit le docteur, je m'en repens
» et ne ferai plus rien de pareil. — Jurez par
» le saint prophète ce que vous venez de dire.
» — Je le jure, dit l'iman. — Très-bien, dit
» l'homme en lâchant prise. J'avais, continua-
» t-il, des ordres particuliers de ne pas vous
» tuer, sans cela mon poignard serait déjà
» rougi du sang de votre cœur. Allah-u-Deen
» m'a chargé de vous présenter son respect, et
» de vous demander si vous connaissiez bien les
» dogmes de cette secte que vous avez osé in-
» jurier. Il vous conseille d'être à l'avenir plus
» circonspect dans votre conduite ; et comme
» il honore votre caractère, il vous envoie ce sac
» qui contient 360 mohurs d'or ; voici de plus
» une ordonnance pour une somme semblable
» qui vous sera payée chaque année par un de
» ses agens (1). » Le docteur prit l'argent, et continua pendant plusieurs années à toucher sa pension. Ses élèves remarquèrent seulement que dans ses leçons suivantes il s'abstenait avec soin de faire aucune mention des sectateurs d'Ismael. Il avait coutume, quand on lui présentait à ce sujet quelques observations, de répondre, en souriant à demi, que des argumens

(1) Tuarikh Guzedah.

pénétrans et de poids l'avaient convaincu que ce qu'il y avait de mieux était de n'entrer dans aucune discussion relativement aux principes de cette secte.

Le règne d'Allah-u-Deen fut long (1) et heureux. Il eut pour successeur son fils Jellal-u-Deen Hussein qui, le premier de cette race, cultiva avec succès l'amitié des princes ses voisins. Le calife de Bagdad lui-même se relâcha de son orthodoxie : il combla d'honneurs l'envoyé de (2) ce prince ; et répondant au gouverneur de Ghilan, dont Jellal-u-Deen voulait épouser la sœur, le commandant des croyans lui dit qu'une telle alliance ferait honneur à la plus noble famille du royaume. Jellal-u-Deen ne s'engagea dans aucune guerre, excepté contre le gouverneur de l'Irak ; et la première campagne se termina, comme il était d'usage, par la mort de la personne qui avait osé attaquer le chef des montagnes. Vers cette époque commencèrent les conquêtes de Chenghiz Kan. Un agent fut envoyé de la cour d'Allahamout

(1) Il gouverna les Ismaéliens pendant quarante-six ans.

(2) Khondemir dit qu'il se concilia le calife en renonçant, comme à une hérésie, à la croyance de ses ancêtres, et en brûlant tous les livres de sa secte ; mais les Ismaéliens n'admettent pas ce fait.

en Transoxiane pour flatter le héros. Jellal-u-Deen mourut l'année suivante. Il est célèbre dans l'*Histoire de Perse* pour la bonté et la générosité de son caractère; et on assure en outre que ce chef des assassins était le plus bel homme de son siècle. Son fils Allah-u-Deen Mahomet, enfant de dix ans, fut alors élevé au trône; et ce jeune prince, peu de tems après (1), fit mourir tous ses principaux officiers, sous prétexte qu'ils avaient empoisonné son père. Quoique son caractère sacré semble l'avoir sauvé de la vengeance qu'il avait provoquée, on dit qu'il fut évité et délaissé par tous ses sectateurs; ce qui le fit tomber dans une profonde mélancolie. Dans le dessein de le tirer de cet état, ses ministres désirèrent de lui procurer la société de Nasser-u-Deen (2), le philosophe le plus célèbre de ce tems. Cet habile homme, qui

De J. C. 1214. De l'H. 610.

(1) S'il fit cela réellement de lui-même (comme le prétendent les auteurs persans), l'obéissance à de pareils ordres, donnés par un enfant, prouve mieux que toute autre chose l'aveugle dévouement de cette tribu pour la famille de leur fondateur.

(2) Le nom de cet habile homme était Mahomet-ben-Hassan. Nasser-u-Deen, qui était son titre, peut se traduire par ces mots, *le champion* ou *le défenseur de la foi*. Il a été regardé comme un des premiers mathématiciens, astronomes et philosophes qu'ait eus la Perse.

demeurait à Bokharah, rejeta toutes les offres qu'on lui faisait pour l'attirer à une cour si barbare (1). Mais il avait à négocier avec un personnage dont les agens étaient accoutumés à regarder sa volonté comme un ordre divin. L'officier qui gouvernait le pays de Kohistan (2) sous Allah-u-Deen reçut ordre de produire le philosophe ; et un jour que Nasser-u-Deen se promenait dans des jardins près de Bokharah, il fut tout-à-coup environné par quelques hommes qui, lui montrant un cheval, lui promirent de le bien traiter s'il montait dessus sans faire de résistance. Il ne pouvait opposer à cette violence que des raisonnemens qu'on n'écoutait pas; et il était à moitié du chemin qui conduit à Kohistan (3) avant que ses amis sussent qu'il était parti (4). Le gouverneur du lieu le reçut avec de grands honneurs en lui faisant beaucoup d'excuses sur la violence dont on avait usé envers lui. Il le retint long-tems dans le Kohistan ; et ce fut pendant sa captivité dans ces régions

(1) Tuarikh Guzedah.

(2) Kohistan signifie *montueux :* c'est le nom qu'on donne aux pays situés au milieu des chaînes de montagnes qui sont au nord-est de Kazveen.

(3) La distance de Bokharah à Kohistan est de plus de six cents milles anglais.

(4) Tuarikh Guzedah.

montueuses que Nasser-u-Deen écrivit la plus célèbre de ses œuvres philosophiques, ouvrage que, par égards pour le barbare qui de son trône l'avait fait enlever, il intitula : *Akhlauk Nasseree*, ou *la Morale de Nasser* (1). Mais cette flatterie ne produisit pas l'effet qu'il en espérait. Le philosophe, au lieu d'obtenir sa liberté, était destiné à devenir le commensal et le gouverneur du jeune misantrope qui doit cependant avoir eu quelques bonnes qualités, car il paraît avoir bien senti le prix du trésor qu'il avait ainsi volé (2). Allah-u-Deen Mahomet fut tué, par un de ses principaux serviteurs, dans sa salle d'audience, et il fut remplacé par son fils Ruken-u-Deen, mieux connu sous le nom de Kaher Shah, qui, après une faible et inutile résistance, succomba devant Hulakoo Khan. Ce conquérant, non content de le faire prisonnier, prit et démantela toutes ses places fortes (3). Suivant quelques auteurs, elles montaient au nombre de cent (4). L'extinction de cette

De J. C. 1255. De l'H. 653.

(1) Abdul Rahim était le nom du chef qui gouvernait le Kohistan sous Allah-u-Deen.

(2) Tuarikh Guzedah.

(3) Plus de douze mille Ismaéliens furent mis à mort par Hulakoo.

(4) Tuarikh Guzedah.

famille peut-être fixée à cette date, quoiqu'il en soit resté une petite branche, avec un pouvoir très-limité, jusqu'au règne de Shah Rockh Meerza, époque à laquelle ils furent définitivement détruits par le gouverneur de Ghilan.

Quoique depuis ce tems personne de la secte d'Ismael n'ait jamais joui d'aucune autorité, il existe encore de ses membres dispersés. Les Borahs, race d'hommes industrieux qui sont adonnés au commerce, et qui sont bien connus dans les établissemens anglais de l'Inde, appartiennent à cette secte ; ils conservent cette partie des principes de Hussun-Subah qui prescrit un dévouement complet aux ordres de leur grand-prêtre ; mais ce principe, si terrible dans ses effets quand il est observé par un grand corps d'assassins, ne peut produire aucun mal dans une petite classe d'hommes qui n'ont ni la volonté ni le pouvoir de troubler la paix de la société où ils vivent.

CHAPITRE XII.

Histoire de la conquête de la Perse par les Mogols. Règne de Hulakoo Khan et de ses successeurs dans ce pays.

DÉJA nous avons décrit les Tartares. Nous voici parvenus à l'époque où toutes les familles de cette grande nation ayant été réunies ou soumises sous un seul chef, celui-ci, déclaré souverain des tribus de la Tartarie, forma le vaste projet d'étendre sur l'Asie entière sa domination. Temugin, fils d'un khan ou chef de la tribu des Mogols, après des vicissitudes de fortune dont peut-être il n'y a pas d'exemple, obtint, à l'âge de quarante-neuf ans, une victoire (1) complète sur tous ceux qui avaient tra-

De J. C. 1202. De l'H. 599.

(1) Presque tous les soldats de la Tartarie furent engagés dans cette action. L'historien Mirkhond, pour donner une idée de leur nombre, emploie une hyperbole vraiment orientale. « Le hennissement de leurs coursiers, dit-il, obligea le » Ciel à se boucher les oreilles, et leurs flèches avaient changé » toute la surface du ciel en un champ de roseaux ! » L'armée des Oung Khan qui fut vaincue, laissa quarante mille morts sur le champ de bataille. Le prince qui la commandait échappa, mais ce fut pour périr ensuite par la trahison du Kan des Naimans qui, après l'avoir reçu d'une manière amicale, le mit à mort.

vaillé à sa ruine. Il fut alors non-seulement considéré par sa tribu comme l'ayant délivrée de la tyrannie d'Oung Khan (1), le chef des Kéraites, dont il avait défait les armées, mais regardé par une grande majorité des Khans de Tartarie comme méritant la dignité de Khakan ou empereur. A l'effet de la lui conférer, on convoqua une assemblée ou un concile national (2); cette réunion eut lieu à l'endroit où était né Temugin; et ce chef, après avoir adressé à tous les Khans une harangue éloquente, fut

(1) Marc Paolo, prêtre vénitien qui voyagea en Tartarie vers l'an 1230 de l'ère chrétienne, nomme ce prince Um Khan. Il l'appelle aussi le prêtre Jean; et ce nom lui est donné par quelques auteurs; mais il paraît plutôt appartenir au Dalai Lama, principal prêtre des Tartares.

Piccard (vol. IV, p. 353) suppose que ce nom est corrompu et composé du mot français *prêtre*, et de *jehan* qui en persan signifie *le monde* : prêtre Jean signifierait alors le pontife de l'univers; mais le mot *prêtre* est lui-même une contraction du mot *presbyter*. Il n'est pas impossible que Oung Khan eût été converti au christianisme par les missionnaires nestoriens, et qu'il eût reçu au baptême le nom de Jean. Cette conjecture est au moins plus probable que celle qui supposerait que le Khan du Kheraik s'est fait un nom d'une expression européenne et d'un titre persan. Les tribus tartares n'ont à aucune époque daigné emprunter aux Persans des noms ou des titres.

(2) *Coroultai* est le nom qu'on donne à cette assemblée des nobles tartares.

assis sur un feutre noir (1), ou nummud, où il entendit un orateur qui, au nom de la nation, lui rappela l'importance des fonctions auxquelles il était appelé. Après ce discours, sept Khans enlevèrent Temugin et le placèrent sur un trône élevé au milieu de l'assemblée. Au moment où il s'assit sur son trône, il fut salué comme Khakan (2), ou empereur; et les chefs, ainsi que tous les assistans, promirent obéissance à leur nouveau souverain en fléchissant neuf fois de suite le genou devant lui. L'air cependant retentissait de cris de joie; et Temugin (3), qui dans cette occasion prit le nom de

(1) Ce feutre, honoré par la fortune de Chenghiz, fut longtems conservé par ses successeurs, et considéré presque comme une relique sacrée.

(2) Cette cérémonie eut lieu trois ans après qu'il eut été reconnu Khan de sa propre tribu.

(3) Ce chef était d'une grande famille, mais ses flatteurs lui donnent une origine céleste, prétendant que la princesse Alankoua, arrière-petite fille de Yelduz Khan, avait conçu d'un rayon du soleil et mis au monde, comme elle l'avait prédit, trois fils dont un, Buzunjur, fut l'ancêtre immédiat de Chenghiz.

Le major Price, sur l'autorité du Hubbeeb-ul-Seyur, établit que Alankoua, la mère de Buzunjur, rêvait que sa conception était l'ouvrage d'une personne qu'elle avait vue en songe avec une torche enflammée, et que les rayons de la lumière

Chenghiz Khan, assura à ceux qui se faisaient ainsi ses sujets qu'il paierait les honneurs dont on le comblait en portant la gloire de leurs noms jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre. Il n'entre pas dans le plan de cette histoire de rapporter les actions de Chenghiz Khan; mais nous ne pouvons passer entièrement sous silence les réglemens que fit cet homme extraordinaire, tant pour le gouvernement civil du pays que pour l'organisation de son armée. Ce qu'il avait prescrit pour l'administration civile n'était peut-être pas très-exactement observé; mais ses réglemens militaires sont la base de la seule discipline qui ait jamais été adoptée dans les armées de ses successeurs. La plus grande partie des sujets de Chenghiz étaient idolâtres; tous cependant eurent ordre d'obéir à un seul souverain et tout puissant créateur; et ceux qui souscrivaient à ce dogme fondamental avaient la faculté de suivre le mode de culte qui leur paraissait le meilleur (1). Il défendit à tout Khan ou prince de se dire Khakan ou empereur, sans avoir été choisi par une assemblée régulière

avaient été vus dans le pavillon où elle était couchée. Elle eut trois fils d'une seule couche, et ils furent appelés les enfans de la lumière. *Histoire Mahométane* de Price, vol II, p. 742.

(1) *Histoire de Chenghiz Khan*, par Petit de la Croix.

des chefs de tribus qui devait être formée et procéder comme celle dans laquelle lui-même avait été élu. Il proscrivit l'usage des titres et réclama pour lui seul celui de Khan ou Khakan. Il statua, dans le véritable esprit d'un chef tartare, que jamais une nation avec qui les Tartares auraient fait la guerre n'obtiendrait la paix, à moins qu'elle ne se fût soumise à eux (1). Tout sujet du Khakan était obligé à servir l'Etat d'une manière ou d'une autre. Ceux qui n'étaient pas soldats étaient obligés de travailler un certain nombre de jours par an pour l'avantage du pays; et un jour de leur travail par semaine était le droit de l'empereur. Le vol, quand l'objet était de quelque valeur, était puni de mort : lorsqu'il n'avait pas d'importance c'était par le fouet; mais cette peine était remise si le coupable consentait à payer neuf fois la valeur de l'article pris. Aucun Tartare ne pouvait employer un homme de sa nation comme serviteur domestique : disposition importante qui, en élevant le courage par la fierté, augmentait le nombre des soldats, et forçait les Tartares à prendre soin de leurs captifs, afin de les employer aux services domestiques. La polygamie était permise; mais les enfans nés

(1) *Histoire de Chenghiz Khan*, par Petit de la Croix, p. 81.

de femmes légitimes étaient d'un rang supérieur à celui des enfans nés d'esclaves, quoique ces derniers ne fussent pas méprisés. L'adultère était puni de mort. Une tribu cependant (celle de Kaindu) murmura contre cette loi, parce qu'il y était d'usage que les hommes prêtassent leurs femmes à leurs amis (1). Le Khakan fit une exception en leur faveur; mais il leur imprima à raison de ce honteux usage une tache d'ignominie.

Il est toujours très-important parmi les Tartares de terminer les querelles de tribu à tribu. Un des modes par lesquels on y réussit le mieux est la voie des alliances par mariages. Pour étendre les effets de ce louable usage, Chenghiz permit (2) que deux familles unissent par un contrat leurs enfans décédés; et l'alliance établie par un tel acte (3) produisait le même effet que si les parties eussent été vivantes.

(1) *Histoire de Chenghiz Khan*, par Petit de la Croix, page 81.

(2) *Voyages de Rubruquis.*

(3) Cet usage, dit-on, existe encore en Tartarie. On jette le contrat au feu, et l'on croit que la fumée en monte vers les enfans morts qui se marient dans l'autre monde. Petit de la Croix, dans sa vie de Chenghiz, fait mention de ce fait; et je le trouve énoncé dans un *Manuscrit persan*, ouvrage d'un homme très-instruit.

Tels sont les principaux réglemens civils de Chenghiz. Ce code imparfait était bien adapté à la société pour l'avancement de laquelle il était conçu : il contenait peu de choses, mais il devait régler les mœurs d'un peuple dont les habitudes étaient barbares, et dont l'esprit se refusait à toute contrainte. La prérogative que Chenghiz s'était attribuée de donner des lois à ses sujets, passa de suite à ses successeurs qui furent libres de changer ou de révoquer ce qu'il avait institué. On ne doit donc peut-être regarder ses ordonnances que comme des préceptes formels et solennels destinés à servir d'instruction à ses descendans (1); mais, considérées même sous ce point de vue, de telles institutions eurent un grand poids, parce qu'elles obtenaient du respect à raison de la source d'où elles étaient émanées ; et il devenait impossible de les enfreindre sans s'exposer à de sérieux mécontentemens.

(1) Ces lois furent observées par ses successeurs immédiats, et probablement restèrent en vigueur jusqu'à la conversion des Tartares à la religion de Mahomet. Sultan Shahrokh, dans sa lettre à Day Ming, empereur de la Chine, dit expressément « qu'il gouverne ses Etats suivant les règles de la sainte loi » du prophète et ses préceptes positifs et négatifs, et que les » institutions de Chenghiz ont été abolies. » *Asiatic Miscellany*, vol. I, p. 89.

Les réglemens militaires de Chenghiz étaient aussi fort simples, et de même bien appropriés à l'armée qu'il avait à commander : ses forces étaient partagées en tomans ou divisions de dix mille hommes, dont chacune était placée sous un général. Ces tomans étaient divisés en corps de mille hommes, à chacun desquels était attaché un commandant nommé par l'empereur. Chaque corps était divisé en dix compagnies de cent hommes chacune, celles-ci en sections de dix hommes. Il y avait un officier pour chaque compagnie, et un pour chaque section. Tous ces officiers, depuis le général qui commandait un toman jusqu'à l'homme qui commandait une section, étaient enregistrés et responsables des hommes placés sous leurs ordres. On avait dans ces dispositions conservé la distinction des différentes tribus, et leurs chefs étaient les principaux officiers de Chenghiz. Un camp ou wourdu, consistant en plusieurs tomans ou divisions de dix mille hommes, fut affecté à chacun de ses quatre fils, qu'il employait comme ses premiers agens. On avait fait pour toute l'armée des réglemens sévères relativement au butin fait sur l'ennemi : personne ne pouvait piller sans ordre; mais lorsque le pillage était ordonné, le

moindre soldat avait autant de droit à ce qu'il prenait que son général.

L'armée de Chenghiz comprenait plus de six cent mille hommes. Il ne la laissait jamais oisive ; une campagne contre l'ennemi était moins fatigante pour les soldats que l'exercice qu'il leur faisait prendre à la chasse, lorsqu'il n'était engagé dans aucune entreprise militaire. Par une de ses lois, personne n'avait la permission de tuer du gibier depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre (1), saison à laquelle commençaient les grandes chasses. On désignait une plaine centrale, et l'armée était distribuée tout autour, à la distance de plus de cent milles. Ce cercle immense se rétrécissait par degrés, et l'on avait grand soin de couvrir tout l'espace que l'on parcourait, de manière à pousser tout le gibier vers un seul point. Lorsqu'on s'en approchait, les rangs des divisions se resserraient, et l'on employait les plus grands efforts pour empêcher les divers animaux de s'échapper ; ce qui était d'autant plus difficile qu'il était défendu aux troupes de les tuer. Lorsque tous les corps étaient parvenus à la place qui leur était marquée, l'empereur plaçait son trône sur une éminence, d'où il pouvait voir

(1) Petit de la Croix, *Histoire de Chenghiz Khan*, page 82.

toute la plaine; et chaque tribu avait la permission d'envoyer quelques-uns de ses plus braves jeunes gens, qui déployaient devant le prince leur courage et leur habileté en combattant avec les plus terribles des animaux féroces. Chenghiz lui-même s'amusait quelquefois à se mêler à cette lutte; d'autres fois il permettait aux princes de son sang de venir, en attaquant les tigres et les lions, disputer le prix de la valeur contre les moindres de ses sujets (1). L'armée était ordinairement occupée de ces jeux pendant tout l'hiver. La dureté de la saison habituait les troupes à la fatigue. Chenghiz avait dans le cours des chasses occasion d'apprécier l'adresse et la valeur de ses officiers et de ses soldats; car, en traversant des pays entrecoupés de forêts, de montagnes et de rivières, le succès dépendait en grande partie du jugement des chefs et de la vigueur des soldats; et il s'offrait de fréquentes occasions de montrer de la bravoure et de l'intelligence. Lorsque le carnage avait été considérable, quelques-uns des plus jeunes princes s'avançaient vers son trône, et, fléchissant le genou devant lui, imploraient sa pitié pour ce qui restait de gibier vivant. Si leur requête était admise, l'ar-

(1) *Manuscrits persans.*

mée à un signal donné ouvrait ses rangs, et les animaux effrayés s'enfuyaient dans toutes les directions vers les monts et les bois d'où on les avait fait sortir.

Les premiers efforts de Chenghiz Khan, après qu'il eut atteint la dignité de Khakan, eurent pour objet de réduire sous son pouvoir toute la Tartarie ; entreprise dans laquelle, après plusieurs grandes actions, il réussit complètement. L'empire de la Chine ou du Khatai (1) fut ensuite le but de son ambition; et cette grande et difficile opération fut aussi accomplie en deux campagnes successives. On a déjà vu com-

(1) Khatai (comme l'appellent les historiens mahométans) signifie les sept, ou, suivant quelques personnes, les cinq provinces du nord de la Chine, qui sont tout ce que Chenghiz conquit de cet empire. Marco Paolo, qui voyageait dans le treizième siècle, décrit Cambalu, capitale du royaume du Khatai, comme une belle ville de près de vingt-quatre milles de circonférence. Mais cet espace comprenait, sans doute, les jardins de l'empereur et ceux de ses grands. Le site de Cambalu était sur la rive nord d'une rivière qui traversait les plus belles provinces de la Chine septentrionale. Le major Price dit, d'après le *Habbeeb-ul-Sevar*, que Kublai Khan, le petit-fils de Chenghiz, fonda la ville de Khan Baligh ou Cambalu, qu'il nomme le Pékin des modernes; et si le nom de Cambalu est une corruption de Khan Baligh, qui signifie la résidence du Khan ou la capitale, nous pourrons en conclure que ce nom a été donné en divers tems à différentes villes.

ment il avait renversé le royaume qu'avaient fondé les monarques de Khaurizm. La grande bataille qu'il livra au sultan Jellal-u-Deen sur les bords de l'Indus acheva la ruine de cette dynastie. On rapporte que dans cette occasion le conquérant vit avec surprise et admiration la conduite du héros vaincu, lequel, à la longue forcé de fuir, plongea avec son cheval dans l'Indus, et passa à la nage sur la rive opposée en continuant à tirer des flèches sur les Mogols du milieu de ces eaux qui le menaçaient de l'engloutir. Chenghiz ne voulut pas permettre qu'on le poursuivît, et se tournant vers ses enfans il s'écria : « Combien doit être fier un fils » qui a un tel père ! Celui qui ose braver les » dangers auxquels ce prince vient d'échapper » est capable de s'exposer à mille autres ; et » un homme sage qui a en tête un aussi brave » ennemi doit être toujours sur ses gardes (1). »

De J. C. 1221. De l'H. 618.

La totalité de la Perse fut soumise, ou parcourue par les armées de Chenghiz, dont les Etats s'étendaient de l'Indus à la mer Noire, des bords du Volga aux plaines de la Chine, et des rives brûlantes du golfe Persique aux déserts glacés de la Sibérie. Les ravages commis par ce conquérant furent affreux. Le récit

(1) Petit de la Croix, *Hist. de Chenghiz Khan*, p. 319.

nous en est venu par les auteurs mahométans; mais probablement ils auront exagéré les cruautés d'un prince qui regardait avec horreur leur religion. Ils racontent qu'après la prise de Bokharah, des hommes pieux et savans furent forcés de prendre pour leurs barbares vainqueurs les soins les plus ignobles. Les Mogols, observe un écrivain, ont converti en écuries les bibliothèques de cette ville. Tous les livres qu'elles contenaient ont été détruits; et, par un acte de profanation sans exemple, les feuillets du saint Koran ont servi de litière à des chevaux qui foulaient aux pieds les leçons sacrées de Mahomet.

De J. C. 1226. De l'H. 624.

Chenghiz, dit-on, finit par regretter la terrible dévastation qu'il avait faite, et il se proposait de rebâtir plusieurs des villes qu'il avait détruites; mais l'âge et les infirmités l'avertissaient que sa fin était prochaine. Il assembla tous les membres de sa famille qu'il exhorta avec instance à vivre en paix les uns avec les autres (1), et à observer les lois qu'il avait fai-

(1) On prétend que Chenghiz, dans son discours à ses enfans, eut recours à l'exemple bien connu de la force des roseaux s'ils sont unis, et de la faiblesse de chacun s'ils sont séparés. Mais les auteurs mahométans qui citent cette anecdote l'approprient mieux au conquérant tartare, en suppo-

tes. Tous promirent d'obéir, et le Khakan expira à l'âge avancé de soixante-treize ans (1), ayant assez vécu pour exécuter tous les vastes projets que de bonne heure il avait formés, et pour donner à chacun de ses quatre fils un grand royaume (2). A l'aîné, Joujee Khan, il avait donné la vaste région de Kapchac. Mais ce prince mourut peu de mois avant son père : il laissa ses Etats à son fils Batou Khan qui conquit la Russie et la Bulgarie, ravagea la Pologne, la Moravie et la Dalmatie, et marchait en Hongrie pour attaquer Constantinople, lorsque la mort termina la carrière de ses victoires. Octai, qui était fils aîné de Chenghiz au moment où ce conquérant mourut, lui succéda pour les domaines de

sant que pour faire entendre sa pensée il se servit, non d'un paquet de roseaux, mais d'un faisceau de flèches.

(1) Suivant Rubruquis, Chenghiz mourut en l'an de J. C. 1227; mais les auteurs mahométans prétendent qu'il mourut le 4 du mois de Ramazan, l'an de l'hégire 624, ce qui correspond à notre année 1226 de J. C.

(2) Il avait plusieurs autres fils, mais ceux-ci étaient les seuls princes qu'il employât dans les grandes positions, et qui fussent destinés par leur père à régner. Ils devaient probablement cette préférence à la naissance de leur mère, Burta Koutchin qui était la fille de Zei Nevian, chef de la tribu de Konharat, et qui tenait le premier rang parmi les cinq principales femmes de Chenghiz, lesquelles étaient toutes de haute naissance.

la Tartarie et de la Chine septentrionale, et fut couronné comme Kahkan ou empereur. C'était un prince humain, généreux, très-propre à guérir les blessures qu'avait faites au monde l'insatiable ambition du grand et cruel Chenghiz. Ce prince continua à se conduire par les sages conseils de son frère Chaghtai (1), le plus pieux et le plus parfait de tous les fils de Chenghiz. Chaghtai, par le testament de son père, avait hérité des royaumes de Transoxiane, de Bulkh, de Buduchsan et de Kashgar; mais il gouvernait ces pays par ses agens, et resta toujours près de son frère Octai, qui le traitait avec les égards qu'un élève a pour son maître (2).

Les royaumes de Perse, du Khorassan et de Cabul furent assignés à Tuli Khan, quatrième fils

(1) Ce nom est ordinairement écrit Zagatai, mais Chaghtai est plus conforme à la prononciation turque.

(2) Nous avons une preuve remarquable de la vénération que portaient les Tartares à Chaghtai, dans la continuité de la réputation qu'il a conservée soit comme père, soit comme instructeur de son peuple. Une nation a pris son nom en s'appelant les Ouloss (ou la tribu) de Chaghtai, nom qu'ils portent encore; et le dialecte le plus poli de la langue turque s'appelle Chaghtai en mémoire de ce prince, parce que ce fut à son amour pour les lettres, et aux encouragemens qu'il donna aux savans, que ce langage a dû sa perfection.

Chaghtai mourut trois ans après Chenghiz.

de Chenghiz; mais ce prince mourut aussitôt après son père. Il laissa plusieurs fils dont les deux aînés furent les plus célèbres; Mangou Khan (1), qui succéda à Keyouk Khan, fils d'Octai, dans la souveraineté de la Tartarie, et Hulakoo Khan qui, après avoir conquis la totalité de la Perse, s'avança vers l'ouest, et détruisit tout ce qui restait de l'empire autrefois si célèbre des califes. De J. C. 1253. De l'H. 651.

Hulakoo, lorsqu'il fut détaché par son frère Mangou Kan pour soumettre la Perse, était accompagné par une armée (2) choisie de sol- De J. C. 1253. De l'H. 651.

(1) On trouve un tableau curieux de cet empereur et de sa cour dans les *Voyages de Guillaume de Rubruquis* qui, comme on l'a vu, avait été envoyé en Tartarie par saint Louis, roi de France, lorsque ce prince était en Palestine. Rubruquis fut d'abord adressé à Sartach Khan pour le féliciter de ce qu'il était devenu chrétien. Mais le bruit de cette conversion se trouva n'être pas fondé. Sartach envoya le religieux français à son père, et il le força de se rendre à la cour de Mangou Khan qui le traita avec bonté, quoiqu'il paraisse avoir peu écouté les argumens par lesquels le bon Rubruquis voulait le porter à changer de religion. Les *Voyages de Rubruquis* contiennent beaucoup de choses curieuses; on y trouve partout des preuves du profond respect que l'auteur avait pour la vérité. Le détail qu'il donne de la ville de Kara Koram ne s'accorde pas avec les magnifiques descriptions que font plusieurs auteurs de cette capitale de la famille de Chenghiz.

(2) L'armée qu'il prit pour cette expédition est comptée pour cent cinquante mille chevaux. On dit que pour son service

dats vétérans. Sa première entreprise, que déjà nous avons fait connaître, lui donna des titres à la reconnaissance du pays qu'il venait conquérir. Extirper le monstrueux pouvoir de la secte d'Ismael et détruire le fort de ces assassins, était certainement aux yeux de la nation un acte méritoire; et l'on conçoit une idée favorable du conquérant en le voyant se réjouir d'avoir pu rendre la liberté à Nasser-u-Deen, et montrer jusqu'à la fin beaucoup d'estime et d'égards pour ce grand philosophe. Hulakoo, nous dit-on, avait le projet de marcher directement vers Constantinople; mais Nasser-u-Deen lui persuada de tourner ses armes contre Bagdad. Ce nouveau conseiller, qui avait comme astrologue une grande réputation, lui assura que les étoiles avaient décidé que la maison d'Abbas tomberait devant celle de Chenghiz (1); et cette prophétie, comme il est arrivé plusieurs fois, produisit son propre accomplissement. Il fut aisé de trouver un pré-

d'équipement il avait mille familles d'artificiers chinois qui étaient habiles dans la construction des machines militaires, et dans l'art de préparer et d'employer toutes les substances inflammables qui étaient fort en usage dans l'attaque des villes murées.

(1) Tuarikh Guzedah.

texte pour la guerre. On prétendit que Mustasim n'avait pas aidé le prince tartare, comme il devait le faire, lorsque celui-ci attaquait un repaire d'assassins qui étaient aussi bien les ennemis de Dieu que ceux de l'homme. Le calife, pour s'être montré si indifférent dans une telle cause, fut déclaré indigne du haut rang de commandeur des croyans. Tandis que les terribles Mogols marchaient contre sa capitale, l'infortuné souverain, agissant, disent quelques historiens, sous l'influence d'un ministre perfide (1), se reposait sur de vains anathêmes du soin d'arrêter les progrès d'un fier guerrier qui méprisait et lui et la religion. La prise de Bagdad, le massacre de la plus grande partie de ses habitans (2), le meurtre du calife

De J. C. 1256. De l'H. 654.

(1) Il est naturel aux historiens d'un pays d'en attribuer la conquête à la perfidie plutôt qu'à la faiblesse. Presque tous les auteurs mahométans assurent qu'Abou Taleb, visir du dernier calife, était shiite, et qu'il avait contre son maître une haine mortelle à raison des cruautés que celui-ci avait exercées contre cette secte schismatique. Il voilait sa trahison sous les apparences de la sécurité, et trompa Mustasim en lui inspirant une confiance fondée sur le mépris de son ennemi. Mais il n'est pas besoin de tant de choses pour expliquer comment le calife fut renversé par le conquérant tartare.

(2) Les auteurs persans font les récits les plus exagérés de ce massacre. Ils prétendent que sept à huit cent mille personnes furent mises à mort, et que le courant du Tigre fut gonflé par des flots de sang.

Mustasim et celui du seul fils qui lui eût survécu (1); enfin la conquête du reste de la Perse, celle de la Mésopotamie et de la Syrie (2), tous événemens qui se pressèrent dans l'espace d'une année, transférèrent à Hulakoo l'empire des califes et accomplirent la prédiction de Nasser-u-Deen.

De J. C. 1258. De l'H. 656.

Le conquérant après ces succès désira de retourner en Tartarie pour prendre possession du gouvernement de son pays natal, devenu vacant par la mort de son frère Mangou Khan. Mais le général qu'il avait laissé en Syrie avait essuyé une grande défaite de la part de Seif-u-Deen (3), prince des Mameluks d'Egypte, ce qui l'obligea d'abandonner son des-

(1) Hulakoo les fit mourir l'un et l'autre. Le fils aîné de Mustasim avait trouvé une fin plus honorable en défendant une des portes de la capitale de son père.

(2) Rien ne peut excéder la barbarie avec laquelle étaient traités ceux qui faisaient aux Mogols quelque résistance. Une forteresse appelée Miafare-Keen, dans le district du Diarbekir, arrêta un moment leur carrière. Mais le défaut de vivres porta la garnison à forcer le brave gouverneur Malik Kumal de se rendre. La troupe fut passée au fil de l'épée, et Malik Kumal, pendant le peu de jours qu'on le laissa vivre au milieu de mille tourmens, n'avait autre chose à manger que des morceaux de sa propre chair qu'on lui jetait pour apaiser sa faim. Ces terribles mesures produisirent l'effet qu'on en attendait, et tous les forts ouvrirent leurs portes au conquérant.

(3) Le titre de ce prince était Malik-ul-Muzuffer.

sein (1). Après qu'il eut rétabli ses affaires en Syrie, il fixa sa résidence à Maragha (2), dans l'Aderbijan; belle ville située dans une riche plaine qu'arrose une petite rivière de très-bonne eau qui, prenant sa source dans les hautes montagnes de Sakund, coule au-delà des murs de la ville et se jette un peu plus loin dans le lac Oormia (3). Les bords de la rivière Jaghatty qui descend des montagnes du Kurdistan dans le même lac, et passe à quelques milles de Maragha, durent fournir d'excellens pâturages aux chevaux et aux troupeaux des Mogols. C'est dans cette délicieuse situation que Hulakoo paraît avoir passé ses dernières années d'une manière digne d'un grand roi. Il appela de toutes les parties de ses domaines des astronomes et des philosophes qui, sous les yeux de son favori Nasser-u-Deen, se livraient à de savans travaux: on nivela le sommet d'une haute montagne située près de Maragha, et l'on y construisit un

(1) De Guignes.

(2) Maragha est encore dans une situation florissante. C'est après Tabreeze la ville la plus importante de l'Aderbijan.

(3) Ce lac, que l'on croit généralement être le Spauto de Strabon et le Marcianus de Ptolémée, est d'environ trois cents milles de circonférence. L'eau en est entièrement salée; mais elle diffère de celle de la mer; et il est remarquable qu'il ne s'y trouve point de poisson.

observatoire (1) dont les fondemens subsistent encore. On les montre aux voyageurs comme le lieu où Nasser-u-Deen a formé ces tables

(1) On trouve sur cet observatoire les détails suivans, dans l'ouvrage du docteur Price, qui les a tirés de l'*Hubbeed-ul-Seyur*.

« Nusseir-ud-Dien choisit pour site de cet observatoire une » hauteur au nord de la ville Tebrizian Meraughah : revêtu » du pouvoir illimité de disposer à son gré des officiers du » trésor impérial et du revenu public, il parvint en peu de tems » à achever cet édifice. Autant que nous pouvons en juger par » les termes de l'écrivain persan, cet observatoire était pourvu » d'un appareil propre à représenter la sphère céleste avec » les signes du zodiaque, les conjonctions, les passages et les » révolutions des corps célestes. Par une ouverture faite dans » le dôme, les rayons du soleil y pénétraient de manière à » indiquer, au moyen de certaines lignes tracées sur le pavé, » et par degrés et par minutes, la hauteur et la déclinaison de » cet astre dans toutes les saisons, et à marquer le tems et » l'heure du jour pendant toute l'année. Il se trouvait aussi à » l'observatoire une carte du globe terrestre, indiquant tous » les climats, les zones, et présentant les diverses régions du » monde habitable, aussi bien qu'un trait général de l'Océan, » avec les îles qu'on y voit; le tout si clairement arrangé et si » bien tracé, que, suivant notre auteur, il était facile de pré- » senter aux étudians des démonstrations qui ne pouvaient » pas leur laisser le moindre doute. Une différence extraordi- » naire pour la hauteur du soleil et sa déclinaison à des épo- » ques correspondantes, entre ce que présentait le Zeytch-e- » Eylekhauny, ou les Tables eylekhauniennes, que l'on fit alors, » et celles qu'on avait eues jusqu'alors, fit apercevoir une er- » reur grossière que l'on reconnut, à la grande honte de la » chronologie, dans la manière dont on avait jusque-là placé » le commencement de l'année; mais avant que ce célèbre » observatoire fût achevé, le soleil du pouvoir de Hûlauku

astronomiques qui sont devenues si célèbres sous le nom de *Tables d'Eel Khannee* (1).

Hulakoo mourut à Maragha (2) et eut pour successeur son fils Abaka Khan, prince qui joignit au mérite du courage et de la sagesse les excellentes qualités de la modération, de la clémence et de la justice. Le grand objet d'Abaka fut de réparer les ravages que l'empire avait soufferts par les excès des soldats de son père : il assujétit l'armée à la plus stricte discipline. Son règne fut troublé par deux grandes invasions de Tartares (3). L'une fut faite par Barkah Khan descendant de Chaghtai, qui s'avança des plaines de Kapchac dans la Géor- De J. C. 1264. De l'H. 663.

» était couché pour toujours. » (*Histoire mahométane* de Price, tome II, p. 573.)

J'ai visité en 1810 les restes de cet observatoire ; mais je n'en ai pu trouver que les fondemens ; j'en fis faire le plan, ainsi que celui de la montagne sur le sommet de laquelle il est situé.

(1) *Eel-Khannee* signifie *le seigneur* ou *chef de la tribu*. Ce fut ce modeste titre que prit Hulakoo, en l'honneur de qui ces tables furent nommées. C'est ce mot que le major Price écrit *Eylekhauny*.

(2) Le major Price, sur l'autorité du *Hubbeeb-ul-Seyur*, dit qu'il s'était mis en marche de Maragha, et qu'il mourut au lieu qu'il appelle Tcheghaitû. (*Histoire mahométane* de Price, vol. II, p. 572.)

(3) Suivant le *Hubbeeb-ul-Seyur*, ce fut dans l'année de la mort d'Hulakoo qu'eut lieu la première de ces invasions ; et le revers que ce prince éprouva lui causa beaucoup d'affliction.

De J. C. 1268. De l'H. 667.

gie avec une force nombreuse (1). Mais ce prince mourut pendant que son armée était campée sur les bords de la rivière Cyrus, et sa mort délivra Abaka d'un puissant ennemi. Peu d'années après, Borak Aghlan, autre descendant de Chahgtai, à la tête d'une armée plus considérable encore, passa l'Oxus, entra dans le Khorassan, et pilla cette province. Néanmoins, dans une grande action qui eut lieu près d'Hérat, il fut défait par Abaka, et obligé de chercher sa sûreté dans une fuite précipitée.

Quelques revers en Syrie, où il avait envoyé son frère Mangou Timour avec une grande force, et des intrigues de sa propre cour (2), répandirent de l'amertume sur les dernières années du règne d'Abaka; et plusieurs ont cru

De J. C. 1281. De l'H. 680.

que ses jours avaient été abrégés par le poison (3) que lui avait donné son ministre Shems-u-Deen. Celui-ci, après avoir joui pendant plusieurs années de la plénitude du pouvoir, ne pouvait supporter la pensée d'une disgrâce dans laquelle étaient près de le précipiter ses enne-

(1) D'Herbelot.

(2) De Guignes.

(3) Le major Price, d'après le *Hubbeeb-ul-Seyur*, dit que ce prince avait ruiné sa santé par l'usage du vin, et qu'un jour, lorsqu'il était déjà fort baissé, s'étant endormi sur son siége, il fut éveillé par le croassement d'un corbeau qui s'était perché sur la fenêtre opposée: ce mauvais augure (car le corbeau

mis qui s'étaient complètement établis dans la faveur de l'empereur.

Tous les auteurs orientaux s'accordent à louer le caractère d'Abaka. Mais quelques-uns assurent que, dans les dernières années de sa vie, il s'était livré aux excès du vin. Le célèbre poète Jellal-u-Deen (1) était sujet d'Abaka; et Shaikh Sadi, de Shiraz, qui conserva dans un âge très-avancé tout le feu du génie, nous apprend qu'il fut présenté au fils du célèbre Hulakoo. Les nations de l'Occident connaissaient aussi bien que celles de l'Orient le nom et la réputation d'Abaka. Il avait épousé la fille de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, laquelle avait été fiancée à son père, mais qui était arrivée à Maragha après la mort de ce prince. Cette circonstance, et les liaisons qu'il eut occasion de former avec quelques-uns des potentats de l'Europe lorsqu'il était en guerre avec les princes de Syrie et d'Egypte, ont donné lieu de croire qu'il avait embrassé la foi chrétienne; mais ce fait n'est établi par aucune

est partout considéré comme présageant le mal) fit sur l'esprit affaibli de ce prince superstitieux une telle impression qu'il mourut sur la place.

(1) On l'appelle ordinairement Moullah-e-Room, ou le Moullah de Room (Asie Mineure). Ce poète, quoique né à Bulkh, vivait dans la province d'Anatolie.

preuve satisfaisante ; et il est certain, quelles qu'aient pu être ses opinions particulières, qu'il n'a jamais fait une profession publique de cette religion.

A la mort d'Abaka, les seigneurs mogols tinrent un conseil et élevèrent au trône son frère Neekoudar. On a dit de ce prince qu'il avait été baptisé dans sa jeunesse sous le nom de Nicolas ; mais, soit que la politique ou la persuasion l'eussent porté à abandonner la doctrine de Jésus-Christ pour celle de Mahomet, on sait que pour prouver sa sincérité dans cette croyance, il devint le plus violent persécuteur de ceux dont il avait jadis partagé les principes (1). Ahmed Khan (ce fut le nouveau nom que prit l'apostat), non content de détruire toutes les églises qui avaient été bâties dans son empire, ordonna que tous les chrétiens fussent bannis de ses Etats. Mais ces mesures violentes le conduisirent à sa ruine (2). Les Mogols qui, bien que non chrétiens, avaient long-tems vécu dans des rapports d'amitié avec ceux qui professaient cette religion, et qui haïssaient les mahométans, furent indignés de la conduite de leur souverain, contre lequel une plainte fut portée à l'empereur de Tartarie,

De J. C. 1281. De l'H. 680.

(1) D'Herbelot.
(2) Abulfiradge.

Kublai Khan (1), et ce prince le menaça de sa vengeance (2).

(1) Fils et successeur de Mangou Khan et petit-fils de Chenghiz. De Guignes, l'un des Européens les plus versés dans l'histoire orientale, nous donne ainsi le caractère de ce prince :

« Le gouvernement des Mogols, jusque-là sévère et barbare, changea de nature sous le règne de ce prince qui » adopta entièrement les mœurs des Chinois, et qui est regardé même par ceux-ci comme un des plus illustres et des » meilleurs de leurs empereurs. Son règne fut honoré par de » grands hommes et de grands événemens : la raison en était » que le souverain était lui-même un grand homme. Sous sa » domination on vit fleurir les arts et les sciences ; tout son » désir était de rendre son peuple heureux, en récompensant » le mérite partout où il se trouvait, en encourageant l'agriculture, en favorisant les progrès du commerce et des manufactures. Si les Chinois ont été souvent conquis, ajoute de » Guignes, leurs lois ont toujours échappé à cette destinée ; » car les vainqueurs ont été vaincus par elles à leur tour. La » plupart des Mogols abandonnèrent leurs grossières habitudes, et, imitant en grande partie les Chinois, se distinguèrent par un extrême attachement pour leur prince et » leur pays. Le plus grand crime en Chine est de manquer de » respect ou d'obéissance à un père, et l'empereur est regardé » comme le père de son peuple. » (*Histoire générale des Huns*, vol. IV, p. 267.)

Ce tableau est brillant, mais il n'est pas correct : la Chine est mieux connue maintenant qu'elle ne l'était du tems de de Guignes (le fils de ce célèbre auteur est un de ceux qui ont le plus contribué à soulever le voile) ; et notre respect pour leurs lois et leur gouvernement si vantés, a cessé à mesure que les connaissances se sont perfectionnées.

(2) De Guignes, vol. IV, p. 264.

Ahmed fit arrêter et mettre à mort son frère, qui avait été le premier à se plaindre au Khakan de ses abus de pouvoir, et il eut aussi le bonheur de s'emparer de la personne de son neveu, Arghoun. Cependant celui-ci, non-seulement fut sauvé de sa violence par les nobles mogols, mais avec leur secours il vint à bout de lui enlever la couronne et la vie. Arghoun exerça ensuite l'autorité d'un roi; néanmoins il n'en prit le titre qu'après avoir reçu l'investiture de l'empereur de Tartarie, lequel, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de Ahmed Khan, le salua comme souverain de la Perse, de l'Arabie et de la Syrie.

De J. C. 1284. De l'H. 683.

Le règne d'Arghoun Khan, fils d'Abaka Khan, fut marqué par peu d'événemens importans. Il rappela le célèbre Shems-u-Deen qui, dégoûté de la cour, s'était retiré à Ispahan, et se proposait d'aller dans l'Inde. Mais cet habile ministre était à peine rétabli dans ses fonctions, que ses ennemis persuadèrent au prince que c'était réellement lui qui avait empoisonné son père. Il ne paraît pas y avoir eu de preuves positives de son crime; et ses vertus et ses talens ont rendu odieux le monarque qui le fit mourir. L'émir Boccah, rival de Shems-u-Deen, s'éleva, après la chute de celui-ci, à un

pouvoir tel qu'il fut tenté de s'emparer de la couronne ; mais il échoua dans cette entreprise, et y perdit la vie (1). Son successeur dans la place de visir fut un juif qui avait été médecin; et nous apprenons par les écrivains orientaux que ce personnage, qui est connu dans leurs écrits sous le titre de Saad-u-Doulah (2), dut ce haut rang à ses manières polies et à l'agrément de sa conversation.

Le nouveau ministre d'Arghoun, qui paraît avoir été tout puissant, protégea et favorisa les chrétiens en Perse; mais il persécuta les mahométans qu'il éloigna de tous les emplois honorables ou lucratifs, et poussa les choses si loin qu'il défendit que personne de cette religion parût à la cour. Pendant que le pape (Nicolas IV) envoyait de Rome une députation à Arghoun pour lui témoigner sa reconnaissance de la bonté avec laquelle le prince mogol traitait les chrétiens, « les vrais croyans (dit un » auteur mahométan que je traduis) trem- » blaient que le saint temple de la Mecque ne » fût converti en cathédrale. » Mais la mort d'Arghoun mit fin aux espérances des partisans de l'une des deux religions et aux craintes des

(1) D'Herbelot.

(2) Saad-u-Doulah signifie *le vertueux de l'Etat.*

amis de l'autre. Saad-u-Doulah fut tué presque aussitôt que son souverain eut les yeux fermés.

De J. C. 1291. De l'H. 690.

A la mort d'Arghoun, son frère Key Khatou (1), alors gouverneur d'Anatolie, fut élevé au trône par la voix de la majorité des émirs, et se rendit aussitôt à Tabreeze, qui était devenue la capitale de l'empire : il y fut, en apparence, bien reçu de tous, quoiqu'il fût connu qu'un grand nombre des nobles les plus puissans étaient opposés à son élévation. Ce prince, dit-on (1), était humain et généreux ; mais le même auteur convient qu'il était indolent, sensuel et extravagant. Sa répugnance pour tout travail le porta à confier les rênes du gouvernement à un ministre. Son penchant pour les femmes le conduisit à prendre, au gré de ses désirs, les femmes et les filles de ses sujets ; et ses profusions insensées épuisèrent les ressources de l'empire.

Le règne si court et si peu honorable de Key Khatou mériterait à peine quelque attention, si une mesure qu'il prit ne devait, par sa singularité, tirer son nom de l'oubli. Lorsque ses prodigalités sans exemple eurent épuisé

(1) Il est nommé par quelques auteurs Tshagautem ou le *surprenant*.

(2) *Hubbeeb-ul-Seyur.*

tous ses trésors, et l'eurent chargé de tant de dettes qu'il ne pouvait trouver d'argent pour la dépense de sa maison, il accueillit comme plausible un plan qui lui fut proposé pour établir un papier-monnaie dans toute l'étendue de ses Etats. L'auteur de ce projet était un officier du département des finances (1) connu par ses talens. Il proposait d'établir, pour tenir lieu d'espèces, un papier d'échange du même genre que celui qui, dit notre auteur, était alors usité en Chine (2). On pensait que lorsque ce papier aurait une fois pris cours dans toutes les transactions du commerce, il amènerait, sans nuire à personne, tout l'argent du pays dans le trésor royal, et par ce résultat donnerait d'autant plus de force et de vie au gouvernement.

Le visir de Key Khatou, et l'officier qui avait proposé ce plan, avaient, dit-on, correspondu à ce sujet avec le ministre de l'empereur de Chine et de Tartarie (3) avant de communi-

(1) Il s'appelait Ezuddeen-Muzuffer ; il reçut ensuite le nom de Sherreer ou *méchant*, qui lui fut probablement donné par ceux que son projet avait ruinés.

(2) Cet établissement subsistait en Chine depuis près de soixante ans.

(3) Suivant l'auteur du *Dil-Kusha*, ils se consultèrent seulement avec l'ambassadeur de la Chine qui était alors à la cour de Perse ; mais nous trouvons, par les voyages de Marco Paolo,

quer le plan à leur maître. Ils trouvèrent celui-ci prêt à embrasser toute ressource qui semblerait pouvoir le tirer (1) d'embarras. Il fut fait

qu'à la date même où l'on a dû s'occuper de cette affaire, ce noble vénitien était avec son oncle et son père à la cour de Perse : ils avaient résidé pendant plusieurs années à la cour de Kublai Khan, empereur de la Tartarie et de la Chine ; et lorsque ce souverain avait accédé à la demande que lui avait faite par ambassadeur Arghoun Khan, à l'effet d'obtenir en mariage une princesse de la famille impériale, les trois Vénitiens avaient accompagné le cortége de cette dame, avec laquelle étaient aussi quelques grands seigneurs tartares et les ambassadeurs d'Arghoun. Ils vinrent tous de la Chine par mer : ils paraissent s'être arrêtés à Java et à plusieurs autres endroits, car leur traversée dura dix-huit mois. Lorsqu'ils arrivèrent en Perse, Arghoun Khan était mort, et sa place occupée par son frère Key Khatou, lequel, dit Marco Paolo, ne gouvernait le royaume que pour le fils d'Arghoun qui était mineur. Il ajoute que Key Khatou donna ordre que la princesse qu'ils avaient amenée pour Arghoun fût donnée en mariage à Ghazan, fils du monarque décédé. Cette mission doit être parvenue à la cour de Tabreeze en 1292 ou 1293, puisque Arghoun n'est mort qu'en 1291 ; et les nobles vénitiens, après être restés neuf mois en Perse, et avoir visité dans leur retour plusieurs autres pays, arrivèrent à Venise en 1295. La relation de Marco Paolo montre que Key Khatou avait à sa cour non-seulement des ambassadeurs de la Chine et quelques-uns de ses ministres qui étaient revenus de ce pays, mais encore des Européens intelligens qui, d'après ce qu'ils avaient vu tant dans leur propre pays que dans la Chine, dûrent très-probablement être consultés sur le projet d'établir un papier-monnaie.

(1) Il est établi qu'il devait à cette époque beaucoup plus de deux millions de livres sterling (48 millions de fr.)

une proclamation pour défendre l'usage des métaux précieux, soit comme moyen d'échange dans le commerce, soit comme matière dans aucun genre d'ouvrages, à moins qu'ils ne fussent ordonnés pour le roi. Pour fournir à la circulation, il fut réglé que dans toutes les villes de Perse il y aurait des maisons d'estampe ou de banque, où seraient faits et délivrés des billets de change. On statua en même tems que tous orfèvres, brodeurs ou changeurs, qui se trouveraient, par suite de cette institution, manquer de travail, en seraient dédommagés par une indemnité payée avec la nouvelle monnaie. Ce plan, si étrange et si imparfait, fut cependant mis à exécution. Des maisons de banque furent partout établies. On les appelait tshau khanah, *maisons d'estampe* ou *de billets*. Le tshau (1) ou billet était un morceau de papier oblong, contenant une courte impression en caractères khataeeniens (chinois), et présentant de chaque côté la formule de la foi mahométane (2) avec les mots *Eerantchie* et *Routchee*, qui semblent avoir été des titres donnés aux rois de Perse par le grand Khan de Tartarie (3).

(1) Probablement mot chinois.

(2) Il n'y a qu'un dieu, et Mahomet est son prophète.

(3) *Hubbeeb-ul-Seyur* et *Dil-Kusha*.

Au milieu du billet était un cercle où se trouvait une inscription qui en indiquait (1) la valeur, désignait la date de l'émission, et portait ordre exprès à tous les sujets du roi, sous peine de punition exemplaire, de recevoir cette monnaie.

Une autorité encore plus respectable que les auteurs mahométans (2), a parlé de ces dispositions, et nous apprend aussi que lorsque la Chine obéissait aux successeurs immédiats (3) de

(1) Les billets variaient depuis un demi-dirhem jusqu'à 10 dirhems, c'est-à-dire de 2 pences 3 farthings à 4 shellings et 7 pences (de 25 centimes à 5 francs 50 centimes).

(2) *Hubbeeb-ul-Seyur* et *Dil-Kusha.*

(3) La tentative de donner cours de monnaie au papier eut lieu en Perse en 1294. Le passage suivant de Marco Paolo, qui était à la cour de l'empereur de Chine et de Tartarie environ vingt ans avant cette date, montre qu'un papier-monnaie avait été établi dans cet empire.

« La monnaie du grand Khan, dit Marco Paolo, n'est faite » ni d'or ni d'argent, ou d'autre métal; mais on prend l'é- » corce intérieure du mûrier qu'on fait sécher; on la coupe » en morceaux ronds, grands et petits, sur lesquels on im- » prime la marque du roi. L'empereur a fait faire dans la » ville de Cambalu une grande quantité de ce papier-monnaie, » qui suffit à tout l'empire; et personne, dans tous ses Etats, » ne peut, sous peine de mort, ni frapper, ni employer au- » cune autre monnaie, ni refuser celle-ci. Personne non plus, » venant d'un autre royaume, ne peut se servir d'une autre » monnaie dans l'empire du grand Khan. Il résulte de là que » des marchands, venant souvent des pays étrangers dans la

Chenghiz Khan, on essaya d'établir dans ce pays un papier-monnaie ; mais il paraît, qu'après une expérience de quelques années, on fut obligé d'y renoncer ; et que lorsque l'empereur Hongvou (1) voulut, un siècle après, à raison

» ville de Cambalu, apportent avec eux de l'or, de l'argent, » des perles et des pierres précieuses, et reçoivent en échange » de la monnaie du roi ; et comme cette monnaie n'a point » cours dans leur pays, ils sont obligés de l'échanger de nou- » veau dans l'empire du grand Khan contre des marchan- » dises qu'ils emportent avec eux. C'est aussi en cette mon- » naie qu'il paie la solde de ses officiers et de toute son ar- » mée ; enfin, tout ce dont le roi a besoin dans sa cour, il » l'achète avec cette monnaie : aussi n'y a-t-il pas un roi dans » le monde qui le surpasse en trésors qui ne se perdent pas en » monnaie comme ailleurs. »

Le général Kirkpatrick, dans la préface de la traduction des *Institutions* de Ghazan-Khan, publiée dans le *New Asiatic Miscellany*, raconte l'histoire de la banque dont Key-Khatou fit l'essai en Perse ; il ajoute : « L'*Histoire de la Chine* fait » mention de l'établissement du papier-monnaie dans ce pays » en l'an 1236. » Il est certain que cette date est antérieure de trente ou quarante ans à l'époque dont parle Marco Paolo, puisqu'il ne commença ses voyages qu'en 1270. Son père, Nicolo Paolo, et son oncle, Mathio Paolo, avaient néanmoins été à la cour du grand Khan de Tartarie quinze ou seize ans avant cette époque ; et il n'est pas impossible que Marco ait compris la substance de leurs observations dans le récit de ses propres voyages. On sait d'ailleurs que lorsque sa relation parut son père et son oncle attestèrent la vérité de tout ce qu'il racontait.

(1) Cette seconde tentative fut faite en 1368. (*Voyage à Pékin*, par M. de Guignes, vol. III, p. 230.)

d'une grande disette de cuivre, renouveler la tentative, elle échoua entièrement; les Chinois ayant montré, dit l'auteur qui rapporte ce fait, une répugnance naturelle à échanger leur solide métal contre une substance aussi légère que le papier.

Le succès de toute opération tendant à substituer du papier à la monnaie métallique, doit dans les Etats les plus civilisés reposer uniquement sur la confiance que prennent ceux qui le recoivent dans la stabilité, la fidélité et la richesse du gouvernement qui l'émet; et toute intervention de l'autorité qui a pour but d'en ordonner la circulation, doit, à un certain degré, en diminuer la valeur : il suit de là que si une monnaie de ce genre peut convenir pour faciliter les échanges commerciaux d'un Etat libre, riche et puissant, c'est la plus trompeuse et la plus mauvaise ressource que puisse adopter un gouvernement despotique et ruiné. Dans une nation comme la Chine, où le prince est considéré comme approchant de la Divinité, où les lois ont moins pour objet de protéger le peuple que de soutenir le pouvoir (1) absolu

(1) On ne peut douter que la masse du peuple de la Chine, tout-à-fait exempte de la guerre, ne soit une des plus heureuses de celles qui vivent sous un gouvernement arbitraire; mais

du souverain, où l'homme est par l'éducation et par l'habitude condamné à la soumission la plus passive, une ordonnance pour commander au crédit, peut obtenir temporairement quelque effet; mais dans un royaume comme la Perse, où les matériaux du gouvernement ont toujours été imparfaits, où il se trouve toujours un mélange de beaucoup de liberté natu-

on doit convenir que ce gouvernement est la perfection du despotisme : il y a des lois, à la vérité; mais ces lois, l'empereur peut les faire ou les abroger à son gré. Les citoyens ont le droit d'être jugés, mais le prince nomme et révoque les juges. La piété filiale est regardée comme le premier des devoirs, mais tous ces devoirs se dirigent vers l'empereur comme un père céleste. On l'appelle le fils du ciel; ce qui explique qu'il n'a de devoirs qu'envers Dieu. Il reçoit de ses sujets des actes d'adoration, et ses ordres sont regardés comme sacrés. Les usages, aussi bien que les lois de cet empire, sont tous combinés pour soutenir le pouvoir du chef. Les grands officiers et les nobles, qui, dans un pays où les rangs sont si marqués, pourraient devenir dangereux par leur consistance officielle, sont maintenus dans un état de dépendance par de fréquens changemens; leurs enfans sont élevés dans un collége impérial, où la principale leçon qu'ils reçoivent est relative au saint respect qu'ils doivent à l'empereur. Enfin, toutes les institutions de ce vaste empire sont avec soin combinées pour rappeler aux hommes leur condition actuelle, et pour leur faire craindre de quitter le rang qui leur est assigné dans la société; et cet effet est produit plutôt par la crainte des châtimens que par l'espoir des récompenses.

Les hommes nés dans un pays libre ne goûteront pas ce

relle, d'une grande disposition à la turbulence et de principes occultes de sédition, la seule proposition d'un pareil plan était faite pour ruiner le monarque le plus absolu. Nous ne devons donc pas nous étonner que l'indolent et irrésolu Key-Khatou ait pris l'alarme aux cris des habitans de sa capitale, et, à vrai dire, c'étaient ceux de tout le royaume ; car tous s'accordèrent à détester ce plan et à en exécrer les auteurs : et quoique cette fausse mesure eût été retirée presque aussitôt qu'elle avait été adoptée (1), le souverain, pour avoir voulu en forcer l'exécution, perdit la confiance de toutes les classes de la nation. Peu de mois après, le ressentiment d'une injure particulière conduisit Baidu Khan, petit-fils de Hulakoo, à se révolter contre lui; et le malheureux monarque, fait prisonnier,

tableau du calme que peut procurer le despotisme ; mais les peuples nombreux des vastes régions de l'Asie, livrés aux orages continuels d'une ambition barbare qui ne reconnaît de loi que l'épée et ne vise qu'à des conquêtes, regardent les Chinois, parce qu'ils sont exempts de ces maux, comme les plus heureux des hommes : ces nations, par conséquent, considèrent le gouvernement qui les tient dans une sujétion si calme comme le meilleur que la sagesse humaine ait jamais inventé.

(1) Elle ne dura que trois jours ; et l'auteur du *Dil-Kusha* dit que Muzuffer, qui en était l'auteur, fut mis en pièces par la populace.

fut mis à mort par une confédération de ses propres nobles mécontens. De J. C. 1094. De l'H. 694.

Baidu Khan, qui succéda à Key Khatou, ne jouit de la couronne de Perse que pendant quelques mois. Il fut renversé et tué par son neveu Ghazan Khan, fils d'Arghoun Khan, qui, si nous en croyons les historiens, fut forcé d'attaquer ce souverain, son oncle, pour se garantir lui-même de sa perte. Il refusa même de monter sur le trône de ses ancêtres jusqu'à ce qu'il eût été régulièrement élu, comme le plus célèbre de ses ancêtres, Chenghiz Khan, l'avait été par les chefs de l'empire. Un coroultai (1) (assemblée des nobles mogols) fut convoqué, et l'on dit que le prince s'adressa à eux d'une manière très-persuasive. Tout en exposant l'intention où il était de travailler à remettre le gouvernement dans une meilleure position, et en demandant à cet effet leur concours, il menaça en même tems des plus sévères punitions tous ceux qui, par leurs actions, retarderaient l'effet des réformes projetées. Depuis la mort

(1) C'est un fait très-curieux remarqué par le général Kirkpatrick, sur l'autorité d'un auteur persan, que, dans un coroultai qui fut tenu pour l'élection de Kaik Khan dans les plaines de Kapchack, quelques-uns des émirs ou nobles votèrent par procureur.

de Hulakoo le gouvernement avait été plutôt dans la main des grands que dans celles du prince. Ils formaient dans le fait un corps de petits princes, et leurs prétentions, ainsi que leurs usurpations, étaient autant de causes de troubles dans l'Etat. On avait négligé les réglemens établis par Chenghiz; et cette autorité supérieure, cette ferme police, qui seule peut faire tolérer le despotisme parce qu'elle garantit ceux qu'elle opprime d'être opprimés par d'autres, n'existait que de nom dans la Perse. Au reste, les abus auxquels avait donné lieu la succession de deux ou trois princes faibles, nous sont connus de la manière la plus authentique par le préambule des lois ou plutôt des réglemens que fit Ghazan Khan pour les corriger. Ce prince était juste et sage; non-seulement il fit revivre, en les réformant, les institutions de Chenghiz, mais il forma un corps complet d'ordonnances qui avaient pour objet la réforme de l'administration de la justice, l'établissement d'un bon système de perception des revenus publics, la distribution des terres destinées aux dépenses de l'armée, un réglement pour les auberges ou caravanserails, des changemens dans l'administration des postes (1) pour les officiers et les

(1) Les postes existent encore en Turquie et dans plusieurs

courriers du gouvernement qui paraissent avoir été établies dans tout l'empire, la répression des voleurs, et la fixation de l'empreinte du poids et de la valeur des monnaies. Ces réglemens et plusieurs autres lois ou édits, qu'il ne serait pas possible de classer sous des titres généraux, étaient fondés sur un principe commun d'intérêt pour l'amélioration morale de ses sujets, autant que pour l'accroissement de la force et de l'action de son gouvernement. Les institutions (1) de Ghazan Khan ont été non-seulement transcrites en entier par les meilleurs historiens persans, mais adoptées par les rois qui lui ont succédé, comme étant éminemment propres à avancer la prospérité générale d'une société constituée comme celle pour laquelle ces lois avaient été originairement faites.

parties de l'Europe dans l'état imparfait où elles furent d'abord établies en Perse, mais on n'en trouve plus dans ce dernier pays; ce qui vient probablement de la confusion dans laquelle son gouvernement a été pendant le siècle dernier. Les maisons de poste sont de misérables bouges où l'on tient un certain nombre de chevaux que l'on donne à toute personne qui se présente avec un ordre. Les abus d'une telle institution doivent être infinis, à moins qu'ils ne soient prévenus par des dispositions sévères et précises.

(1) Tout le code de ces institutions a été traduit du persan par le savant orientaliste feu le général Kirkpatrick. Voyez le *New Asiatic Miscellany*.

Les principales guerres que Ghazan Khan eut à soutenir furent contre les sultans de l'Egypte. Il entra dans sa politique de chercher l'appui des souverains de l'Europe. Le pape Boniface VIII, en faisant connaître ses relations avec lui, s'en servit comme d'un motif pour déterminer les princes chrétiens à une nouvelle croisade (1). Ce fut probablement cette liaison avec le chef de l'église chrétienne qui accrédita parmi les écrivains occidentaux l'opinion que Ghazan n'avait pas été sincère dans sa conversion au mahométisme : cette opinion se trouvait appuyée par les guerres dans lesquelles il fut continuellement engagé contre une famille de princes (2) qui alors étaient regardés comme les soutiens de la religion du prophète contre les efforts combinés du monde chrétien. Mais les écrivains mahométans sont trop fiers d'une telle conversion pour douter un moment qu'elle ait été sincère (3). Le fait paraît être que le célèbre émir Nouroze, que ses talens et sa grande influence avaient rendu nécessaire à Ghazan, lui fit connaître que s'il n'embrassait pas la religion de Mahomet, il

(1) *Histoire des Croisades*, p. 408.
(2) Les sultans de l'Egypte.
(3) *Hubbeeb-ul-Seyur.*

serait difficile de le placer sur le trône de Perse. Son apostasie fut remarquable surtout parce que son exemple produisit la conversion instantanée (1) de près de cent mille de ses compatriotes qui, avec le véritable esprit de soldats tartares, suivirent leur chef dans l'islamisme, et devinrent bientôt les soutiens actifs de la foi qu'ils avaient si soudainement embrassée. Dans le discours que Ghazan Khan adressa aux émirs dans le coroultai où il fut élu, il insista particulièrement sur la sincérité de sa conversion : il fut le premier de cette race de rois qui se dégagèrent de l'obéissance envers le Khakan de Tartarie, et il commença en ordonnant que le nom de ce prince, qu'il était forcé de regarder comme un infidèle, ne fût plus à l'avenir placé sur les monnaies de la Perse (2). Cet acte d'indépendance occasiona une invasion du Khorassan par une armée de Tartares, mais ils furent repoussés par Nouroze qui les obligea à repasser l'Oxus avec une grande perte. Le pouvoir de

De J. C. 1296.
De l'H. 696.

(1) La grande conversion du monarque et de son armée eut lieu à Firoze Koh le 17 juin 1265.

(2) Sur la monnaie que fit frapper Ghazan Khan, l'expression de la foi mahométane, *il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, fut mise à la place du nom et des titres du Khakan de Tartarie.

ce grand ministre, qui était en même tems un grand guerrier, paraît s'être augmenté par le succès. A la fin, il devint pour le souverain qui lui devait son élévation un objet de soupçon ou de crainte : sa mort en fut le résultat (1). Quelques historiens ont cherché à pallier l'ingratitude de Ghazan Khan, en assurant que ce prince avait gardé toute sa vie une haine profonde contre l'homme qui l'avait forcé à adopter une religion qu'intérieurement il abhorrait, et à la destruction de laquelle il avait constamment voulu travailler en faisant la guerre au sultan d'Egypte (2). Comme preuve en faveur de cette supposition, on fait remarquer son empressement à rétablir les chrétiens dans la Terre-Sainte. Mais toutes les promesses que faisait le prince aux potentats chrétiens, étaient probablement dictées par un intérêt plutôt politique que religieux. Engagé dans une guerre où il avait besoin de leurs secours, il cherchait à se les assurer par la méthode ordinaire de

(1) Les Mahométans attribuent le meurtre de Nouroze à une conspiration d'émirs mogols qui étaient restés disposés en faveur de la religion chrétienne ou de l'ancien culte de leur propre pays, et dont l'inimitié pour la religion mahométane croissait avec ses succès.

(2) De Guignes.

montrer les vues qu'il croyait les plus propres à les engager à se joindre à lui.

Dans la guerre que ce prince eut à soutenir contre la Syrie, il fut d'abord heureux; mais il finit par éprouver un revers absolu de fortune. Ce changement l'affecta tristement et accéléra sa mort, qui eut lieu dans une ville située près de Rhé, qu'il avait bâtie et nommée Sham-Ghazan ou *la Syrie de Ghazan*, ce qui faisait assez voir combien son esprit était occupé de la conquête de ce pays. De J. C. 1303. De l'H. 703.

Ghazan Khan était remarquable par la petitesse de sa taille et l'extrême laideur de sa figure et de toute sa personne (1); mais son esprit était richement doué de science et de vertus (2). Ce prince néanmoins, pour obtenir

(1) Le moine chrétien Haiton, qui fut long-tems à la cour de Ghazan Khan, après avoir décrit une bataille contre le sultan d'Egypte, dans laquelle le monarque persan tint la meilleure conduite et montra le plus grand courage, ajoute : « On s'étonne de voir que tant de vertus puissent habiter dans un si petit et si laid personnage. » (De Guignes.)

(2) Nous apprenons par de Guignes, qui probablement a suivi en cela quelque auteur occidental, que Ghazan Khan avait pris Cyrus pour son modèle et lisait constamment la vie de ce prince et celle d'Alexandre; mais, à moins qu'il n'entendît la langue grecque, il a dû, pour connaître les actions de ces héros, se contenter des écrits fabuleux et dramatiques des poètes persans Ferdosi et Nizamee.

la couronne, embrassa la religion mahométane, et il passa sa vie à bien traiter les chrétiens et à faire la guerre aux partisans de la foi qu'il avait adoptée. Cette apparente contradiction entre sa conduite et ses principes dut le dépopulariser auprès de presque toutes les classes de ses sujets. Car il est difficile de croire que les chrétiens aient pris une grande confiance dans un roi que des motifs politiques avaient pu déterminer à devenir apostat (1); et il n'est pas plus aisé de penser que les Mahométans aient été sincèrement attachés à un chef qui soutenait si publiquement leurs ennemis. Toutefois Ghazan Khan a eu le bonheur singulier d'être vanté par les écrivains orientaux comme un modèle des rois, et d'être regretté par les écrivains occidentaux comme une des plus grandes pertes qu'ait jamais faites leur religion. Mais ce dernier sentiment est probablement venu de ce qu'il a été le dernier roi de Perse qui se soit

(1) Il n'est pas clairement établi si, lorsqu'il embrassa la religion mahométane, il abandonna en apostasiant ou la religion chrétienne ou celle de ses aïeux; mais si nous en croyons les écrivains occidentaux, nous devons penser qu'il fut pendant toute sa vie attaché à la première, quoiqu'on ne voie pas qu'il ait jamais fait aucune profession publique de sa foi en cette doctrine.

montré disposé à assister les partisans de la croix dans leurs efforts pour recouvrer la Palestine.

Le trône de Ghazan Khan passa à son frère, qui est connu dans l'histoire sous le nom de sultan Mahomet Khodah-bundah (1). Pendant le règne de ce prince, le royaume ne fut troublé que par une invasion que firent dans le Khorassan les Tartares de Chaghtai (2), et par une rébellion dans le Ghilan. Les Tartares furent repoussés, mais l'armée royale, envoyée pour soumettre le Ghilan, fut défaite; et cet échec devint mémorable, parce que Kutluck Shah, le premier des généraux qui avaient commandé les armées de Ghazan en Syrie, fut tué dans cette action (3). Sultan Mahomet Khodah-bundah passe pour avoir été un prince juste. Il fut le premier roi de Perse qui se déclara partisan de la secte d'Aly. Il donna une preuve publique de son attachement pour cette secte en faisant graver les noms des douze saints imans sur les monnaies qu'il fit frapper. Sa mémoire continue à être chère aux Persans,

De J. C. 1303. De l'H. 703.

De J. C. 1306. De l'H. 706.

(1) Mahomet, esclave de Dieu, c'était là son titre; son nom tartare était Ouljaitou Khan.

(2) Une grande tribu avait pris le nom de Chaghtai; ses chefs étaient les descendans de ce pieux et sage prince.

(3) De Guignes.

plus probablement à cause de sa foi qu'à raison de ses vertus.

Sultan Khodah-bundah bâtit la fameuse ville de Sultaneah (1) dont il fit sa capitale; et elle continua à être celle de ses successeurs immédiats. Cette ville était décorée de très-beaux édifices; mais le plus magnifique, dont il reste aujourd'hui quelques vestiges, est le tombeau de son fondateur.

Mahomet Khodah-bundah eut pour successeur son fils Abou Seyd (2), qui n'était âgé que de treize ans quand il fut élevé sur le trône. Le royaume fut jeté dans de grands troubles par les querelles des nobles (3) : ils se disputèrent

(1) Cette ville est à présent complètement déserte; et comme elle était entièrement construite en briques, il reste peu de vestiges de son ancienne grandeur. Il existe une partie du mausolée de Khodah-bundah, et elle suffit pour faire juger que c'était un beau bâtiment : le diamètre en est de plus de cent pieds, et l'élévation du grand dôme en a environ cent vingt; le tombeau est au centre, et quelque chose du marbre dont il était construit a été conservé; mais le tout est dilapidé; et le roi actuel, Futteh-Ali-Shah, a pris quelques-uns de ces matériaux pour bâtir une petite maison d'été, où il réside quand son armée est campée dans les belles plaines de Sultaneah; ce qu'elle fait ordinairement quelques semaines par saison.

(2) Il est souvent appelé par son titre de Behauder Khan.

(3) Les principaux de ceux-ci étaient l'émir Chouban, chef de la tribu de Seldouz, et l'émir Hussein Kourkhan.

le pouvoir les uns aux autres pendant la minorité du jeune prince; et l'émir Chouban, à qui avait été confiée la direction des affaires publiques pendant la minorité d'Abou Seyd, avait tellement augmenté son influence en épousant la sœur du prince, que son autorité parut être presque de niveau avec celle de son maître. Le premier événement qui parut propre à ébranler l'autorité de ce puissant seigneur, fut la rébellion de son fils, Timour Tash, qui était gouverneur de Syrie. Cependant il s'empressa d'aller avec une armée le faire rentrer dans l'obéissance; et le jeune homme repentant, au lieu de se présenter au combat devant son père, se jeta de lui-même à ses pieds, et implora son pardon (1). Chouban le conduisit prisonnier à Sultaneah, et laissa son sort à la décision d'Abou Seyd, qui fut si content de la loyauté de son ministre, que non-seulement il pardonna à Timour Tash, mais lui rendit son gouvernement.

De J. C. 1316. De l'H. 716.

Chouban, quelque tems après cette occurrence, forma un plan pour augmenter le pouvoir de sa famille en mariant sa fille Bagdad Khatoon (2) à l'émir Hussein, un des princi-

(1) De Guignes.

(2) La dame de Bagdad.

paux chefs des Mogols (1). Cette dame, d'une éclatante beauté, avait été vue par Abou Seyd, et le jeune prince était épris de ses charmes (2). Oubliant les conseils de la prudence, il tâcha de profiter d'une loi ou plutôt d'un usage établi parmi les Mogols, suivant lequel un homme est obligé de divorcer d'avec sa femme, si le monarque désire l'épouser. Abou Seyd demanda Bagdad Khatoon pour la faire reine; mais ni le père ni le mari n'étaient disposés à accéder à cette demande, et ils étaient trop puissans pour qu'on voulût les y forcer. Chouban, dans l'espoir que l'absence guérirait une passion qui pouvait devenir pour sa famille une occasion de honte et de ruine, engagea le roi à aller à Bagdad, et envoya son gendre avec sa belle compagne dans une direction opposée (3). Mais l'amour d'Abou Seyd n'avait fait qu'augmenter; et la contradiction qu'il avait éprouvée l'indisposa tellement contre Chouban, qu'enfin il conduisit ce chef à une révolte qui, après quelques heureux succès, se

(1) D'Herbelot.

(2) *Hubbeeb-ul-Seyur.*

(3) L'émir Hussein-alla à Karabagh, district sur la rive gauche de l'Arras ou Araxes.

termina par sa mort (1). L'émir Hussein ne vit de sûreté pour lui qu'à céder sa femme; et cette dame, après la mort de son père, fut publiquement mariée au prince. Son influence sur lui devint si grande qu'elle put à peu près rétablir la fortune de sa famille. De J. C. 1327. De l'H. 728.

Abou Seyd qui paraît, quoique prince indolent et faible, avoir été un brave guerrier, s'était hâté de se rendre à Shirwan au-devant d'une armée qui s'avançait de Kapchack pour envahir de ce côté son territoire. Mais il tomba malade, et mourut d'une fièvre qu'il avait gagnée dans cette province malsaine. Son corps fut porté à Sultaneah et enseveli dans le même tombeau que son père. Ce prince peut être regardé comme le dernier rejeton de la dynastie d'Hulakoo qui ait joui de quelque pouvoir. Le peu de princes de cette famille de souverains, qui après Abou Seyd furent élevés sur le trône, ne furent que de purs mannequins (2), De J. C. 1335. De l'H. 736.

(1) Il fut pris et tué dans le Khorassan par un chef sous la protection de qui il s'était mis lui-même.

(2) Voici la liste des princes de la famille de Chenghiz qui furent élevés au pouvoir nominal après la mort d'Abou Seyd Behauder :

Muezudeen Arpa Khan fut couronné en 1335, régna cinq mois et mourut en 1336.

que les nobles de la cour élevaient ou abaissaient comme il convenait aux vues de l'ambition. Parmi les chefs qui parvinrent aux premiers rangs pendant cette époque de trouble et de confusion, les principaux furent les fils de Chouban, Hussein Koochuck (1) et Ashraff. Le premier fut tué par sa propre femme, qui en cela se vengeait de ce qu'il avait mis en prison son amant; et l'autre perdit la vie dans une action qu'il eut à soutenir dans l'Aderbijan avec Jauni-beg-Khan, prince de Kapchack, qui avait envahi la Perse avec une grande armée.

De J. C. 1355. De l'H. 756.

Les persécutions et la cruauté que les fils

Moossa Khan fut élevé en 1336, régna deux mois et fut détrôné.

Mahomet Khan fut élevé en 1336, régna près de deux ans, et fut tué en 1338.

Saukey, sœur d'Abou Seyd, fut élevée au trône en 1338 par Shaikh Hussein Choubanee, par qui elle fut donnée en mariage, avec un royaume nominal pour sa dot, à Jehan Timour en 1339. Jehan Timour fut déposé la même année, et Soliman Khan fut déclaré roi : il quitta le royaume et alla au Diarbekir en 1344.

Nousheerwan fut élevé en 1344.

Ces prétendus rois ne sont pas même nommés par plusieurs historiens qui font mention des querelles de ces turbulens émirs entre les mains de qui ils n'étaient que des instrumens.

(1) Quelques auteurs appellent ces ambitieux de *nobles princes*, et parlent de la dynastie de Chouban.

de Chouban, après la mort d'Abou Seyd, exercèrent contre la famille de ce monarque, forcèrent plusieurs de ses descendans à chercher leur sûreté dans la fuite. Hussein Buzoorg, descendant immédiat d'Arghoun, alla quelques années après la mort d'Abou Seyd à Bagdad, s'empara de cette ville et devint le fondateur d'une dynastie de petits princes. Sa vie se passa en efforts et en combats qui avaient pour objet d'établir son autorité sur le territoire de Bagdad : il mourut avant d'avoir satisfait son ambition ; mais son fils Aweis fut plus heureux. Non-seulement il réussit à compléter la conquête que son père avait commencée, mais il porta ses armes dans l'Aderbijan et le Khorassan. Aweis laissa son gouvernement à son second fils Hussein (1), qui prit le titre de Jellal-u-Deen, ou *la gloire de la foi.* Cet excellent prince, qui n'est pas moins célèbre par sa bienveillance que par son amour pour la justice, perdit la vie dans une action contre son frère Ahmed, cruel et injuste chef, dont les crimes portèrent ses sujets à appeler

De J. C. 1356. De l'H. 757.

De J. C. 1374. De l'H. 776.

(1) Le fils aîné de Aweis, Hussun, fut saisi par les nobles et mis à mort au moment où son père expira, afin de prévenir les maux qu'entraîne une succession disputée.

à leur secours l'émir Timour; et presque tout le reste de la vie d'Ahmed (1) se passa à lutter sans succès contre ce conquérant.

Depuis l'époque à laquelle commença à décliner la fortune de la famille de Hulakoo jusqu'à la conquête de la Perse par l'émir Timour, la province de Fars fut gouvernée par une dynastie de petits chefs qui prirent le nom de Muzuffer, de leur fondateur Mubariz-u-Deen Mahomet, dont le titre était Ul-Muzuffer ou *le victorieux*. La capitale de cette famille était Shiraz que l'on dit avoir atteint sous ces princes la plus grande prospérité. Leur histoire, qui présente le détail ordinaire de meurtres et de petites guerres, mérite peu d'attention. Hafiz, l'Anacréon de la Perse, était à Shiraz, lorsque cette ville fut prise par Shah Munsoor, le cinquième prince de cette race (2) par l'E-

(1) Ahmed, après la mort de Timour, quitta l'Egypte, où il était allé chercher sa sûreté, et fit un faible effort pour recouvrer les domaines dont il avait été dépouillé; mais il fut pris et mis à mort par Kara Yusoof, chef turkoman qui fut le fondateur d'une petite dynastie de chefs appelée Turkoman-Kara-Koinloo, ou les Turkomans du mouton noir, parce qu'ils portaient sur leurs bannières une figure de cet animal.

(2) Cette dynastie gouverna le Fars soixante-dix-sept ans, pendant lesquels sept princes jouirent du pouvoir. Le premier

mir Timour (1), et fut honoré de la faveur marquée de ce grand conquérant.

Nous apprenons par l'histoire de la dynastie de Muzuffer que l'autorité des descendans de Hulakoo sur le Fars finit avec Mahomet Khodah-bundah. Depuis le jour qu'Abou Seyd avait été élevé au trône, les contestations élevées parmi les nobles de sa cour avaient produit des dissensions et une faiblesse générale qui pénétrèrent tout l'Etat. Chaque province était envahie par quelque chef plus ou moins puissant. Un royaume ainsi déchiré ne pouvait offrir que

était Mubariz-u-Deen-Mahomet-Muzuffer; le second, son fils Shah Shujah; le troisième, Shah Mahmood, fils de Ul-Muzuffer; le quatrième, Sultan Ahmed, fils de Ul-Muzuffer; le cinquième, Shah Munsoor, fils de Muzuffer; le sixième, Shah Jakai, fils de Muzuffer; et le septième, Shah Zein-ul-Abdeen, fils de Shah Sujah. Les deux derniers ne régnèrent que quelques mois.

(1) On prétend que lorsque Timour était à Shiraz il envoya chercher le célèbre Hafiz, qui alors habitait cette ville. Le conquérant tartare, avec une expression fausse ou vraie de mécontentement, demanda au poète comment il s'était permis de disposer de deux de ses plus belles villes, Samarcande et Bokharah, que dans une belle stance il avait dit qu'il donnerait volontiers pour un signe qui était sur la joue de sa maîtresse. « Les dons d'Hafiz, répondit le poète, peuvent-ils ja- » mais appauvrir Timour? » Cette réplique changea le mécontentement du prince en admiration, et produisit une faveur au lieu d'une persécution.

peu de résistance à une formidable invasion de Tartares, commandés par le prince le plus guerrier qu'ait jamais produit cette région de héros; et nous ne devons pas nous étonner que la Perse soit devenue pour Timour une facile conquête.

CHAPITRE XIII.

Histoire de Timour ou Tamerlan. Sa conquête de la Perse. Notice sur ses successeurs immédiats dans ce royaume.

L'ÉMIR Timour est mieux connu en Europe sous le nom de Tamerlan, qui est une corruption de Timour-Lung, ou Timour-le-Boiteux, nom qui lui fut donné à raison d'une infirmité personnelle. Ce grand prince, suivant l'écrivain de son histoire, était né à Subz, qu'il décrit comme un faubourg de la ville de Kesch (1). Son père était chef d'une tribu (2) qui obéissait aux Khans de Tartarie. Un des ancêtres de Timour avait été visir de Chaghtai, le fils de Chenghiz; et les historiens flatteurs ont fait remonter son origine à la même source que celle du monarque mogol. L'ancêtre commun de

De J. C. 1336. De l'H. 736.

(1) Kesch était la capitale d'un district du même nom. Cette ville, après que Timour fut monté sur le trône, devint sa résidence favorite d'été, et reçut le nom de Shaher-e-Subz ou *la ville verdoyante*, nom sous lequel elle est à présent connue: elle est située à environ cent trente milles à l'est de Bokharah et à trente au sud-est de Samarcande.

(2) Le nom de cette tribu, ou peut-être celui de la branche à laquelle appartenait Timour, était Borlaus.

l'un et de l'autre, disent les auteurs, fut le célèbre Buzunjur (1) dont nous avons déjà fait mention. L'anarchie et la confusion où tomba la Transoxiane par l'extinction des descendans immédiats de Chaghtai, et l'ambition des chefs qui cherchaient à partager les grands Etats de cette famille, furent très-favorables à l'élévation de Timour. Toghluk Timour Khan, chef du Budukshan et de Kashgar, qui réclamait la Transoxiane comme son héritage en sa qualité de parent de Chenghiz, entra dans le pays; et cette circonstance fournit au jeune chef la première occasion de montrer son caractère. Son oncle, Hajee Borlaus, qui était le chef de la tribu et gouvernait Kesch, fut tellement épouvanté à l'approche de l'armée de Toghluk, qu'il s'enfuit dans le Khorassan (2). Timour résolut de

De J. C. 1359. De l'H. 761.

(1) Voici sa généalogie comme la donne Mirkhond. Cet historien établit que l'émir Timour était fils de Torgai Nevian (ou noble), fils de Barkal Nevian, fils de l'émir Hinkar Nevian, fils de Abghau Nevian, fils de Karegar, fils de Karagan, fils de Eerdimgy Nevian, fils de Kagioulai Nevian, fils de Tomnai Khan, fils de Baisangour Khan, fils de Kaidau Khan, fils de Doutomnan, fils de Bouka Khan, fils de Buzunjur. Là sa généalogie se joint à celle de Chenghiz qui, pour ceux qui ne la font pas descendre du soleil, remonte au moins jusqu'à Turke, fils de Japhet, fils de Noé.

(2) Ce chef revint à son pays natal; mais une seconde invasion ayant eu lieu, il s'enfuit de nouveau et fut tué dans le Khorassan.

s'abandonner à la clémence (1) du Khan de Kashgar dans l'intention (si nous devons croire ce qu'il en dit lui-même) d'arrêter la ruine dont son pays était menacé (2); mais probablement dans l'espoir d'acquérir, par une soumission faite à propos, un puissant ami. Quel que fût son motif, sa démarche concourut à l'avancement de sa réputation et de sa fortune (3). Il paraît avoir gagné la confiance de

(1) Timour nous apprend que, dans cette occasion, il demanda conseil à son *peer* ou saint-père, et qu'il en reçut la réponse suivante : « Il fut une fois demandé au quatrième » Khulleefeh si la voûte des cieux était un arc, si la terre en » était la corde, si les calamités en étaient les flèches, si le » genre humain était le but de ces flèches, et si le tout-» puissant terrible et glorieux était l'archer dont les coups » étaient inévitables ; à qui les enfans d'Adam devraient re-» courir pour obtenir une protection ? Le Khulleefeh répon-» dit : Les fils d'Adam doivent s'adresser au Seigneur : ainsi, » c'est ton devoir en ce moment de recourir à Toghluk Ti-» mour et de recevoir de sa main l'arc et les flèches de la co-» lère. Lorsque j'eus reçu cette réponse, ajoute Timour, je » devins ferme de cœur, et j'allai et je vis Toghluk Timour » Khan. » (*Instituts* de Timour, traduction française de M. Langlès, p. 168.)

(2) *Instituts* de Timour, p. 19. (Traduct. franç., p. 172.)

(3) Nous apprenons ceci par les *Instituts* ou *Mémoires* de Timour. Une traduction persane de cet ouvrage avait été traduite en anglais par le major Davey, habile orientaliste, et publiée après sa mort par le docteur White, professeur de langues orientales à Oxford. Le feu général Kirkpatrick ob-

Toghluk, qui le nomma gouverneur de son pays natal, tandis que ce prince retournait dans ses propres Etats pour attaquer ses sujets révoltés; Toghluk néanmoins revint bientôt. Il soumit complètement tout le territoire placé entre le Jaxartes et l'Oxus, et confia à son fils Ouleaus Khajah le soin important de maintenir cette possession. Timour fut nommé premier conseiller et général d'Ouleaus ; mais il se dégagea bientôt de toute obéissance à ce prince ; et pendant plusieurs années après cette détermination, son histoire présente un tableau de constantes vicissitudes. Ce fut dans ces années de sa première vie qu'il reçut les leçons qui le

serve que la première traduction de cet ouvrage du turc en persan avait été faite par ordre de l'empereur de Dehli, Shah Jehan, et que, suivant le *Dil-Kusha*, les copies de ce manuscrit étaient si rares, que celle qui existait dans la famille de Timour était transmise de père en fils comme un legs précieux ; et le même volume, ajonte-t-il, tomba entre les mains de l'empereur de Constantinople qui souffrit qu'on en fit plusieurs copies. Le fait que cet ouvrage avait été traduit en persan dans l'Inde explique pourquoi il était à peine connu en Perse : la vanité de cette natiou rejetterait un livre écrit dans sa propre langue qui viendrait de ce pays, contînt-il toute la sagesse de Salomon. Un Persan fort intelligent, nommé Zein-ul-Abdeen, m'a assuré qu'il avait vu une copie des *Instituts* de Timour, dans la langue originale turque, dans la bibliothèque d'un chef persan à Hérat. (Voir à ce sujet la préface de l'excellente traduction française des *Instituts* de Timour par M. Langlès, 1787.)

rendirent ensuite capable de conquérir la moitié du monde. Mais il faudrait un gros volume pour exposer avec quelque exactitude les difficultés qu'il sut vaincre, les dangers auxquels il eut le bonheur d'échapper. Il semblait né pour lutter contre le torrent de l'adversité; et dès sa jeunesse il montra la sagesse et le courage qui le distinguèrent dans l'âge mûr. Timour, pendant une grande partie de ce tems, mena dans son pays natal une vie errante et aventureuse. Il avait rarement plus de cent compagnons d'armes, et souvent il n'en eut aucun. Cependant il était encore le chef d'une tribu, ce qui le mettait dans le cas d'avoir plus d'amis secrets que de partisans déclarés; tandis que ses ennemis, à moins qu'ils ne fussent très-puissans, devaient craindre de trahir ou de faire mourir un chef dont le sang aurait pu retomber sur leurs enfans (1).

(1) Le droit qu'ont les parens d'un homme tué et les personnes de la même classe ou tribu de prendre vie pour vie peut être regardé comme un des premiers principes de la justice naturelle; et cet usage paraît être essentiel dans tous les Etats où il n'y a point de loi établie. C'est, au fait, une des plus fortes sauve-gardes qu'aient les familles et les communautés pour défendre ceux qui en font partie. Dans de telles sociétés, un homme est déshonoré s'il souffre que la mort de son père ou de son frère reste sans vengeance; mais un chef de tribu est

Au milieu de tant d'agitations, ce prince paraît n'avoir jamais désespéré d'arriver au succès; et ses partisans, lors même que sa fortune était le moins florissante, quoique faibles en nombre, n'étaient pas à mépriser. Il nous apprend lui-même qu'ils étaient tous des gens de cœur et de naissance, et « qu'il se sentait plein » de reconnaissance envers Dieu quand il voyait » ceux qui, de droit, étaient ses égaux, con- » sentir à devenir ses serviteurs. » Après la mort de Toghluk Khan, Timour commença à apercevoir un meilleur avenir. Plusieurs amis de sa famille se joignirent à lui; et dans le détail suivant d'une de ces réunions, lui-même nous a tracé un tableau animé du caractère patriarcal de ces liens qui unissent une tribu tartare. « J'avais, dit-il, à peine fini mes prières » lorsque je vis assez loin paraître un nombre » de personnes; elles passaient sur une seule » ligne le long de la montagne. Je montai à » cheval, et je les suivis pour tâcher de connaître » leur condition et savoir quelles gens c'étaient. » Ils composaient en tout soixante-dix cava-

regardé comme encore plus cher à ses compagnons d'armes que tous les parens du sang; et tout homme de la tribu est obligé de le venger, fût-ce sur la troisième ou la quatrième génération de ceux par qui il a été tué.

» liers, et je m'adressai à eux en leur disant :
» Guerriers, qui êtes vous ? et ils me répon-
» dirent : Nous sommes les serviteurs de l'émir
» Timour, et nous sommes à sa recherche; mais,
» hélas ! nous ne le trouvons point. Et je leur
» dis : Je suis aussi un des serviteurs de l'émir.
» Voulez-vous que je sois votre guide et que
» je vous conduise à lui ? Et l'un d'eux mit son
» cheval au galop et alla porter cette nouvelle
» aux chefs en disant : Nous avons trouvé un
» guide qui peut nous conduire à l'émir Timour.
» Les chefs retinrent les rènes de leurs che-
» vaux, et donnèrent ordre que je parusse
» devant eux. Il y avait trois troupes. Le chef
» de la première était Toghluk Khajah Borlaus ;
» celui de la seconde était l'émir Seif-u-Deen ;
» et celui de la troisième, Toubuk Behauder.
» Lorsque leurs yeux tombèrent sur moi, ils
» furent ravis de joie, et ils descendirent de
» cheval et ils vinrent et ils se mirent à genoux
» et ils baisèrent mon étrier. Je descendis aussi
» de mon cheval et je les serrai tous dans mes
» bras; et je mis mon turban sur la tête de
» Toghluk Khajah, et ma ceinture, qui était en-
» richie de pierres précieuses et travaillée en
» or, je l'attachai aux reins de l'émir Seif-u-
» Deen, et je revêtis de mon manteau Toubuk

» Behauder; et ils pleuraient et je pleurais
» aussi. Lorsque l'heure de la prière fut arri-
» vée, nous priâmes ensemble; et nous remon-
» tâmes à cheval, et nous vînmes descendre à
» ma demeure; et je rassemblai tout mon
» monde, et nous fîmes une fête (1). »

De J. C. 1362. De l'H. 764.

Timour s'était lié de la plus étroite amitié avec l'émir Hussein, un des nobles les plus puissans de la Transoxiane: l'objet de l'un comme de l'autre était de chasser les ennemis de leur pays; et lorsque Ouleaus fut obligé de se rendre à Kashgar, ils l'attaquèrent dans sa retraite et le défirent. Ce prince néanmoins revint bientôt, et remporta une victoire importante sur ces chefs qui furent forcés de se sauver par la fuite. Mais la courageuse défense que firent les habitans de Samarcande, et une grande mortalité qui se mit dans l'armée d'Ouleaus, obligèrent celui-ci à se retirer de nouveau dans ses propres Etats. Son départ laissa libre d'oppresseurs étrangers tout le pays situé entre le Jaxartes et l'Oxus.

L'absence d'Ouleaus amena une contestation pour l'autorité entre Hussein et Timour. Leur amitié avait été nourrie par le malheur et cimentée par le mariage de la sœur du premier

(1) *Instituts* de Timour, p. 53. (Traduct. franç., p. 193.)

avec le dernier; mais leurs caractères étaient si opposés que cette union ne pouvait être de longue durée. Hussein était avare et violent; il cherchait à réparer par des extorsions et des injustices les pertes qu'il avait subies, tandis que ceux que sa rapacité avait réduits à la misère trouvaient Timour toujours prêt à les soulager en tout ce qui dépendait de lui : et l'on sait que les bijoux de sa femme favorite, la sœur de Hussein (1), qui avaient été donnés par Timour pour secourir quelques-uns des principaux habitans du pays, furent pris par son ignoble beau-frère en paiement des amendes qu'il avait imposées à ces mêmes personnes (2). De pareilles circonstances, aggravées par la disparité d'humeur, ne pouvaient manquer de causer des dissensions entre ces deux puissans seigneurs. Timour fut accusé de conspirer contre l'Etat. Il répondit au reproche et s'en lava avec honneur; mais il ne put oublier l'injure d'une telle accusation; et la sœur de Hussein étant morte vers le même tems, cet événement sembla rompre le seul nœud par lequel ces deux chefs fussent encore liés. Bientôt après, Timour, sous prétexte de défense

De J. C. 1365. De l'H. 767.

(1) Le nom de cette dame était Ouruljun Khatoon.

(2) Traduction de Sherrif-u-Deen.

personnelle, se mit à la tête d'une grande armée. Dans la guerre qui s'ensuivit il fut d'abord malheureux, mais sa fortune, lorsqu'elle était au plus bas degré, se rétablit par une entreprise à laquelle l'histoire peut à peine offrir quelque chose d'égal, et qui marque mieux que toutes les autres circonstances de sa vie ce mélange d'adresse, d'audace et de sagesse, qui formait le caractère de cet homme vraiment extraordinaire.

Entre autres avantages que Hussein avait gagnés, il avait enlevé le fort de Kurshee à Timour; et celui-ci nous apprend (1) qu'il croyait son honneur engagé à reprendre ce poste important. Mais cela était impossible à faire par force ouverte; car il avait peu de monde, et la place était défendue par une forte garnison. De plus, un corps de douze mille hommes était campé aux environs. Timour résolut de recourir au stratagème. S'étant approché de l'Oxus, il se cacha près des bords de ce fleuve, et fit courir le bruit qu'il s'était enfui dans le Khorassan. On le crut: les troupes de Hussein devinrent négligentes, et ne pensèrent à rien qu'aux douceurs de la victoire. Lorsqu'il fui convaincu (2) (pour employer ses propres

(1) *Instituts* de Timour, traduc. franç., p. 224.
(2) *Instituts* de Timour, *idem*, p. 225.

expressions) que ses ennemis avaient étendu le tapis du désordre et de la dissipation, il choisit deux cent quarante-trois de ses plus braves soldats, passa l'Oxus et s'avança jusqu'au village de Sheerkund où il resta vingt-quatre heures. De là il fit une marche rapide vers Khurshee; et lorsqu'il fut à trois milles de ce fort, il donna ordre à ses hommes de s'occuper à faire des échelles pendant qu'il irait avec quarante hommes reconnaître les lieux. Il était nuit; et il nous apprend que lorsqu'il aperçut l'ombre épaisse du château, il dit à ses guerriers de s'arrêter. S'avançant alors avec deux soldats favoris, Mubasher et Abdullah, jusqu'au bord du fossé qui était plein, il se trouva pouvoir le traverser par le moyen d'un arbre creusé qu'on avait mis en travers afin de conduire de l'eau dans le fort. Mubasher était resté avec les chevaux; Abdullah accompagnait Timour qui alla le premier à la porte: il essaya de l'ouvrir, mais il ne le put. Tournant alors autour des murailles, il marqua un endroit qui, étant plus bas que le reste, semblait plus facile à monter. Il reprit ensuite le chemin par lequel il était venu, et ramena toute sa troupe au lieu où il était descendu de cheval. Quarante-trois hommes restèrent avec les che-

vaux ; cent, conduits par Abdullah, allèrent avec les échelles qu'on avait préparées, et passant sur l'arbre creusé arrivèrent au point qu'avait examiné leur brave chef, et là montèrent sur la muraille ; puis, se rendant à la porte, ils égorgèrent les gardes endormis, et ouvrirent à Timour qui, pour les soutenir, s'était avancé avec les cent autres hommes. Aussitôt qu'ils furent tous dans la ville, ils coururent attaquer le château, sonnant en même tems de leurs trompettes, et poussant de grands cris pour effrayer la garnison, en lui faisant croire que les assaillans étaient très-nombreux. Ils réussirent complètement : tous les postes furent abandonnés. Timour permit à plusieurs de s'échapper dans l'espoir que l'épouvante qui avait saisi la troupe du dedans se communiquerait au camp, et que peut être ils le débarrasseraient par la fuite de cette grande force par laquelle il savait bien être environné. Cependant les généraux de l'émir Hussein découvrirent à la pointe du jour combien était petit le corps qui avait surpris la garnison de Kurshee, et ils résolurent de tout tenter pour réparer la honte de cet échec. Le nombre était si disproportionné qu'il paraissait impossible que le parti qui avait pris le fort réussît à con-

server cette glorieuse conquête; mais c'étaient autant de héros, et Timour les commandait. Toutes les attaques de l'ennemi furent repoussées: on faisait des sorties continuelles; et les troupes de Hussein trouvant bientôt que leur succès était douteux, ne tardèrent pas à se diviser et à devenir mécontentes; un chef sépara sa division, et le tout finit par se mettre en retraite; mais ils ne l'effectuèrent pas sans perdre une partie considérable de leur bagage. Timour s'arrête avec un juste orgueil sur cet événement du commencement de sa vie, et déclare que ce fut dans cette occasion qu'il découvrit pour la première fois l'incalculable avantage que la sagesse a sur la force, et qu'il apprit avec quels faibles moyens on peut faire les plus grandes choses (1).

Ce succès extraordinaire éleva la réputation de Timour, et obligea son rival de recourir à tous les efforts que purent lui suggérer l'art et la violence; mais tout fut inutile; et après une longue lutte, les convenances mutuelles, et le sentiment du danger auquel leurs discordes exposaient le pays, conduisirent ces chefs ennemis à faire la paix. Timour, avant cette ré-

(1) *Instituts* de Timour.

conciliation, avait gagné plusieurs victoires. Au moment où commençait une de ces affaires, ce chef adressa à ses partisans un discours tout-à-fait digne d'un héros tartare. « Ce jour-ci, » braves soldats, leur dit-il, est un jour de » danse pour les guerriers. La salle de danse » pour les héros est un champ de bataille. Les » cris de guerre et le son des trompettes sont » leurs chants et leur musique, et le vin qu'ils » boivent est le sang de leurs ennemis. »

La paix conclue entre Timour et l'émir Hussein n'était pas sincère; elle ne pouvait donc être de longue durée. Une autre rupture arriva bientôt; elle se termina par la mort du dernier. Ce chef, dit-on, lorsqu'il fut réduit à capituler dans la ville de Bulkh, demanda seulement qu'il lui fût permis de passer dans la retraite le reste de ses jours. Cela lui fut accordé. Mais Sherrif-u-Deen lui-même, l'historien partial de Timour, ne couvre que d'un léger voile le meurtre de son rival. L'émir Hussein, prétend-il, fut tué par un seigneur tartare dont il avait fait mourir le frère, et qui, avec d'autres nobles, sentit la nécessité de cette mesure pour sauver l'Etat des dangers auxquels les exposait l'imprudente clémence de

leur chef; mais il est évident que le prince approuva, s'il ne commanda pas, une action qui le rendait maître de son pays.

Timour, après avoir été élevé au trône de la Transoxiane, employa onze ans à régler son propre royaume, et à conquérir Kashgar et Khaurizm. Ces choses faites, il se détermina à envahir le Khorassan. Cette province était alors occupée par un chef du nom de Gheaus-u-Deen qui, après une faible résistance, se remit à la merci du conquérant. Timour lui laissa la vie; mais il leva sur Hérat et les autres villes qui dépendaient de ce gouvernement de si fortes contributions, que les habitans furent réduits à la mendicité. Candahar et Cabul cédèrent ensuite à son épée. Cependant plusieurs lieux fortifiés dans ces provinces et dans les territoires voisins doivent avoir continué à lui résister; en effet, nous le voyons occupé pendant quatre ans à réprimer des révoltes dans le Khorassan, et à soumettre le Seistan et le Mazenderan, provinces qui toutes devinrent désertes par les ravages et les destructions des Tartares; car la soumission même n'exemptait pas du pillage et du massacre leurs malheureux habitans.

De J. C. 1380. De l'H. 782.

De J. C. 1383. De l'H. 785.

Ces contrées étant complètement soumises

De J. C. 1384. De l'H. 786.

par ses troupes, Timour passa l'Oxus avec une armée immense pour envahir la Perse : il vainquit facilement les descendans dégénérés de Hulakoo, prit et détruisit leur capitale de Sultaneah, porta ses armes heureuses au-delà de l'Araxe (1), parcourut la Géorgie, et reçut la soumission du Khan des Lesghees et du chef de Shirwan (2).

De J. C. 1386. De l'H. 788.

Tandis qu'il était personnellement occupé de ces opérations, un de ses généraux soumettait le chef des montagnes du Laristan qui s'était rendu particulièrement odieux à tous les bons Mahométans en pillant une caravane de pélerins de la Mecque. Timour, à cette époque, faisait la guerre aux Turkomans qui s'étaient établis dans l'Asie Mineure : et comme ils étaient adonnés aux vieilles habitudes du pillage et du vol, ce fut l'excellent prétexte que prit le chef d'une armée mogole pour attaquer cette nation barbare, dont le chef Kara Maho-

(1) Il passa cette rivière sur un beau pont, appelé le pont de Zeal-ul-Mulk.

(2) Ce prince, par une flatterie très-adroite, obtint d'être rétabli. Parmi les présens qu'il offrit étaient huit esclaves; suivant les usages tartares il y aurait dû en avoir neuf. « Où est l'autre? dit Timour. » Le prince se plaça dans le rang en disant : « C'est moi qui suis le neuvième. » Timour fut si flatté de ce procédé qu'il le confirma dans sa principauté.

met fut obligé de se sauver par la fuite, tandis que la ville de Van, sa capitale, fut prise et pillée. Timour marcha ensuite contre Zein-ul-Abdeen, prince de la race de Muzuffer, qui gouvernait le Fars et avait étendu son autorité sur la ville d'Ispahan et une grande partie de l'Irak. Shah Shujah, père de ce prince, avait recherché l'amitié de Timour, et avait en mourant recommandé son fils à sa protection; mais le jeune homme, au lieu d'obéir à l'ordre que lui avait donné le conquérant de se rendre à sa cour, avait fait arrêter l'envoyé porteur de cet ordre. Ce procédé fit probablement plaisir au monarque mogol, parce que cela donnait une ombre de justice à la conquête qu'il se proposait de faire de l'Irak et du Fars. Cette résolution prise, il marcha sur Ispahan qui se rendit aussitôt qu'il fut campé devant ses murs. Satisfait de cette soumission, il ordonna que la ville fût épargnée, mais qu'une forte contribution fût levée sur les habitans : elle était presque perçue lorsqu'il survint un incident qui causa la ruine de la ville. Un jeune forgeron battait un soir d'un petit tambour pour s'amuser. Plusieurs citoyens prenant ce bruit pour un signal d'alarme se rassemblèrent, et s'entretenant les uns les autres de la détresse

De J. C. 1387. De l'H. 789.

où ils étaient, s'échauffèrent tellement, qu'ils commencèrent à attaquer les hommes qu'ils regardaient comme la cause immédiate de leur misère; et avant le jour, près de trois mille Tartares qui étaient en quartier dans la ville avaient été massacrés. Après cette boucherie on ferma les portes pour empêcher l'ennemi d'y entrer sur-le-champ; mais la défense était impossible, et la fureur qu'éprouva Timour en apprenant le sort de ses soldats passa toutes les bornes : il ne voulut écouter aucune condition de capitulation; la chaleur de l'indignation s'augmentait encore par les froides suggestions de la politique. Il commençait sa carrière de conquêtes, et Ispahan fut destinée à servir de leçon aux autres villes de la terre. Les malheureux habitans savaient ce qu'ils avaient à attendre; ils firent toute la résistance dont ils étaient capables, mais elle fut vaine. Les murs furent emportés d'assaut; le cruel conquérant ne se borna pas à permettre le meurtre et le pillage, il ordonna que chaque soldat lui apportât un certain nombre de têtes (1). Quelques-uns d'eux, plus humains que

(1) Timour, dans ses *Mémoires*, fait de cet affreux massacre la courte mention suivante :

« Je conquis, dit-il, la ville d'Ispahan, et je me confiai au

leur maître, achetèrent de leurs camarades le nombre requis plutôt que d'être eux-mêmes les bourreaux d'hommes qui ne faisaient plus de résistance. Il fut impossible de compter les morts, mais on fit le compte de soixante-dix mille têtes qui furent amoncelées en pyramides, pour servir de monument de cette barbare vengeance (1). Après cet affreux carnage, Timour se rendit à Shiraz qui se soumit ainsi que tout le Fars à son autorité (2). Les chefs de Yezd, du Kerman, du Laristan, se hâtèrent de rendre au conquérant leurs devoirs. Celui-ci néanmoins eut à peine le tems d'établir ses officiers dans le pays qu'il avait soumis; il était obligé de retourner dans la Transoxiane, dont la tranquillité avait été troublée par une inva-

De J. C. 1387. De l'H. 789.

» peuple d'Ispahan. Je remis le château entre leurs mains; et » ils se révoltèrent, et ils tuèrent le Darogah que j'avais placé » au-dessus d'eux, ainsi que trois mille de mes soldats; et je » commandai qu'il fût fait un massacre général du peuple » d'Ispahan. »

(1) Sherrif-u-Deen Aly, historien et flatteur de Timour, ne peut dissimuler ces actes d'horrible cruauté; mais, en passant légèrement sur le triste sort des pauvres habitans d'Ispahan, il rapporte en grand détail tous les soins que prit le généreux Timour pour défendre de la spoliation les meubles d'un docteur ès-lois qui venait de mourir. (*Histoire de Timour-Bey.*)

(2) Zein-ul-Abdeen, hors d'état de résister, s'enfuit pour sauver sa vie.

sion de Tochtamush Khan, chef de Kapchack.

Les cinq années suivantes de la vie de Timour furent employées à rétablir la paix dans ses propres domaines, et à en étendre les limites jusqu'aux bornes les plus reculées de la Tartarie. Un corps de ses troupes porta l'effroi jusqu'à la grande muraille de la Chine, tandis qu'une autre armée soumettait les bords de l'Irtish, et qu'une troisième marchait vers ceux du Volga.

De J. C. 1392. De l'H. 794.

Lorsqu'il vint pour la seconde fois envahir la Perse, il s'avança par la route du Mazenderan, province dont tous les chefs se hâtèrent de reconnaître son pouvoir. Au milieu des désastres qui accompagnaient sa marche, il eut pourtant dans cette occasion le mérite d'extirper une bande d'assassins qui infestaient les provinces du nord-ouest de la Perse; et comme ils avaient pris le nom de Fedavee ou dévoués, nous ne pouvons douter qu'ils ne fussent une branche de la secte d'Ismaéliens dont nous avons plus haut donné l'histoire (1).

De J. C. 1393. De l'H. 795.

Au commencement de l'année suivante, Timour s'avança vers Bagdad; une division de son armée marchait par l'Aderbijan et le Kurdistan, tandis que celle qui était sous ses or-

(1) Voyez pages 118 et suiv. de ce volume.

dres se dirigeait par la province d'Irak vers les villes de Khorumabad (1) et de Shuster (2). Il attaqua ensuite la fameuse montagne fortifiée de Killah Suffeed dont on a vu plus haut la description (3). Elle avait été prise par le célèbre héros persan Roostum; et la réputation de ses moyens de résistance n'était pas diminuée pour avoir succombé devant un guerrier justement regardé comme irrésistible. Le conquérant, après ce succès, marcha vers Shiraz avec trente mille hommes; son étonnement fut extrême lorsqu'arrivant dans le voisinage de cette ville il vit attaquer son armée par le brave Munsoor (4) qui, à la tête de trois ou quatre mille chevaux choisis (5), chargea deux fois le centre

(1) La ville de Khorumabad est à environ quatre-vingts milles de Kermanshah : c'est la résidence du chef de la tribu de Fylee. Elle est située au pied d'une montagne, et est protégée par un fort grossier bâti sur un petit monticule conique au centre de la ville. Elle est par les 33° 32′ de latitude nord et par les 47° 43′ de longitude orientale. (*Journal du capitaine Frédéric.*)

(2) Cette ancienne ville est souvent, mais par erreur, appelée Tostar dans l'*Histoire des princes tartares.*

(3) Voyez page 39 du premier volume.

(4) Shah Munsoor, qui avait succédé à son père, Zein-ul-Abdeen, dans le gouvernement du Fars, avait, pendant l'absence de Timour en Tartarie, reconquis la plus grande partie des possessions de sa famille.

(5) Tous les hommes de cette troupe étaient revêtus d'armures complètes.

de l'armée de Timour, et mit dans une déroute complète tout ce qui s'opposait à lui. On dit que Timour lui-même était presque tombé sous l'épée de Munsoor, et qu'il ne fut sauvé que par son casque; mais ce brave prince ne fut pas secondé. Les deux ailes de son armée, à qui il avait donné ordre d'avancer pendant qu'il conduisait à la charge le corps central (1), prirent la fuite. Il fut en conséquence environné et

(1) Sherrif-u-Deen, qui était présent à cette action, donne ainsi le détail de la charge :

« Shah Munsoor s'avançait à leur tête, suivi de toute son » armée, comme un lion furieux et en dépit de toute sa raison » qui lui mettait devant les yeux celui à qui il avait affaire, » dont le bras avait terrassé tous ses ennemis. Un vendredi, à » l'heure de la prière, il attaqua avec la dernière vigueur, en » un lieu appelé Patila, notre corps de bataille, composé de » trente mille cavaliers turcs, les plus braves hommes de leur » siècle, qui s'étaient trouvés à plusieurs combats : il ren- » versa les escadrons les uns sur les autres, fendit les rangs, » se fit jour au travers, et gagna derrière notre armée des hau- » teurs de la dernière conséquence. Ayant ce poste avanta- » geux, il devint furieux comme un dragon pour combattre, » sans se soucier de la vie qu'il semblait avoir résolu de perdre. » Timour s'arrêta tout court avec quelques-uns de ses favoris » pour considérer l'extrême vigueur, pour ne pas dire la té- » mérité de ce prince qui osa bien le venir attaquer en per- » sonne. Timour, le voyant venir droit à lui, voulut s'armer » de sa lance pour l'arrêter, même pour le percer; mais il » ne la trouva pas, parce que Poulad Tchoura qui en était le » dépositaire, suivant le droit de sa charge, avait été poussé

accablé par un nombre supérieur. Il tomba ; sa tête fut coupée par Shah Rock Mirza, fils de Timour, qui se hâta de la porter à son père. Les Persans, lorsqu'ils virent tomber Munsoor,

» si vivement qu'il avait pris la fuite et emporté la lance. » Timour, auprès duquel il n'était resté que quatorze ou » quinze personnes, les autres l'ayant abandonné, ne bougea » de sa place jusqu'à ce que Shah Munsoor l'eût atteint : ce » téméraire déchargea deux grands coups de cimeterre sur le » casque de l'empereur ; mais les coups ne portèrent pas, ils » glissèrent le long de ses armes et ne lui firent aucun mal ; le » prince tint toujours ferme comme une montagne, et ne » changea même pas de position. Adel Actachi mit un bou- » clier sur la tête de Timour, et Comari Yezaoul s'avança de- » vant lui ; il fit de belles actions et fut estropié d'un coup de » sabre à la main. »

Shah Munsoor, repoussé dans son attaque sur la personne de Timour, tomba sur l'infanterie tartare ; mais ses deux ailes (comme on l'a vu) s'enfuirent : il fut environné, et Sherrif-u-Deen ajoute : « Enfin, le Mirza Shah-Rock, quoiqu'il ne fût » âgé que de dix-sept ans, se conduisit avec tant de valeur et » de prudence qu'il investit Shah Munsoor, lui coupa la tête » et la jeta aux pieds de l'empereur son père, en le félicitant » de sa victoire. Puissent, dit-il, les têtes de tous tes ennemis » être foulées à tes pieds comme celle de l'orgueilleux Mun- » soor ! Cet heureux événement découragea les soldats per- » sans qui jusqu'alors avaient bien combattu. Ces léopards de- » vinrent des daims ; car ceux qui ne furent pas tués s'en- » fuirent. Timour, charmé de cette grande victoire, embrassa » les princes ses fils et les Nevians, et tomba à genoux avec » eux pour rendre grâces à Dieu de la victoire. » (Traduction de Sherrif-u-Deen par Petit de la Croix, vol. Ier, p. 417, 418.)

s'enfuirent; et les Tartares étaient sur le point de les poursuivre, regardant la victoire comme complète, lorsqu'une autre armée parut devant eux rangée dans le meilleur ordre : mais ce corps fut promptement mis en déroute, et le conquérant prit possession de Shiraz. Tous les princes de la race de Muzuffer se soumirent et furent mis à mort. Les officiers de l'armée du conquérant furent chargés du soin des différentes provinces et villes qui avaient été soumises, et sur leurs commissions, au lieu d'un sceau était empreinte une main rouge (1), usage tartare qui désignait la manière dont ces Etats avaient été acquis aussi bien que celle dont on entendait qu'ils fussent gouvernés.

Timour marcha ensuite contre Bagdad, alors gouvernée par le sultan Ahmed Eel-Khannee(2), mauvais et cruel prince dont les sujets étaient mal disposés à défendre un tel tyran : il s'enfuit; sa capitale et ses Etats se soumirent au victorieux Timour. Aussitôt après la réduction de Bagdad, le prince marcha pour attaquer Tukreet (3), forteresse jadis célèbre et remarquable par la résistance qu'elle fit dans cette

(1) De Guignes.

(2) Il prenait ce titre parce qu'il était de la race d'Hulakoo.

(3) On croit que c'est le Birtha des anciens.

occasion aux armes du prince tartare. Tukreet est bâtie sur un rocher et située sur les bords du Tigre entre Bagdad et Moossul. Suivant quelques auteurs, cette ville fut originairement bâtie par Alexandre-le-Grand : d'autres en attribuent la fondation aux princes de la dynastie sassanienne. Elle était, lorsque Timour l'attaqua, occupée par un chef ou plutôt un voleur fameux du nom de Hussun qui, par ses déprédations dans les pays voisins, était devenu l'objet d'une terreur universelle. Il n'espérait aucune grâce ; en conséquence, il défendit sa place avec un courage et une résolution qui ne pouvaient être vaincus par rien de moins que le nombre et la valeur des Tartares. L'historien mahométan qui détaille les événemens de ce fameux siége, en fait une description qui, sans être parfaite peut-être, est pourtant curieuse parce qu'elle donne une idée du mode que suivaient les Turcs dans l'attaque des places fortifiées.

De J. C. 1393. De l'H. 796.

Timour, suivant cet auteur, rangea d'abord son armée en bataille. Il donna ordre que l'on battît les faubourgs et que l'on poussât les cris de guerre. Ils entourèrent ensuite le fort, et travaillant à la sape, ils commencèrent à miner les ouvrages extérieurs, tandis que les béliers

et les machines qui jetaient de grosses pierres étaient placés près des murs pour détruire les habitations des assiégés. L'empereur avait donné ordre que les tentes fussent plantées près des lignes d'attaque, afin d'être plus à portée d'encourager ses soldats à qui il avait commandé d'emporter la place à tout prix. Les murs du fort paraissaient imprenables. Ils étaient formés ou d'énormes rochers ou de parties de maçonnerie qui les liaient les uns aux autres, et qui, par leur élévation, leur épaisseur et leur solidité, semblaient le disputer aux grandes masses de pierres dont elles établissaient la continuité. Les Tartares eurent bientôt fait un chemin couvert jusqu'au pied de la muraille ; un de leurs chefs fit une heureuse tentative sur une tour dont la prise obligea la garnison à abandonner tous ses ouvrages extérieurs et à se retirer au corps de la forteresse : une attaque générale fut aussitôt commandée. Les ingénieurs marquèrent, dit-on, par des *sillons rouges* l'espace affecté à chaque division, en donnant à l'officier qui la commandait des instructions par écrit sur la manière de travailler à miner les fortifications (1). Les régimens de l'aile gauche

(1) Traduction du Sherrif-u-Deen par Petit de la Croix, vol. Ier, p. 444.

de l'armée, qui étaient les plus distingués, eurent les premiers leur part assignée dans l'attaque. Ces régimens composaient le toman (1) ou la division de Kepeck Khan, et étaient commandés par Arslan. Ils travaillaient en file et étaient suivis par le toman du prince Shah Rokh (2) qui travailla avec tant d'effet, que dans un court espace de tems il eut fait percer trente-cinq coudées de rocher (3). Tous les autres régimens furent occupés de la même manière : nous pouvons ici juger de la force et de l'étendue des fortifications de Tukreet, en voyant que soixante-douze mille hommes de l'armée de Timour furent occupés pendant plusieurs jours à les miner. Lorsque le travail fut avancé, il y eut un pourparler; mais il fut rompu et le siége fut continué avec une nouvelle vigueur. Timour donna ordre à ses troupes d'occuper les excavations qui avaient été faites, et de remplir de combustibles (4) ces immenses

(1) Dix mille hommes.

(2) Le quatrième fils de Timour, et le seul qui lui ait survécu, excepté Meeran-Shah qui était imbécile.

(3) Cinquante-deux pieds et demi anglais (quinze mètres cinquante-huit centimètres.)

(4) Les combustibles employés étaient du bois sec et de la poix. Cette méthode de miner les murs d'une ville et de les renverser au moyen de feux allumés dans les souterrains

De J. C. 1393. De l'H. 796.

cavités : la nuit du 20 de mohurrum, seize jours après que le siége avait commencé, on mit le feu à tous les bois. Il s'éleva des nuages de fumée ; les étais par lesquels les ouvrages minés étaient soutenus furent brûlés. Les rocs et les murs furent entr'ouverts ; ils tombèrent avec un horrible fracas, et entraînèrent avec eux plusieurs des plus fortes tours des ennemis. Les Tartares, au travers des mines, s'élançant à l'assaut, s'avancèrent jusqu'au centre de la place. Mais ils trouvaient partout la plus brave défense. Les assiégeans (observe l'historien) combattaient pour la gloire, les assiégés pour la vie (1). Il paraît que les premiers furent un moment repoussés ; et des ordres furent donnés par Timour pour que les portions de murailles qui étaient encore debout fussent minées. Le bastion où travaillaient les tomans de Allahdad et d'Amancha fut détruit jusqu'aux fondemens ; Hussun, avec ce qui lui restait de troupes,

était en usage chez les Romains, comme on le voit par le 24e chapitre de *Végèce*, dans lequel il traite des mines.

Nous apprenons aussi d'Hérodote que l'art de miner était connu des anciens Persans au tems du règne de Darius ; et Folard, dans sa traduction de Polybe, conjecture que les Grecs avaient emprunté des nations orientales cette partie de leur science militaire.

(1) Traduction de Sherrif-u-Deen par Petit de la Croix.

fut obligé de se retirer dans une forte citadelle. Les braves émirs, nous dit-on (1), demandèrent à genoux que Timour leur permît de prendre à l'assaut cette dernière défense, et de finir en un coup cette glorieuse entreprise. Mais le monarque n'y consentit pas : il ordonna que la citadelle fût minée. La garnison alors demanda à capituler à condition d'avoir la vie sauve. Timour s'y refusa durement : « Qu'ils » se rendent ou non, dit-il, comme il leur » plaira. Je sais qu'avec l'aide de Dieu je pren- » drai leur chef, et je raserai jusqu'aux fonde- » mens cette caverne de voleurs. » Ses soldats furent si animés par les paroles du général, que dans cette attaque ils surpassèrent tous leurs efforts précédens ; et le 25 de mohurrum, cinq jours après l'assaut dans lequel on avait emporté la première muraille, ils achevèrent la conquête de la dernière tour sur le sommet du rocher. Hussun et tout ce qui restait de la garnison furent amenés à Timour qui (suivant son partial historien) (2), séparant des soldats les innocens habitans, pardonna aux premiers; mais il partagea les autres entre les différens tomans de l'armée qui avaient ordre de les faire

(1) Traduction de Sherrif-u-Deen, par Petit de la Croix.
(2) Sherrif-u-Deen.

périr dans les tourmens (1). Les ingénieurs, ajoute-t-on, firent de leurs têtes des pyramides sur chacune desquelles était écrit : *Ainsi sont punis les voleurs.* Timour, suivant l'auteur qui rapporte les détails de ce mémorable siége, en détruisant Tukreet, ordonna qu'on laissât entière une partie de la fortification, afin que les siècles futurs pussent admirer la valeur de ceux qui avaient pris d'assaut une telle forteresse.

Les armées tartares, après cette difficile conquête, se dispersèrent dans l'Asie Mineure, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Géorgie, contrées qui toutes furent soumises. Tochtamush Khan, prince de Kapchack, s'était hasardé à faire une invasion dans le Shirwan, mais il fut (2) dans son propre pays attaqué, défait et privé de sa couronne. Le conquérant Timour,

(1) Cette manière de partager les prisonniers avait sans doute pour objet de donner à chaque corps occasion de venger sur les ennemis le sang des hommes qu'il avait perdus dans le siége.

(2) Un auteur nous apprend que les troupes de Timour étaient dans cette guerre si découragées par le défaut de vivres, et si inférieures en nombre, que leur défaite semblait inévitable ; mais l'artificieux général gagna le porte-étendard de Tochtamush Khan, qui trahit son maître. L'étendard de ce prince fut renversé dans l'action, et ses troupes s'enfuirent, croyant qu'il avait été tué.

après avoir traversé Kapchack entra en Russie et s'avança jusqu'à Moscou (1), qu'il prit et pilla. L'année suivante il détruisit Astracan, il ravagea la Circassie et la Géorgie, se rendant maîtres de presque toutes les places fortes de ces sauvages et montueuses contrées. Après ces conquêtes il retourna en Tartarie où il se prépara pour une des plus brillantes, même une des plus difficiles de toutes ses entreprises, l'invasion de l'Inde. Plusieurs des émirs s'opposèrent à cette résolution, prétendant que leurs enfans deviendraient efféminés et incapables dans un climat si chaud. Mais Timour raconte qu'il consulta dans cette occasion le Koran, comme il avait fait en plusieurs autres; et le verset auquel le sort le renvoya était : « O prophète, combats contre les infidèles et les incrédules (2)! » Les émirs mécontens, ajoute-

De J. C. 1305. De l'H. 797.

(1) Dans cette invasion de la Russie, dit Sherrif-u-Deen Aly, les Tartares obtinrent un grand nombre de femmes et de filles de tout âge, d'une taille et d'une beauté admirables. Le prince qui gouvernait la Russie est appelé Oorooss Khan; mais cette appellation signifie simplement *le seigneur de Russie*.

(2) Timour nous apprend que l'armée avec laquelle il envahit l'Inde consistait en quatre-vingt-douze mille hommes à cheval; et le rapport de ce nombre avec les noms donnés au prophète Mahomet fut regardé comme un heureux augure. (*Instituts* de Timour, p. 135.)

t-il, furent eux-mêmes ramenés par cet heureux présage.

De J. C. 1308 1399. De l'H. 800 801.

Un récit particulier de cette expédition (1) ne serait qu'un détail d'effroyables massacres. Les généraux de Timour, avant qu'il se mît en mouvement, avaient parcouru le pays des Affghans et la plus grande partie du Mooltan. Timour conquit tout jusqu'à Delhi, et après un siége très-court prit cette ville. On peut juger par un seul fait de l'esprit cruel dans lequel étaient faites ces conquêtes. L'armée tartare

(1) Au printems de l'année dans laquelle il envahit l'Inde, Timour fit une irruption dans le pays de Siaposh ou *hommes aux vêtemens noirs*, tribu singulière qui, vivant dans un pays difficile, au milieu des montagnes du Budukshan, avait longtems maintenu son indépendance. Leurs retranchemens furent forcés par les soldats de Timour, et ils furent obligés de se soumettre, promettant en même tems d'embrasser la religion mahométane. Peu après cependant ils s'insurgèrent contre les Tartares qui avaient été chargés de les garder, en firent passer près de mille au fil de l'épée, et regagnèrent leurs montagnes. Timour les attaqua de nouveau et fut encore vainqueur. Dans cette occasion; nous dit son historien, il suivit un précepte de Mahomet : *les femmes furent épargnées, mais tous les mâles idolâtres furent mis à mort.* Les Siaposh ne furent pourtant ni exterminés ni conquis; et ils forment encore aujourd'hui une race indépendante qui a des mœurs, un langage et une religion particulière; ils vivent dans un état de guerre continuel avec leurs voisins, et sont la terreur de tous les Mahométans de leur voisinage. (*Manuscrit d'Elphinstone.*)

avait fait plus de cent mille Indiens prisonniers avant d'arriver à Delhi. Lorsqu'il fut résolu de faire le siége de cette ville, leur chef jugea que l'opération pourrait se trouver embarrassée par le nombre des captifs: un ordre fut donné pour les tuer, et l'on menaça d'une terrible punition toute personne qui tenterait d'éluder la barbare ordonnance (1). On croit qu'il n'échappa pas à la mort une seule des victimes. L'histoire du genre humain ne peut fournir aucun autre exemple d'une si affreuse cruauté commise ainsi de sang froid. Cependant le personnage qui l'a commise a été vanté par les historiens et les poètes comme un demi-dieu; et plusieurs de ces écrivains, non contens de lui attribuer cette valeur, cette politique et cette habileté militaire qu'il possédait certainement, l'ont

(1) Sherrif-u-Deen Aly, qui en général justifie ou cherche à excuser tous les actes propres à diminuer quelque chose de la réputation de son héros, se contente de rapporter, sans aucune réflexion, le fait de ce massacre. Il ajoute avec un air de sensibilité que Moulana Nasr-u-Deen Omer, un des hommes les plus distingués parmi les savans qui étaient à la cour de Timour, et qui n'eût pu se décider à tuer un mouton, fut dans cette circonstance obligé de faire mourir quinze mille de ses esclaves. C'étaient probablement de pauvres Indiens qui avaient recherché et obtenu la protection de cet homme vénérable, à cause de sa réputation d'humanité.

célébré pour ses vertus sans nombre et surtout pour sa clémence et sa justice.

Timour (1), lorsque la conquête de l'Indostan fut achevée (2), retourna à Samarcande où il sembla disposé à prendre quelque repos après ses nombreux travaux. Mais la mauvaise administration de son fils, Meeran Shah (3), en Perse, avait conduit plusieurs chefs qui avaient été déposés à tenter de recouvrer leurs Etats.

(1) Le lecteur anglais, qui ne connaît Tamerlan que par la tragédie de Lee, ou même par la traduction de ses *Instituts*, aura de la peine à croire que ce soit là l'homme dont je fais l'histoire.

(2) Timour prit d'assaut la ville de Meerut (située près de Delhi entre la Jumna et le Gange); de là il se mit en marche pour soumettre les petits chefs qui habitent dans les montagnes près la source du Gange. Tout le pays plat paraît s'être soumis à son autorité. Dow nous apprend, sur l'autorité de Ferishta, que le fort Meerut fut pris par des mines; il ajoute que lorsqu'elles sautaient elles faisaient voler en pièces les murs et les bastions. Cette expression semble supposer qu'on fit usage de la poudre à canon qui, au tems de Timour, n'était pas encore inventée (ou du moins appliquée aux usages militaires). De quelque manière qu'il ait pris cette ville, le traitement qu'il fit à la garnison fut encore plus cruel que celui qu'avait subi la garnison de Tukreet. Sherrif-u-Deen Aly raconte avec un air de satisfaction que tous les mâles infidèles de Meerut furent écorchés vivans, et leurs femmes et leurs enfans conduits en captivité. (*Histoire de Timour Beg.*)

(3) Sherrif-u-Deen dit que le prince Meeran devint lunatique.

Parmi eux était Ahmed Eel - Khannee, qui réussit à reprendre Bagdad. Le chef de la Géorgie s'était aussi révolté. Timour fut forcé de marcher dans cette province; et une saison fut employée avant qu'il pût la ramener à la soumission. Bagdad fut attaqué et repris; nombre de ses habitans furent mis à mort pour avoir pris part à la révolte.

Vers l'époque de ces événemens Timour méditait une plus grande conquête : il se proposait de se rendre maître non-seulement de la Syrie et de l'Egypte, mais encore de tout le pays qui est aujourd'hui connu sous le nom de Turquie. Une tribu de Tartares, appelés Turks, avait suivi la fortune des sultans seljoucides d'Iconium. Dans la confusion qui accompagna le déclin de cette dynastie, Othman, chef de cette tribu, s'était proclamé indépendant, et avait établi sa résidence dans une ville appelée Yengi Shaher ou la Ville Neuve, située dans le voisinage de Burse. Les descendans de ce chef s'étaient élevés rapidement au pouvoir sur les ruines de l'empire renversé de Constantinople ; et cette ville impériale était menacée d'une destruction prochaine par Bayezeed, (le Bajazet des historiens européens), au moment même où l'invasion de l'Asie Mineure

par Timour appela l'empereur turc à défendre ses propres Etats, au lieu d'attaquer ceux de son voisin. Bayezeed était le quatrième prince des Turcs et l'arrière-petit-fils d'Othman, fondateur de cette dynastie (1) : c'était un prince capricieux et cruel, mais il avait montré dans des revers fâcheux un grand courage ; et la rapidité avec laquelle il avait souvent conduit ses armées d'une extrémité à l'autre de son royaume, l'avait fait nommer l'*Éclair*. La guerre qui eut (2) lieu entre ce prince et Timour se termina par une bataille donnée près d'Angora dans l'Asie Mineure, et dont le résultat fut le triomphe complet des Mogols. On dit que les Turcs, avant l'ouverture du combat, étaient épuisés de soif et de fatigue (3) ; et le courage de leur chef paraît ne s'être montré qu'après que la bataille fut perdue : il ne des-

De J. C. 1402. De l'H. 804.

(1) Sa famille, et même tous ses sujets, ont été appelés Othmans ou Ottomans, du nom de leur chef. La date de l'établissement de son pouvoir peut être fixée à l'année 1300 de J. C. et 700 de l'hégire.

(2) La dernière demande que Timour fit à Bajazet était que celui-ci rendît Kara Yusoof, chef des Turkomans, que le premier avait pris sous sa protection.

(3) Sherrif-u-Deen parle avec beaucoup d'éloge des Européens qui étaient dans l'armée de Bajazet : ils montrèrent, dit-il, une valeur étonnante.

cendit d'une hauteur où il s'était placé pour considérer l'action, que lorsque ses troupes eurent été mises dans un désordre irréparable : son désespoir alors égara sa raison ; il se jeta au milieu des ennemis, et après y avoir déployé une valeur assez inutile, il fut fait prisonnier et conduit aux tentes de son vainqueur. Celui-ci, suivant les auteurs persans, le reçut avec beaucoup de bonté, lui assigna pour exister des moyens convenables (1), et continua à le traiter avec distinction jusqu'à la fin de sa vie qui se prolongea un peu plus d'un an. Le chagrin que lui causait un tel revers de fortune est considéré comme ayant été la cause de sa mort, parce qu'il le porta à rejeter des remèdes qui lui étaient nécessaires pour échapper à une violente maladie (2). La défaite de

(1) Il le fit roi d'Anatolie ; mais cette nomination ne fut qu'une pure forme, car Bayezeed ne fut jamais remis en liberté.

(2) Ce récit de la conduite de Timour envers son royal captif est tiré de l'écrit de son flatteur historien, Sherrif-u-Deen ; mais le passage suivant des écrits de sir William Jones fait voir qu'un autre historien contemporain rapporte d'une manière très-différente les procédés qu'eut Timour dans cette remarquable occasion. « Il y a, observe cet écrivain, deux » histoires célèbres de la vie de Tamerlan : l'une est en persan, » l'autre en arabe ; toutes deux sont écrites avec la pompe et » l'élégance du style asiatique. Dans la première, le conqué- » rant tartare est présenté comme un prince libéral, bien-

Bayezeed fut suivie de la chute de son empire. L'autorité de Timour, qui déjà était reconnue en Syrie et en Egypte, fut alors établie sur les côtes de la Méditerranée et sur les rives du Bosphore : toute ville qui faisait à ses troupes quelque résistance était rasée, et les habitans en étaient massacrés ; tel fut entre autres le destin de Smyrne que Timour s'était déterminé à attaquer sur ce qu'on lui avait dit des grandes richesses que ce port de mer avait acquises par son commerce avec l'Europe. Nous

» veillant et magnifique ; dans la seconde, comme un homme » difforme, impie, d'une basse naissance et de principes dé» testables. Il semble difficile au premier coup-d'œil de con» cilier ces contradictions ; mais elles s'expliquent lorsqu'on » sait, d'une part, qu'une grande partie de l'histoire persane » a été écrite sous les yeux de Tamerlan lui-même, et qu'elle » n'a reçu de la plume d'Aly Yezdi (Sherrif-u-Deen) que les » ornemens du style ; et, de l'autre, que l'auteur arabe » portait la haine la plus décidée à Tamerlan. L'histoire » de la cage de fer, dans laquelle on prétend que Tamer» lan enferma Bajazet, passe généralement pour une fable, » sur l'autorité du savant M. d'Herbelot qui assure que » l'historien arabe, quoiqu'il ne manque aucune occasion de » dénigrer le vainqueur, n'en fait aucune mention. Cet argu» ment serait d'un très-grand poids s'il était fondé sur un » exposé exact ; mais malheureusement, dans la treizième » ligne de la 268e page, l'Arabe affirme expressément que » *Tamerlan enferma son captif, Ilderim Bajazet, dans une* » *cage de fer par représailles de l'insulte faite aux Persans par*

pouvons nous faire une idée de la supériorité qu'avaient les Mogols sur les Turcs dans l'art de la guerre, par cette particularité que les premiers prirent en quinze jours cette (1) ville qui, avec les mêmes moyens de défense, avait résisté à Bajazet pendant sept ans.

Après ces succès (2), Timour s'occupa pendant quelque tems à régler l'organisation de son vaste empire. Lorsqu'il eut fini ce travail,

» *un souverain de l'Asie Mineure qui avait traité de la même* » *manière Shapoor, roi de Perse; qu'il se proposait même de* » *le conduire dans cet état en Tartarie, mais que ce malheu-* » *reux prince mourut en Syrie, à un lieu appelé Akshehr.* Ce » fait, ajoute sir William Jones, n'en est pas plus vrai pour » être assuré par Ebn Arabshah; mais il est singulier que ce » passage ait échappé au judicieux d'Herbelot, et que cet au- » teur ait parlé aussi positivement d'un livre qu'il avait lu » avec si peu d'attention. Le point en lui-même n'est pas, au » reste, d'une grande importance; cependant il peut montrer » avec quelle réserve on doit se reposer sur les noms les plus » illustres. » (Sir William Jone's works, vol. V, p. 547.)

(1) Sherrif-u-Deen Aly raconte fort en détail ce siége, dans lequel Timour employa non-seulement les mines dont nous avons fait mention, mais toutes les machines alors connues. Il convient que les assiégés montrèrent une très-grande valeur; cependant ils furent accablés par le nombre des Tartares; et, à l'exception de quelques-uns qui gagnèrent leurs vaisseaux à la nage, tous furent massacrés.

(2) Timour, à son retour de Syrie, en ramena un grand nombre de tribus turques qui s'étaient établies dans ce pays, et les fit rentrer en Transoxiane ou dans les plaines de la Perse.

sa passion pour les conquêtes, qui, semblable à tous les penchans du cœur humain, semble s'accroître à mesure qu'on s'y abandonne, le conduisit à convoquer une assemblée générale (1) de tous les chefs tartares; et les princes ne durent pas être peu surpris d'entendre leur chef, qui alors était âgé de soixante-onze ans, leur proposer comme la première entreprise dont il allait s'occuper, l'invasion du royaume de la Chine. La race de Chenghiz avait été chassée de cet empire, et Timour regardait comme un devoir imposé par les lois de l'honneur à toute la nation des Tartares de conquérir un pays dont ils avaient été les maîtres. Tous agréèrent la proposition. Les préparatifs de l'entreprise furent commencés avec activité. Timour établit les plus âgés de ses fils dans les royaumes qu'en son absence ils devaient gouverner. Il célébra avec une pompe vraiment impériale

De J. C. 1404. De l'H. 807.

(1) Nous voyons que Timour convoquait assez ordinairement les coroultais ou diètes générales des émirs (ou nobles) avant de faire quelque grande entreprise. Il leur adressait dans ces cas un discours qui avait pour but d'obtenir leur assentiment et de se servir d'eux pour animer le zèle des hommes placés sous leur influence. Depuis les tems les plus éloignés jusqu'à présent, le pouvoir des grands monarques de la Tartarie a toujours été contrôlé en même tems et appuyé par les assemblées d'émirs ou barons.

le mariage des membres moins âgés de sa famille ; puis il rassembla pour le grand dessein qu'il avait en vue deux cent mille des meilleurs soldats de ses Etats, à la tête desquels il mit les officiers les plus habiles et les plus expérimentés. Son historien a conservé les discours que le vieux guerrier fit à ses émirs lorsqu'il les réunit pour leur demander de le seconder dans cette expédition. « Il n'avait pu, leur dit-
» il, effectuer ses vastes conquêtes sans faire
» quelques violences, et sans perdre un grand
» nombre de vrais croyans. Mais, ajoutait-il,
» je suis à présent déterminé à faire une grande
» et bonne action qui sera comme l'expia-
» tion de tous mes péchés. Je me propose
» d'exterminer les idolâtres de la Chine. Et
» vous, chers compagnons de mes succès, qui
» avez été les instrumens de la plupart de mes
» fautes, vous prendrez part à cette grande
» œuvre de mon repentir. Nous ferons cette
» guerre sainte; nous tuerons les infidèles, nous
» établirons des mosquées sur les ruines de
» leurs vils temples, et le Koran nous a dit:
» ces bonnes œuvres effacent les péchés de ce
» monde. »

Tous les préparatifs étant faits, Timour se

mit en marche (1), et passa le Jaxartes, alors glacé. Mais sa carrière était sur le point de se terminer. Une maladie violente l'obligea de s'arrêter dans la ville d'Otrar (2), où au bout de quelques jours ce puissant prince expira après avoir désigné comme successeur son petit-fils Deen Mahomet Jehangheer.

De J. C. 1405. De l'H. 807.

Les auteurs orientaux qui ont écrit l'histoire de Timour, ont presque tous prodigué les louanges à ce monarque. Ils ont vanté son courage, ses talens, ses vertus, et tâché de dissimuler, ou quand ils ne l'ont pu, d'excuser ses crimes les plus constatés. L'un des plus célèbres de ces écrivains, qui a assez respecté la vérité pour conserver le souvenir de tous les affreux massacres que fit commettre son héros, tout en avouant que Timour avait à répondre de quelques fautes, nous dit qu'il est néanmoins persuadé que tous ses péchés furent pardonnés avant sa mort, et que son ame passa de sa demeure terrestre de vanité au céleste

(1) Il partit pour cette célèbre expédition un mercredi, 12 du mois de rujub, de l'hégire 807.

(2) Cette ville, à laquelle on donne quelquefois le nom de Tarab, est située, suivant Sherrif-u-Deen Aly, à soixante-seize lieues de Samarcande.

paradis des délices éternelles. Il se trouve pourtant une exception à cette foule de flatteurs. Un auteur arabe a écrit la vie de Timour avec toute la virulence d'un ennemi personnel, et nous a donné du caractère et des actions de ce prince un tableau très-différent de celui que nous lisons dans les historiens persans (1). Mais ne formons notre opinion ni sur les panégyriques ni sur les diatribes, et jugeons le caractère du conquérant d'après les actions de sa vie.

L'émir Timour (2), car il n'a jamais pris le titre de Khan, était d'une bonne stature (3) : il

(1) M. Malcolm rapporte ici comme un bel échantillon du style hardi et poétique de cet auteur arabe un passage dans lequel le génie de l'hiver, parlant à Timour, menace d'une terrible vengeance ce tyran guerrier qui bravait également les élémens et les hommes.

Mais cette prosopopée, outre qu'elle ne présente aucune idée remarquable, nous a paru mal imaginée, puisque l'hiver ne paraît pas avoir eu une part immédiate à la mort de Timour. (*N. D. T.*)

(2) Il prit dans les derniers tems le titre de sultan, et ses flatteurs l'appelaient Saheb Keran ou *le seigneur des grandes conjonctions* (*d'étoiles*) : il était aussi distingué par son nom de famille de Gurgan, que de Guignes et d'Herbelot, par une singulière méprise, écrivent Kur Khan, et qui, nous dit le dernier de ces auteurs, signifie *allié aux rois*. Cette erreur est démontrée par l'orthographe de ce nom, telle qu'on la trouve dans toutes les histoires persanes.

(1) Dans une histoire qu'un abbé Jean du Bec donne comme

avait une belle figure, un air ouvert et une voix forte et claire. Il était fort estropié et boitait du côté droit, circonstance qui, ainsi que nous l'avons dit, lui fit donner le nom de Tamerlan. Le caractère de ce prince est digne d'observation ; car personne n'a jamais possédé des qualités plus propres à obtenir des succès dans les routes périlleuses de l'ambition. Né chef d'une tribu tartare, il reçut en naissant la valeur que comportait son rang ; mais ce fut dans les périls de la jeunesse et dans les troubles de son pays qu'il apprit par l'expérience à se reposer encore plus sur l'adresse que sur la force ; à n'hésiter sur aucun moyen qui pût le conduire à son but ; à braver les dangers qu'il ne pouvait détourner, et surtout à descendre dans les motifs secrets des actions

prise de l'historien arabe Al Hacin, on dit que ce prince avait dans les yeux une beauté si divine que leur éclat imposait aux spectateurs. Son visage, dit le même auteur, était beau et son corps bien proportionné, mais il avait peu de poil au menton. On ajoute que Timour, contre l'usage de son pays, ne coupait et ne rasait jamais les cheveux de sa tête, « qui étaient longs et bouclés et d'une belle couleur brun foncé ou violet. » La raison que donnait le conquérant de cette pratique était que sa mère, qui était de la race de Samson, l'avait prié de conserver ses cheveux comme une marque de son origine. (Purchas's Pilgrims, vol. III, p. 141.)

des autres hommes pour les faire ensuite servir à son propre avantage. Nous trouvons difficile de décider si cet homme étonnant avait plus d'art que de courage, ou bien par laquelle de ces qualités il soumit un plus grand nombre de ses ennemis. Dans la société à laquelle appartenait Timour, tout pouvait réussir avec un chef à qui sa propre tribu était inviolablement attachée, et qui était populaire aux yeux des soldats de son armée. Obtenir ces deux moyens de succès fut l'objet constant de toute sa vie. Il étudiait le caractère de ses guerriers, flattait leur vanité, satisfaisait leur avarice, récompensait généreusement leur valeur : surtout il supportait avec patience leurs mécontentemens, et se montrait facile à pardonner leurs crimes. Son exemple, d'ailleurs, devait avoir sur de pareils hommes un très-grand effet. Les premières actions de Timour étaient les contes avec lesquels une mère tartare amusait l'enfant dont elle voulait faire un héros. Son âge ni sa grandeur ne l'empêchèrent pas plus tard d'exposer sa personne en un jour de bataille. « Lorsque je prends le vêtement du commandement, observe Timour lui-même, je ferme » les yeux à la sécurité et à l'aisance qu'on » trouve sur le lit de repos (1). »

(1) *Instituts* de Timour.

Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante et onze, espace de plus d'un demi-siècle, il vit à peine écouler un jour de sa vie sans combat et sans danger; et son expérience, comme guerrier, était peut-être aussi grande que celle d'aucun homme qui ait jamais existé. Timour s'estimait naturellement par ces qualités dans lesquelles il excellait; il ne considérait les autres hommes comme utiles qu'en raison de leurs capacités militaires; pour les braves il était le meilleur des rois. J'ai statué, dit-il, que le droit du guerrier ne devait jamais souffrir; que le soldat qui était devenu vieux ne devait perdre ni son rang, ni son traitement; et que le souvenir de ses actions ne devait jamais être effacé; car, ajoute-t-il, les hommes qui vendent le bonheur de toute leur vie pour un honneur périssable ont droit à quelque compensation, et il leur est dû des récompenses et des encouragemens (1).

Le trait le plus remarquable du caractère de Timour était son extraordinaire persévérance. Jamais les difficultés ne l'ont détourné de ce qu'il avait une fois entrepris; et souvent il a persisté dans ses efforts dans des circonstances qui désespéraient tout ce qui l'environnait. Il avait coutume, dans ces occa-

(1) *Instituts* de Timour.

sions, de raconter à ses amis une anecdote de sa jeunesse : « Je fus une fois, disait-il, forcé, » pour éviter mes ennemis, de me réfugier » dans un bâtiment ruiné où je restai seul et » assis pendant plusieurs heures. Cherchant à » détourner mon esprit de ma triste position, » je fixai mon attention sur une fourmi qui » portait au haut d'un mur un grain de blé » plus gros qu'elle. Je contemplai les efforts » qu'elle faisait pour arriver à son but. Le » grain tomba soixante-neuf fois à terre ; mais » l'insecte persévéra ; et à la soixante-dixième » fois il atteignit le haut du mur. Cet exem- » ple, ajoutait Timour, me rendit sur-le-champ » du courage, et je n'ai jamais oublié la leçon » qu'il m'avait donnée (1). »

Un chef comme Timour devait être l'idole de ses soldats ; et avec une armée de six ou sept cent mille hommes attachés à sa personne, il s'inquiétait peu de l'opinion des autres classes de la société. L'objet de ce prince était la gloire du conquérant. Il réduisait en cendres une grande ville ou faisait massacrer les habitans d'une province par le seul calcul de la terreur qui en résulterait au profit des vues ultérieures de son ambition. Il avait la préten-

(1) *Manuscrits persans.*

tion d'être fort religieux, remplissait rigoureusement ses devoirs, et montrait des égards aux hommes pieux. Ceux-ci, pour reconnaître sa faveur, lui assuraient ordinairement que Dieu avait donné à son épée victorieuse les pays des autres souverains. L'importance qu'il parut attacher à ces prophéties fait voir ou qu'il y croyait, ou qu'il les regardait comme propres à favoriser ses desseins.

Timour, ainsi que nous l'apprend son fils, Shah Rokh (1), introduisit dans ses Etats la sainte loi de Mahomet et abolit les préceptes de Chenghiz Khan. Il ne paraît pas cependant avoir fait beaucoup de changemens dans les réglemens militaires de ce grand prince. Nous possédons les instituts ou plutôt les mémoires qu'il écrivit. Il y mêle un récit des principales actions de sa vie à des règles qu'il trace pour l'administration des vastes régions qu'il avait conquises. Il n'est pas sans intérêt de lire les sentimens sages et libéraux sur lesquels il appuie les maximes générales de gouvernement qu'il dit avoir suivies. Mais nous pouvons juger par un fait de ce que pouvait produire son véritable système. Le chef tartare d'un toman,

(1) Lettre de Shah Rokh à l'empereur de la Chine. (*Asiatic Miscellany*, vol. Ier, p. 89.)

les commandans de mille hommes, ceux de cent, et ceux de dix, étaient dans les pays conquis officiers de justice, et en même tems agens de finance. Ces hommes de sang, à qui le maître n'avait jamais demandé que du courage et du talent militaire, devaient être des instrumens (1) peu propres à rétablir la prospérité dans des provinces désolées; mais ils faisaient ce qu'on leur demandait. Ils entretenaient par leurs cruautés l'impression de terreur qu'avaient produite les armes du conquérant, et en empêchant toute rébellion laissaient à leur roi la faculté de poursuivre ses conquêtes dans quelque autre partie du monde.

(1) Timour, dans ses *Instituts*, nous apprend qu'afin de tenir toujours suspendus entre la crainte et l'espérance les officiers qu'il avait nommés aux grandes charges, il affectait à chaque place une autre personne qu'il nomme un kotul ou successeur. Le savant éditeur de la traduction de ces *Instituts* observe que, par cette artificieuse politique, non-seulement il assura son autorité sur les provinces qu'il avait partagées à ses émirs en plaçant auprès de chacun un espion (car tel était le kotul), mais il fit que chaque province pût satisfaire deux émirs au lieu d'un. On a peine à comprendre comment pouvait réussir un système de politique qui proclamait l'existence d'un espion à l'instant même où elle le créait; il n'est pas facile non plus de concevoir comment deux hommes se trouvaient satisfaits là où leurs intérêts étaient opposés, et où la prospérité de l'un nuisait nécessairement aux succès de l'autre.

De ce qu'on vient de dire on peut conclure que Timour, quoiqu'un des plus grands guerriers qu'il y ait eu, a été aussi l'un des plus mauvais rois. Il était brave, habile et généreux, mais ambitieux, oppressif et cruel. Le bonheur d'un être humain n'était à ses yeux qu'une plume s'il se trouvait dans la balance avec l'intérêt de ce qu'il regardait comme sa gloire personnelle ; et cet intérêt il le mesurait au nombre des royaumes qu'il avait dévastés et des peuples qu'il avait détruits. Le vaste édifice de son pouvoir n'avait point de base ; il ne reposait que sur la considération individuelle de celui qui l'avait élevé : au moment où celui-ci mourut tout l'empire fut dissous. Quelques fragmens en furent saisis par ses enfans, mais ce ne fut que dans l'Inde qu'ils gardèrent un peu de tems l'autorité. Nous apercevons encore dans ce pays quelques traces presque effacées de la splendeur de la dynastie mogole. Un mannequin, soutenu par la nation anglaise, siége encore sur un trône à Delhi ; image vivante de la dégradation de ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, et belle leçon pour les ambitieux qui ont de quoi s'émerveiller en considérant à quel degré d'avilissement un petit nombre de siècles a pu réduire la postérité du grand Timour.

Timour avait laissé sa couronne à son petit-fils Peer Mahomet; mais celui-ci, lorsque son père mourut, était dans le Candahar. Khulleel Sultan, autre petit-fils, qui était présent à l'armée, obtint l'appui de plusieurs chefs puissans: il s'empara de Samarcande, capitale de l'empire. Une guerre s'ensuivit entre ces princes: elle se termina malheureusement pour Mahomet, qui fut peu de tems après mis à mort par la trahison de son propre ministre (1). Khulleel Sultan était un prince d'excellent caractère. Il paraît avoir eu plusieurs bonnes qualités, et il aurait peut-être conservé le pouvoir qu'il avait acquis, si son attachement extrême pour la célèbre Shad-ul Mulk (2), ne l'avait pas détourné des soins du gouvernement. Cette femme attrayante, qui avait précédemment vécu avec un chef tartare (3), obtint sur le prince enivré d'elle un tel empire, que toute considération était subordonnée au moindre de ses désirs. Jamais la vanité de l'ambition ne fut mieux démontrée. Les immenses trésors que Timour

(1) De Guignes.

(2) Ce nom signifie *la joie* ou *les délices du pays*.

(3) Elle était dans ce premier état l'objet de la passion du sultan Khulleel que l'on supposait l'avoir secrètement épousée; et deux fois Timour avait eu le projet de la faire mourir.

avait amassés par la conquête de près de la moitié du monde, étaient dispersés au gré des fantaisies d'une courtisane dont l'extravagance ne connaissait point de bornes. Mais cette scène de folie ne pouvait pas être de longue durée. Les chefs qui avaient porté Khulleel sur le trône furent scandalisés d'une conduite qui leur semblait dégrader le caractère d'un successeur du célèbre Timour. Leur mécontentement fut appuyé par les plaintes des femmes de haute naissance qui avaient composé le harem du feu roi, et qui voyaient avec dégoût une femme d'une naissance vulgaire et d'une réputation honteuse être placée au dessus d'elles (1). De ces divers sentimens résulta une conspiration qui finit par la ruine du malheureux Khulleel. Il fut arrêté par les conspirateurs et envoyé au pays de Kashgar. Là, au lieu de travailler à regagner sa liberté et à recouvrer son pouvoir, il employait tout son tems à écrire des vers à sa bien-aimée qui, par le revers de sa fortune, avait été exposée aux plus cruelles indignités. On raconte, en effet, qu'elle avait été conduite enchaînée dans les rues de Samarcande, et obligée de souffrir les insultes et les outrages d'une populace irritée qui, non-seule-

De J. C. 1408.
De l'H. 811.

(1) De Guignes.

ment lui attribuait divers actes d'oppression dont on avait souffert pendant le règne si court de Khulleel, mais la considérait avec raison comme la cause de toutes les infortunes de ce malheureux prince.

Sultan Shah Rokh, oncle de Khulleel Sultan, aussitôt qu'il eut connu le malheur de son neveu, partit du Khorassan pour Samarcande. Son autorité fut reconnue sur-le-champ, non-seulement dans cette ville, mais dans toute la Transoxiane; et Khulleel, ne pouvant supporter d'être séparé de l'objet de sa passion, s'empressa d'implorer la clémence de Shah Rokh. Le monarque généreux fut touché de ses peines. Non-seulement il lui confia le gouvernement du Khorassan, mais il lui rendit sa belle maîtresse. Cet aimable et faible prince mourut quelques années après dans le Khorassan; Shad-ul-Mulk, à l'occasion de cet événement, prit un parti qui a donné quelque intérêt à sa mémoire; elle se perça le cœur d'un poignard, et les deux amans furent confiés au même tombeau dans la ville de Rhé (1). De J. C. 1409. De l'H. 812.

Sultan Shah Rokh était le quatrième fils de l'émir Timour: à la mort de son père il occupait le gouvernement du Khorassan, et paraît

(1) De Guignes.

n'avoir voulu prendre part à aucune contestation relativement à la couronne de Tartarie. Cependant lorsque son neveu eut été expulsé, il s'empressa, comme nous l'avons dit, de se rendre maître de l'empire. Ce fut un prince brave et généreux, mais sans ambition; et pendant un règne de trente-huit ans nous ne trouvons aucune guerre dans laquelle il ait été engagé, si ce n'est une difficulté avec des tribus de Turkomans de l'Asie Mineure, dont Timour avait abattu le pouvoir, mais qu'il n'avait pas détruites. Depuis la mort de ce prince, elles avaient recouvré leurs possessions et étendaient leur autorité sur l'Aderbijan. Shah Rokh, dont le courage, suivant les historiens, égalait la vertu, défit Khra Yusoof en trois grandes batailles. Après la mort de ce prince turkoman, il fut encore plus heureux dans une guerre qu'il eut à soutenir contre ses fils Jehan Shah et Secunder. Le premier fut réduit à devenir gouverneur tributaire de l'Aderbijan, et le dernier s'enfuit de son pays. Mais Shah Rokh n'avait point hérité de la passion de Timour pour les conquêtes. Imitant le vertueux fils de Chenghiz (1), il désira non pas d'étendre, mais de réparer les ravages commis par son père.

(1) Octai. Voyez page 154 de ce volume.

Il rebâtit les cités de Hérat et de Merv, et ramena la prospérité dans presque toutes les villes et provinces de son empire. Il eut de plus le mérite d'encourager les savans : sa cour était brillante ; il cultiva l'amitié des princes ses contemporains. Nous trouvons dans son histoire (1) un détail fort curieux de quelques ambassades qui furent échangées entre lui et l'empereur de la Chine (2).

Sultan Shah Rokh mourut à l'âge de soixante-onze ans ; il eut pour successeur son fils Ulugh Beg, prince qui avait fait des études (3) paisibles le principal objet de sa vie ; mais il avait entièrement négligé l'art de la guerre, science plus importante que toutes les autres pour un homme de sa condition. Son sort fut cruel ; il fut battu, fait prisonnier et mis à mort par son propre fils, Abdul Lateef (4). On trouve quelque consolation à apprendre que ce prince parricide ne jouit que pendant le court espace de six mois du pouvoir qu'il avait acquis par une voie si

De J. C. 1446. De l'H. 850.

De J. C. 1449. De l'H. 853.

(1) Khondemir.

(2) *Asiatic Miscellany*, vol. Ier, p. 77.

(3) Ulugh Beg assembla tous les astronomes de son royaume; et les tables célèbres qui portent son nom furent le résultat de leurs travaux.

(4) De Guignes.

monstrueuse. Il fut tué par ses propres soldats.

Après la mort d'Ulugh Beg, nous voyons une foule de descendans de Timour qui se disputent les provinces de son empire ; et tel était le respect qu'inspirait encore aux hommes le sang du héros, que tout individu qui pouvait se vanter d'en avoir dans ses veines, trouvait quelques adhérens qui le mettaient en état d'obtenir ou un trône ou un honorable tombeau. Baber (1), petit-fils de Shah Rokh, réussit à s'établir dans le gouvernement du Khorassan et des provinces voisines. Ce prince, qui avait été très-dissipé, assura ses amis de la résolution où il était de se réformer : il fit au tombeau de l'iman Reza, à Mushed, un vœu solennel de renoncer au vin ; et pendant quelque tems il eut le courage de tenir cette sainte promesse. Mais on ne peut vaincre d'anciennes habitudes : il renouvela ses excès, et contracta une maladie qui termina ses jours.

De J. C. 1456. De l'H. 861.

Baber fut remplacé par Abou Seyd (1), arrière-petit-fils de Timour. Ce prince, qui, pendant la vie de Shah Rokh, gouvernait la ville de Shiraz et la province de Fars, à la mort de

(1) Autre que le célèbre fondateur de l'empire mogol de l'Inde.

(2) Abou Seyd était le fils de Mirza Sultan Mahomet, fils de Meeran Shah, lequel était fils de Timour.

ce monarque se rendit à la cour de son successeur. Pendant les changemens qui se présentèrent, il augmenta beaucoup son influence et son pouvoir. A la mort de Baber, il fit un effort pour obtenir l'empire (1). D'abord, il fut heureux; mais il finit par perdre la vie dans une expédition contre les Turkomans (2). Abou Seyd laissa onze fils; aucun d'eux n'a mérité qu'on fît mention de lui, excepté Oman Shaikh qui fut nommé gouverneur d'Andekan, province de Tartarie : la mémoire de celui-ci s'est conservée parce qu'il fut le père du célèbre Baber, lequel après avoir soutenu une longue et glorieuse lutte contre Shahibeg Khan Usbeg, l'ennemi et le vainqueur de sa famille, se retira dans l'Inde, où ses grandes qualités lui procurèrent un des plus puissans empires du monde. Ses descendans en ont joui pendant long-tems; ils en sont encore les souverains titulaires.

De J. C. 1468. De l'H. 873.

A la mort d'Abou Seyd, Sultan Hussein Mirza, descendant de Timour, se rendit maître de l'empire. Les grandes victoires que remporta

(1) De Guignes.

(2) Obligé de se retirer de Kavabagh parce qu'il manquait de vivres, il fut poursuivi, fait prisonnier et tué par Hussein Beg, chef des Turkomans.

ce prince sur ses nombreux compétiteurs au trône, ainsi que sur les Usbegs, lui valut le titre de Ghazee ou de *Victorieux*. Sa cour était remarquable par plusieurs hommes distingués. Le célèbre historien persan Khondemir était son sujet; et les écrits de cet auteur ont perpétué le souvenir des bonnes qualités ainsi que des triomphes de son souverain. Mais la fortune de Hussein pâlit devant celle du prince qui avait chassé Baber de ses Etats. Son fils et son successeur, le dernier de la race de Timour qui ait régné en Perse, fut forcé par les victorieux Usbegs à chercher sa sûreté dans un pays étranger (1).

De J. C. 1505. De l'H. 911.

Nous avons parlé plus haut des Turkomans de l'Asie Mineure. Ils étaient, comme on l'a dit, partagé en deux grandes tribus, les Kara Koinloo et les Ak-Koinloo, ou les tribus du *Mouton Noir* et du *Mouton Blanc*, noms qu'ils prenaient parce qu'ils portaient les figures de ces animaux sur leurs étendards respectifs. Kara Mahomet, fondateur de la première de ces

(1) Ce prince, dont le nom était Baidezunnan, trouva un asile près de Shah Ismael Sooffee, qui avait établi son pouvoir dans les parties orientales de la Perse. Il était établi à Tabreez; et lorsque l'empereur ottoman Selim prit cette ville, il l'envoya à Constantinople où il mourut.

dynasties, avait laissé ses petits Etats, dont la capitale était Van, en Arménie, à son fils Kara Yusoof; celui-ci, malgré le grand pouvoir dont il jouissait, avait été obligé de fuir devant l'épée de Timour (1). A la mort de ce conquérant il revint d'Egypte, et fut vainqueur dans une action contre Ahmed Eel Khannee, gouverneur de Bagdad, qu'il fit prisonnier et mit à mort. Après ce succès Kara Yusoof rassembla une armée de plus de cent mille hommes, et se préparait à attaquer Sultan Shah Rokh; mais il fut tout-à-coup saisi d'une maladie violente, et mourut dans un petit village près de Tabreez (2). Jamais circonstance n'a été plus propre à caractériser ce pouvoir éphémère qui repose uniquement sur des moyens militaires que ce qui se passa à la mort de ce prince. Aucun ennemi n'était dans ce voisinage; mais la perte du chef désorganisa sur-le-champ l'armée nombreuse que Kara Yusoof avait réunie; et tandis que les chefs s'occupaient de leurs propres vues, le corps de celui-ci, à qui peu d'heures auparavant ils rendaient tant d'hommages et d'obéissance, restait nu et mutilé, car on lui avait coupé les deux oreilles pour prendre les riches

De J. C. 1420. De l'H. 823.

(1) De Guignes.
(2) De Guignes.

pendans qui y étaient attachés. Ce cadavre entré en putréfaction fut enterré par un officier inférieur qu'un sentiment de pitié porta à rendre les derniers devoirs à un homme qui, une heure avant de mourir, commandait à plusieurs millions de sujets.

Ce prince fut remplacé par Secunder, lequel commença son règne en faisant mourir son frère Abou Seyd. Il fut ensuite défait, comme nous l'avons dit, par Shah Rokh, qui ajouta Rhé à ses propres Etats, et donna Tabreez à Jehan Shah, frère de Secunder. Secunder survécut peu à ces événemens. Il périt par les mains de son propre fils. Ce parricide fut soutenu par son propre oncle, Jehan Shah, qui après s'être pleinement établi dans l'Aderbijan conquit la Géorgie, une grande partie de l'Irak, le Fars tout entier et le Kerman (1). Il se proposait de porter ses armes dans le Khorassan, mais il fut forcé de retourner sur ses pas à cause de la révolte de ses deux fils à qui il avait confié les villes de Tabreez et de Bagdad. Il ne les eut pas plutôt fait rentrer dans le devoir (2),

De J. C. 1464. De l'H. 869.

(1) De Guignes.

(2) Un de ses fils, Peer Boodak Khan, qui avait pris Bagdad, défendit pendant quelque tems cette ville; mais il fut fait prisonnier et mis à mort.

qu'il fut obligé de rassembler toutes ses forces pour combattre Uzun Hussun, chef des Turkomans du Mouton Blanc, qui alors s'élevait rapidement à la fortune, et avait établi à Diarbekir une puissante principauté. Jehan Shah périt dans la première action qu'il eut à soutenir contre ce chef : son fils, Hussun Aly, qui lui succéda, ayant rassemblé de grandes forces, ne fut pas plus heureux. Ce prince, après quelques vicissitudes, fut défait et pris par Uzun Hussun qui le fit mourir ainsi que sa famille et tous ses parens. Cette cruauté a été louée par quelques historiens qui ont prétendu que le vainqueur était obligé d'agir ainsi pour venger l'honneur de sa propre maison. Secunder, fils de Kara Yussoof, fuyant devant Shah Rokh, avait par accident fait prisonnier Kara Osman, grand-père de Uzun Hussun. Il l'avait enfermé à Erzeroom où il était mort; et Secunder, lorsqu'ensuite il visita ce lieu, avait eu la barbarie de faire déterrer le corps de son ennemi afin de pouvoir lui couper la tête et l'envoyer au sultan d'Egypte. Cet horrible et brutal outrage avait produit entre les deux tribus une haine irréconciliable ; et le massacre de tous les parens ainsi que de tous les descendans de Secunder ne fut regardé que

De J. C. 1466. De l'H. 871.

comme une représaille insuffisante de l'indigne traitement qu'il avait fait aux restes de Kara Osman.

L'histoire des chefs de la tribu du Mouton Blanc présente des événemens à peu près semblables à ceux qu'on trouve dans celle de leurs rivaux. La dynastie que fonda Uzun Hussun est quelquefois nommée Bayenderee du nom d'un personnage dont ces princes prétendaient descendre. Nous pouvons dater leur premier agrandissement du règne de Timour, qui accepta les services d'un de leurs chefs, et récompensa leur valeur et leur attachement par plusieurs concessions dans l'Arménie, la Mésopotamie et l'Asie Mineure. Kara Osman (ainsi se nommait le chef dont il s'agit), après la mort de Timour, entra en guerre avec la tribu du Mouton Noir (1). Nous avons fait connaître sa destinée, ainsi que la vengeance que tira des insultes faites à son cadavre Uzun Hussun, ou Hussun le Long (2). Ce dernier prince, après avoir entièrement détruit la race de ses rivaux, s'engagea dans une guerre contre Sultan Abou Seyd. Il fut, dit-on, redevable à

(1) De Guignes.

(2) Il est souvent nommé dans l'histoire européenne Uzun Kassim.

son adresse et à son activité, plutôt qu'à son courage, de l'avantage qu'il eut sur un ennemi dont les forces étaient fort supérieures aux siennes. Les historiens observent qu'il évitait toute bataille rangée, mais qu'il harcelait continuellement ses ennemis par un genre de guerre qu'on nomme *kossackee* ou semblable aux Kossacks (1). En d'autres mots, il faisait la guerre aux vivres. Son succès fut complet; l'armée du sultan fut réduite à de tels besoins par ces mesures destructives, qu'elle fut littéralement forcée de se disperser sans avoir pu en venir à une grande affaire. Mais dans la précipitation et le désordre qui toujours accompagnent la fuite d'une troupe irrégulière, son chef tomba entre les mains de Uzun Hussun, qui par cet événement se trouva souverain d'une grande partie des Etats de la maison de Timour (2).

De J. C. 1468. De l'H. 873.

Uzun Hussun, devenu maître de la Perse, tourna ses armes vers la Turquie; mais il fut arrêté dans sa carrière de succès par le génie

(1) Les Marattes, qui sont maîtres dans cette espèce de guerre, l'appellent aussi *kossackee*; et ce terme, qui est devenu un mot de leur langue, prouve quelle est la source de leur art dans la guerre de pillage.

(2) De Guignes.

supérieur de l'empereur turc, Mahomet II, par lequel il fut défait de manière à mettre un terme à toute son ambition. Il mourut, après un règne de onze années, à l'âge de soixante-dix ans. Tous les auteurs s'accordent pour attribuer à ce prince du courage et de la sagesse. Un ambassadeur européen (1), qui résidait à sa cour, nous apprend que c'était un homme grand, mince, d'une belle et agréable tournure. Suivant la même autorité, son armée se montait à cinquante mille chevaux, dont une grande partie, au dire de cet envoyé, était d'assez médiocre qualité.

De J. C. 1478. De l'H. 883.

Depuis la mort d'Uzun Hussun jusqu'à l'élévation de Shah Ismael Suffaveah, espace de vingt-six années, il se présente peu d'événemens dignes d'être remarqués. Les fils de Hussun, ses petits-fils et ses neveux, se disputèrent ses Etats, et par leurs dissensions, non-seulement accélérèrent leur propre ruine, mais préparèrent les voies à une dynastie très-différente en son genre de toutes celles qui jusqu'alors avaient gouverné la Perse. Les habitans de ce pays étaient fatigués des guerres continuelles que se

(1) Un envoyé de Venise qui avait été député par cette république pour demander à Uzun Hussun du secours contre les Turcs.

faisaient entre eux des chefs de tribus militaires qui, aux motifs ordinaires d'hostilités, joignaient ceux qu'amènent les querelles de famille. Ils virent avec plaisir parvenir à l'autorité une race de rois que leurs habitudes comme leur origine semblaient devoir rendre étrangers aux principes de ces discordes parmi lesquelles une nation ne peut jamais jouir du plus précieux de tous les biens, la paix intérieure.

CHAPITRE XIV.

Histoire de la dynastie des Sophis depuis l'élévation de cette famille jusqu'à la fin du règne d'Abbas-le-Grand.

SHAH Ismael (1) fut le premier des monarques Sophis; il prétendait descendre de Moossah (2), le septième iman. Presque tous ses ancêtres étaient considérés comme des gens de bien : quelques-uns passaient pour des saints. Ils avaient été long-tems établis à Ardebil, où ils vivaient dans la retraite et la dévotion, cher-

(1) Dans ce récit des premiers règnes des monarques Sophis, je prends pour guide Mahomet Kumal-ebn-Ismael, qui était à la cour d'Abbas II. Quoique flatteur, cet historien est regardé comme la meilleure autorité. Il a écrit un ouvrage court, mais estimé, intitulé *Zubd-ul-Tuarikh* ou *Choix historique.*

(2) Nous trouvons dans le *Zubd-ul-Tuarikh* un état complet des ancêtres de Shah Ismael qui, suivant l'auteur, était fils de Sultan Hyder, fils de Juneyd, fils de Shaikh Ibrahim, fils de Khaujah Aly, fils de Sudder-u-Deen, fils de Shaikh Suffee-u-Deen Ishack, fils de Jubreel, fils de Shaikh Salah, fils de Shaikh Kuttub-u-Deen, fils de Shaikh Salah-u-Deen, fils de Russheed, fils de Mahomet-ul-Hafiz, fils de Aiwuz-ul-Khaus, fils de Firoze Shah Zereen-Kullah, fils de Syud Mahomet d'Arabie, fils de Syud Aboul Kassim, fils d'Aboul Kassim Humza, fils de Moossah Kazim, le septième iman.

chant à s'attirer des disciples et à se faire une réputation qu'ils affectaient de mépriser. Le premier personnage de cette maison qui obtint une grande considération, fut Shaikh Suffee-u-Deen (1), de qui cette dynastie a pris le nom de Sophis. Il eut pour successeur Sudder-u-Deen (2) qui, aussi bien que ses descendans immédiats, Khaujah Aly, Juneyd et Hyder, acquit la plus grande réputation de sainteté. Des rois contemporains visitèrent, assure-t-on, la cellule de Sudder-u-Deen. Le grand Timour vint aussi le voir, et demanda quelle faveur il pouvait accorder à ce saint homme. « Mettre en liberté les prisonniers que vous avez amenés de la Turquie (3) », fut la noble et pieuse réponse de l'homme religieux. Le conquérant

(1) Suffee-u-Deen signifie la *pureté de la foi.* On a controversé sur le point de savoir si le nom de Suffee, comme il est appliqué à ce personnage, était un nom propre, ou si c'était une expression employée pour désigner son caractère religieux comme Sooffee (Sophi). Ce peut avoir été l'un ou l'autre : les deux mots Suffee et Sooffee ont la même racine, Sufa, qui veut dire *net, pur;* et, comme par cela seul la question ne peut jamais être résolue, il est inutile de la discuter. Il n'y a aucun doute que Suffee-u-Deen ne fût un Sooffee (Sophi), ou *dévot philosophique;* mais le nom qu'il portait n'est nullement nécessaire pour prouver ce fait.

(2) On l'appelle souvent Sultan Sudder-u-Deen. Ce dernier nom signifie *le prééminent de la foi.*

(3) L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* observe que lorsque Shaikh

lui accorda l'objet de sa demande ; et les tribus reconnaissantes, lorsqu'elles eurent recouvré leur liberté, se déclarèrent les disciples dévoués de celui à qui elles la devaient (1). Leurs enfans se crurent obligés à garder la foi de leurs pères; et les descendans des captifs de Timour, devenus les soutiens de la famille de Suffee, mirent le fils d'un solitaire en état de monter sur un des premiers trônes du monde. L'histoire ne présente nulle part une obéissance appuyée sur de plus justes motifs, ni une autorité qui ait eu une plus noble origine.

Khaujah Aly, après avoir visité la Mecque, alla en pélerinage à Jérusalem. Il mourut dans cette ville, et l'on y montre encore son tombeau, comme celui du Shaikh (2) de Perse (3). Son

Suffee mourut, Sudder-u-Deen lui succéda. Les puissances du tems, ajoute-t-il, venaient témoigner leur respect à ce saint homme. De ce nombre fut l'émir Timour qui engagea Sudder-u-Deen à lui demander quelque faveur. Le saint le pria de relâcher les prisonniers qu'il avait amenés de Room (la Turquie). Timour fit ce qu'il désirait. Il ne paraît y avoir aucune raison pour douter de l'exactitude de cet écrivain, quoique d'Herbelot et sir W. Jones appliquent cette anecdote à Suffee-u-Deen, qui est toujours représenté comme un personnage d'une piété extraordinaire et d'une grande réputation.

(1) Mirkhond et *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Il est souvent appelé Shaikh Aly : Shaikh et Khaujah sont des termes de respect.

(3) *Zubd-ul-Tuarikh.*

petit-fils Juneyd prit le manteau sacré (1) après la mort de son père (2); et ce saint homme fut suivi d'une si grande foule de disciples que Jehan Shah, le chef de la tribu de Kara Koinloo (du Mouton Noir), qui alors gouvernait l'Aderbijan, s'effraya de leur nombre. Il les bannit d'Ardebil. Juneyd alla ensuite au Diarbekir, et y fut reçu avec le plus vif intérêt par le chef de ce pays, Hussun, dont nous avons donné l'histoire, et qui est devenu si célèbre sous le nom d'Uzun Hussun. Ce prince regarda comme un honneur de se lier par mariage avec le saint homme; il donna sa sœur à

(1) Les manteaux ou vêtemens mouchetés que portent les ascétiques, ou prédicateurs suffites, ont toujours été dans l'Orient les objets d'une vénération religieuse. Le legs du manteau est dans la vérité le mode par lequel ces saints hommes transfèrent à leurs successeurs l'empire sur leurs disciples: leur pouvoir est fondé sur leur caractère sacré, et celui-ci repose sur leur pauvreté et le mépris des biens de ce monde. Leur manteau est en général tout leur avoir; ainsi, le transférer à quelqu'un, c'est le déclarer son héritier. Quelques-uns de ces manteaux durent depuis plusieurs siècles; leur valeur augmente en raison de leur vétusté; ils deviennent des reliques qui sont presque adorées; celui qui les possède n'est pas sans envieux; et tel a plusieurs disciples ou sectateurs qui ont plus de respect pour le manteau taché et déchiré que pour celui qui le porte.

(2) Le père de Juneyd était Shaikh Ibrahim; mais on dit peu de chose de lui, si ce n'est qu'il était un homme pieux.

Juneyd. Mais ni cette alliance, ni le nombre et l'influence de ses sectateurs, ne purent mettre le religieux banni à même de se rétablir dans Ardebil. Trompé dans cet espoir par la politique jalouse de Jehan Shah, il alla avec ses disciples au Shirwan. Peu après, blessé par une flèche dans un combat contre les troupes de cette province (1), il mourut. Son fils Sultan Hyder (2) lui succéda. Hyder était d'une haute naissance par sa mère, sœur d'Uzun Hussun; et sa conduite montrait qu'il avait un sentiment aussi vif des devoirs que lui imposait son origine guerrière, que de ceux qu'il avait à remplir comme descendant d'une famille de saints. Son oncle Uzun Hussun qui, en renversant Jehan Shah et le sultan Abou Seyd, était devenu le souverain de toute la Perse, lui donna sa fille (3) en mariage. Il eut de cette princesse

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Les grands titres de sultan et de shah étaient souvent pris par des hommes religieux qui prétendaient, à raison de leur sainteté, posséder un royaume céleste.

(3) Le nom de cette princesse, suivant les auteurs mahométans, était Aulum Shoach ou *la lumière du monde*; mais nous apprenons d'un écrivain européen qui vivait dans le même tems qu'elle avait le nom de Marthe, et qu'elle était fille d'Uzun Hussun et d'une dame chrétienne nommée Despina, fille de Calo Joannes, roi de Trébizonde. (Purchas's *Pilgrims*, vol. V, p. 382.)

trois fils, Sultan Aly, Ibrahim Mirza et Sultan Shah Ismael. L'aîné étant devenu majeur, Hyder assembla tous ses sectateurs, et dans l'intention de venger la mort de son père attaqua Shirwan; mais la tentative ne fut pas heureuse : il fut défait et tué par le gouverneur de cette province (1). Les restes du martyr (car ce fut ainsi qu'on désigna le prêtre guerrier) furent enterrés à Ardebil. Il fut reconnu comme saint, et son tombeau devint un lieu de dévotion pour ses partisans.

Sultan Aly fut proclamé successeur de son père; mais lui et ses frères furent arrêtés à Ardebil par Yakoob, un des descendans de leur grand-père Uzun Hussun, lequel, jaloux des nombreux disciples qui se rendaient à Ardebil, envoya ces prisonniers à la montagne-forteresse d'Istakhr dans le Fars, où ils restèrent détenus pendant plus de quatre ans. Enfin profitant de l'anarchie qui suivit la mort de Yakoob, ils vinrent à bout de s'évader, et s'enfuirent à Ardebil où ils furent joints par plusieurs de leurs adhérens; mais avant d'avoir pu rassembler une force suffisante, ils furent attaqués, et Sultan Aly fut tué: ses frères s'en- De J. C. 1492. De l'H. 906.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

fuirent déguisés à Ghilan où Ibrahim Mirza mourut.

Ismael, troisième fils d'Hyder, à l'époque de ces événemens, était encore enfant : nous ne connaissons aucune particularité de sa vie, antérieure à son âge de quatorze ans, tems auquel il se mit lui-même à la tête de ses partisans, et marcha contre le grand ennemi de sa famille, le maître du Shirwan (1) qu'il défit. Alwund-Beg, fils de Yakoob-Beg, prince de la dynastie de Ak Koinloo (du Mouton Blanc), apprit avec inquiétude cet événement. Il se hâta d'aller avec toutes les troupes qu'il put rassembler au devant du jeune guerrier; mais son armée n'eut pas un meilleur sort que les troupes du Shirwan : le prince triomphant, qui par ces deux victoires s'était rendu maître de toute la province d'Aderbijan, établit sa résidence dans la ville de Tabreez. L'année suivante il s'avança dans l'Irak, où il eut une grande bataille près de Hamadan contre le sultan Moorad, autre prince de la famille de Ak Koinloo qu'il vainquit aussi. Ce succès l'eut bientôt rendu maître de toute cette province, et dans moins de quatre ans, depuis l'époque où il avait quitté Ghilan, le fils

De J. C. 1500. De l'H. 906.

De J. C. 1502. De l'H. 908.

(1) Le titre de ce chef était Shirwan Shah, ou *roi de Shirwan*.

du pieux Hyder se trouva souverain, reconnu de tout le royaume de Perse.

Shah Ismael, comme on l'a remarqué, trouvait un grand avantage à n'être pas né chef d'une tribu : sa famille n'était pour aucune autre un objet d'hostilité, et sa maison était regardée par presque tous ses sujets avec des sentimens de considération et de vénération religieuse. Les plus célèbres de ses ancêtres étaient Sophis ; et il partageait sans contredit toutes les opinions et tous les dogmes de cette secte de déistes philosophiques. Mais il fallait que les saintes extases auxquelles ils se livraient eussent pour la masse de leurs adhérens un objet plus facile à saisir que la divinité. Celui qu'ils avaient choisi était leur ancêtre Aly, le compagnon, le neveu et le gendre du prophète. Dans l'histoire d'Aly, telle que l'admettent les Persans, il y avait quelque chose de très-propre à toucher les plus nobles sentimens du cœur humain. Il est aisé de concevoir que ses partisans fussent transportés d'admiration et d'enthousiasme pour un jeune homme qui, après avoir été à quatorze ans le premier converti du prophète, avait déployé dans tout le cours de sa vie une constance inébranlable dans des opinions que si jeune il avait embrassées.

Il était naturel de s'intéresser à un guerrier qui, supérieur à tous en courage, et ne cédant en zèle à personne, était chéri par son oncle qui lui avait donné sa fille favorite, et le destinait à être son successeur. Malgré tant de titres, privé pendant long-tems d'une hérédité qui semblait de toutes manières lui appartenir, il s'était soumis avec patience à l'injure que lui faisait l'élévation successive des trois premiers héritiers du prophète Aboubeker, Omar et Osman, plutôt que de tirer son épée, la terreur des infidèles, contre les vrais croyans qui, malgré leur erreur, étaient encore les partisans de la foi qu'il partageait.

Quoique Aly fût à la fin parvenu au califat, il n'avait joui que peu de tems de cette dignité. Jaloux de prévenir toute division entre les *fidèles*, il avait consenti à soumettre ses prétentions à la décision d'un ennemi artificieux; et il fut par fraude dépouillé du pouvoir avant de périr sous le poignard d'un assassin. Les injustices qui lui avaient été faites avaient produit de bonne heure des divisions parmi les Mahométans. Elles s'augmentèrent par les malheurs qu'éprouva son fils Hussein qui, trompé par les promesses de ses partisans, fit une tentative pour s'emparer de l'autorité. Il périt mi-

sérablement dans les plaines sablonneuses de Kerbelah. Un sort plus cruel était réservé à son frère Hussun : il mourut empoisonné par la femme qu'il aimait, et que l'avarice et l'ambition conduisirent à servir d'instrument à la haine de ses plus implacables ennemis.

Depuis que ces événemens avaient eu lieu, il y avait toujours eu une secte qui, soutenant les droits d'Aly et de ses enfans, s'adressait à eux dans ses prières, et maudissait en secret ceux par qui ils avaient été opprimés. Mais le grand pouvoir des sunnites ou mahométans orthodoxes avait comprimé ces sectaires sur qui souvent étaient tombées les plus cruelles persécutions. Les ancêtres de Shah Ismael avaient appris à leurs partisans les dogmes de cette secte. Aly était le nom sacré qu'ils invoquaient continuellement ; les injures qu'il avait souffertes étaient l'objet de leurs plus intimes pensées; et la haine que ces sentimens excitaient contre ses ennemis s'étendait naturellement aux hommes qui avaient continué à respecter et à honorer des noms que la secte avait en horreur. Cette active et invincible haine contre tous les sunnites, c'est-à-dire contre toutes les personnes qui admettaient comme supérieurs les droits des trois califes prédé-

cesseurs d'Aly, était aux yeux du disciple de la famille de Suffee la mesure de son zèle pour la foi nouvelle qu'il avait adoptée : et le nom même de sheah (shiite), qui signifie un sectaire, et que ses ennemis lui donnaient par forme de reproche, devenait pour lui un titre d'honneur par lequel il se regardait comme engagé à rester dans un état d'hostilité éternelle contre les adhérens des ennemis d'Aly. Aucune disposition n'était plus propre à favoriser la grandeur de la Perse comme royaume indépendant. Cette ferveur religieuse devint une flamme qui échauffa à la fois toutes les ames ; et ce puissant mobile d'action, pendant toute la durée de son activité, opéra presqu'avec la même force que le noble patriotisme connu seulement des nations auxquelles il a été donné de vivre sous un gouvernement juste, libre et légitime.

Ismaël profita habilement de l'enthousiasme de ses disciples pour nourrir des sentimens si utiles à la grandeur politique de l'empire qu'il avait à gouverner. Les sept tribus turques (1)

(1) Les noms de ces tribus étaient les Oostajaloo, les Shamloo, les Nikalloo, les Baharloo, les Zulkudder, les Kujur et les Affshar. Chacune d'elles, suivant le manuscrit persan où j'ai pris leurs noms, avait sept tribus subordonnées ; cette expression probablement ne se rapporte pas aux eels ou tribus, mais bien aux teerahs ou branches subordonnées.

qui avaient été les principaux instrumens de sa gloire et de ses succès furent distinguées par un habillement particulier. Elles eurent un bonnet rouge, ce qui leur fit donner le nom turc de Kuzel-bash ou *Têtes-d'Or,* qui a passé à leur postérité. Leurs épées, par ces distinctions, se trouvèrent consacrées à la défense de la religion shiite, et le sentiment de cette obligation a survécu à l'existence de la famille par laquelle il avait été inspiré.

Il serait fastidieux d'entrer dans un détail exact des actions d'Ismael. Pendant quelques années après son élévation au trône, il fut occupé à soumettre les provinces de Perse qui résistaient encore à son autorité. Ce but une fois atteint, il attaqua et prit Bagdad et le territoire environnant. Dans l'année qui suivit cette conquête, il rencontra dans le Khorassan les Usbegs, les défit et tua leur chef Shahibeg Khan. Cette victoire lui assura la possession complète de cette grande et importante province. Il se rendit ensuite à Bulkh qu'il soumit aussi et retourna alors à la ville de Koom. Il n'avait joui que d'un moment de repos, lorsqu'il fut appelé à la défense du Khorassan qui était de nouveau envahi par les Usbegs. Ceux-ci néanmoins furent encore défaits; et Ismael,

De J. C. 1508. De l'H. 914.

De J. C. 1511. De l'H. 917.

en laissant dans cette partie de ses Etats quelques portions de ses plus braves troupes, prit le meilleur moyen de se garantir contre de nouvelles incursions (1).

De J. C. 1514. De l'H. 920.

Jusqu'à cette époque, Ismael avait été heureux; mais il eut alors à combattre un puissant ennemi. Sultan Selim (2) s'avançait de Constantinople vers la Perse à la tête d'une armée nombreuse et bien disposée. Une action eut lieu sur les frontières de l'Aderbijan; le monarque persan y fut entièrement défait. Entre autres officiers d'un haut rang, Meer Syud Sheriff, le Sudder-ul-Suddoor (3) ou principal pontife

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Suivant les historiens turcs, Selim proclama comme une guerre religieuse son expédition contre Ismael; et ce royal saint des Perses est souvent nommé dans leurs livres Shytan-Kooli ou *Esclave du Diable.*

Le chevalier d'Ohsson, dans son savant ouvrage sur la religion mahométane, donne une copie de la lettre que Sultan Selim adressa dans cette occasion à Shah Ismael. C'est un écrit arrogant et ingénieux. Le style hautain du monarque fut soutenu par les ulémas turcs, qui dans les fetfas publiés par lui au commencement de cette guerre, déclarent qu'il y a plus de mérite à tuer un shiite persan qu'à détruire soixante-dix chrétiens. (*Empire ottoman* de d'Ohsson.)

(3) Cette place n'était jamais donnée qu'à un syud, c'est-à-dire au descendant de la famille du prophète. La personne qui l'occupait se trouvait à la tête de l'établissement ecclésiastique de l'empire; et pendant toute la durée de la dynastie

du royaume, y fut tué. Ismael, qui avait considéré qu'une victoire remportée dans cette occasion serait comme le complément de sa gloire, tenta pour atteindre ce but tout ce que pouvait faire la valeur la plus obstinée. Les auteurs persans prétendent que les canons de Selim avaient été liés ensemble pour empêcher la charge de la cavalerie persane, et que le sabre du prince qui la commandait coupa la grande chaîne par laquelle ils étaient joints; mais tout fut inutile, la journée fut irrévocablement perdue. L'effet d'un si grand revers sur l'imagination vive d'Ismael fut profond et durable : jusque-là il avait montré une humeur gaie; jamais depuis il ne put même sourire.

Le prince turc ne recueillit de sa victoire d'autre fruit que la gloire d'avoir défait Ismael et le pillage du camp des Persans. Le défaut de vivres l'obligea à se retirer; et les grands préparatifs qu'il fit plus tard pour conquérir la Perse furent par le fait dirigés contre les Egyptiens et les Circassiens. La mort de ce prince, qui eut lieu quelque tems après, encouragea

De J. C. 1519. De l'H. 926.

des Sophis, on lui accordait un grand pouvoir. Son titre de Sudder-ul-Suddoor peut se traduire par ces mots : *Le plus éminent parmi les ministres.*

Ismael à passer l'Araxes et à attaquer la Géorgie qu'il soumit ; mais ce fut la dernière de ses conquêtes : il mourut à Ardebil (1) où il était allé en pélerinage visiter le tombeau de son père.

De J. C. 1523. De l'H. 930.

Les Persans parlent avec transport du beau caractère d'Ismael : ils ne le considèrent pas seulement comme le fondateur d'une grande dynastie, ils voient en lui la personne à qui l'on doit l'établissement de cette foi particulière dont ils se glorifient comme d'une religion nationale ; il est appelé dans leurs histoires Shah Sheah (2) ou le *roi des Sheahs* (Shiites), désignation qui fait voir combien on chérit sa mémoire : quoiqu'il n'ait pas précisément droit à ces éloges extrêmes, il fut certainement un habile et vaillant prince. Durant toute

(1) Ce prince mourut le lundi 19 du mois de rejeb, A. H. 930. Il laissa quatre fils (Tamasp, Sam Mirza, Baharam Mirza et Ilkab Mirza) et cinq filles.

(2) Un voyageur européen, qui dans ces tems parcourut la Perse, nous dit que ses sujets le regardaient comme un saint, et faisaient usage de son nom dans leurs prières. Plusieurs dédaignaient de porter une armure lorsqu'ils combattaient sous Ismael ; et tel était l'enthousiasme de ses soldats dans leur foi nouvelle, qu'ils avaient coutume de découvrir leur sein devant leurs ennemis, et de provoquer la mort en criant *sheah*, *sheah*, pour faire connaître la sainte cause en faveur de laquelle ils combattaient. Purchas's *Pilgrims*, vol. V, page 384.

sa vie, il n'éprouva qu'une défaite ; encore doit-on penser qu'un grand parc d'artillerie, et des connaissances plus avancées dans l'art de la guerre, que Sultan Selim avait acquises par ses rapports avec les nations européennes, furent les causes principales de l'avantage que celui-ci remporta contre le brave Ismael.

Tamasp succéda à son père à l'âge de dix ans, et tomba ainsi naturellement entre les mains de ses ministres. Il était à peine monté sur le trône qu'il fut enveloppé dans une guerre contre Obeid Khan, chefs des Usbegs. Mais nous le voyons forcé de quitter le Khorassan où il était allé pour faire face à ce monarque, et de revenir à sa capitale de Kazveen, où le rappelait une violente division entre deux des tribus Kuzel-bash. Leurs querelles, à cette époque, menaçaient de troubler la tranquillité intérieure du royaume. La présence du prince apaisa l'altercation ; et il s'empressa de retourner au Khorassan où l'un de ses généraux qu'il avait laissé pour tenir en échec les Usbegs, avait été complètement défait. L'armée royale rencontra l'ennemi entre les villes de Jam et de Mushed, et lui fit subir une défaite signalée. Tamasp ensuite alla à Bagdad, dont le gouvernement avait été usurpé par Zulfekar

De J. C. 1523. De l'H. 930.

De J. C. 1525. De l'H. 932.

Khan, chef de la tribu kurde (1) de Kulhoor, qu'il prit et fit mourir.

Les armes du jeune roi étaient heureuses contre l'étranger; mais la paix du royaume au commencement de son règne paraît avoir été continuellement troublée par la jalousie, l'ambition, et la violence des chefs Kuzel-bash qui, pendant la minorité de leur souverain, avaient tous les mêmes prétentions au pouvoir. La tribu de Shamloo (2) eut un jour une contestation avec celle de Tukuloo, et en poursuivit le chef, Jehan Sultan, de manière qu'il fut obligé de chercher un asile dans les tentes du roi : un conflit s'ensuivit avec la garde royale, et Hussein Khan Shamloo y fut tué. Encouragée par la mort de ce chef, toute la tribu de Tukuloo se prépara à attaquer celle de Shamloo, et ne voulut écouter à aucun accommodement à moins que le jeune prince ne fût confié à ses soins, ou, en d'autres mots, à moins que le chef de cette tribu ne devînt, par la possession de sa personne

(1) Cette tribu, qui est à présent établie près de Kermanshah, est encore très-nombreuse.

(2) Ce terme est un composé de Sham (Syrie) et de loo (fils) : il veut dire *fils de la Syrie*, et cette signification vient à l'appui du fait que c'est une de ces tribus que Timour emmena prisonnières en Perse lorsqu'il vainquit Bayezeed.

royale, le véritable maître de la Perse. Tamasp, qui était âgé de seize ans, entendant cette insultante proposition, ne put déguiser son indignation. Il invita tous les soldats de son armée à sauver à leur roi la honte de devenir le prisonnier d'une insolente et ambitieuse tribu. L'appel réussit : presque tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à soutenir leur prince. Profitant de la chaleur qu'ils montraient pour sa cause, il donna ordre qu'on fît contre la tribu de Tukuloo une attaque générale ; et quoique cette troupe fût nombreuse et brave, elle fut bientôt écrasée. Grand nombre de ceux qui la composaient furent tués ; le reste se vit forcé de chercher son salut dans la fuite.

Les Usbegs, prenant avantage des divisions intérieures de la Perse, envahirent le Khorassan : ils investirent Hérat de si près pendant dix-huit mois, que ses malheureux habitans furent réduits à manger leurs chiens et leurs chats ; mais Tamasp marcha à leurs secours, et le chef abandonna le siége, se retirant avec précipitation en Tartarie. Peu de tems après, la tranquillité de l'empire fut menacée d'un danger plus sérieux. Soliman, empereur turc de Constantinople, invité par un ancien chef de l'Aderbijan et par quelques nobles Persans mé-

De J. C. 1530. De l'H. 937.

De J. C. 1532. De l'H. 939.

contens, entra dans ce royaume, où après avoir conquis tout le territoire situé à l'ouest de l'Araxes, les provinces d'entre le Tigre et l'Euphrate, et une partie du Kurdistan, il assiégea Tabreez qui fut forcée de se rendre. Animé par ce rapide succès, il marcha vers Sultaneah, et aurait de même réduit cette ville si la grande rigueur de la saison ne l'avait obligé à se retirer. Il se rendit à Bagdad qui, à son approche, fut évacuée. L'année suivante il entra de nouveau en Perse, mais il fut bientôt obligé de se retirer dans ses Etats. Le monarque persan, qui jusqu'alors s'était tenu sur la défensive et avait évité toute affaire, au moment où Soliman se retira, commença à agir plus activement. S'avançant en Arménie, il força l'armée des Turcs à venir (1) défendre leurs nouvelles conquêtes, que presque toutes ils furent obligés d'abandonner.

De J. C. 1534. De l'H. 941.

Une révolte de Sam Mirza, prince du sang royal, jeta le Khorassan dans la confusion ; et Obeyd Khan Usbeg, dont les invasions dans cette contrée paraissent avoir été périodiques, se rendit maître de Hérat ; mais, à l'approche de Tamasp, il pilla cette belle ville et se retira avec un immense butin au-delà de l'Oxus. Le

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

roi continua sa marche vers le Candahar; et Sam Mirza, qui avait pris possession de cette capitale, s'enfuit à son approche. Le gouvernement de ce pays et de la province qui en dépend, fut confié à Peer Boodak Khan Kujur (1) qui, l'année suivante, rendit cette place à Kameran Mirza, fils de Baber, empereur régnant de Delhi. De J. C. 1536. De l'H. 943.

Le règne de Tamasp doit une grande partie de sa célébrité à l'accueil hospitalier et vraiment royal qu'il fit à l'empereur Hoomayoon, lorsque ce monarque, obligé de fuir de l'Inde, vint chercher un asile dans ses Etats. Les Persans, dans tous les siècles, se sont fait une gloire de leur hospitalité; et la vanité de chaque individu se croit intéressée à soutenir, par sa conduite, les prétentions de son pays à la supériorité sur les autres contrées dans l'exercice de cette vertu nationale. L'arrivée du fugitif Hoomayoon offrait une occasion remarquable de déployer cette noble disposition; et nous ne connaissons aucun exemple d'un roi malheureux qui ait été si noblement accueilli, si généreuse- De J. C. 1543. De l'H. 950.

(1) C'est la première mention que je trouve dans l'histoire de Perse d'un noble de cette tribu de Kujur, qui occupe aujourd'hui le trône de ce pays.

ment traité et si efficacement secondé. Tous les moyens du royaume furent mis en œuvre pour faire honneur au royal hôte, et ils furent aussi libéralement employés pour le replacer sur son trône. Tamasp mérita les éloges que sa conduite en cette occasion obtint des nations les plus éloignées; mais il dut personnellement être encore plus flatté des applaudissemens de ses sujets, dont chacun se fit personnellement honneur de la munificence hospitalière avec laquelle le prince avait traité l'empereur fugitif de Delhi.

Ilkhas, frère de Tamasp, s'était révolté sur un bruit faussement répandu de la mort de ce souverain. Il se soumit; mais plus tard ses craintes le portèrent à fuir en Turquie où il contracta une alliance avec l'empereur de Constantinople; ce qui encouragea Soliman à faire en Perse une nouvelle invasion. Ilkhas avait beaucoup d'amis; et le danger aurait pu être sérieux s'il avait pu rester uni avec Soliman, ce que heureusement pour Tamasp il ne sut pas faire. Il s'était avancé jusqu'à Ispahan: déjà l'armée turque avait occupé tout l'Aderbijan, lorsque, grâce à leur mésintelligence, les affaires du prince régnant se trouvèrent

De J. C. 1547. De l'H. 654.

tout-à-coup retablies. Soliman tenta de s'emparer de la personne d'Ilkhas, qui s'enfuit et se réfugia dans le Kurdistan : il y réclama la protection d'un des principaux chefs de la province, lequel, bientôt après, gagné par une forte somme, le remit aux mains de son frère justement irrité, par qui il fut jeté dans une prison : quelque tems après (1) on annonça qu'il avait terminé sa vie.

La guerre avec la Turquie continua encore pendant quelques années après cet événement; mais elle offrit peu de circonstances remarquables. Tamasp soumit la Géorgie, et prit quelques villes peu considérables dans l'Asie Mineure (2); mais il recula lorsque l'empereur turc s'avança sur les bords de l'Araxes. Ses ennemis cependant ne tardèrent pas à se re-

(1) Il mourut en moins d'une année après son emprisonnement, et l'on supposa qu'il avait été mis à mort. Le chef qui l'avait livré était Surkhab-beg-Waly, de Andelan ; sa capitale était Shaher-zour. Il prétendit avoir négocié entre les deux émirs un arrangement par lequel Tamasp convenait de confier le gouvernement de Shirwan à Ilkhas ; mais la mort de ce dernier et la pension de mille tomans que Surkhab toucha régulièrement de la trésorerie royale, font assez connaître quel était le caractère de cette honteuse transaction.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

tirer; et l'appui que les malheureux Géorgiens avaient prêté aux Turcs irrita si fort le roi de Perse, qu'il ravagea de nouveau toute cette province, et emmena captifs trente mille de ses habitans.

De J. C. 1552. De l'H. 960.

L'anarchie qui régnait alors dans l'empire turc (1) donna du répit à la Perse; elle fut favorable à l'âge ainsi qu'à l'indolence de Shah Tamasp qui avait alors fixé sa résidence dans sa capitale de Kazveen et abandonné à ses généraux la conduite de ses armées. Bayezeed, un des fils de l'empereur Soliman, était venu près de lui chercher un asile, et d'abord en avait été bien traité. Mais la mauvaise conduite de ce prince et celle de ses serviteurs obligèrent le roi de Perse à changer de procédés; et non-seulement il le fit arrêter, mais il le renvoya à son père. Une paix déjà convenue entre ce prince et Tamasp fut confirmée par cette circonstance. Dans les vingt dernières années du règne de Tamasp, les principaux événemens que rapportent ses historiens, sont d'une part les invasions périodiques du Khorassan par les

De J. C. 1560. De l'H. 968.

(1) Soliman Ier, dupe des artifices d'une de ses femmes, était devenu l'assassin de ses propres enfans. Son injustice et sa cruauté avaient conduit plusieurs provinces à se révolter.

Tartares Usbegs, et de l'autre les ravages d'une famine (1) si terrible, dit-on (2), que les hommes devenus des cannibales se mangeaient les uns les autres. Le pays fut aussi, dans quelques parties, affligé de la peste; et dans la ville d'Ardebil seule trente mille personnes périrent de cette fatale maladie. De J. C. 1571. De l'H. 979.

Tamasp mourut âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné plus de cinquante-trois. Ce prince était bon et généreux. Il semble n'avoir manqué ni d'esprit ni de prudence; et s'il ne fut pas distingué par de grandes qualités, il n'eut non plus aucun vice remarquable. Dans les premiers tems de sa vie il eut probablement à se reprocher quelques excès; mais à l'âge de vingt-neuf ans il fit une pénitence publique (3), et ordonna de détruire les cabarets dans tous ses Etats. L'attachement extrême de ce prince pour la religion se montra dans sa conduite à l'égard d'un négociant anglais, accrédité par De J. C. 1576. De l'H. 984.

(1) Les écrivains persans les plus graves nous apprennent que cette famine fut adoucie par les pluies du ciel. Il tomba, suivant ces auteurs, une substance qui ressemblait à de petits grains de froment; et cette substance, lorsqu'elle était mêlée avec une petite portion de farine, formait un aliment très-nourrissant.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(3) *Zubd-ul-Tuarikh.*

une lettre de la reine Elisabeth (1). Cette grande et active princesse cherchant à étendre le commerce de son royaume, engagea M. Anthony Jenkinson à visiter la cour de Perse; suivant un écrivain anglais on lui envoya une paire de

(1) La lettre de la reine était en latin et en anglais; elle contenait ce qui suit :

« Elisabeth, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre, etc. » Au très-puissant et très-victorieux prince le grand Sophi, » empereur des Perses, des Mèdes, des Parthes, des Hircaniens, des Caramaniens, des Margiens, des peuples de deçà » et delà de la rivière du Tigre, et de tous les hommes et » nations entre la mer Caspienne et le golfe Persique, félicitations et très-heureux accroissement en toutes prospérités. » Par la bonté du Dieu tout-puissant, il est ordonné que ces » peuples, que non-seulement le grand éloignement des terres » et l'invincible largeur des mers, mais aussi la différence des » lieux, séparent et divisent le plus des uns des autres, puissent néanmoins, au moyen de bonnes recommandations par » écrit, se communiquer réciproquement non-seulement les » pensées conçues ou délibérations prises, et les gracieux offices de l'humanité, mais aussi plusieurs avantages d'une » mutuelle intelligence : pourquoi et attendu que notre féal » et amé serviteur Anthony Jenkinson, porteur de nos présentes lettres, est décidé, par notre permission, faveur et » grâce, à sortir de notre royaume, et, avec l'aide de Dieu, » à voyager même en Perse et autres juridictions, nous jugeons à propos, et de notre bonne faveur, de seconder et » avancer ce très-louable projet; et cela d'autant plus volontiers que cette sienne entreprise n'est fondée que sur une » honnête intention d'établir un commerce de marchandises » avec vos sujets et avec d'autres étrangers trafiquant dans

pantoufles du roi, afin que les pieds d'un chrétien ne profanassent pas le tapis sacré du saint monarque ; et lorsque Jenkinson parut en sa

» vos royaumes. Pourquoi nous avons trouvé bon et d'écrire » à votre majesté, et aussi de la prier de daigner, à notre re- » quête, accorder à notredit serviteur de bons passeports et » sauf-conduits, par le moyen desquels il puisse lui être loi- » sible et légitime de, avec ses familiers, serviteurs, porteurs » de marchandises et denrées quelconques au travers de vos » royaumes, domaines, juridictions et provinces, librement » et sans empêchement, voyager, aller, passer, repasser et » rester si long-tems qu'il lui plaira, en revenir quand lui ou » les siens le trouveront bon. Si ces saints devoirs de bienveil- » lance et bons offices d'humanité naturelle peuvent être vo- » lontairement conclus, sincèrement embrassés et fermement » observés entre nous et nos royaumes et sujets, alors nous » espérons que le Dieu tout-puissant permettra que de ces » petits commencemens sortent par la suite des choses de plus » grande importance et pour nos biens et honneurs, et aussi à » la grande commodité et avantage de nos peuples. Ainsi soit-il » connu que ni la terre, ni les mers, ni les lieux, n'ont autant » de force pour nous séparer, que la divine disposition de » l'humanité naturelle et de la bienveillance mutuelle en ont » eu pour nous rapprocher. Puisse Dieu accorder à votre ma- » jesté une longue et heureuse félicité sur la terre et un bon- » heur éternel dans le ciel! Donné en Angleterre, dans notre » fameuse ville de Londres, le 25e jour du mois d'avril, dans » l'année de la création du monde 5523, et de notre seigneur » et dieu Jésus-Christ 1561, et de notre règne le 3e. » (Hakluyt's *Voyages*, vol. Ier, p. 381.)

(1) L'usage en Perse est et a toujours été de manger et de coucher sur le même tapis sur lequel on s'asseoit. On tient

présence, la première question que lui fit Tamasp ne fut pas relative à sa mission, mais bien à la religion de l'ambassadeur, savoir, s'il était gaur ou infidèle ou bien mahométan. L'Anglais répondit qu'il n'était ni infidèle, ni mahométan, mais chrétien ; et il ajouta qu'il considérait le Christ comme le plus grand des prophètes. Le monarque vers qui il était envoyé répondit qu'il n'avait point besoin du secours des infidèles, et lui donna ordre de sortir, ce qu'il fit. Comme il s'éloignait, un homme le suivit depuis la salle de l'audience jusque hors de l'enceinte de la cour en répandant du sable partout où il avait passé. Cette action ne pouvait avoir pour but que de faire voir quelle idée avait le prince mahométan de l'impureté de ce personnage à qui il avait permis de l'approcher.

Shah Tamasp laissa une nombreuse famille. Son cinquième fils, Hyder Mirza, était son favori, et avait été gardé à sa cour tandis que les autres princes étaient ou enfermés ou employés

donc ces tapis parfaitement propres ; et il est ordinaire pour tout le monde de laisser au seuil de la porte ses souliers, sandales ou bottes, et de mettre à ses pieds une paire de pantoufles de drap. Telles étaient probablement celles qu'on envoya à M. Jenkinson, dont le zèle religieux aura vu par erreur une insulte dans ce qui n'était qu'une habitude domestique.

dans des gouvernemens éloignés. Hyder, tirant parti de ces circonstances, s'empara du palais et des trésors, et se déclara roi (1). Les monarques Sophis avaient adopté l'usage de confier leurs fils aux soins de quelques puissans chefs de tribus, trouvant dans cette méthode des sources de divisions favorables à leur propre sécurité. Leur politique étroite, uniquement attentive au présent, ne s'occupait point des inconvéniens futurs de ce dangereux système. Le chef des Oostajaloo, qui était chargé d'Hyder Mirza, mettait grand intérêt à son élévation au trône ; mais ceux des tribus d'Affshar et de Cherkus épousèrent avec chaleur les intérêts d'Ismael Mirza, quatrième fils de Tamasp, qui à la mort de ce monarque était détenu au fort de Kahke (2).

Hyder, s'il avait su profiter de l'avantage d'être sur les lieux et de disposer des trésors du royaume, se serait établi sur le trône ; mais il fut la dupe de la sultane favorite du feu roi (3). Cette dame, qui était sœur de Sham-

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Ce fort, qui semble avoir servi de prison d'état, serait, suivant l'opinion du Persan avec lequel je lis le *Aulum-Aurah*, le moderne Sheshah.

(3) Le nom de cette dame était Perikhan Khanum ; elle a été aussi célèbre par ses charmes que par son habileté.

kal, chef des Cherkus, avait long-tems été toute puissante dans l'intérieur du palais. Or, la mort de Tamasp la mettait à la disposition d'Hyder Mirza; et ce prince, par la conduite qu'elle avait tenue dans une occasion précédente où le roi avait été fort mal, devait être convaincu qu'elle était son ennemie. Craignant l'effet de cette impression, elle le joignit au moment où son père expirait, et se jetant à ses pieds elle le salua comme souverain de la Perse : « Regardez-moi, lui dit-elle, comme » votre plus fidèle ainsi que votre première » esclave. » Hyder, enchanté de cette prompte soumission, lui dit : « Si vous voulez seulement » nous gagner votre frère, je suis sûr de réus- » sir. — Laissez-moi le chercher, répliqua- » t-elle, et soyez sûr du succès (1). » Des ordres furent aussitôt donnés pour qu'elle pût partir. Elle alla trouver son frère avec qui elle concerta les moyens de perdre le prince qui s'était si imprudemment confié à elle. Par suite des intrigues de cette femme, il fut massacré avant que ses amis eussent pu se rassembler.

Ismael, au moment où son frère expirait, fut déclaré roi, et des messagers furent envoyés pour l'amener de sa prison sur le trône.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

Le règne très-court de cet indigne prince ne fut rempli que de crimes et de débauches. La révolte d'un de ses cousins, Sultan Hussein Mirza, qui occupait le gouvernement du Candahar, le détourna pendant quelque tems de suivre l'impulsion de son cruel caractère. Il craignait, avant que la couronne fût fixée sur son front, de commettre des actes qui pussent aliéner de lui ses sujets. Mais à l'instant où par la mort d'Hussein (1) il fut délivré de la crainte d'un conflit pour l'autorité, il ordonna de massacrer tous les princes du sang royal qui étaient à Kazveen, excepté Aly Mirza dont il épargna la vie, mais qu'il priva de la vue.

Mahomet Mirza (2), fils aîné de Tamasp, n'avait jamais été considéré comme un compétiteur pour le trône, à raison d'une faiblesse naturelle dans les yeux qui le rendait presque aveugle, et que l'on supposait devoir le rendre incapable de remplir les fonctions de la royauté. Mais il avait été employé pendant la vie de

(1) Sultan Hussein Mirza se proclama lui-même roi. Il vit que cette mesure était désagréable à quelques-uns de ses principaux officiers, et se détermina à les empoisonner dans un festin; mais la coupe fatale, soit par erreur, soit à dessein, lui fut servie à lui-même, et il mourut de sa propre perfidie.

(2) Ce prince est souvent appelé Khodah-Bundah, qui veut dire *l'esclave de Dieu*, et se prend comme un surnom.

son père comme gouverneur du Khorassan, et en quittant cette place il avait été nommé au même emploi à Shiraz, où il s'était rendu avec son fils aîné Humza Mirza, laissant à la prière de Tamasp un autre de ses fils, enfant à la mamelle, nommé Abbas, et gouverneur nominal du Khorassan, sous la tutelle d'Aly Kooli Khan (1), seigneur du plus haut rang (2).

De J. C. 1577. De l'H. 985.

Ismael ne se crut pas en sûreté sur le trône qu'il n'eût fait mourir Mahomet Mirza et toute sa famille. Des ordres à cet effet furent envoyés le douzième jour du ramazan à Shiraz; et en même tems Aly Kooli eut ordre de mettre à mort le jeune Abbas. On sait de plus qu'un second ordre de la nature la plus péremptoire fut envoyé pour faire sur-le-champ mourir cet enfant; mais le chef puissant à qui il était adressé se détermina, par des motifs de superstition, à différer d'obéir à ce cruel ordre jusqu'à ce que le ramazan fût passé. Ce court répit sauva la vie d'un prince destiné à devenir la gloire de la Perse; car le dernier jour de ce mois un courrier hors d'haleine (3) arriva de

(1) Aly Kooli était chef de la tribu de Shamloo.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(3) Mahomet Bejurloo, agent d'Aly Kooli Khan, était le messager.

Kazveen à Hérat, et annonça à Aly Kooli la mort d'Ismael qui était expiré le 13, lendemain du jour où il avait dépêché l'ordre de faire mourir Abbas. Un autre exprès, portant aussi la nouvelle de cet événement, avait été envoyé à Shiraz, et arriva une heure avant le moment fixé pour l'exécution de Mahomet Mirza et de ses autres enfans.

La manière dont mourut Ismael montre encore mieux que sa vie son vil caractère et ses honteux penchans. Ayant un jour beaucoup bu, il alla suivant son usage, sous un déguisement, parcourir la ville. Son compagnon de débauche était un confiseur; et ils coururent ensemble presque jusqu'au matin, moment auquel le roi fatigué se retira pour prendre quelque repos dans une chambre haute de la maison de son ami. Ses serviteurs, pour qui ces excursions n'étaient pas extraordinaires, sachant le matin où il était, s'assemblèrent autour de la maison du confiseur; mais la porte de la chambre où était le roi était fermée en dedans, et personne n'osait le troubler. Cependant, inquiets de ce qu'il ne s'éveillait pas, ils firent part de leurs craintes à sa sœur. Celle-ci se rendit aussitôt sur les lieux, et ordonna qu'on enlevât la porte de dessus ses gonds. Quand on entra dans la chambre,

De J. C. 1577. De l'H. 985.

on trouva Ismael entièrement mort. Son compagnon (1) couché près de lui était (2) tellement ivre qu'il paraissait avoir perdu tout sentiment. On l'eut bientôt réveillé. D'après son témoignage, il parut que le roi, outre la liqueur qu'il avait bue, avait pris une plus grande quantité d'opium qu'à l'ordinaire ; et ce qui donna lieu à quelques soupçons, c'est qu'il ajouta que la petite boîte dans laquelle il tenait la préparation de cette drogue dont il faisait usage (3), lui avait été apportée ouverte, au lieu qu'en général elle était fermée. Le confiseur dit encore qu'il avait fait faire cette remarque à Ismael qui avait répondu que cela était indifférent, parce qu'une femme, domestique de confiance, l'avait ouverte en sa présence (4). Ces particularités donnèrent lieu de croire qu'Ismael avait été empoisonné ; mais la joie que tout le monde ressentait d'être délivré d'un tyran si dépravé, empêcha qu'on ne fît d'autres recherches sur la cause de sa mort.

Mahomet Mirza fut aussitôt déclaré roi. Son

(1) Le nom de cet homme était Hussein Beg.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(3) Le nom persan de cette préparation est *filaoon ;* elle contient principalement de l'opium et est fort enivrante.

(4) *Zubd-ul-Tuarikh.*

premier acte fut de faire mourir le chef des Cherkus et sa sœur, ce qui était aussi juste, comme punition de leurs crimes, que nécessaire pour se garantir contre leur inimitié. L'année qui suivit son élévation au trône, la Perse fut envahie par les Turcs, les Usbegs et les Tartares de Kapchack. Aucune de ces puissances cependant n'eut des succès sérieux; et le chef (1) des derniers qui avait attaqué Ghilan fut battu, fait prisonnier, ensuite tué. Cet acte de cruauté fut vengé l'année suivante par une irruption plus nombreuse de la même tribu. Le frère du chef qui avait été tué surprit Shirwan, et tua le gouverneur ainsi qu'un grand nombre des habitans de cette ville.

De J. C. 1578. De l'H. 986.

Sultan Mahomet Mirza, connaissant sa propre incapacité, avait confié tous les soins de l'empire à son visir Mirza Soliman; et les succès qu'il eut pendant les premières années de son règne, le confirmèrent dans la confiance qu'il avait donnée à ce seigneur. Tous ses ennemis étrangers avaient été repoussés: deux imposteurs qui s'étaient montrés en diverses parties de ses Etats, voulant se faire passer pour le feu roi Ismael, avaient été défaits et mis à mort.

(1) Son nom était Adil Gheriah; le nom de son frère, qui fut son successeur, était Mahomet.

Nous pouvons juger cependant que le pays était loin d'être bien conduit, quand nous voyons (1) que deux prêtres mendians, prenant le nom d'un prince si méprisable, purent lever des corps nombreux, et jeter tout le royaume dans la confusion. Mais ces misérables prétendans avaient à peine été vaincus, lorsqu'un événement plus sérieux vint menacer la tranquillité de Mahomet. Les nobles du Khorassan s'étaient avancés à Nishapore, et là ils avaient proclamé roi de Perse son plus jeune fils Abbas. Bien convaincu de la grandeur du péril, il se rendit aussitôt dans le Khorassan. Sa première campagne dans le pays se passa en efforts inutiles pour prendre Turbut. Dans la seconde il entreprit le siége de Hérat qui était défendu par Abbas et les nobles qui le soutenaient. Pendant le siége les chefs Kuzel-bash, avec l'armée de Mahomet, firent une tentative pour assassiner Mirza Soliman : le ministre s'enfuit près de son souverain pour y chercher protection, mais il fut poursuivi par ses puissans ennemis qui, avec tout l'esprit de l'arrogance féodale, dirent à leur roi qu'il lui restait à décider sur-le-champ s'il voulait abandonner le ministre à leur vengeance ou les voir ajouter

De J. C. 1581. De l'H. 989.

De J. C. 1582. De l'H. 990.

De J. C. 1583. De l'H. 991.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

leurs forces à celles de son fils Abbas. Le faible Mahomet préféra la honte au danger : il abandonna Soliman qui fut aussitôt mis à mort par ses ennemis furieux. Le désordre que jeta cet événement dans les conseils du roi le força de se retirer; et le reste de sa vie fut une suite d'infortunes.

Un auteur (1) nous apprend que les excès auxquels se livrait ce prince lorsqu'il résidait à Tabreez, engagèrent Mahomet Khan, le chef des Turkomans de la tribu de Tukuloo, à lui faire avec beaucoup de liberté quelques représentations sur les inconvéniens de cette intempérance. Le prince, piqué de ces reproches qu'il savait avoir mérités, chercha à faire périr la personne qui avait osé les lui adresser. Mahomet Khan d'abord prit la fuite ; mais bientôt il revint à la cour, et se présenta devant le monarque offensé avec une épée suspendue à son cou. On ne doutait pas qu'une marque si extraordinaire d'un humble repentir dans un homme d'une naissance distinguée et d'un rang élevé, dont le seul crime était un zèle inconsidéré, ne le rétablît dans la faveur du prince ; mais les gens timides n'osent pas pardonner ; et quoique Sultan Mahomet prétendît accorder

De J. C. 1584. De l'H. 992.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

un pardon, et se bornât à faire mettre en prison Mahomet Khan, il le fit ensuite mettre à mort (1). Ce fut par cette lâche et cruelle action qu'il provoqua l'inimitié de la tribu de Tukuloo.

De J. C. 1585. De l'H. 993.

Ces troubles intérieurs portèrent l'empereur de Constantinople à envahir la Perse. Osman Pacha, général d'une grande réputation, fut envoyé dans le pays avec une forte armée, et réussit à prendre Tabreez. Cet événement eut lieu pendant que le roi jouissait des plaisirs de l'été dans les fraîches vallées qui bordent les hautes montagnes de Sahund (2). Il rassembla aussitôt toutes les troupes qui étaient à sa portée, et s'avança à Basmeitch, petite ville dans le voisinage de Tabreez. Là, il commença une guerre d'escarmouche dans l'intention de tenir l'ennemi en échec jusqu'à ce qu'il eût pu réunir assez de forces pour en venir à une action générale. Il envoya des ordres sur tous les points, mais les chefs qu'il appelait, en venant joindre l'étendard royal, se communiquaient les uns aux autres leurs motifs de mécontentement; et ils convinrent entre eux qu'à moins que le roi n'écartât quelques ministres confi-

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*
(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

dentiels qu'ils regardaient comme d'indignes favoris, ils ne lui accorderaient pas leur appui. Le monarque fut ferme, ou plutôt ceux qui avaient tout pouvoir sur son esprit obtinrent qu'il ne consentît pas à leur perte; et le résultat fut qu'indépendamment de l'usurpation du Khorassan par Abbas, l'invasion de l'Aderbijan et la prise de Tabreez par les Turcs, Mahomet se vit enveloppé dans une guerre civile contre ceux sur l'appui desquels il avait principalement compté (1).

La mort d'Osman Pacha, qui arriva à cette époque, amena la retraite de l'armée turque; mais une forte garnison était restée dans Tabreez, et il fallut faire le siége de cette ville en meme tems qu'on était obligé de réduire ces chefs turbulens (2). Humza Mirza, fils de Mahomet, sauva par sa valeur son faible père des difficultés dont il était entouré: il parvint à forcer à la soumission les chefs rebelles; et voyant qu'il ne pouvait prendre Tabreez d'assaut, il passa l'Araxes et porta la dévastation dans les provinces turques de l'autre côté de cette rivière: les Turcs furent bientôt obligés de con-

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Ils avaient fait sortir de prison un prince de la famille des Sophis, appelé Tamasp, et l'avaient proclamé roi.

sentir à la paix; mais cette lueur de bonheur ne tarda pas à s'évanouir. Le courageux Humza Mirza tomba sous les coups d'un assassin. Il fut égorgé par un dillak ou barbier dans l'intérieur même de ses appartemens (1), et le meurtrier parvint à se sauver. Cet événement fut fatal au sultan Mahomet Mirza : sa fortune n'était soutenue, depuis bien des années, que par le caractère de son fils aîné; son pouvoir finit avec la vie de ce jeune prince (2).

De J. C. 1585. De l'H. 994.

(1) Le nom de cet homme était Hoodee : il n'était bien sûrement qu'un instrument. L'*Histoire Universelle* attribue ce meurtre à Ismael, le frère de Humza Mirza; mais elle prétend aussi que Humza Mirza était sur le trône, et que Ismael lui succéda. Il faut rejeter tous ces faits qui ne sont rapportés que sur l'autorité très-incertaine des voyageurs européens, et suivre les annales claires et authentiques de l'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh*. Cependant, comme historien de la famille, il aurait bien pu passer sous silence le soupçon qui tomba à l'occasion de ce meurtre sur Abbas, ou plutôt sur ceux entre les mains de qui était ce jeune prince. Le père Antoine de Govvea, religieux Augustin, envoyé en Perse par Philippe II, roi de Portugal, déclare qu'Abbas *lui a dit* que son frère Humza Mirza avait été assassiné par les mahométans à cause de la partialité qu'il montrait aux chrétiens.

(2) Il est remarquable que sir Anthony Sherley et tous les voyageurs européens qui ont visité la cour de Perse dans les années qui ont suivi cet événement, prétendent que le meurtre de Humza Mirza n'arriva qu'après la mort de son père, et qu'il était roi de Perse quand il fut égorgé. Il n'est guère possible que l'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh*, qui était ministre

Nous trouvons dans tous les historiens qui ont écrit la vie d'Abbas, qu'avant la mort de Humza Mirza il avait reçu des ordres réitérés pour revenir à la cour de son père. Il avait toujours montré beaucoup de soumission et d'obéissance, mais les seigneurs qui gouvernaient le Khorassan refusèrent de le laisser partir (1) : ils disaient que la présence d'un prince du sang royal était nécessaire pour maintenir la tranquillité dans cette province, qui, s'il la quittait,

d'Abbas II, se trompe sur un fait semblable ; et il ne pouvait pas avoir de raison pour omettre ce généreux prince dans sa liste des rois de Perse. Le seul moyen d'accorder la différence qui se trouve sur ce point entre les auteurs européens et les écrivains orientaux est de supposer que, dans les deruières années de sa vie, Mahomet Khodah-Bundah, aveugle et faible, incapable de régner, avait abandonné tout pouvoir à son fils, et que les étrangers ont pris celui-ci pour le véritable souverain. Sir Anthony Sherley, qui raconte que Humza Mirza fut tué par un barbier, nous apprend qu'après la mort de ce prince une faction de chefs ambitieux s'opposa à ce qu'Abbas lui succédât.

Olearus, auteur des voyages de l'ambassadeur, dit que le règne de Humza Mirza fut de huit mois, et que son frère Ismael, qui lui succéda, régna le même espace de tems ; et cependant ce même auteur, qui met un espace de seize mois entre Mahomet Khodah-Bundah et son fils Abbas, place dans la même année de J. C. 1585 la mort de l'un et l'élévation de l'autre au trône.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

serait, selon eux, exposée à de grands dangers. Mahomet essaya d'envoyer d'autres chefs pour remplacer ceux qui avaient ainsi éludé ses ordres; mais ses officiers revinrent sans avoir pu s'établir dans le Khorassan, qui pendant tout le tems de son règne peut être considéré comme ayant eu un gouvernement indépendant. Tout cela avait amené une grande confusion. Aly Kooli Khan et Murshud Kooli Khan, deux chefs puissans des tribus de Kuzel-bash, avaient réuni leurs forces sous prétexte de servir Abbas, mais réellement dans le dessein d'établir leur propre pouvoir; car il paraît que le jeune prince n'était alors entre leurs mains que comme un drapeau. L'union ne pouvait pas durer longtems entre ces hauts et ambitieux seigneurs. Les deux amis devinrent bientôt rivaux; il y eut entre eux une bataille où Murshud Kooli Khan fut vainqueur. Le jeune prince, au commencement de cette affaire, était avec Aly Kooli; son cheval fut tué dans la chaleur du combat, et il courut pendant quelques momens un très-grand danger; mais au moment de la victoire la tribu d'Oostajaloo, voyant le représentant de la famille sacrée des Sophis en péril, s'arrêta sur-le-champ et tomba à ses pieds : l'orgueil du triomphe n'empêcha même pas le chef

de la tribu de s'humilier devant Abbas ; il partit sur-le-champ avec lui pour Mushed (1).

On a déjà dit que les chefs du Khorassan avaient proclamé Abbas roi de Perse, et que Mahomet Khodah-Bundah avait essayé vainement de rétablir son autorité dans cette province. Dans la confusion qui suivit la mort de Humza Mirza, Murshud Kooli Khan marcha (2) avec le jeune prince sur Kazveen, et s'en empara sans opposition (3). Plusieurs habitans de cette ville étaient soldats dans l'armée royale, et avaient accompagné Mahomet à Shiraz où ce monarque était allé pour réprimer une rébellion. On logea les troupes d'Abbas dans les demeures des absens ; on fit une proclamation pour déclarer que les maisons, les familles et les biens de tous ceux qui ne reviendraient point à Kazveen dans un délai très-court, appartiendraient aux soldats qui occupaient alors la ville. Rien ne peut égaler le trouble qu'occasiona cette mesure : le mal-

De J. C. 1585. De l'H. 994.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) L'auteur du *Aulum-Aurah* fait commencer le règne d'Abbas de l'année de l'hégire 996, deux ans par conséquent après la date que nous donnons ici, et qui est celle du *Zubd-ul-Tuarikh.*

(3) *Zubd-ul-Tuarikh.*

heureux Mahomet, à qui personne n'était attaché pour lui-même, fut abandonné par tous les habitans de Kazveen qui étaient dans son armée (1).

A peine Abbas était-il éloigné que le Khorassan fut envahi par les Usbegs. Ils assiégèrent Hérat qui, après une défense de neuf mois, tomba enfin en leur pouvoir. Le gouverneur Aly Kooli Khan et plusieurs autres chefs d'un haut rang, furent mis à mort, et la ville fut pillée. Après ce succès rien ne s'opposa plus à leurs ravages : toute la province du Khorassan fut dévastée. Abbas, qui avait été embarrassé de la guerre avec les Turcs, se hâta de conclure la paix avec l'empereur de Constantinople pour pouvoir marcher contre les Usbegs. Il s'avança jusqu'à Mushed ; il semble cependant qu'il était plus occupé alors d'établir sa propre autorité que de repousser les ennemis de son pays. Murshud Kooli Khan, depuis la défaite de son rival Aly Kooli, avait exercé toutes les fonctions de souverain. L'ame d'Abbas n'était pas faite pour se contenter d'une ombre du pouvoir. Im-

(1) Il n'est plus fait mention de ce monarque ; il dut sans doute le bonheur de mourir naturellement à son incapacité complète, et au mépris qu'inspirait généralement son caractère.

patient de sa condition actuelle, il eut recours au seul moyen peut-être qu'il pût prendre. Murshud Kooli fut égorgé quelques jours après le retour de l'armée dans le Khorassan (1): cette mort rendit à son jeune maître une autorité que depuis il ne laissa jamais passer en d'autres mains. De J. C. 1586. De l'H. 995.

Quelques événemens forcèrent le roi de revenir dans sa capitale sans avoir essayé de reprendre Hérat; il se contenta de laisser une garnison à Mushed, qui fut bientôt attaquée par Abdul Momeen Khan (2), chef des Usbegs. Abbas, apprenant le danger qui menaçait la ville sacrée (3), marcha à son secours; mais il fut pris par une grave maladie et retenu cinquante jours à Teheran. Pendant ce tems, les ennemis purent accomplir leur projet: Mushed fut pris et abandonné à la furie d'une armée barbare qui passa presque tous les habitans au fil de l'épée (4). La nouvelle de ce terrible événement, jointe à l'état alarmant de la De J. C. 1587. De l'H. 996.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Ce chef était fils d'Abdalha Khan. (*Zubd-ul-Tuarikh.*)

(3) Le tombeau du huitième iman Aly Reza est dans cette ville, et en conséquence on la regarde comme sacrée.

(4) L'auteur du *Aulum-Aurah* met le sac de Mushed en l'année de l'hégire 998.

santé du roi, jeta tout le royaume dans la confusion ; et Abbas, après sa convalescence, dut s'occuper pendant quelque tems à rétablir la tranquillité dans ses Etats. Un omrah, nommé Yakoob Khan, avait usurpé le gouvernement du Fars: redoutant l'indignation du roi, il s'enferma dans la montagne-forteresse d'Istakhr, mais il fut pris et mis à mort : après avoir réprimé la rébellion, le monarque revint à Kazveen en faisant le tour par la route de Yezd (1).

De J. C. 1588. De l'H. 997.

De J. C. 1589. De l'H. 999.

Les troupes turques, à cette époque, commençaient à se rassembler sur la frontière. Shah Abbas pour surveiller leurs mouvemens s'était campé sur les bords du Kur ou Cyrus (3), rivière qui traverse Teflis, capitale de la Géorgie. Avant le commencement des hostilités, il

(1) L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* assure que le roi, en cette occasion, ordonna à son premier astronome, Moollah Jellal, de calculer exactement le tems qu'il mettrait à aller à cheval de Shiraz à Yezd. La distance est de 89 fursukhs ou 303 milles 3 furlongs et 60 yards, en comptant le fursukh à 6000 yards. Le roi, suivant cet auteur, fit ce voyage en vingt-huit heures et trente-trois minutes.

Le yard anglais est de 3 pieds anglais (0 mètre 89 centim.); le furlong, 220 yards (195 mètres 80 centim.) ; le mille, 8 furlongs ou 1760 yards (1566 mètres 40 centim.). La distance dont il est ici question est donc de 475,166 mètres, c'est-à-dire à peu près 118 lieues de poste française de 2000 toises.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

se passa un événement qui montre bien le caractère de ce prince. Il était un jour sur le bord de la rivière avec deux ou trois de ses généraux favoris : quelques officiers turcs les invitèrent à passer sur l'autre rive et à se confier un moment à leur hospitalité. Le roi y alla sur-le-champ, s'amusa beaucoup, et invita à son tour ses nouveaux amis : ils acceptèrent volontiers. « Nous vous accompagnerons avec plaisir, » dit un des Turcs, et nous espérons que vous » trouverez moyen de nous faire apercevoir » votre jeune monarque, dont la renommée » est déjà bien au dessus de son âge, et qui pro- » met d'acquérir une grande gloire. » Abbas sourit, et lui promit de faire ce qu'il pourrait pour satisfaire ses désirs. Lorsqu'ils arrivèrent de l'autre côté de la rivière, le maintien des Persans leur apprit bientôt que leur hôte était le monarque qu'ils avaient tant d'envie de voir. Abbas jouit de leur surprise, les traita magnifiquement en échange de leur bon accueil, et les renvoya dans leur camp chargés de présens (1). L'activité qu'il montra dans cette campagne, et la réduction de la province de Ghilan, dont le chef s'était attaché au parti turc (2), em-

De J. C. 1590. De l'H. 999.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) On assure qu'Abbas fut si irrité des continuelles rébel-

pêchèrent l'invasion dont il était menacé : il eut ainsi le loisir de veiller aux autres parties de son empire.

Les Usbegs avaient continué leurs courses ordinaires dans le Khorassan ; mais comme ils n'avaient d'autre but que le pillage, ils se retiraient toujours quand l'armée persane s'avançait contre eux. Abbas essaya vainement de les amener à une bataille. Il était occupé à arrêter leurs invasions et à réduire le Laristan et quelques autres parties de ses domaines, dont les chefs n'avaient accordé à ses prédécesseurs qu'une obéissance incertaine et toujours conditionnelle, lorsqu'il renonça tout-à-coup à toute politique intérieure ou étrangère, pour ne s'occuper que d'une prédiction de ses astrologues qui, d'après l'inspection des corps célestes, avaient découvert qu'un très-grand danger menaçait le souverain actuel de la Perse. Abbas n'était pas exempt de la superstition des tems où il vivait, et il n'hésita point à adopter l'étrange expédient qu'on lui présenta comme le seul moyen de détourner ce funeste présage. Il abdiqua le trône, et l'on couronna un homme nommé Yusoofeë : les historiens persans ont

lions de cette province turbulente, qu'en l'année de l'hégire 1005 il ordonna un massacre général de tous les habitans.

soin de nous apprendre que ce mannequin était un *incroyant;* peut-être était-ce un chrétien. Pendant trois jours, si l'on en croit encore ces historiens, il jouit et de l'état de roi et même du pouvoir royal, chose toutefois difficile à croire. Cette comédie cruelle finit comme on devait s'y attendre : Yusoofee fut mis à mort; le décret des astres fut rempli par ce sacrifice; Abbas remonta sur le trône dans un tems d'heureux augure; et ses astrologues lui promirent un long et glorieux règne (1). Le premier grand événement qui suivit cette scène extraordinaire dut confirmer le monarque dans la foi qu'il ajoutait à leurs prédictions. Les Usbegs, conduits par Taleem Khan, neveu d'Abdulla (2), étaient encore entrés dans le Khorassan; l'armée persane marcha sur eux avec tant de rapidité qu'ils ne purent éviter une action : l'affaire eut lieu (3) auprès d'Hérat; et le résultat fut la défaite complète de ces barbares. Leur prince et leurs plus braves chefs, ainsi qu'une grande partie de leurs meilleures troupes, fu-

De J. C. 1591. De l'H. 1100.

De J. C. 1597. De l'H. 1006.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) A la mort d'Abdulla Khan, son fils Abdul Momeen Khan lui succéda; mais il fut massacré, et son cousin Taleem Khan monta sur le trône.

(3) Ce fut le sixième jour de mohurrum, de l'hégire 1006.

rent massacrés ; le reste n'échappa au même sort qu'en fuyant rapidement et repassant l'Oxus. On dit que Ferhad Khan, le général favori d'Abbas, se conduisit mal dans cette journée : tous ses services passés ne purent le sauver de la colère de son sévère maître qui le fit mettre à mort pour servir d'exemple à d'autres (1). Un voyageur anglais, d'un rang et d'un caractère respectables (2), était à la cour d'Abbas deux ans après cet événement ; il nous apprend qu'il y avait une conspiration tramée par ce chef pour perdre son maître ; et qu'au milieu de l'action, au moment où Abbas était en avant avec un très-petit corps, il l'abandonna pour le faire écraser ; mais la loyauté et la valeur des autres chefs qui étaient sous ses ordres firent avorter ce coupable projet. Ils désobéirent à leur général, se précipitèrent au secours de leur prince, et en le sauvant décidèrent la victoire. Le principal de ces chefs, Aly-verdi Khan, fut promu au rang élevé dont avait joui Ferhad Khan.

(1) Quelques historiens mahométans prétendent que le monarque s'était porté par d'autres motifs à cet acte de sévérité. Ils disent que Ferhad Khan eut le sort de tous les favoris ; il périt pour avoir trop présumé de la faveur de son maître.

(2) Sir Anthony Sherley. Voyez ses *Voyages*, pages 60 et 61.

Cette grande victoire délivra pour long-tems le Khorassan de ces irruptions qui, depuis quelques années, venaient le désoler presque régulièrement; et cette province, suivant les historiens persans, fut souvent encore honorée et en même tems protégée par les fréquentes visites d'Abbas. La dévotion de ce prince allait toujours en augmentant : il la montrait par de fréquens pélerinages au tombeau de l'iman Aly Reza à Mushed (1). Pendant que le roi, par sa présence, rendait la sécurité et le bonheur au Khorassan, et qu'il étendait ses possessions de ce côté jusqu'à Bulkh, ses généraux étaient occupés à réduire les îles du golfe persique : celle de Bahrein était regardée comme la plus importante de toutes à cause de son étendue, et aussi à raison du voisinage du banc de perles qui est sur la côte d'Arabie (2). La province montueuse de Lar, qui s'étend depuis les environs de Shiraz jusqu'au port de Gombroon, fut de même soumise en totalité; et la vanité

(1) Le roi, par dévotion, fit une fois à pied, avec tous ses officiers, la route d'Ispahan à Mushed. Le grand astronome mesura la distance avec une chaîne de cinquante yards de long; on trouva cent quatre-vingt-dix-neuf fursukhs vingt-huit chaînes et demie.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

d'Abbas fut flattée quand son général Aly-verdi Khan lui envoya entre autres captifs Ibrahim Khan, le chef de cette contrée, qui se vantait de descendre de Goorgeen Meelad (1), un des

(1) Nous trouvons dans le *Aulum-aurah* l'histoire suivante de cette famille :

« Dans le *Tuarikh-Mubsoottah*, il est écrit que Goorgeen » Meelad, qui était un des Pehlwans ou héros de la cour de » Kai Khoosroo (Cyrus), était chef de Lar; et cette pro- » vince a continué à appartenir à ses descendans. Dans le tems » du Mulook-u-Tuaif (Arsacæda), ils pillèrent d'autres pro- » vinces et ajoutèrent à leurs possessions. Avant la religion de » Mahomet, et quelque tems encore après son établissement, » ils reconnurent l'autorité des rois de Perse, sur-tout pen- » dant le règne de la dynastie de l'Akaserah (c'est le nom de » la famille de Nousheerwan); mais plus tard ils devinrent » plus indépendans. Le premier des descendans de Goorgeen » Meelad qui ait embrassé la foi fut Irij, qui prit le nom de » Julaludeen. Il était chef de Lar au tems d'Omar Abdul- » Azeez, un des derniers califes de la dynastie Benee Omaee. » Depuis le commencement de la dynastie des Sophis jusqu'à » présent (le règne de Shah Abbas le Grand), ils ont été fi- » dèles et soumis, et ils ont possédé l'important office d'émir » Dewanee. Noor-a-Dahir, fils d'Abousheerwan, ordinaire- » ment appelé Shah Adil, était Waly de Lar au commence- » ment du règne de Shah Ismael. Noor-a-Dahir mourut sous » le règne du sultan Mahomet Khodah-Bundah; son succes- » seur fut son fils Ibrahim Khan, qui, lorsque Shah Abbas » allait à Shiraz pour punir Yakoob Khan, ne se joignit point » à lui et n'alla point le saluer à son passage auprès de Lar. » Le roi, irrité de cette négligence et des mauvaises excuses » qu'il donnait toujours pour ne s'être pas présenté, ordonna

compagnons de Roostum, et qui, dit-on, avait en sa possession une couronne qui avait appartenu à Khai Khoosroo (1).

Abbas fut encouragé par ces succès à tenter de plus grandes entreprises. Il avait été forcé, par l'état où se trouvait son royaume, de rester en paix avec l'empereur de Constantinople.

» à Aly-verdi Khan de marcher sur Lar. Ibrahim Khan n'é-
» tait pas assez fort pour attendre Aly-verdi Khan en rase
» campagne ; il se retira dans le fort de Lar, mais il fut bien-
» tôt obligé de se rendre avec tout ce qu'il possédait au com-
» mandant de l'armée royale. On trouva dans ses trésors une
» couronne ornée de perles et de pierreries ; elle était appelée
» Taj Kai Khoosroo ou *la couronne de Kai Khoosroo*, et était
» descendue régulièrement depuis Lar, le fils de Goorgeen
» Meelad, jusqu'à Ibrahim Khan ; tous ses ancêtres l'avaient
» portée comme un symbole de pouvoir, et y tenaient comme à
» un talisman favorable à leur domination. La ville de Lar avait
» autrefois un autre nom : on dit que lorsque Goorgeen mourut,
» il laissa un fils appelé Lar qui fut désigné pour lui succéder, et
» que la ville prit son nom. Kai Khoosroo lui donna la couronne
» dont on vient de parler, et depuis lors elle était toujours
» restée dans sa famille. On rapporte aussi que lorsque Goor-
» geen Meelad fut nommé gouverneur de Lar, il resta campé
» hors de la ville pendant sept années, attendant toujours
» une heure favorable pour y faire son entrée ; les astrologues
» la découvrirent enfin, et alors il entra dans la ville. Depuis
» cette époque, c'est-à-dire depuis près de quatre mille ans,
» sa famille avait toujours gouverné, quoiqu'elle payât ha-
» bituellement un tribut aux rois de Perse. »

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

Mais il ne pouvait pas se croire roi de Perse tant que les Turcs posséderaient le fort de Nahavund dans une partie de ses Etats, et dans une autre les villes de Tabreez et de Teflis, ainsi que la plus grande partie de l'Aderbijan et de la Géorgie. Les malheurs de son grand ancêtre, Ismael, et les succès presque constans des Turcs dans leurs guerres contre les Persans, étaient bien faits pour l'effrayer. Et certes l'on trouvera de la grandeur dans le caractère de ce prince, si l'on veut considérer les moyens qu'il réunit et les mesures qu'il prit pour affranchir de la domination d'un si puissant ennemi les plus belles provinces de son royaume.

On attribue volontiers au hasard les événemens extraordinaires ; mais ne nous hâtons pas trop de refuser au génie la gloire qui lui est due, quand il a su influer sur ce qu'on appelle la fortune. Une ame supérieure fait servir à de grands desseins ce que d'autres regardent comme au-dessous d'eux; semblable au télescope qui agrandit des objets qu'une vue ordinaire ne peut atteindre. Ce fut à peu près vers cette époque que deux gentilshommes anglais, de bonne famille et d'une assez grande réputation militaire, arrivèrent à la cour d'Abbas. C'étaient deux frères : l'aîné, sir Anthony

Sherley, nous apprend les raisons qui l'avaient engagé à voyager en Perse. Encouragé par le comte d'Essex, il avait été avec quelques soldats d'une valeur éprouvée au secours du duc de Ferrare contre les prétentions du pape (1). La lutte fut terminée par la soumission du duc avant que le chevalier anglais pût arriver jusqu'à lui. Mais son noble patron ne voulant pas qu'un homme qu'il avait choisi pour une telle entreprise revînt après avoir perdu inutilement du tems, de l'argent et des espérances, lui proposa d'aller en Perse. Cette contrée faisait alors un grand commerce par terre avec la Turquie et la Russie, et par mer avec les Portugais et les Hollandais ; elle était devenue par là un point important à observer pour la nation anglaise. Les compagnons de voyage de sir Anthony Sherley étaient son frère, sir Robert Sherley, et vingt-six personnes toutes bien montées, bien pourvues et richement équipées (2). Parmi ces hommes, quelques-uns étaient instruits ; un d'eux entre autres était, dit-on, très-habile dans l'art de fondre des canons. Sir Anthony Sherley n'avait pas de droit au titre d'ambassadeur ; il n'en prit pas non plus le caractère. Il arriva à

(1) *Voyages* de sir Anthony Sherley, pages 4 et 5.

(2) *Les Pélerins*, par Purchas.

Kazveen pendant qu'Abbas était dans le Khorassan ; et quand le monarque revint dans cette ville après sa victoire sur les Usbegs, il se présenta à lui comme un Anglais, soldat de fortune qui, ayant entendu parler de la grande renommée d'Abbas, avait désiré entrer à son service. Il eut soin en même tems de se préparer une bonne réception par un beau présent (1). Le monarque persan se trouvait flatté de cette démarche ; il fit au chevalier anglais un accueil distingué, lui donna de magnifiques présens (2), et lui promit tous les encouragemens possibles.

Aly-verdi Beg, qui avait été élevé au commandement de l'armée, devint l'ami et le protecteur déclaré du favori européen. Il eut be-

(1) « Ce présent consistait en six paires de pendans d'émeraudes magnifiques, deux autres joyaux de topazes ; une coupe en or et émaillée, divisée en trois parties ; une salière, une belle aiguière de cristal avec son couvercle en argent ciselé et doré et dans la forme d'un dragon. » (*Voyages* de sir Anthony Sherley, p. 65.)

(2) « Le présent donné par le roi fut de mille tomans, quarante chevaux, tous équipés, et deux entre autres couverts de selles extrêmement riches, ornées de plaques d'or et brodées en rubis et en turquoises ; les autres étaient ou relevées en argent, ou de velours brodé et doré ; seize mules et douze chameaux chargés de tentes et de bagages pour sa maison et pour le voyage. » (*Voyages* de sir Anthony Sherley, p. 72.)

soin de toute son influence pour déjouer les attaques de ceux des ministres qui, n'étant pas disposés pour la guerre contre la Turquie, supposaient quelque trahison dans les avis de sir Anthony Sherley qui la conseillait. Ils le présentaient comme l'agent de quelque cour chrétienne qui voulait brouiller entre eux les vrais croyans, à l'effet de profiter ensuite de leurs divisions. Mais sir Anthony n'engageait pas le monarque au service duquel il s'était mis à entreprendre cette guerre sans lui donner en même tems les moyens d'y réussir. Il s'offrit pour servir d'intermédiaire à une alliance entre Abbas et les princes de la chrétienté ; un d'eux, Rodolphe II, souverain de l'Allemagne, était à cette époque en guerre avec l'empereur de Constantinople. Pour prouver qu'il était de bonne foi dans la cause qu'il avait embrassée, Sherley laissa son frère sir Robert à la cour de Perse, et se donna beaucoup de peines à l'effet d'instruire les Persans dans l'art de la guerre. Le corps d'infanterie que leva Abbas pour se rendre indépendant de la turbulence de ses propres généraux, et aussi pour lutter pendant la guerre contre les janissaires turcs, dut sans doute ses progrès et sa discipline (1) aux con-

(1) Ce fait semble être prouvé par ce passage d'un écrivain

seils et aux soins des deux Sherley et des officiers qui les avaient accompagnés. C'étaient eux qui avaient formé ce corps; ils apprirent aussi aux Persans à se servir de l'artillerie.

Les lettres de créance (1) données par Abbas à sir Anthony Sherley sont peut-être les plus extraordinaires dont aucun représentant public ait jamais été porteur. Elles étaient adressées

contemporain, tiré d'un mémoire sur les *Voyages* de sir Robert Sherley :

« Le puissant ottoman, la terreur du monde chrétien, » tremble devant ce qu'ont enfanté les Sherleys, et déjà l'on » peut espérer sa chute prochaine. Les Persans victorieux ont » appris des Sherleys l'art de la guerre : naguère encore ils » ignoraient la discipline; ils ont maintenant cinq cents » pièces de canon et soixante mille hommes armés de fusils : » quand ils n'avaient qu'une épée, ils faisaient trembler les » Turcs; maintenant ils sont devenus plus terribles, leurs » coups atteignent plus loin, et ils savent user de la vertu » des nouvelles armes. » (Purchas's *Pilgrims*, t. II, p. 1806.)

(1) Voici une traduction de cette pièce :

« Dans cet heureux tems est venu d'Europe, de sa pleine » volonté, me trouver dans ce pays un gentilhomme dis- » tingué, sir Anthony Sherley : or, vous tous, princes qui » croyez en Jésus-Christ, sachez que c'est lui qui a fait naître » l'amitié entre vous et moi. Nous avions aussi déjà eu ce » désir, mais personne ne se présentait pour ouvrir la voie et » pour éloigner les obstacles qui me séparaient de vous; il n'y » a eu que ce gentilhomme. Comme il est venu ici de sa » propre volonté, c'est aussi d'après son désir que j'envoie » avec lui un des premiers hommes de ma cour. La manière

aux souverains chrétiens de l'Europe ; et le monarque mahométan demande aux princes qui croient en Jésus-Christ d'accepter son amitié. Il parle de sir Anthony, qu'il appelait toujours Mirza Antonio, comme d'un gentilhomme qui de sa propre volonté était venu visiter la Perse : « Et depuis qu'il est avec moi, dit Ab-
» bas, nous avons toujours mangé du même
» plat et bu dans la même coupe comme deux
» frères. » En même tems qu'il lui donna ces lettres de créance, il accorda des priviléges considérables aux marchands chrétiens qui pourraient vouloir trafiquer avec la Perse. Le

» dont ce gentilhomme était avec moi, la voici : depuis qu'il
» est dans cette contrée, nous avons mangé chaque jour du
» même plat, nous avons bu dans la même coupe comme
» deux frères.

» En conséquence, princes chrétiens, quand il se présen-
» tera devant vous, ayez confiance en lui pour tout ce qu'il
» vous demandera ou vous dira, comme si c'était moi-même ;
» et quand il aura passé la mer et sera entré dans le pays du
» grand roi de Moscovie (avec qui nous sommes en amitié
» comme frères), tous les gouverneurs, grands et petits,
» l'accompagneront et le conduiront avec grand honneur jus-
» qu'à Moscou ; et comme il y a un véritable amour entre le
» roi de Moscou et moi, puisque nous sommes comme deux
» frères, j'ai envoyé ce gentilhomme au travers de ses Etats,
» et je le prie de favoriser son passage et d'en écarter tous les
» obstacles. » (*Récit du Voyage* de sir Anthony Sherley, édition de Londres, 1600.)

firman (1) ou concession fait en cette circonstance leur donnait la sécurité la plus entière et pour leur sûreté personnelle et pour leur pro-

(1) Copie d'une traduction du firman obtenu de Shah Abbas par sir Anthony Sherley pour tous les chrétiens qui font le commerce en Perse :

« Notre absolu commandement, volonté et plaisir, est que, » à compter de ce jour, tous nos Etats et domaines soient ou- » verts à tous les peuples chrétiens et à tous ceux de cette re- » ligion, en sorte qu'aucun des nôtres, d'aucune condition, » ne puisse leur dire une parole injurieuse ; et à cause de cette » amitié dans laquelle je m'unis maintenant avec les princes » qui professent la religion du Christ, je donne patente à tous » les marchands chrétiens pour négocier et trafiquer dans » toute l'étendue de notre royaume sans être troublés ou » molestés par aucun duc, prince, gouverneur ou capitaine, » ou aucun de nos sujets, quelle que soit sa charge. Toutes » les marchandises qu'ils introduiront seront privilégiées, de » sorte qu'aucune personne, quelle que soit son autorité ou » sa dignité, n'aura droit de les visiter. Personne ne pourra » faire d'enquêtes ou leur prendre, pour l'usage de personne, » la valeur d'une *aspre*. Nos religieux, de quelque sorte » qu'ils soient, n'oseront pas les troubler ou leur parler sur » les matières de leur foi. Aucun de nos officiers de justice » n'aura de pouvoir sur leurs personnes ou leurs biens, pour » quelque cause ou quelque acte que ce soit.

» Si un marchand chrétien vient à mourir dans nos Etats, » il ne sera touché à rien de ce qui lui appartient ; mais s'il a » un associé, celui-ci pourra prendre possession de ses mar- » chandises. Si par hasard il est seul ou n'a que des domes- » tiques, le gouverneur de la province, ou la personne qu'il » aura requise dans sa maladie, sera responsable de ses mar- » chandises vis-à-vis de tout homme de sa nation qui viendra

priétés et pour le libre exercice de leur religion. Les prêtres du royaume avaient l'ordre précis de ne se mêler en rien de ce qui regardait le culte chrétien.

Il avait d'abord été convenu qu'un jeune seigneur persan accompagnerait en Europe sir

» les réclamer. S'il meurt subitement et n'a ni associé ni do-
» mestiques, et qu'il n'ait pas eu le tems de recommander à
» personne ce qu'il veut qu'on fasse de ses marchandises,
» alors le gouverneur du lieu les enverra au marchand de la
» même nation le plus voisin dans l'intérieur de nos Etats.

» Et tous ceux qui dans nos royaumes et provinces ad-
» ministrent nos droits et douanes, ne percevront rien et
» n'oseront même pas parler de rien percevoir sur aucun
» marchand chrétien.

» Si un chrétien a donné à crédit à aucun de nos sujets, de
» quelque condition qu'il soit, il aura par cette patente le droit
» de requérir tout cadi ou gouverneur de lui rendre justice,
» et, au moment même de sa demande, il devra y être fait
» droit.

» Aucun gouverneur ou officier de justice, de quelque rang
» qu'il soit, ne prendra aucune rétribution de ceux qui vien-
» dront devant lui; car notre volonté et plaisir est qu'ils soient
» traités dans nos domaines de manière à en être satisfaits, et
» que nos provinces et royaumes leur soient librement ouverts.

» Personne n'aura droit de leur demander pourquoi ils y sont.

» Et quoique cela ait été une coutume constante et inva-
» riable dans tous domaines de renouveler toutes les patentes,
» celle-ci cependant aura sa pleine force et son plein effet à
» toujours pour moi et mes successeurs, sans pouvoir être
» changée, et sans avoir besoin d'être renouvelée. » (*Récit du Voyage* de sir Anthony Sherley, édition de Londres de 1600.)

Anthony Sherley ; mais cet arrangement fut changé, et on envoya au lieu de cela un homme d'un rang très-inférieur. Son nom était inséré dans les lettres de créance après celui du chevalier anglais, et il ne devait guère être pour lui qu'un serviteur. La jalousie de la cour de Moscou éleva cet homme au rang d'ambassadeur ; sir Anthony Sherley fut dégradé et mis en prison ; et en outre on donna qualité et protection à un moine portugais qu'il avait amené de Perse, et qui pour prix de ses bontés avait travaillé à le diffamer. Une commission fut nommée par l'empereur de Russie pour examiner différens rapports relatifs à la conduite de sir Anthony ; et ce prêtre fut mis en avant pour témoigner contre lui. Irrité au plus haut degré des faussetés qu'il lui entendait débiter, le chevalier impatient lui donna un coup de poing qui le jeta par terre aux pieds des commissaires ; ceux-ci se hâtèrent de rapporter au monarque cet attentat audacieux. Nous voyons cependant (1) que cela servit à sir Anthony au lieu de lui nuire, qu'il fut d'abord mieux traité, puis ensuite relâché, et qu'enfin on lui permit de continuer son voyage. Il alla à la cour de l'empereur d'Allemagne,

(1) *Les Pélerins*, par Purchas.

qui le reçut avec une extrême joie ainsi que firent ensuite les autres souverains de l'Europe. Aucune nouvelle ne pouvait faire plus de plaisir que ce qu'il annonçait des projets d'Abbas contre la Turquie, puissance qui à cette époque faisait trembler toute l'Europe.

Le roi de Perse commença enfin contre l'empereur turc cette guerre (1) à laquelle il songeait depuis si long-tems; il débuta par l'attaque de Nahavund, prit cette ville et en fit raser les fortifications. Dans la même année il réunit toutes les forces de son royaume, sous prétexte d'une expédition dans le Fars. Il annonça ensuite publiquement que son intention était de marcher contre le Mazenderan (2); mais il était aussi impossible qu'inutile de cacher son véritable dessein. Il s'avança vers l'Aderbijan, et rappela à son armée ce qu'elle devait et à sa propre réputation et à son pays, et à la mémoire du saint Aly; voulant ainsi par un double motif exciter les troupes à seconder les efforts qu'il allait faire contre les ennemis de la Perse et de la famille sacrée du prophète (3). Aly Pacha, qui commandait l'armée turque dans

De J. C. 1602. De l'H. 1011.

(1) Mahomet III.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(3) Les Shiites, pour avoir soutenu les droits d'Aly, se croient

cette province, était à ce moment dans le Kurdistan; mais il se hâta de revenir à son poste quand il apprit que le roi approchait. Il fut battu et fait prisonnier. La ville de Tabreez où commandait son fils se soumit au conquérant (1), qui se hâta de faire investir en même tems Erivan et Bagdad. Erivan se rendit l'année suivante, mais le roi fut forcé de rappeler son général Aly-verdi qui était devant Bagdad, et de le faire revenir auprès de lui : il sentait le besoin de renforcer sa propre armée pour résister au général turc (2) qui réunissait ses

les véritables sectateurs de la famille de Mahomet, et reprochent aux Sunnites d'en être les ennemis.

(1) Quelques auteurs disent que ce fut Abbas lui-même qui se rendit maître de la ville de Tabreez par un stratagème. Il fit déguiser quelques hommes en marchands et les envoya en avant; on eut l'imprudence de les admettre, et ils s'emparèrent du fort. Le père Antoine de Govvea, qui était envoyé de Philippe II d'Espagne à la cour d'Abbas, donne beaucoup de détails sur tous les procédés de cette campagne. Il dit que la vie fut accordée à Aly Pacha à condition que son fils rendrait Tauris (Tabreez) : cette ville fut livrée à Abbas le samedi 6 juin 1603, après avoir été huit ans en la possession des Turcs.

(2) Le nom, ou plutôt le titre de ce chef, était Jaghal Aghli. Le père Antoine de Govvea, pour adoucir ce nom barbare, l'appelle Cigala. Ce général était grand favori d'Amurat III et de son fils Mahomet III. Il ne survécut pas longtems à sa défaite par Abbas; et sa mort, qui eut lieu en 1607,

troupes dans cette partie, et qui, dès qu'il eut fini ses préparatifs, s'avança pour livrer bataille aux Persans.

L'armée turque était de près de cent mille hommes : Abbas n'avait guère plus de la moitié de ce nombre (1). Il se décida cependant, malgré l'avis de ses plus habiles généraux, à forcer l'ennemi de donner le combat. Les Turcs s'avancèrent, comme il s'y attendait, ayant en tête une colonne énorme de cavalerie soutenue par une ligne d'infanterie et du canon. Lorsqu'il les vit assez près de lui, Abbas ordonna à Aly-verdi de tourner leur flanc, mais de se tenir assez loin pour n'être pas aperçu, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur leurs derrières. Il avait ordre alors d'étendre ce qu'il avait de monde pour couvrir le plus grand es-

De J. C. 1603. De l'H. 1014.

fut regardée comme un événement heureux par tous les chrétiens qu'il opprimait avec une fanatique barbarie. Govvea, qui rapporte cet événement, ajoute : « Dieu, comme un père » miséricordieux, brise les instrumens dont il s'est servi pour » châtier ses enfans. » (*Relations de guerres, etc.*, p. 338.)

(1) Les écrivains persans qui racontent cette affaire font la différence plus grande encore. Je suis Antoine de Govvea, qui porte l'armée turque à cent mille hommes et celle d'Abbas à soixante-deux mille. Cet auteur assure que ce fut Zeena Begum, fille de Shah Tamasp et tante d'Abbas, qui porta ce prince à donner cette grande bataille. (*Relations de guerres*, page 287.)

pace de terrain possible, et de faire une fausse attaque. Bientôt les nuages de poussière, élevés par ce corps, furent aperçus des Turcs qui marchaient contre le gros de l'armée persane; leur général crut que c'était l'attaque principale, et qu'elle était dirigée contre son camp qu'il avait laissé presque sans défense. Une grande partie de la colonne qui était en tête fut détachée pour aller repousser l'ennemi. Mais ce n'est qu'avec des armées régulières qu'on peut manœuvrer sans danger au milieu du combat. Pour celles qui n'ont pas de discipline, il est certain que tout mouvement, et principalement tout mouvement rétrograde, produit une confusion qui devient bientôt sans remède. Le corps que le général turc venait de détacher fut regardé par l'armée persane, et par l'armée turque elle-même, comme déjà en fuite (1). Abbas profita du moment où il vit cette impression pour ordonner une charge générale; et ses troupes ayant déjà la confiance du succès gagnèrent aisément la victoire (2) sur des hommes effrayés de ce qu'ils croyaient

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Sir Robert Sherley accompagnait le monarque dans cette affaire et reçut trois blessures. (Purchas's *Pilgrims*, tome II, page 1806.)

une désertion. Les chefs de l'armée turque firent tout ce que pouvait le courage personnel pour rétablir le combat; et le grand nombre d'officiers du plus haut rang, qui furent tués ou fait prisonniers (1), prouve avec quelle ardeur ils combattirent. La déroute fut complète, les Turcs s'enfuirent de tous côtés, abandonnant aux Persans le champ de bataille (2).

L'action finit à peine avant le coucher du soleil, et la poursuite dura encore pendant plusieurs heures. Après la victoire il arriva un événement qui sert bien à peindre et les mœurs de ce tems et le héros vainqueur. Shah Abbas avec ses officiers et les principaux captifs était à boire sur le champ de bataille, lorsqu'il vit passer un homme d'une taille extraordinaire et d'une figure mâle, conduit par un jeune homme qui venait de le faire prisonnier. Le roi lui demanda qui il était : « J'appartiens à la famille Kurde de Mookree, dit le captif. » Le roi se rappela qu'il avait à son service un officier de la maison de Mookree nommé Roostum Beg, et qui avait contre la famille du prisonnier une haine sanglante : « Qu'on livre ce captif à » Roostum Beg, dit-il ; » mais ce chef refusa de

(1) Cinq pachas furent pris et cinq furent tués.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.* Antoine de Govvea.

le recevoir. « J'espère, dit-il, que Votre Majesté voudra bien me pardonner : mon honneur, il est vrai, demande son sang ; mais j'ai fait vœu de ne jamais prendre avantage de la faiblesse d'un ennemi, quand il est captif et dans le malheur (1). » Cette réponse noble et généreuse semblait accuser le roi qui, dans sa colère, appela le capitaine de ses gardes pour couper la tête au prisonnier. Le Kurde gigantesque, entendant cet ordre, brise les cordes dont il était attaché, tire son poignard et se précipite sur Abbas : une lutte s'engage, tout le monde se lève pour défendre le roi; dans cette confusion générale les lumières s'éteignent, et personne n'ose plus frapper dans l'obscurité de peur de percer le monarque au lieu de son ennemi (2). Après un moment d'horreur inexprimable, toutes les craintes furent calmées quand on entendit le roi s'écrier deux fois de suite : « Je tiens sa main, je tiens sa main. » L'ordre se rétablit, on apporta de la lumière ; de tous côtés les sabres se réunirent contre le brave et malheureux captif. Abbas, qui lui avait arraché le poignard

(1) Il y a dans l'original, *malheureux et les mains liées.* (*Zubd-ul-Tuarikh.*)

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

de la main, se rassit au milieu de ses officiers, et continua, ajoute son historien (1), à boire le vin à pleins verres, et à recevoir les têtes (2) de ses ennemis jusqu'au milieu de la nuit.

Depuis l'époque de cette grande victoire, Shah Abbas non-seulement put tenir les Turcs toujours en échec, mais leur reprit toutes les provinces qu'ils avaient eux-mêmes enlevées à la Perse. Ils furent chassés successivement de toutes leurs possessions sur les bords de la mer Caspienne, de l'Aderbijan, de la Géorgie, du Kurdistan, de Bagdad, de Moosul et du Diarbekir : ce fut ce monarque qui reconquit à l'empire persan toutes ces provinces. Les Turcs firent plusieurs efforts pour conserver leurs conquêtes : dans une circonstance ils se liguèrent avec les Tartares Kapchaks, mais leurs forces réunies furent complètement détruites par le général persan Karachee Khan (3). Cette

De J. C. 1618. De l'H. 1027.

(1) Antoine de Govvea, p. 301.

(2) Il a toujours été d'usage en Perse, comme il l'est encore maintenant, que le roi reçoive ainsi les têtes de ses ennemis. Antoine de Govvea dit que dans cette bataille on en apporta au roi vingt mille cinq cent quarante-cinq. (Page 300.)

(3) Les pachas de Van et d'Erzeroom furent tués dans cette bataille. Le général turc Huleel Pacha, dans une lettre qu'il écrivait à sir Paul Pinder, ambassadeur du roi d'Angleterre à Constantinople, prétend avoir vaincu Karachee Khan, qu'il

affaire eut lieu auprès de Shiblee (1), petit caravanserail entre Sultaneah et Tabreez : ce fut la dernière bataille de quelque importance qui eut lieu sous le règne d'Abbas.

Les cours de Constantinople et d'Ispahan, pendant tout le règne de ce prince, restèrent dans des relations amicales ; cependant, quoique l'on proclamât souvent la paix, cela n'empêchait jamais l'un ou l'autre peuple de recommencer les hostilités aussitôt qu'il se présentait quelque chance de succès. La manière la plus ordinaire était d'encourager les pachas ou les gouverneurs des provinces frontières à commencer quelques agressions. L'empereur de Turquie ou le roi de Perse les désavouaient ensuite ou les soutenaient suivant que l'on y voyait de l'intérêt. Dans la vérité, l'ambition des souverains de ces deux nations était exaltée et secondée par le fanatisme de leurs sujets, qui désiraient la guerre pour trouver lieu d'assouvir cette haine que des croyances opposées

représente comme ayant abandonné Tabreez à l'armée turque pour être pillée. (Purchas's *Pilgrims*, tome II, p. 1613.) Il convient cependant que dans l'action qui eut lieu plus tard à Shiblee, quelques hommes de son armée périrent ; dans une pièce de ce genre, c'est bien avouer une défaite.

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

avaient fait naître entre eux. Les historiens shiites de cette époque peignent avec complaisance les actions les plus cruelles quand elles ont eu pour victime un Sunnite, et ils ne rapportent pas la mort d'un officier turc sans vouer son ame aux supplices de l'enfer, digne demeure de tels hérétiques. La prise de Bagdad, de Nujuff, de Kerbelah, de Cazmeen et de Samrah, avait plus de prix aux yeux des Persans que toutes les autres conquêtes d'Abbas. C'est dans ces lieux sacrés qu'étaient enterrés les restes d'Aly et de plusieurs de ses descendans immédiats.

De J. C. 1622. De l'H. 1032.

Shah Abbas avait travaillé, essayé par toutes sortes de moyens à augmenter dans ses sujets le sentiment de respect religieux qu'ils avaient déjà pour lui. Et véritablement si l'on réfléchit à l'enthousiasme fanatique de ces tems, aux droits qu'avait ce prince comme héritier du manteau des saints d'Ardebil, et à l'impression qu'avaient faites ses victoires contre les Turcs hérétiques, on n'est plus surpris de voir qu'on l'ait presque adoré. Mais s'il faut en croire les historiens persans, cette vénération pour le saint caractère du roi ne se bornait pas aux personnes, elle était empreinte même dans les substances qui semblent le moins susceptibles de

l'éprouver. On nous raconte gravement qu'Abbas entrant dans sa cuisine à Ardebil, le couvercle d'un des pots, au moment où le roi s'approcha, se souleva deux fois, de quatre pouces chaque fois, comme par respect pour sa royale personne. Cette merveille fut attestée non-seulement par tous les cuisiniers, mais encore par plusieurs officiers de la cour, qui étaient avec le roi (1).

De J. C. 1617. De l'H. 1027.

La superstition de ces tems fut grandement alarmée sous le règne d'Abbas par l'apparition d'une comète (2) que les astronomes déclarèrent être un présage de guerre pour beaucoup de nations, mais non pas pour la Perse. Ce royaume cependant devait être aussi, suivant

(1) Ce miracle eut lieu dans l'année de l'hégire 1019. L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* en parle comme d'un fait qu'on ne peut révoquer en doute.

(2) Il est parlé de cette comète par l'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* et celui du *Aulum-aurah*. Elle parut, suivant ce dernier, en l'année de l'hégire 1027. Quand on la vit pour la première fois, elle était recourbée comme un cimeterre ; elle se leva dans l'est, et sa queue était dirigée vers le sud. Quelques jours après sa première apparition, on vit dans l'est une autre étoile paraissant brûler comme du feu, et qui se dirigea vers e nord ; on l'appela aussi comète (zouzwaba). Pendant quelque tems (entre un mois et quarante jours), elle parut très-brillante ; après cela, elle devint plus sombre chaque jour, et disparut.

leurs prophéties, exposé à quelques autres calamités : les ravages de la peste, un tremblement de terre dans le Khorassan, et tous les massacres qui eurent lieu pendant deux ou trois ans, furent attribués à la funeste influence de ce corps céleste.

Les Usbegs, durant toute la fin du règne de Shah Abbas, furent toujours tenus en respect (1); et la frontière nord-est de la Perse jouissait d'une tranquillité inconnue depuis bien long-tems dans ces contrées. Shah Abbas resta continuellement en bonne intelligence et dans des rapports d'intimité avec l'empereur de l'Inde. Cette liaison ne fut rompue que par la prise du fort de Candahar. Il semble même que cet événement ne causa pas entre les deux nations d'hostilités sérieuses. L'empereur Jehangheer était trop occupé à se maintenir sur son trône pour entreprendre une guerre contre un prince si puissant, pour le faible intérêt d'une province éloignée.

De J. C. 1620. De l'H. 1030.

Indépendamment de cette alliance avec l'empereur de Delhi, Abbas entretint des relations amicales avec les sujets des différens états européens qui avaient fait des établissemens dans l'Inde, et qui tous, quand ils virent la

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

Perse tranquille et florissante, cherchèrent à former avec ce royaume des liaisons plus intimes qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. Les Anglais, les Français et les Hollandais, avaient établi des factoreries à Gombroon. Dans le véritable esprit de rivalité commerciale, ils cherchaient avec soin à se nuire les uns aux autres. Toutes ces factoreries étaient protégées par Abbas qui sentait les avantages que la Perse retirait de ce commerce ; cependant il voyait d'un œil bien différent les établissemens des Portugais sur les côtes de son empire. Ceux-ci avaient, sous le règne d'Alphonse d'Albuquerque, conquis toutes les îles du golfe; mais les choses depuis avaient beaucoup changé ; le Portugal ne tenait plus un rang distingué parmi les Etats de l'Europe ; et ses possessions éloignées se sentaient de son déclin. De tous les établissemens qu'avait faits Albuquerque sur la côte de Perse, Ormus, qui était le premier, se trouvait presque le seul qui restât à son pays. Cette île est située à l'entrée du golfe et seulement à quelques lieues de Gombroon ; elle n'a ni végétation ni eau douce : elle n'a pas vingt milles de circonférence, les montagnes et les plaines y sont également formées de sel, tous les ruisseaux en sont imprégnés, et il se condense même à la surface comme de

la neige glacée. La nature du sol, ou plutôt cette surface unie qui le couvre, rend les chaleurs de l'été plus intolérables à Ormus que dans aucune de ces îles brûlantes et que dans les provinces qui l'entourent. Sans les avantages de sa position et de son excellent port, ce serait sûrement un des lieux du monde les moins propres à être habités par des hommes. Les premiers qui s'établirent dans cette île furent quelques Arabes forcés par les Tartares conquérans de la Perse de quitter le continent. Ils lui donnèrent le nom d'Hormuz ou Ormus, parce que c'était celui du pays qu'ils avaient été obligés d'abandonner. Lorsque cette petite colonie y aborda, il n'y avait, dit-on, d'autre habitant qu'un vieux pêcheur dont le nom était Geroon. L'île continua à appartenir à ces aventuriers jusqu'au moment où elle fut conquise par Albuquerque; et les Portugais, au tems d'Abbas, en étaient en possession depuis plus d'un siècle. Elle était devenue, dans cet espace de tems, le marché de tout le commerce du golfe : des marchands de toutes les parties du globe étaient venus en foule dans cette ville (1), où leurs propriétés et leurs per-

De J. C. 1507. De l'H. 913.

(1) Cette ville fut quelque tems très-grande; il n'en reste presque plus rien, excepté les ruines de nombreuses citernes

sonnes étaient protégées contre l'injustice et l'oppression, et d'où ils pouvaient faire un commerce avantageux avec la Perse, l'Arabie et la Turquie, sans être exposés aux dangers que présente toujours une résidence fixe dans ces contrées barbares.

Abbas voyait avec envie la prospérité d'Ormus; il ne pouvait comprendre à quoi cette grande fortune était due, et regardait la conquête de cette île comme une chose importante pour la gloire et la richesse de la Perse. Emaun Kooli Khan, gouverneur du Fars, reçut ordre d'entreprendre cette grande expédition; le roi cependant sentait bien qu'il ne pouvait réussir sans un armement naval. Les Anglais se présentaient comme une facile ressource. On offrit à la compagnie des Indes orientales un traité qui l'exemptait de payer les droits de douane sur les marchandises importées par elle à Gombroon, et lui donnait une part dans les taxes que paieraient les autres nations : on lui faisait en outre des promesses sans bornes de faveurs pour l'avenir; elle consentit à ce prix à devenir l'instrument de la ruine de ce bel établissement. Une flotte fut bientôt

De J. C. 1622. De l'H. 1032.

faites afin de conserver, pour l'usage des habitans, l'eau des pluies qui tombent à des époques fixes de l'année.

réunie ; les troupes persanes s'embarquèrent, et l'on commença l'attaque. Les Portugais se défendirent courageusement; mais bientôt épuisés par la faim et la fatigue, et n'ayant aucun espoir de secours, ils furent forcés de se rendre. La ville fut abandonnée aux Persans qui y prirent tout ce qui était de quelque valeur, et la laissèrent ensuite se détruire d'elle-même. Abbas fut transporté de joie en apprenant la conquête d'Ormus ; mais tous les beaux plans qu'il avait faits pour former dans ses Etats un grand port de mer se bornèrent à donner son nom à Gombroon. Il voulut que cette ville s'apelât par la suite Bunder Abbas ou port Abbas (1).

(1) Si les Anglais avaient jamais eu l'espoir de tirer des avantages durables de la part qu'ils avaient eue à cette affaire, ils furent complètement trompés. Ils s'étaient, il est vrai, vengés sur un ennemi qu'ils détestaient ; ils avaient détruit un établissement florissant; ils avaient réduit des milliers d'hommes à la misère pour satisfaire l'avarice et l'ambition d'un despote qui leur promettait en échange de les enrichir par sa faveur : ils auraient dû savoir que cette faveur serait à peine suffisante pour les protéger, sous son règne même, contre la violence et l'injustice de ses propres officiers, et que cette promesse ne serait plus rien pour ses successeurs. L'histoire de la factorerie anglaise à Gombroon, depuis lors jusqu'à l'époque où elle fut entièrement abandonnée, n'est qu'un tableau des misères, des pertes et des dangers auxquels est exposé tout éta-

L'espoir qu'avaient eu les agens de la compagnie des Indes orientales de chasser les Portugais d'Ormus et de leurs autres possessions s'évanouit entièrement. Du moment que la conquête fut achevée, Abbas ne voulut plus tenir au traité auquel il avait consenti pour obtenir leur secours, et par lequel il avait été convenu que le butin serait commun, que chacun nommerait un gouverneur, et qu'à l'avenir le produit des douanes d'Ormus et de Gombroon (1) serait partagé également. Un des principaux agens de la compagnie avait conçu de magnifiques espérances; il avait écrit en Angleterre (2): « Notre cher enfant (il ap-
» pelait ainsi la factorerie commerciale de

blissement de ce genre dans un pareil pays. Si l'Angleterre eût pris Ormus pour elle-même, ou se fût établie dans une île plus commode du golfe, elle eût fait un commerce très-avantageux, et son influence politique en Arabie et en Perse n'aurait pas eu de rivaux.

(1) Par le traité passé entre Abbas et les agens de la compagnie, il avait été convenu que tous les prisonniers mahométans appartiendraient au roi de Perse, et tous les prisonniers chrétiens aux Anglais. M. Monnox, en rapportant la prise de l'île, se vante de l'humanité qu'il eut pour les prisonniers; mais il ajoute : « C'est du ciel qu'il faut que j'attende ma ré-
» compense, car les Portugais ne sont guère reconnaissans. »

(2) Lettre de M. Edouard Monuox à la compagnie, datée d'Ispahan, 1621.

» Gombroon) reprendra une nouvelle vie, si » le roi veut seulement tenir son épée. » Tout cela s'évanouit bientôt ; et nous voyons le même homme dire, après la chute d'Ormuz, qu'on ne pouvait attendre de cette possession aucun avantage, à moins que les Anglais n'en fussent exclusivement les maîtres (1). Mais toutes les espérances qu'on avait conçues furent bientôt définitivement détruites par le refus d'Abbas de permettre aux Anglais de fortifier Ormuz ou aucun autre port dans le golfe.

Il paraît qu'à cette époque le gouvernement de la compagnie des Indes fut sérieusement alarmé des intrigues de sir Robert Sherley, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait été laissé par son frère à la cour d'Abbas, et continuait à servir d'intermédiaire aux relations amicales que ce prince entretenait avec les nations européennes. L'Espagne avait alors une grande influence ; et Abbas eut envie d'envoyer le chevalier anglais comme ambassadeur auprès du roi de cette nation, pour lui offrir, à ce qu'on suppose, le commerce exclusif des soies (2). De J. C. 1624. De l'H. 1034.

(1) Lettre de M. Monnox, 1622.

(2) Il faut qu'il y ait eu quelque fondement à cette idée. Sir Thomas Roe, dans une lettre datée de la cour du Mogol à Ajmere, le 10 septembre 1616, dit qu'on ne peut rien tirer de

La prise d'Ormuz et l'expulsion des Portugais lui firent changer de politique ; et, deux ans après cet événement, on vit paraître en Angleterre sir Robert Sherley comme envoyé d'Abbas auprès du roi Jacques Ier. Rien ne peut surpasser l'exagération du tableau que cherchait à faire cet ambassadeur aux yeux de la cour de Londres, de la richesse et des ressources de la Perse. Les directeurs de la compagnie des Indes en firent voir évidemment la fausseté. Cependant le gouvernement anglais fut flatté de l'espoir de gain qu'on lui présentait ; et sir Robert Sherley eut le talent de rattacher ses intérêts privés à l'objet bien plus important d'un grand avantage national. Un gentilhomme d'un rang et d'une famille distingués, sir Dodmore Cotton, fut nommé ambassadeur auprès d'Abbas, et reçut ordre d'aller en Perse, accompagné de sir Robert Sherley et d'une suite nombreuse. Cet ambassadeur eut sa première au-

De J. C. 1626. De l'H. 1036.

la Perse jusqu'à ce qu'on connaisse le résultat de la mission de sir Robert Sherley. Il souhaite ardemment que sir Robert Sherley, qui est à Goa, puisse tomber entre les mains de notre marine, à qui il donne l'avis le plus pressant d'attaquer les vaisseaux portugais dans ce port. Sir Thomas dit que cette attaque avancera plus les affaires de la compagnie qu'une douzaine de défenses ; et il ajoute qu'il a écrit au Sophi de Perse pour le prier de ne pas s'engager avec l'Espagne.

dience à la ville d'Ashraff dans le Mazenderan. L'orgueil du roi de Perse ne pouvait manquer d'être flatté d'une mission si brillante ; les formalités et les cérémonies avec lesquelles elle fut reçue donnent une idée des mœurs et du caractère de la cour d'Abbas (1).

Sir Dodmore Cotton et les gentilshommes qui l'accompagnaient, restèrent quelques momens avant d'être présentés dans une antichambre ; et au lieu du café que l'on présente ordinairement dans de semblables occasions, ils trouvèrent là un repas somptueux servi en plats d'or, avec grande abondance de vins qui coulaient de flacons d'or massif dans des gobelets du même métal. De cette pièce ils furent conduits au travers de deux autres appartemens, qu'on nous peint comme splendidement décorés, remplis de vases d'or et enrichis de pierreries qui contenaient de l'eau de rose, des fleurs et du vin : après avoir traversé ces deux appartemens ils arrivèrent dans la grande salle de parade ; les grands-officiers de la couronne étaient rangés tout autour le long de la muraille comme autant de statues ; aucun d'eux ne faisait le moindre mouvement, tout était dans un

(1) *Voyages* de sir Thomas Herbert.

profond silence (1). De beaux enfans avec des turbans brillans et des habits brodés portaient des coupes pleines de vin, et les présentaient à ceux qui en voulaient. Abbas était vêtu très-simplement en drap rouge; il n'avait sur lui aucun ornement; la poignée de son sabre seulement était dorée : les principaux seigneurs, qui étaient assis à côté de lui, étaient mis avec aussi peu de recherche; et l'on voyait bien que le roi, au milieu de cet appareil de richesse et de grandeur, affectait la simplicité. Peut-être ses prétentions au caractère religieux exigeaient-elles qu'en public il montrât son mépris personnel pour les richesses et les vanités du monde (2).

L'ambassadeur expliqua par son interprète (3) l'objet de sa mission; il s'agissait de former une ligue avec la Perse contre les Turcs, d'obtenir satisfaction pour sir Robert Sherley, gentilhomme anglais au service de Shah Abbas, qui avait été injurié et pillé par un seigneur per-

(1) Sir Thomas Herbert, le savant écrivain de l'histoire de cette ambassade, et qui avait accompagné sir Dodmore Cotton, décrit admirablement ce cercle d'officiers publics. Pag. 184.

(2) On a dit que depuis le jour où Suffee Mirza avait été égorgé, Abbas avait toujours porté des vêtemens très-simples.

(3) Le nom de l'interprète de cette ambassade était Dick Williams. (*Voyages* de sir Thomas Herbert, p. 185.)

san (1), lequel venait de mourir ; enfin de rendre plus actif le commerce entre les deux royaumes. La réponse du roi fut tout-à-fait gracieuse. Il exprima son mépris pour les Turcs, promit de forcer les fils du seigneur mort de rendre satisfaction à sir Robert Sherley, et offrit enfin de recevoir tous les ans du drap anglais en échange de mille balles de soie qu'il ferait remettre par ses officiers aux agens anglais à Gombroon. Abbas, dit-on, s'amusa beaucoup de l'embarras où se trouvait sir Dodmore Cotton pour s'asseoir les jambes croisées suivant l'usage du pays ; mais voulant plaire à son hôte il demanda un verre et but à la santé du roi d'Angleterre au nom de son souverain ; l'ambassadeur se leva et ôta son chapeau : Abbas sourit et ôta aussi son turban pour montrer qu'il prenait part à ce respect pour le roi d'Angleterre. Cette agréable et honorable réception fit concevoir de grandes espérances, mais elles s'évanouirent bientôt. L'ambassadeur ne communiqua plus dès-lors qu'avec le ministre Mahomet Aly Beg qui, attaché aux antagonistes de sir Robert Sherley, devint l'ennemi déclaré de la légation anglaise. Sir Robert Sherley et sir Dodmore Cotton moururent quelques mois

(1) Ce seigneur persan se nommait Nukud Aly Beg.

après leur arrivée à la cour; et ceux qui les avaient accompagnés revinrent en Angleterre. Le respectable écrivain (1) qui nous a donné l'histoire de cette ambassade, et qui en attribue le mauvais succès aux intrigues du favori d'Abbas (2), ne peut parler avec modération de ce ministre qu'il appelle dans le véritable esprit et dans le véritable langage de ces tems *le plus impertinent des païens.*

Quoique Shah Abbas ait été cruel et sévère à l'égard de ses ennemis et de ceux de ses sujets qui s'étaient révoltés (3), et dans toutes les cir-

(1) Les *Voyages* de sir Thomas Herbert sont très-curieux. En général il donne une idée très-juste des mœurs et du caractère des Persans; mais ce savant auteur écrit avec un esprit très-intolérant, et ses plaisanteries mêmes se sentent de ses opinions religieuses. En parlant d'un saint mahométan qu'il appelle Emeer-Ally-Zedday-Emir, il dit que « c'est un » vieux prophète qui a un long nom et de longs os (il en juge » apparemment d'après la dimension de son cercueil), et qui » probablement est depuis long-tems pourri. » Parlant d'un des ministres qu'il accuse aussi d'avoir un nom trop long, il s'écrie: « Si Dieu ne damne pas cet homme pour ses in- » fâmes hérésies, il le damnera assurément pour son nom qui » est si long, et qui embarrassait toujours M. l'ambassa- » deur. »

(2) Mahomet Aly Beg.

(3) Il punit très-sévèrement la rébellion des habitans d'Ispahan, et, suivant l'usage de Timour, fit une pyramide de leurs têtes. (Sir Herbert.)

constances où il ne s'agissait pas de sa famille, il semble cependant qu'il se conduisait dans ces cas plutôt par politique que par colère. Son désir était de rétablir la tranquillité ; et il savait qu'un gouvernement despotique ne peut être fondé que sur une soumission craintive et complète à l'autorité du monarque. Il réussit parfaitement à atteindre ce but ; et la longue paix dont il fit jouir la Perse doit être attribuée surtout à la sagesse de ses mesures. Il travailla plus que n'avait fait aucun autre souverain au bien-être et à l'amélioration de son royaume. Il prit la ville d'Ispahan pour capitale de ses Etats ; et la population de cette cité fut presque doublée pendant son règne. La grande mosquée, le magnifique palais de Chehel-Setoon, les belles avenues et les palais appelés Char Bagh ou les *Quatre Jardins*, le principal pont sur la rivière Zainderood, et plusieurs des plus beaux palais de la ville et des faubourgs, furent bâtis par ce prince (1). Mushed lui dut aussi beau-

(1) Chardin donne de grands détails sur les palais et les mosquées bâtis par Abbas, et sur tous les embellissemens qu'il fit dans cette ville, laquelle, sous son règne, devint pour la première fois la capitale du royaume. Il augmenta la rivière de Zainderood qui la traverse, en y joignant une autre rivière ; il reprit la tentative faite par son prédécesseur, Tamasp, pour y

coup d'embellissemens ; les villes d'Ashraff et de Ferrahabad dans le Mazenderan furent ornées de plusieurs demeures royales. Mais c'étaient là ses moindres ouvrages. Il fit faire avec des frais immenses une chaussée (1) qui traverse tout le Mazenderan, et rendit ainsi ce difficile pays praticable pour les armées et les voyageurs dans toutes les saisons de l'année. Il construisit des ponts sur toutes les rivières de la Perse ; et c'est à la munificence de ce prince que le voyageur doit de trouver dans ce pays, sur tous les points, les caravanserails les plus spacieux et les plus solides. Abbas a été très-justement accusé d'avoir agi avec la plus grande cruauté envers le prince de Géorgie et les habitans de cette province (2). Sa conduite fut

amener le Karoon ; mais, après de grands efforts inutiles, il fallut y renoncer.

(1) « La chaussée du Mazenderan a environ trois cents milles » de longueur, et elle s'étend depuis Kiskar, au sud-ouest de » la mer Caspienne, jusqu'à plusieurs lieues au-delà d'Aste- » rabad, au sud-est. Le pavé est encore presque dans l'état » où il était du tems de Hanway ; il est parfaitement bon dans » plusieurs endroits, quoiqu'il n'ait jamais été réparé. Dans » quelques parties, la chaussée a à peine vingt yards (ou » verges) de large, avec un fossé de chaque côté ; elle est tra- » versée de plusieurs ponts par dessus lesquels on conduit de » l'eau dans des champs de riz. (*Mémoire de Kinnier*, p. 166.)

(2) Sa conduite envers le prince de Géorgie et sa famille,

bien différente pour un certain nombre de familles arméniennes qu'il avait prises dans ses guerres contre les Turcs. Au lieu de les réduire en esclavage et de les forcer à changer de croyance, comme avaient fait ses prédécesseurs en de semblables circonstances, il chercha à faire profiter son pays de leur avoir et de leur industrie. A cet effet, il les établit dans différentes parties de son royaume ; il leur permit de bâtir des églises et de remplir les devoirs de leur religion, et leur accorda plusieurs priviléges importans ; il les aida même personnellement, leur donnant toujours et sa protection et des encouragemens. La principale de ces colonies était celle de Julfa, dans un des faubourgs d'Ispahan : il l'avait fait bâtir pour recevoir les habitans d'une ville de même nom en Arménie. Ce nouvel établissement devint florissant au-delà de ce qu'on pouvait espérer, et Abbas

comme elle est racontée par Chardin (tome II, p. 52), présente un mélange dégoûtant de basse politique, de passions brutales, de persécution religieuse et de cruauté tyrannique ; mais comme cette histoire revient toujours aux anciennes querelles entre les monarques persans et leurs dépendans, les Walys ou princes de la Géorgie, il faut l'attribuer autant aux mœurs abjectes et dépravées des uns qu'à l'injustice et à la violence des autres.

vécut assez pour voir la sagesse de sa politique récompensée par le bonheur et la reconnaissance de ce peuple nouveau qui, uniquement occupé de commerce, et bien plus industrieux que les Persans, tout en ajoutant à la prospérité de l'empire, s'enrichit par le commerce immense qu'il faisait avec l'Inde et les autres parties du monde (1). Il chercha aussi à avantager par un établissement semblable la province qu'il aimait le plus, le Mazenderan. « Ce pays, » disait-il assez plaisamment, qui abonde en

(1) La ville de Julfa en Arménie avait long-tems appartenu aux Turcs, et le grand seigneur en avait fait présent à sa mère. Lorsqu'Abbas marcha contre cette ville, en 1603, les habitans chassèrent les officiers turcs qui y commandaient, s'emparèrent même des taxes qui avaient été levées, et allèrent les offrir, avec les clefs de leur ville, au monarque persan qui, par la suite, les traita avec une bonté et une faveur marquées. Anthoine de Govvea dit qu'ils avaient des biens considérables, et que lorsqu'ils vinrent dans la nouvelle Julfa, auprès d'Ispahan, ils comptaient cinq mille personnes, et avaient avec eux toutes leurs richesses, le roi leur ayant fourni des chameaux pour le transport. Chardin, qui cite la colonie arménienne de Julfa comme une preuve de l'excellent gouvernement d'Abbas, dit que ces nouveaux habitans n'avaient rien lorsqu'ils arrivèrent, mais qu'au bout de trente ans ils étaient si riches que plus de soixante d'entre eux avaient chacun de un million et demi à deux millions de couronnes (huit à dix millions de francs).

» vins et en cochons, serait un paradis pour » des chrétiens (1). » Mais les vapeurs malsaines qui couvrent cette contrée firent avorter son plan ; une grande partie de la colonie mourut en peu d'années.

L'administration intérieure de Shah Abbas a été louée par tous les historiens de son règne. On y trouve un grand nombre d'exemples de traitemens que sous d'autres gouvernemens on regarderait pour des généraux ou des ministres comme une rigueur excessive (2). Mais il faut se rappeler qu'en Perse la volonté du roi est la loi du pays, et que c'est toujours lui qui la fait exécuter. Le royaume dont héritait Abbas était dans un état de désordre complet ; les grands étaient audacieux et remuans ; toutes les provinces semblaient mûres pour des révolutions. Il fallait dans un tel pays de nombreux et terribles exemples pour ramener la tranquil-

(1) Chardin.

(2) Dans quelques circonstances il faisait couper le nez et les oreilles aux gouverneurs qui étaient convaincus de malversations ; et souvent on infligeait le supplice du *tukht koollah* aux officiers qui avaient mal administré. Le condamné, coiffé d'une marotte et monté sur un âne, était promené en cérémonie dans les rues et exposé aux mépris de la populace ; quelquefois il était battu, et on le forçait de danser comme un bouffon. (*Voyages* de Sherley.)

lité convenable ; et l'homme énergique qui amena cet heureux changement, dut nécessairement aussi jouer souvent le rôle d'un tyran (1). Nous ne trouvons guères en lui d'exemples d'une sévérité inutile, excepté lorsqu'il crut sa vie ou sa couronne en danger. Mais malheureusement pour son bonheur et pour sa gloire, il devint soupçonneux vers la fin de son règne ; et le terrible remède qu'il employait pour guérir cette maladie, était toujours de faire périr sur-le-champ celui qui lui inspirait quelque crainte.

Ce monarque avait été de bonne heure obligé de réprimer l'ambition des principaux chefs des tribus Kuzel Bash, et en avait fait mourir plusieurs. Il chercha un autre moyen de défense contre ces hommes turbulens, en formant une autre tribu toute à lui, qu'il nomma *Shah Sevund* ou les amis du roi : il invita les hommes de toutes les tribus à venir s'enrôler dans ce clan, qu'il considéra dès lors comme

(1) Imaginons, dans l'état de tranquillité où est maintenant notre pays, que le roi prononce lui-même la sentence de tous les criminels que la loi condamne, et que la cour du palais de Saint-James soit le lieu de l'exécution ; quoique les sentences pussent être tout aussi justes que celles de nos juges, le monarque cependant nous paraîtrait un barbare despote.

dévoué entièrement à sa famille, et qu'il honora en conséquence d'une faveur et d'une protection toutes particulières. Il ne pouvait manquer de se rendre bien des volontaires à cet appel; nous trouvons dix mille hommes inscrits le même jour dans la tribu de Shah Sevund (1). Cette tribu, qui devint célèbre par son attachement à la race des Sophis, existe encore aujourd'hui en Perse, quoiqu'elle ait bien diminué de nombre; elle comptait autrefois plus de cent mille familles.

Shah Abbas prit un autre moyen de s'affranchir lui et sa postérité des dangers auxquels la turbulence des chefs Kuzel Bash avaient toujours exposé les rois de Perse. L'armée ou koortchy que formaient ces tribus, était de cinquante à soixante mille chevaux. Les hommes dont elle était composée ne voulaient obéir qu'à des chefs de leur propre tribu; et le roi ne pouvait pas avancer un de ses favoris à un rang ou à un commandement dans son armée, si ce n'était un chef d'une famille Kuzel Bash. Abbas réduisit ce corps formidable à trente mille hommes; il leva un autre corps de dix mille chevaux et de douze mille fantassins qui recevaient leur solde de la couronne, et qui

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

étaient commandés par des officiers que le roi nommait à sa volonté. Le soldat appartenant à ces corps était appelé *koolar* ou *gholam:* ces deux mots traduits littéralement veulent dire *esclave* (1); mais on regardait ce nom comme un titre d'honneur qui distinguait les gardes de la personne du roi. L'infanterie fut appelée *Tuffungchee* ou mousquetaire; c'est le premier corps semblable qui ait jamais été formé en Perse. Abbas avait, dit-on, le projet de les opposer aux janissaires (2) turcs; mais ils furent particulièrement utiles en ce qu'ils assuraient au monarque une défense contre la violence de ses grands.

Quoique Abbas semble avoir violé ouvertement toute sa vie la loi du prophète qui défend le vin, il affectait cependant une grande piété: il se passa à peine une année de son règne où il ne fît un pèlerinage à quelque sainte relique. Durant deux semaines qu'il passa à Nujuff, il nettoya lui-même le tombeau d'Aly, faveur en-

(1) Ce corps était formé principalement des captifs de Géorgie, d'Ibérie et d'Arménie, qui étaient devenus mahométans, mais qui conservaient une grande haine contre les troupes turques. (Chardin, tome III, p. 292.)

(2) Ce mot est turc; il se forme de *yangee*, nouveau, et de *chera*, camp ou armée; ce qui fait *yangee chera*, dont les Européens ont fait janissaires.

viée de tout le monde, et qui n'est accordée qu'aux hommes d'une vie exemplaire (1). Il alla, comme nous l'avons déjà dit, à pied d'Ispahan à Mushed, pour marquer son respect envers le saint iman qui y est enterré. Par tous ces témoignages de dévotion extérieure il était parvenu à faire croire que, malgré quelques infractions à la véritable règle, il était sincèrement religieux.

C'était son ancêtre Shah Ismael qui le premier avait établi la charge de Sudder-ul-Suddoor ou grand pontife de Perse. Les pouvoirs qui y étaient attachés étaient immenses; il n'y avait que les Syuds ou descendans du prophète qui pussent y être nommés. D'autres emplois étaient remplis par des moollahs, ou hommes d'un caractère sacré, et les fonctions en étaient aussi très-importantes. Sous le règne des prédécesseurs d'Abbas les querelles qu'avaient entre eux ces divers ordres de prêtres avaient causé des troubles sérieux. Leur influence était considérable : chacun avait ses disciples et ses soutiens; et leurs disputes avaient plusieurs fois menacé la tranquillité de l'Etat. Abbas mettait de la vanité à dire que son règne avait été exempt de ces troubles. On rapporte

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

qu'un jour il était à cheval, ayant à sa droite le célèbre Meer Mahomet Bauker Damad, et à sa gauche un autre homme tout aussi illustre, Shaikh Bahaudeen Aumilee (1); il chercha à savoir s'il existait au fond du cœur quelque jalousie secrète ou quelque envie entre ces deux savans religieux : se tournant vers Meer Mahomet Bauker, dont le cheval piaffait et sautait beaucoup ; il lui dit : « Quelle lourde bête monte » Shaikh Bahaudeen, il ne peut seulement pas » nous suivre ! — Ce qui paraît étonnant, dit » le Moollah, c'est que ce cheval puisse re- » muer, quand on pense au poids énorme de » science qu'il porte sur lui. » Abbas au bout de quelque tems se tourna vers Shaikh Bahaudeen et lui dit : « Avez-vous jamais vu un ani- » mal qui sautât autant que celui que monte » Mahomet Bauker ? c'est inconvenant pour » un cheval qui porte un grave Moollah. — » Votre Majesté voudra bien sans doute par- » donner au cheval quand elle pensera qu'il a » bien droit d'être fier de celui qui le monte. » Le monarque baissa la tête sur le devant de sa selle, et rendit grâces au Tout-Puissant pour

(1) Ces deux docteurs ès-lois sont regardés par les Shiites avec le plus grand respect, et leurs ouvrages sont des autorités importantes sur tout ce qui touche à la loi.

cette bénédiction singulière dont il avait favorisé son règne, en lui donnant deux hommes si pieux et si sages, qu'ils avaient pu vivre à sa cour sans y éprouver ni la haine ni l'envie (1).

La préférence que l'empereur donnait à sa religion ne l'empêchait pas de tolérer les autres. Il protégeait surtout les chrétiens établis dans ses domaines; cette disposition s'augmentait de sa haine contre les Turcs et de son désir de négocier avec les puissances de l'Europe un plan de guerre combinée contre l'empereur de Constantinople. Sir Robert Sherley, que son frère sir Anthony avait laissé en Perse, devint en grande faveur à la cour. Sa maison était l'asile des chrétiens de toutes les nations, et il fut long-tems leur intermédiaire pour porter leurs plaintes jusqu'aux oreilles d'Abbas. Ce monarque donna à sir Robert une belle Circassienne pour en faire sa femme; et une autorité que nous ne pouvons récuser (2) nous

(1) *Manuscrits persans.* Moolah Saduck.

(2) *Voyages* de Preacher. Harleian, *Voyages*, vol. I, p. 738. Le voyageur était l'hôte de sir Robert Sherley au moment où il était lui-même le favori d'Abbas (*a*).

(*a*) Cette anecdote, si elle n'est pas controuvée, suppose au moins une erreur grave. Comment peut-on dire qu'un mahométan ait servi de parrain à un chrétien? Il est probable que le prince donna seulement son nom et promit sa protection à l'enfant, et que le voyageur a appelé cela être parrain.

apprend que le prince mahométan fut le parrain du premier enfant du chevalier anglais. Cette anecdote suffit pour prouver de quelle tolérance jouissaient les chrétiens pendant le règne de ce monarque.

Dans ses rapports avec sa famille, le caractère d'Abbas paraît dans un jour si affreux, que sa conduite à cet égard diminue l'admiration que nous inspirent les autres actes de son règne ; mais il ne faut pas oublier qu'une des plus terribles conditions que la fortune ait mises au pouvoir absolu, est la nécessité de voir dans ses plus proches parens les plus dangereux de ses ennemis. L'héritier présomptif d'un despote doit toujours être pour lui un objet de jalousie; et cette méfiance doit augmenter en proportion des qualités et de la popularité du futur successeur. Ce malheur ne fut pas épargné au grand Abbas. Il avait quatre fils qu'il avait regardés avec délices tant qu'ils n'avaient pas atteint l'âge d'hommes, et n'avaient pas montré encore ces grandes et nobles qualités qu'il devait leur souhaiter comme père ; mais quand tous les vœux de son cœur semblèrent satisfaits, il ne put souffrir que les yeux de ses sujets se tournassent vers un autre que lui (1). Il

(1) Chardin rapporte qu'Abbas résolut la mort de son fils

regardait comme ses ennemis ceux qui servaient ses enfans avec zèle et avec attachement : les courtisans qui l'entouraient cherchaient à augmenter cette disposition, au moyen de laquelle ils espéraient perdre ces rivaux qu'ils voyaient empressés à les supplanter dans leurs propres postes. Cette méfiance dans le roi fit naître la terreur dans ses enfans. Ils se voyaient l'objet d'une jalousie sans relâche qui envenimait toutes leurs actions. Nous devons supposer que, convaincus que la loyauté ne suffisait pas pour les préserver du danger, ils prêtèrent l'oreille à des conseils qui leur montraient pour se sauver une route facile, mais dangereuse.

Abbas fut porté à croire que son fils aîné, Suffee Mirza, brave et généreux jeune homme, avait formé une conspiration contre sa vie depuis que lui-même avait fait périr l'ami et le favori du jeune prince ; et cette idée lui fit oublier qu'il était père. On dit qu'il s'adressa d'abord à Karachee Khan (ce courageux général qui avait battu les Turcs à Shiblee), et le pria d'être le meurtrier de Suffee. Le vieux soldat

aîné en voyant, au sortir de ses appartemens, les yeux de ses grands se diriger avec plaisir sur un prince d'une si grande espérance. (Chardin, tome III, p. 314.).

se jeta aux pieds de son maître, et le supplia de lui ôter la vie plutôt que de la lui rendre odieuse en le forçant de devenir l'assassin d'un prince si généreux. Abbas ne le pressa pas davantage; mais il trouva bientôt dans Beh-bood Khan un instrument plus disposé à le servir. Ce seigneur, comme pour venger une injure particulière, frappa le prince au moment où il montait à cheval dans la cour même du palais, et se sauva dans l'écurie du roi. Le monarque, sous prétexte du respect qu'il devait à un ancien usage qui rend cet asile sacré, empêcha l'exécution du coupable (1). S'il l'avait permis, disait-il, c'eût été préjuger sa cause et jeter quelque soupçon dans une affaire qui avait be-

(1) L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh*, pour excuser cet attentat, le présente comme une vengeance particulière de Beh-bood Khan. Voici comme il est raconté dans le *Aulum-aurah*: « Suffee Mirza était fils de Shah Abbas; le père et le fils avaient » été long-tems assez bien ensemble: plusieurs personnes » avaient cherché à persuader à Abbas que son fils avait cons- » piré contre sa vie; » mais le roi ne voulut jamais le croire; cependant il fit mettre à mort deux des domestiques du prince qu'il supposait capables de lui donner de dangereux conseils. Beh-bood Khan, ajoute le même auteur, était un des esclaves favoris (gholam) du roi. « Persuadé que le jeune prince cons- » pirait contre la vie de son maître, il le frappa et se réfugia » ensuite dans l'écurie du roi », qui est en Perse le plus sacré de tous les asiles.

soin d'être éclaircie : il fallait arrêter toute poursuite jusqu'à ce que le fils de Suffee Mirza, qui était encore enfant, fût en âge de demander vengeance du sang de son père. Mais ce voile même fut bientôt écarté; Beh-bood Khan quitta son asile, et fut élevé à des emplois distingués (1). Cependant on apprend avec quelque satisfaction que ce misérable trouva à la fin une digne récompense de son infamie. Abbas, aussitôt que le crime eut été commis, fut en proie à des remords déchirans; il chercha des occasions de faire périr (2) tous ceux de ses courtisans qui avaient envenimé son ame contre un fils qu'il pleura, dit-on, sincèrement (3). Mais il réservait pour Beh-bood un supplice plus cruel ; il ordonna à cet homme si obéissant de lui apporter la tête de son propre fils. Le vil esclave obéit. Au moment où il présenta à Abbas la tête du jeune homme, ce prince, avec le sourire amer du mépris, lui demanda ce qu'il éprouvait : « Je suis bien malheureux, lui

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) *Voyages d'un ambassadeur.*

(3) Abbas, nous dit-on, s'enferma dans son palais pendant un mois, couvrit ses yeux pendant dix jours et conserva le deuil pendant un an : il ne porta plus par la suite que les vêtemens les plus simples ; et le palais où le prince était mort devint un lieu de sûreté pour les criminels.

» répondit Beh-bood. — Tu seras heureux
» Beh-bood, dit Abbas; car tu es ambitieux,
» et ton cœur est maintenant semblable à celui
» de ton maître (1). »

Bientôt après la mort de Suffee Mirza, son cruel père, toujours soupçonneux, fit arracher les yeux à ses deux autres fils (2). S'il faut en croire un écrivain contemporain (3) et de notre propre nation, le sort de l'un de ces princes fut accompagné des circonstances les plus tra-

(1) Abbas ne voulut pas donner la mort à Beh-bood; mais celui-ci la reçut bientôt après d'un de ses esclaves qui, pour éviter le châtiment, le tua pendant qu'il était ivre.

(2) Le second fils d'Abbas, Tamasp Mirza, était mort avant le meurtre de son frère aîné.

(3) Sir Thomas Herbert. Son récit diffère de celui d'Oléarus, mais il mérite plus de confiance. Le *Zubd-ul-Tuarikh* dit que le nom du prince massacré par Beh-bood était Suffee Mirza, et celui d'un des deux princes qui eurent les yeux crevés, Khodah Bundah; et cela est confirmé par le passage suivant d'une lettre de M. Monnox, agent de la compagnie des Indes, datée d'Ispahan, 1621 :

« Le roi (Shah Abbas), avant de revenir à Ispahan, a fait
» arracher les yeux à celui de ses fils qui est maintenant l'aîné,
» Goda-bunda Mirza, et ensuite l'a fait mettre en prison; son
» fils Emanullah a été aussi enfermé, mais non pas privé de la
» vue. Le roi veut, à ce qu'on croit, laisser son trône à son
» petit-fils (âgé alors de dix ou douze ans) : c'est le fils de
» Suffee Mirza, fils aîné d'Abbas, celui qu'il fit tuer il y a
» cinq ans par une affreuse trahison, comme il revenait d'un

giques. Ce jeune homme, dont le nom était Khodah Bundah (1), était aussi distingué par son courage et ses talens que son frère aîné; mais il savait éviter avec plus de prudence tout ce qui pouvait éveiller les soupçons et la jalousie de son père. Il éloignait de lui les flatteurs et repoussait jusqu'aux louanges justement dues à ses nobles actions. Cette conduite ne faisait qu'ajouter à cette gloire qui causait son danger. La première preuve qu'Abbas donna de ses soupçons, fut de faire mettre à mort un homme qui était le tuteur et l'ami intime de son fils (2). Sachant que le seul crime de cet officier était le respect trop grand qu'il portait à son maître, le jeune prince se présenta à la cour : là, donnant un libre cours à sa juste indignation contre ce qu'avait fait Abbas, il oublia toute prudence et ne songea plus à sa

» *bannyo* ou étuve. On peut dire du roi ce qu'on disait autre-
» fois d'Hérodote, qu'il valait mieux être son cochon que son
» fils; et cependant cet animal était ce qu'on détestait le plus
» dans sa religion. (*Annales publiques de la compagnie des Indes.*)

(1) On l'appelait aussi Reza Mirza. (*Zubd-ul-Tuarikh.*)

(2) Suivant sir Thomas Herbert, le nom de ce personnage était Mazar; mais comme il ne savait pas du tout le persan, il est sujet à de fréquentes et grossières erreurs, sur-tout dans les noms propres.

propre sûreté. On dit qu'il était irrité jusqu'à la déraison, et qu'il osa, en présence même de son père et de son roi, tirer son épée. L'ordre fatal de sa mort fut donné sur-le-champ ; mais Abbas consentit à ne lui ôter que la vue. Privé de la lumière du jour, le prince tomba dans un sombre désespoir : rien ne pouvait plus lui plaire, et toute sa vie se passait à faire de vains projets et d'inutiles plans de vengeance contre l'auteur de sa vie et de ses malheurs. Il avait deux enfans ; le plus âgé était une aimable jeune fille nommée Fatime, qui était l'idole de son grand-père, et qui avait pris sur lui une influence extraordinaire. Abbas paraissait malheureux quand la petite Fatime n'était pas auprès de lui : sa voix pouvait seule adoucir ces accès violens où le jetaient des passions terribles et auxquels il devenait chaque jour plus sujet. Le prince écoutait avec une joie féroce ce qu'on lui disait de la faveur de sa fille et du besoin que le roi avait d'elle pour être heureux. Un jour qu'elle venait jouer entre ses bras, il la saisit avec la furie d'un insensé, et au moment même l'égorgea : la mère, stupéfaite, poussait des cris et lui disait que c'était sa fille chérie qu'il venait de tuer ; au lieu de l'écouter il s'avance pour saisir son fils encore

enfant, et satisfaire également sur lui sa fureur. La princesse, éplorée, parvient à lui arracher l'enfant et envoie prévenir Abbas. La rage et le désespoir du monarque en voyant cette horreur donnèrent à son fils un moment de joie; le misérable se rassasia avec avidité de cette épouvantable vengeance, et finit cette scène terrible en avalant une dose de poison qui termina dans un instant sa malheureuse vie (1). Tels furent les attentats qui marquèrent les derniers jours d'Abbas : dévoré par le chagrin, affaibli par une maladie que ses excès immodérés avaient beaucoup augmentée, il mourut dans son palais favori à Ferrahabad dans le Mazenderan, à l'âge de soixante-dix ans. Il avait été presque depuis sa naissance gouverneur nominal de la Perse, et il en était souverain de fait depuis quarante-trois ans.

De J. C. 1628. De l'H. 1037.

Shah Abbas avait une belle figure dont les traits les plus remarquables étaient un grand nez

(1) Sir Thomas Herbert. Ce récit est confirmé par une lettre de M. Burt, datée de Gombroon, le 6 février 1627. Il dit « que le roi a ajouté aux nombreux reproches de sa conscience » la mort de son fils unique, en lui faisant arracher les yeux » avec un rasoir. Sa fille avait assisté au supplice de son père ; » celui-ci, dans un accès de rage, lui ôta la vie et s'empoi- » sonna lui-même. » (*Annales publiques de la compagnie des Indes.*)

et des yeux vifs et pénétrans. Il ne portait point de barbe, mais il avait de grosses moustaches. Il était d'une assez petite stature, mais il faut qu'il ait eu une force et une activité extraordinaires, car pendant toute sa vie on a vanté la manière dont il supportait la fatigue; et jusqu'à ses derniers jours il continua de se livrer à la chasse qui était son divertissement favori.

Nous avons déjà présenté les fautes de ce monarque ou plutôt ses crimes. Ils sont tous d'une couleur bien sombre; mais il faudrait savoir toute son histoire mieux que nous la connaissons pour prononcer sur l'injustice de ces attentats. Nous savons que dans ses relations domestiques tous les liens de la nature avaient été rompus, qu'il s'était passé des scènes plus sanglantes encore que celles qu'ose nous peindre la tragédie, mais nous ne pouvons pas dire si cette cruauté, en apparence si coupable, n'était pas nécessaire à la paix et à la tranquillité de son immense empire. Il est possible que le courage affreux d'un père, qui consentait à être le bourreau d'un fils ambitieux, ait sauvé bien des hommes. Cette observation n'a pas pour but d'atténuer le crime d'Abbas, mais de montrer que ces crimes sont souvent une des nécessités de la position pour laquelle il était né.

C'est donc moins encore le caractère du despote que la nature du gouvernement qu'il faut avoir en horreur. Peu de souverains dans l'univers ont fait dans leurs Etats autant de bien qu'en avait fait à son pays le grand Abbas. Il établit dans toute l'étendue de la Perse une sécurité inconnue depuis plusieurs siècles; il mit fin aux dévastations périodiques des Usbegs, et repoussa ces pillards dans leur propre pays; il chassa les Turcs de toutes les conquêtes faites sur la Perse, et dont ils étaient en possession au commencement de son règne. La justice fut en général rendue d'après la loi religieuse; et Abbas ne s'en mêla que pour soutenir les lois ou punir ceux qui se croyaient au-dessus d'elles. Quoiqu'il eût un grand talent comme général, il regardait l'amélioration de son vaste royaume comme un objet plus noble et plus digne de lui que des conquêtes : il s'occupa du commerce de la Perse plus que ne l'avait fait aucun autre monarque; et ses plans sont presque tous faits pour montrer la grandeur de son génie. Il construisit une foule de ponts, des caravanserails et d'autres établissemens publics : l'impression que sa noble munificence avait faite sur ses sujets est descendue jusqu'à leurs enfans. Si un voyageur moderne demande en Perse quel est

le fondateur d'un ancien bâtiment, on lui répondra sur-le-champ : C'est Shah Abbas-le-Grand ; non pas que l'on sache si réellement c'est lui qui l'a fondé, mais parce qu'on a pris l'habitude de le regarder comme l'auteur de toute amélioration. Nous ne devons pas supposer qu'un prince d'un tel caractère pût se faire de la cruauté un plaisir : à quelques actions qu'Abbas, dans les dernières années de sa vie, se soit laissé entraîner par la froide barbarie de la politique, par la jalousie du pouvoir, par la faiblesse de l'âge et par les artificieuses intrigues de vils flatteurs, ne nous hâtons pas de vouer à l'exécration des hommes la mémoire d'un monarque qui a rendu à la Perse une grandeur qu'elle n'avait pas connue depuis bien des siècles. Ce prince fut brave, généreux et sage : pendant tout le cours d'un règne de près d'un demi-siècle il sembla n'avoir d'autre désir que de rendre son royaume florissant et ses sujets heureux. Un auteur distingué et impartial (1), en parlant d'un fait historique, nous fournit le plus bel éloge qu'on puisse faire du caractère d'Abbas. « Quand ce grand prince cessa de vivre, dit-il, la Perse cessa de prospérer. »

(1) Chardin, tome III, p. 12.

CHAPITRE XV.

Depuis la mort d'Abbas-le-Grand jusqu'à la conquête de la Perse par les Affghans et à l'abdication de Shah Sultan Hussein.

Le royaume de Perse avait eu à différentes époques des limites plus étendues, mais jamais peut-être il n'avait été aussi florissant que pendant les dernières années du règne d'Abbas-le-Grand. L'histoire de ce monarque et de ses prédécesseurs est racontée par beaucoup d'écrivains ; mais nous perdons ces guides bientôt après sa mort. L'auteur de l'ouvrage que j'ai généralement suivi dans l'histoire de la famille d'Abbas, vivait dans le tems d'Abbas II, et termina ses Mémoires à peu près vers le milieu du règne de ce prince ; et il y a bien peu d'historiens persans qui nous donnent des détails authentiques sur tout ce qui s'est passé depuis cette époque jusqu'à Nadir Shah. On comprend aisément les causes de cette lacune dans l'histoire de Perse. Il est difficile d'imaginer un tems moins propre à inspirer un historien na-

tional. Près d'un siècle s'écoula sans un seul événement de quelqu'importance ; et cependant ce calme extraordinaire ne fit aucun bien à la Perse. Les princes, les grands, les premiers officiers du royaume furent, il est vrai, à l'abri du danger des guerres extérieures ou intestines ; mais leurs fortunes et leurs vies devinrent le jouet de monarques faibles, cruels et corrompus. Les classes inférieures, exposées, il est vrai, à moins de maux que les ordres plus élevés, devinrent de jour en jour moins guerrières; ce que la nation avait gagné par la paix perdit presque tout son mérite quand elle ne fut plus en état de le défendre. Cette époque ne fut honorée par aucun événement glorieux ; il ne s'y montre aucun caractère auquel l'historien puisse s'arrêter avec plaisir : on pourrait dire que la nation vécut de la gloire qu'elle avait précédemment acquise jusqu'à ce qu'elle l'eût épuisée. En proie alors à l'action continue d'une corruption et d'un avilissement progressifs, elle devint incapable de faire le moindre effort pour repousser les effroyables maux qu'attira sur elle une invasion de quelques tribus d'Affghans ; la Perse, en se laissant conquérir par eux, s'est couverte de tant de honte qu'il ne faut pas nous étonner que ses écrivains

aient reculé avec dégoût devant l'humiliante histoire de ces tems douloureux.

Cette tâche à laquelle se sont refusés les auteurs persans a peut-être été mieux remplie par les écrivains étrangers. La politique généreuse d'Abbas-le-Grand avait attiré beaucoup d'Européens dans ses domaines; il donnait à toutes les classes les mêmes encouragemens; il y avait en Perse avant sa mort des envoyés diplomatiques, des soldats, des marchands et des missionnaires de presque tous les peuples de la chrétienté. Les raisons qui le portaient à leur accorder tant de faveur, étaient principalement sa haine contre les Turcs, le désir d'améliorer la tactique militaire et d'augmenter le commerce de son pays; son esprit de tolérance en matière de religion favorisait ces dispositions; les mêmes motifs eurent encore quelqu'effet après sa mort; les plus vils et les plus cruels de ses successeurs furent obligeans pour les Européens établis dans leurs domaines. Aussi les vit-on en Perse très-nombreux. Parmi eux se rencontrèrent quelques hommes d'une grande instruction et d'un esprit distingué. Nous trouvons dans leurs écrits d'amples détails sur les événemens de cette époque; et il ne faut pas la passer sous silence : il importe

plus peut-être de voir le despotisme dans toute sa honteuse nudité que lorsqu'il est à moitié caché par la gloire. Le tableau peut en être révoltant, mais cela même prouve que la leçon est bonne. Un Anglais qui écrit l'histoire d'une nation comme la Perse, n'a rien de mieux à faire que de représenter fidèlement le terrible contraste que peut offrir le sort de deux grandes sociétés, et d'apprendre ainsi à ceux qui vivent sous un gouvernement juste et libre tout le prix de cet avantage, le plus grand dont puissent jouir des hommes réunis.

De J. C. 1627. De l'H. 1037.

Sam Mirza succéda à son grand-père Shah Abbas. On avait demandé à celui-ci au moment de sa mort qui il voulait pour son successeur; il désigna ce prince, qui était fils de Suffee Mirza. On lui dit que les astrologues avaient prédit que le règne de Sam Mirza, s'il montait sur le trône, serait de courte durée : « C'est » ma volonté, dit Abbas avec emportement; je » veux que vous mettiez sur sa tête cette cou- » ronne qui devait appartenir à son malheu- » reux père (1). » Les grands respectèrent le dernier ordre de leur souverain; ils se rendirent en toute hâte à Ispahan, où était l'héritier du trône, qui avait alors dix-sept ans; on le fit

(1) *Introduction aux Mémoires de Krusinski*, p. 29.

sortir du harem, et on le proclama roi de Perse avant même que la mort de son grand-père fût connue publiquement.

Ce jeune prince, qui prit le nom de Shah Suffee en montant sur le trône, régna quatorze ans : ce fut un tyran capricieux; chaque année de son règne fut marquée par d'horribles attentats, dégoûtantes preuves d'une cruauté barbare. Tous les princes du sang royal, et presque tous les ministres (1) ou généraux d'un rang ou d'un caractère distingué, furent mis à mort ou privés de la vue par l'ordre de ce despote; et cette liste de victimes fut augmentée encore d'un grand nombre de femmes, dont quelques-unes étaient des familles les plus distinguées du royaume (2). Parmi tous ceux

(1) L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* donne une liste des seigneurs qui furent ou mis à mort ou privés de la vue; et elle semble comprendre tous les officiers qui avaient eu quelque rang distingué ou quelque charge sous Abbas, et tous les princes alliés à la famille royale, au degré même le plus éloigné.

(2) La fille d'Abbas, qui avait épousé Isak Khan, fut au nombre de ces victimes. Plusieurs auteurs ajoutent que sa mère elle-même, qui l'avait irrité par quelques remontrances un peu libres sur sa conduite, partagea le sort de tous ceux qui osaient lui donner des conseils. Un jour, étant extrêmement ivre, il tua sa sultane favorite; et un voyageur européen (Tavernier, tome II, p. 208) nous apprend que lorsqu'il eut

que ce prince cruel fit mettre à mort, aucun peut-être n'excite plus la compassion que Imaum Kooli Khan et toute sa famille. Ce chef était fils d'Aly-verdi Beg, le célèbre général d'Abbas, et déjà sa réputation égalait celle de son père : il avait soumis toute la province du Fars ; aidé par les Anglais, il avait pris l'île d'Ormus sur les Portugais. Ayant été pendant bien des années l'instrument favori d'Abbas qui l'avait chargé de l'amélioration des provinces méridionales de son royaume, il avait formé sous les auspices de ce prince un collége à Shiraz, et bâti plusieurs caravanserails et divers ponts dans la province du Fars. De telles occupations étaient bien d'accord avec les sentimens de ce généreux seigneur dont l'ame était aussi grande que celle de son maître. Sa fortune, qui était immense, fut épuisée par ses magnificences. Nous pouvons juger de la manière dont il vivait, par le propos que lui tint un jour Abbas : « Je vous demande, Imaum Kooli, lui dit ce » prince, de dépenser un dirhem de moins par » jour, pour qu'il y ait au moins quelque légère » différence entre les dépenses d'un khan et

repris ses sens et reconnu ce qu'il avait fait, il se livra au plus violent chagrin, et donna ordre de détruire tout ce qu'il y avait de bouteilles de vin dans son royaume.

» celles du roi (1). » Ce seigneur fut mandé à la cour de Shah Suffee : ses amis l'avertirent du danger qu'il allait courir ; mais il croyait impossible qu'un homme qui avait rendu de si grands services, et dont la fidélité était si connue, pût être exposé à aucun danger (2) ; il se rendit à la cour ; il y fut égorgé, et ses deux fils eurent le même sort de peur qu'ils ne voulussent un jour venger la mort de leur père (3).

Encouragés par la mort d'Abbas, les Usbegs envahirent le Khorassan ; mais ils furent attaqués et battus par l'armée persane qui était stationnée dans ces provinces. Candahar cependant fut pris : Suffee avait ordonné au gouverneur persan (4) de cette ville de revenir le trouver ; mais se croyant déjà condamné à mort, celui-ci alla conduire les troupes qu'il commandait à l'empereur de l'Inde, et chercha un refuge pour lui-même à la cour de Delhi. Les Turcs aussi, voyant l'état de la Perse, essayèrent de l'attaquer (5) ; quoique repoussés d'abord, ils parvinrent à s'emparer de Bagdad. De J. C. 1634. De l'H. 1044.

(1) *Manuscrits persans.*
(2) Tavernier. Oléarius.
(3) *Zubd-ul-Tuarikh.*
(4) Le nom de ce seigneur était Aly Murdan Khan.
(5) *Zubd-ul-Tuarikh.*

Après ce premier succès, l'empereur Moorad s'avança dans l'Aderbijan à la tête d'une armée considérable, et s'empara de la ville de Tabreez; mais bientôt l'approche de l'hiver et la disette de vivres l'obligèrent de se retirer, et son armée fut harcelée par la cavalerie persane. Shah Suffee parvint à étouffer une révolte dans le Ghilan, et il prit la forteresse d'Erivan après un long siége, pendant lequel ses flatteurs assurent qu'il montra beaucoup de courage. Cependant il n'avait fait qu'exprimer la résolution de donner l'assaut à cette place, et de la prendre ou de mourir sur la brèche. Mais les sollicitations de ses femmes et de ses ministres l'empêchèrent de la suivre jusqu'au bout (1); la prise d'Erivan (2) vint à propos pour qu'il fût inutile de la renouveler, et laissa douter au monde si cet odieux tyran avait même le mérite si commun du courage.

Les auteurs persans qui ont écrit la vie de

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) « Cette ville est située sur les bords de la rivière Zengui; » elle est défendue par une forteresse de forme elliptique qui a » plus de six mille yards de circonférence. Le côté nord-ouest » de la ville est bâti sur un précipice, et s'élève au-dessus de » la rivière à plus de cent toises; mais il est commandé par » le fort qui est entouré de deux fortes murailles flanquées de » tours. » (*Mémoires de Kinnier sur la Perse*, p. 325.)

ce prince, ont essayé de voiler ses crimes et d'exalter ses vertus. Un écrivain contemporain, qui était célèbre astrologue, attribue la mort de plusieurs de ces nobles chefs que le roi fit massacrer, à la funeste influence de leur étoile, et en conséquence il regarde ce prince comme parfaitement innocent de ces crimes. Il nous apprend que le roi étant un jour campé près de la montagne de Sahund, dans l'Aderbijan, s'amusait à pêcher des truites (1). Il en prit cinq cents; et pour témoigner sa joie à quelques seigneurs d'un haut rang qui avaient partagé avec lui l'amusement de cette journée, il leur fit présent de riches robes d'honneur; mais notre auteur ajoute que malheureusement pour eux la lune était dans la constellation du lion quand ils reçurent ces marques de faveur (2). Par suite de cette funeste circonstance, ils furent quelques jours après tous mis à mort (3) par l'ordre du roi, à propos d'une petite querelle, effet d'une orgie

(1) C'est la seule rivière en Perse où j'aie jamais entendu dire que l'on trouvât des truites; j'ai campé sur ses bords en 1810, et j'en ai mangé de très-bonnes.

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(3) Les principaux de ces officiers étaient Agerloo Khan, commandant des gardes, et Hussein Beg, un des seigneurs de la cour.

où ils s'étaient enivrés ; l'ivrognerie était alors le vice dominant, et Suffee l'encourageait par son exemple. On trouve avec plaisir l'occasion de rapporter au moins une bonne action de ce monarque (1) : il rendit à leur pays environ trois cents malheureux Arméniens, seul reste d'une colonie de sept mille hommes qu'Abbas avait établie à Ashraff, dans le Mazenderan (2).

(1) *Histoire universelle moderne*, tome V, p. 148.

(2) Suffee était en général bon pour les chrétiens, quoique le premier et peut-être le seul Européen qui ait jamais été exécuté publiquement en Perse, l'ait été sous son règne. Un horloger, nommé Rodolphe Stadler, natif de Zurich, avait accompagné la mission du duc de Holstein en Perse, et était devenu horloger de Suffee. Rodolphe tua un Persan qu'il avait trouvé dans sa maison et qu'il soupçonnait d'avoir des liaisons avec sa femme. Il s'adressa au roi, qui d'abord lui pardonna, mais qui ensuite, d'après le conseil de ses ministres, rétracta le pardon, à moins que Rodolphe ne se fît mahométan. Le roi désirait beaucoup obtenir cela de lui; il le supplia avec instance, et lui offrit, s'il voulait changer de religion, une fortune de dix mille tomans et une belle femme; mais tout fut inutile; Rodolphe ne voulut pas renoncer à sa foi, et le roi fut forcé, malgré lui, de laisser la loi suivre son cours. Le chrétien, inébranlable, fut livré, suivant l'usage en pareil cas, aux parens de l'homme qu'il avait tué. Ils lui coupèrent la tête le dernier jour d'octobre 1637. Son corps fut, par l'ordre du roi, donné aux Arméniens qui l'enterrèrent comme le corps d'un martyr; et leurs prêtres rapportent qu'on vit, dans la nuit où il fut enterré, des anges passer autour de la tombe. (Tavernier, tome II, p. 239.)

Un célèbre voyageur (1), dans son *Traité sur le gouvernement de la Perse*, attribue la conduite de ce prince à une politique systématique : il prétend que Suffee, en faisant mourir les principaux chefs militaires du pays, acheva ce que son aïeul, le grand Abbas, avait commencé. Tous deux, selon lui, voulurent, en introduisant dans toutes les grandes charges des esclaves, se donner les moyens de soumettre et d'abaisser une aristocratie qui était devenue trop puissante pour les laisser jouir d'une autorité absolue et sans contrôle (2). Cette observation est trop générale ; elle ne semble être vraie que dans un sens très-restreint. Abbas avait fait beaucoup de changemens dans le système du gouvernement ; cependant il n'avait d'autre désir que de se rendre indépendant de ses grands vassaux et de ces Khans dont la puissance égalait presque la sienne ; les détruire n'était pas son but : il chercha toujours au contraire à leur conserver une grande force, parce qu'il les regardait comme la meilleure défense de son royaume. Il punissait et récompensait ces grands sei-

(1) Chardin.

(2) Tavernier dit aussi qu'Abbas, en mourant, avait laissé l'ordre de mettre à mort plusieurs grands Khans ; mais il n'appuie ce fait si peu vraisemblable d'aucune autorité.

gneurs comme ses autres sujets, sans crainte et sans soupçon. Son courage à réprimer la rébellion avait inspiré l'affection. Le caractère de son indigne petit-fils était absolument contraire; toutes ses vues étaient prises dans les sentimens les plus bas. Il fallait toujours attribuer ses actions soit à la colère, soit à l'avarice, à la jalousie, au caprice, ou à la crainte. Et pourtant ce tyran, plus méprisé encore qu'il n'était craint, régna en paix. Mais on ne peut douter qu'il n'ait dû sa sûreté personnelle, pendant le peu d'années qu'il occupa le trône de Perse, plutôt au respect que l'on portait à sa famille et à la réputation de sagesse qu'avait laissée son grand-père, qu'à la terreur qu'inspiraient ses cruautés et sa tyrannie.

De J. C. 1641. De l'H. 1051.

Ce prince mourut à Kashan et fut enterré à Koom (1). Sa figure, dit-on, était remarqua-

(1) « La ville de Koom fut bâtie dans l'année de l'hégire 203 » avec les ruines de sept villes qui avaient formé autrefois une » petite souveraineté sous Abdalrahman, prince arabe. Ce » prince ayant été renversé par ses ennemis, et son pays ra- » vagé, les habitans de ces sept villes fondèrent la ville de » Koom, qui fut divisée en sept quartiers portant chacun le » nom d'une des villes qui avaient été détruites; elle devint » ensuite une des premières villes de Perse, et fut long-tems » célèbre pour ses manufactures de soieries. Elle est située » dans une grande plaine, sur le bord d'une petite rivière qui

ble par son expression de douceur et de bonté. Il est probable que ce fut son éducation qui gâta ce que la nature avait mis de bon en lui. Les princes persans, jusqu'au règne de Shah Abbas, avaient toujours été élevés comme des soldats. Il paraît que ce prince, sentant le danger de ce système, voulut le changer. Depuis la mort de ses fils, dont nous avons donné les détails, tous les princes de la dynastie des Sophis étaient enfermés dans le harem, où ils ne voyaient que des femmes et des eunuques. Un roi qui ne pouvait quitter cette prison que pour monter sur le trône, devait trop probablement être efféminé et incapable. Il était presque impossible qu'ayant vécu si longtems de privations il résistât à l'enivrement du pouvoir; n'ayant aucune expérience, il devait

» prend sa source à peu de distance de là, et se perd dans » le grand désert salé. Latitude, 34° 45′ nord; longitude, » 50° 29′ est. Koom fut pris par les Affghans, lorsqu'ils en- » vahirent la Perse en 1722, et complètement détruite. On en » a depuis rebâti une partie, mais elle a toujours l'air d'une » vaste ruine. Il y a un très-beau collége, ainsi qu'une mos- » quée et un sanctuaire célèbres élevés à la mémoire de Fatime, » fille de l'iman Reza. Dans la mosquée on voit les tombeaux » de Sefi Ier et de Shah Abbas II. Le dôme est très-élevé; il a » été doré aux frais du roi. » (*Mémoires de Kinnier sur la Perse*, p. 116.)

se livrer sans frein à toutes ses passions. Suffee, qui avait abandonné à ses ministres toutes les affaires publiques, et qui passait sa vie à s'enivrer de plaisirs, était cruel par lâcheté peut-être autant que par barbarie. Il prêtait l'oreille à toutes les dénonciations, et il faisait périr sur-le-champ tous ceux que ses ministres lui représentaient comme dangereux à son pouvoir, comme il sacrifiait aussi ses ministres eux-mêmes quand ses ennemis avaient pu faire entrer dans sa faible tête le moindre doute sur leur fidélité.

De J. C. 1641. De l'H. 1051.

Le successeur de ce monarque fut son fils Abbas II, qui avait à peine dix ans lorsqu'il monta sur le trône (1). Il tomba par conséquent entre les mains de ministres qu'on nous représente comme des hommes très-religieux et d'une vie très-austère (2). Ils essayèrent de

(1) L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh*, qui était officier à la cour de ce prince, nous dit qu'il était né le vendredi, 18e jour du mois de jumadee-ul-soonnee, dans l'année de l'hégire 1043, et monta sur le trône le vendredi, 26e jour de suffer, 1052, ayant alors neuf ans huit mois et vingt-huit jours. Suivant l'*Histoire universelle moderne*, Abbas II monta sur le trône en l'année de J. C. 1642. Cette erreur vient probablement de ce qu'on a mal calculé le rapport de l'hégire à l'ère chrétienne.

(2) Le premier ministre, ou Itumad-u-Dowlah, était Mirza

réformer les mœurs non-seulement de la cour, mais même de la nation. Les hommes qui n'étaient pas dévots furent obligés de feindre ; et l'on dit que dans la capitale on n'osait plus écouter autre chose que des prières (1). Des ordres furent donnés pour empêcher l'usage du vin : ceux qui étaient connus pour faire abus de cette liqueur furent éloignés des emplois ; et une sobriété sévère, une observation exacte de toutes les formes extérieures de la religion, furent désormais la seule voie propre à conduire aux rangs élevés. Un écrivain rapporte que les habitans de la ville d'Erivan en Arménie, effrayés du caractère pieux et rigide d'un gouverneur qui venait d'être nommé pour aller les administrer, prièrent le roi par une requête de ne pas le faire partir. Leur fragilité, disaient-ils, leur faisait craindre un *buveur d'eau* (2). Le fait est que les chrétiens de cette ville étaient célèbres par leur penchant à l'ivrognerie, et ils étaient justement effrayés de l'idée d'être gouvernés par un dévot sévère, qui regarderait l'usage même modéré du vin comme

Tuckee, qui par la suite fut égorgé dans une conspiration des grands que le roi punit tous de mort. (*Zubd-ul-Tuarikh.*)

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) *Zubd-ul-Tuarikh.*

un prétexte pour piller leurs propriétés, et peut-être même pour les faire mourir. On avertit le roi qu'il fallait qu'il écoutât cette demande. Il dit dans sa réponse que les ivrognes d'Erivan étaient indignes du saint homme (1) qu'il avait désigné pour les gouverner; et en conséquence il en nomma un autre qui probablement convenait mieux au caractère de tels pécheurs (2).

Les mœurs de la cour changèrent à mesure que le roi avançait en âge; et la contrainte sévère où Abbas avait été tenu par ses ministres, concourut probablement à lui faire briser ces liens, et à le livrer à tous les excès qui déshonorent un règne d'ailleurs heureux. Ce monarque ne commettait guère de cruautés que lorsqu'il était ivre; mais alors aussi il semblait avoir oublié entièrement et l'humanité qui paraissait naturelle à son caractère, et la dignité du haut rang auquel il était assis. Tous les Européens voyageurs, marchands, moines ou artisans, étaient admis à partager ses orgies. Ils nous ont donné des détails dégoûtans sur les débauches d'un prince toujours ivre; et en nous le

(1) Le nom de cet homme religieux était Mahomet Kooli Khan.

(2) Il nomma pour leur gouverneur Khoosroo Beg Cherkus.

montrant entouré d'esclaves prêts à exécuter les ordres les plus cruels que donnait ce tyran abruti par l'ivresse, ils nous offrent un tableau de l'homme dans sa dégradation la plus abjecte. Les écrivains persans assurent cependant que les fêtes royales étaient souvent égayées par l'esprit, et que le roi quelquefois daignait sourire aux saillies de ses convives. Un jour dans un de ses repas, il se souvint qu'il avait envoyé un ambassadeur dans l'Inde, et qu'on l'avait retardé par tant de délais que probablement il ne reviendrait jamais. « Hé bien, » dit le fils d'un juge qui était un des convi- » ves, convenons de rester tous ici jusqu'à son » retour (1). Ce jeune homme échauffé par le vin avait oublié toute prudence; Abbas cependant fut enchanté de cette saillie, qui montrait qu'on avait du plaisir à être avec lui. Mais la scène était souvent bien différente, et les seigneurs les plus débauchés tremblaient en recevant une invitation de leur maître pour aller boire avec lui; il aimait à les pousser à des excès, et en même tems il punissait sur-le-champ le moindre acte de familiarité que pouvait occasioner l'excès de l'ivresse.

Ce prince reprit Candahar que son père

(1) *Manuscrits persans.*

avait perdu, et il eut la gloire de faire cette conquête en personne avant d'avoir atteint l'âge de seize ans (1). Nous voyons dans l'histoire de cette expédition que les ministres qui dirigeaient les conseils du jeune monarque étaient réellement vertueux et religieux, et qu'ils n'affectaient pas une vaine prétention (2). Les officiers chargés de faire fournir des vivres pour l'armée avaient les ordres les plus sévères de payer en argent les moindres choses qu'ils prenaient aux gens de la campagne; et cette conduite de la cour lui concilia tous les cœurs. L'empereur Shah Jehan fit inutilement les plus grands efforts pour reprendre cette ville. L'auteur de l'ouvrage (3) que nous avons presque toujours suivi pour les deux précédens règnes, raconte qu'il fut honoré de la double charge de médecin et d'astrologue de cette place importante. Il dit en grand détail comment l'armée indienne l'attaqua et comment elle fut repoussée; et dans une circonstance il se vante d'avoir empêché le commandant per-

(1) *Zubd-ul-Tuarikh.*

(2) Le respectable Kuliffa Sultan était à cette époque premier ministre; ce vieillard, outre une proclamation contre le vin, en avait fait une aussi contre les danseuses.

(3) *Zubd-ul-Tuarikh.*

san de risquer une affaire générale pendant que la planète de Mars (1) était dans le sud ; circonstance qui, assure-t-il, aurait rendu sa défaite certaine.

Pendant le règne d'Abbas II, de grandes divisions eurent lieu entre les Usbegs. Un prince de cette contrée avait été forcé de fuir ses domaines et de chercher un refuge en Perse (2). Il fut reçu par Abbas avec l'hospitalité la plus magnifique. Seize mille chevaux l'accompagnèrent depuis Kashan jusqu'à la capitale ; et quand il approcha d'Ispahan, le roi, accompagné de tous les seigneurs de la cour, alla jusqu'à sept milles au-devant de lui (3). Toutes les rues de la ville que traversèrent ces deux souverains étaient couvertes de riches tapis de soie sur lesquels marchaient leurs chevaux. Le prince usbeg fut traité avec la même magnificence pendant tout le tems qu'il passa dans les domaines du roi de Perse. Nadir Mahomet, autre

(1) L'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* nous dit que comme Mars était dans le sud le vendredi, et devait être dans l'ouest le samedi, il conseilla d'attendre ; il observe que le succès est assuré quand on a cette planète à sa droite en commençant l'action, mais que la défaite est certaine aussi quand on l'a en face.

(2) Le nom de ce prince était Imaum Kooli Khan.

(3) *Zubd-ul-Tuarikh.* Tavernier.

De J. C. 1642. De l'H. 1052. chef des Usbegs, chassé par les intrigues et les armes de Shah Jehan, avait été forcé de s'enfuir de Bulkh. Il vint implorer le secours et la protection du roi de Perse, et il fut traité, s'il est possible, avec plus de noblesse encore que celui qui y était venu avant lui. On fit lever une armée considérable dans le Khorassan, et le prince recouvra ses domaines sans être obligé d'en venir à une action (1). Plus tard, obligé par des revers de recourir de nouveau à l'amitié d'Abbas, il fut encore reçu avec bonté et avec magnificence. Il mourut en Perse; et Abbas, non content de satisfaire à son dernier désir qui était d'être enterré à Mushed, fit distribuer en charités au moment de son enterrement une somme considérable (2). Il fit même plus, il ordonna que tout ce qui avait appartenu à ce prince, tout l'argent qu'il avait au moment de sa mort, c'est-à-dire plus de cent mille tomans, fût envoyé à son fils Abdul Azeez, dont l'amitié et la reconnaissance lui furent acquises à jamais par cette conduite généreuse et vraiment digne d'un grand roi; c'était la seule récompense qu'il désirât.

De J. C. 1645. De l'H. 1055.

(1) L'armée de l'empereur de Delhi évacua Bulkh à l'approche de Nadir Mahomet et des Persans, ses alliés.

(2) *Histoire de Mahomet Sultan Mirza.*

La paix qui avait été faite avec la Turquie ne fut point troublée pendant tout le tems du règne d'Abbas II; et l'on peut croire qu'il ne se traitait pas entre les deux Etats d'affaires bien importantes, quand on voit que deux des envoyés turcs, qui vinrent à Ispahan sous le règne de ce monarque, n'avaient d'autre mission que de demander un éléphant pour l'amusement de leur empereur (1).

La vanité d'Abbas II fut flattée de recevoir des ambassades de presque toutes les nations de l'Europe, ainsi que de l'Inde et des régions les plus reculées de la Tartarie. Son pays jouissait d'une entière tranquillité; le commerce était florissant; la bonté et les égards avec lesquels il traitait les étrangers en avaient attiré un grand nombre dans ses domaines.

Nous trouvons une preuve remarquable de la générosité d'Abbas dans sa conduite à l'égard de Tahmuras Khan, prince de Géorgie, qui toute sa vie avait été en guerre contre lui. Il fut pris par un des généraux du monarque persan qui alors, non content de lui pardonner, le renvoya chargé de présens. Par son entremise aussi il fit rendre la liberté au fils

De J.C. 1659. De l'H. 1070.

(1) *Histoire de Mahomet Sultan Mirza.*

d'un chef géorgien que l'empereur de Russie retenait prisonnier comme otage.

De J. C. 1666. De l'H. 1077.

Abbas II mourut à l'âge de trente-quatre ans (1) après un règne de vingt-cinq années : quelques auteurs ont attribué sa mort à une inflammation dans la gorge (2), causée par les excès du vin ; d'autres à une maladie dégoûtante (3), suite d'un autre vice auquel il était de même fort adonné. L'amour du vin, que ce prince portait souvent à l'excès, fut la cause de tous les malheurs de son règne. Ce n'était que dans ses momens d'ivresse qu'il était cruel, capricieux et injuste (4); mais les dangers qu'entraînaient ces débauches ne s'étendaient guère plus loin que le cercle de sa cour : la nation ne

(1) Il mourut dans son palais, près d'un village appelé Khoosroo-Abad, dans les environs de Damaghan.

(2) Chardin dit qu'il avait trente-huit ans quand il mourut; mais la date de sa naissance donnée par l'auteur du *Zubd-ul-Tuarikh* ne permet pas d'admettre cette version, et ne lui donne que trente-quatre ans.

(3) Les douleurs causées par cette maladie étaient, dit-on, si déchirantes que ce prince mourut convaincu qu'il était empoisonné.

(4) Chardin et Tavernier donnent tous deux des preuves de sa cruauté; mais tous ses crimes semblent avoir été commis dans un état d'ivresse ; c'est ce qui explique les choses tout-à-fait contradictoires qu'on a dites de lui : au reste, ce vice ignoble, au lieu de pallier ses crimes, les rend plus honteux.

le connaissait que comme un des princes les plus généreux et les plus justes qui eussent gouverné la Perse. Il était sévère pour les officiers publics, bon et doux pour les pauvres; il protégeait avec grand soin et les propriétés et la vie de ses sujets. Il était tolérant pour toutes les religions, comme son aïeul dont il avait pris le nom. Il avait toujours montré aux chrétiens la faveur la plus marquée; et souvent il expliquait pourquoi il se conduisait ainsi : « C'est à Dieu, » disait-il, et non pas à moi, à juger les cons- » ciences des hommes, et jamais je ne me mê- » lerai de ce qui appartient au tribunal du sou- » verain maître et du créateur de l'univers (1). »

Suffee (2), fils aîné d'Abbas II, était âgé de

(1) Du Cerceau.

(2) Le manuscrit persan qu'on a principalement suivi dans ce qu'on a déjà vu de l'histoire de la famille des Sophis s'arrête à peu près quatorze ans avant la mort d'Abbas II; et nous ne trouvons plus aucune histoire persane qui donne des détails authentiques sur les derniers événemens du règne de cette dynastie. J'ai eu un ouvrage écrit par un prince de cette famille, nommé Sultan Mahomet Mirza, qui était exilé, et qui, pendant sa retraite à Lucknow, composa un volume qu'il annonce comme une histoire de ses ancêtres; mais il est évident que cet ouvrage n'est pas correct; et comme l'auteur écrit plutôt d'après ce qu'il a entendu dire que d'après ce qu'il savait lui-même, on ne peut guère y ajouter foi. Je me suis cru plus heureux en découvrant un petit manuscrit sur l'envahis-

vingt ans quand son père mourut. Il n'avait qu'un frère nommé Humza Mirza qui à cette époque était encore extrêmement jeune (1). Cet enfant avait accompagné la cour, tandis que Suffee était resté dans le harem à Ispahan, et y était retenu étroitement prisonnier. On répandit même alors le bruit que ce dernier avait été privé de la vue, et qu'en conséquence il était incapable de régner. Sous prétexte de croire à ce bruit, les principaux officiers du gouvernement, dans un conseil général tenu le jour de la mort d'Abbas, résolurent d'élever au trône Humza Mirza (2). Leur intention était probablement, en donnant la couronne à un enfant, de conserver dans leurs mains toute l'autorité, et d'échapper au danger qui les menaçait s'ils eussent laissé arriver au pouvoir

sement de la Perse par les Affghans, écrit par Shaikh-Mahomet-Aly-Hazeen, homme d'une piété et d'une instruction très-remarquables. Il était à Ispahan pendant le siége, et fut témoin oculaire de tout ce qu'il raconte. Par la suite il s'exila volontairement de son pays, et mourut dans l'Inde, dans la ville de Benarès, où sa mémoire est encore généralement respectée.

(1) Humza Mirza n'avait alors que sept ans.

(2) Chardin. Ce célèbre voyageur nous donne des détails circonstanciés et authentiques sur tous les événemens de cette époque, et il ne peut pas y avoir de meilleure autorité. Il était resté en Perse pendant presque tout le règne de Soliman.

un prince qui, ayant été pendant long-tems rigoureusement renfermé, chercherait sûrement à se venger de la sévérité avec laquelle il avait été traité sur ceux qui partageaient la confiance de son père.

Le premier ministre avait sans doute réussi par ses argumens à convaincre tout le conseil de la sagesse et de l'utilité de cette mesure. On concertait déjà les moyens de la mettre à exécution, quand tout ce plan fut détruit par la loyauté inébranlable d'un homme honnête et ferme qui, avant d'ouvrir la bouche, n'avait excité que la pitié et le mépris de la famille (1).

Aga Moobaruk, eunuque de confiance, était chargé de l'éducation de Humza Mirza : il semblait devoir être enchanté d'une mesure qui placerait son pupille sur le trône, et qui pourrait l'élever lui-même à une des premières charges du royaume; mais depuis long-tems les eunuques du palais avaient donné des preuves remarquables de leur fidélité et de leur rigide sentiment du devoir ; il était réservé à Aga Moobaruk d'élever plus haut encore la réputation de cette classe dédaignée. Il attendit que tous les ministres eussent donné leur avis ; et quand

(1) Chardin, tome IV, p. 226.

il les vit tous d'accord pour mettre de côté Suffee et élever au trône son jeune frère, il s'adressa à eux en ces termes :

« Je dois croire, nobles seigneurs, qu'en » prenant une résolution semblable, vous vous » laissez emporter à un enthousiasme soudain, » mais que vous ne l'avez pas mûrement ré- » fléchi. Si vous y pensez, vous ne voudrez ja- » mais commettre une action aussi contraire à » la justice et aux lois de notre saint prophète. » Vous n'avez écouté encore que des raisons » spécieuses qui semblent légitimer ce crime. » Pourquoi cacher le véritable motif? votre ob- » jet réel n'est-il pas d'obtenir le gouverne- » ment de ce royaume? et c'est pour arriver » là que vous voulez placer un enfant sur le » trône! vous dites que son frère aîné est mort, » ou au moins privé de la vue. Ces deux faits » sont également faux; il vit, il voit clair : ma » tête répondra de la vérité de ce que j'avance; » s'il en avait été autrement, je n'aurais pas » pu l'ignorer; et en outre si le feu roi eût voulu » avoir pour successeur Humza Mirza, n'aurait- » il pas rendu son existence plus brillante? » nous aurait-on caché ce secret important, à » moi qui suis seul chargé de ce jeune enfant, » et à son illustre mère? Mais jamais Abbas n'a

» eu un seul moment cette intention : et si vous
» donnez au jeune frère les droits de son aîné,
» vous commettrez en même tems une injus-
» tice et une trahison. Hé bien ! s'il faut un
» sacrifice pour la tranquillité de l'Etat, qu'il
» tombe plutôt sur le plus jeune des deux
» princes. Ne voyez-vous pas que vous allez
» jeter tout le royaume dans la confusion ?
» Croyez-vous que le reste de la noblesse per-
» sane aura aussi peu de respect que vous pour
» la justice et les lois ? croyez-vous aussi que le
» peuple veuille partager votre crime ? et sû-
» rement ce serait en accepter la honte que de
» vous soutenir. Tout le monde vous aura en
» horreur ; Humza Mirza lui-même vous re-
» gardera quelque jour comme des hommes
» qui ne l'auront élevé au trône que pour satis-
» faire leur propre ambition, et qui, pour ar-
» river à ce but, auront trahi leur roi, leur pro-
» phète et leur Dieu (1). » Il s'arrêta alors un
moment ; puis tout ému il s'écria avec plus de
chaleur : « Humza Mirza, Humza Mirza, à quelle
» extrémité suis-je réduit ! O vous, les premiers
» de cet empire, voulez-vous me forcer à étran-
» gler ce jeune prince de ces mêmes mains qui
» l'ont élevé ? voulez-vous que j'apporte au mi-

(1) Chardin, tome IV, p. 226.

» lieu de vous tous son cadavre palpitant? Il
» dépend de moi de commettre cet attentat
» horrible, et je ne vois plus d'autre moyen de
» vous forcer à être justes. Il faudra bien alors
» que vous portiez la couronne à celui à qui
» elle appartient. Jugez comme il vous récom-
» pensera quand il saura à quelle horrible ex-
» trémité il a fallu en venir pour vous réduire
» à la nécessité de le placer sur le trône. »

En finissant ce discours il se retira dans l'intérieur du palais, et laissa les plus grands seigneurs de l'empire se regardant les uns les autres avec horreur et effroi. Ils ne concevaient point quel motif faisait agir Aga Moobaruk : on savait qu'il aimait Humza Mirza, et qu'il avait tout à attendre de l'élévation de ce prince, tandis qu'il ne pouvait rien espérer de Suffee Mirza avec lequel il n'était nullement lié. Il n'y avait donc qu'un sentiment sublime de loyauté, un respect profond pour la justice, un désir extrême de contribuer au bien-être de son pays, qui pussent lui inspirer et des paroles si éloquentes et une résolution si hardie. Convaincue de la noblesse de ses motifs, l'assemblée fut plus émue de la vérité et de la justice de ses sentimens; et après un long silence le premier ministre déclara que Aga

Moobaruk ayant assuré que le prince Suffee était vivant et n'avait point été privé de la vue, il n'y avait pas de doute qu'on ne dût l'élever au trône. Les autres approuvèrent ; et Suffee dut la couronne et la vie à la fidélité et à la vertu d'un eunuque qu'il se hâta de combler de faveurs. Il voulait, dit-on, l'élever à des charges importantes ; mais Aga Moobaruk refusa cette distinction : quoique nourri dans un sérail, il avait du courage et de la vertu que ne gâtaient ni l'ambition ni l'avarice.

De J. C. 1666. De l'H. 1077.

Suffee, en montant sur le trône, prit le nom de Soliman ; son règne, quoique long, ne présente aucun événement important. Ce fut un prince faible, corrompu, peu guerrier, dont la vie se passait entre les plaisirs du harem et ceux de la table. Les Usbegs, sous son règne, recommencèrent leurs invasions presque chaque année dans le Khorassan : les bords de la mer Caspienne furent ravagés par les Tartares de Kapchack, et une des principales îles du golfe (1) fut prise par les Hollandais. La pusillanimité avec laquelle Soliman supporta toutes ces attaques a trouvé des apologistes parmi les Persans ses flatteurs ; elle trouve même un panégyriste dans un savant et respectable voyageur

(1) L'île de Kishmah.

européen (1) qui était en Perse au moment où ce prince monta sur le trône, et qui attribue sa conduite à la sagesse d'une habile politique. Si cette patience dans un roi mérite effectivement la gloire, personne n'y eut jamais plus de titres que ce monarque faible et cruel qui n'était redouté que de ses esclaves.

Un des plus intimes favoris de Soliman était un chef appelé Aly Kooli Khan qui était brave et généreux, mais léger et imprudent. Sous le règne d'Abbas il avait presque toujours été en prison, excepté lorsqu'on avait eu besoin de lui contre des ennemis du dehors (2). Cela lui avait fait donner le nom de *Lion de la Perse*, parce qu'on disait qu'il était toujours enchaîné, excepté lorsqu'il fallait combattre. Au moment où il apprit que Soliman était monté sur le trône, il trouva moyen de s'échapper, et se présenta à la cour : là, à l'aide de quelques amis, il s'éleva rapidement au pouvoir; sa gaîté, son goût pour les plaisirs en firent bientôt le favori du jeune monarque. Une anecdote peut nous donner une idée de la manière dont il était avec son maître. Soliman disait un jour qu'on lui avait parlé de quelques personnes qui

(1) Kempfer.
(2) Tavernier, tome II, p. 287.

s'étaient réjouies de la mort de son père ; si je les découvrais, ajouta-t-il, je les ferais punir très-sévèrement. Le favori répondit en riant : « Je ne connais que votre mère et moi qui » puissions avoir quelques raisons de nous ré- » jouir de ce triste événement ; et pour nous, » nous en avons sûrement, car nous étions pri- » sonniers sous son règne, et maintenant nous » gouvernons la Perse. » Le roi sourit à cette saillie, et crut avoir assez réprimandé le favori en lui disant qu'il était un fou. Ce joyeux seigneur ne manquait ni d'humanité ni de bon sens : dans plusieurs circonstances il se servit de son influence sur son maître pour faire du bien ; mais ses dépenses excédaient toujours ses revenus, et en conséquence il était vénal et avide.

Un ministre du caractère le plus élevé avait obtenu, par une grande connaissance des affaires, par une vertu généralement respectée, sinon la faveur, au moins la confiance de Soliman ; mais c'était peut-être plus par nécessité que par choix que celui-ci se servait du vertueux et religieux Shaikh Aly Khan (1). Son intégrité sévère, son austérité rigide, sem-

(1) Ce ministre était de la tribu de Zunganah ; quelques-uns de ses descendans en ligne directe vivent encore dans le Ker-

blaient faire au prince un reproche continuel de son intempérance (1). Un jour Soliman, au milieu d'une partie de plaisir, envoya chercher son ministre et lui dit ouvertement qu'il ne pouvait plus souffrir sa tempérance et son excessive sobriété : « Il faut vous relâ-
» cher en quelque chose, lui dit-il, ou bien
» nous ne pourrons pas nous accorder. ». Le ministre répondit qu'il vivait comme il convenait à son âge et à son caractère. « Cela est
» vrai, dit Soliman, mais votre conduite est la
» condamnation de la mienne, et je ne puis
» point supporter cela plus long-tems. Il faut
» que vous vous enivriez avec nous dans l'ins-
» tant même, soit avec du vin, soit avec une

manshah : un d'eux était gouverneur de cette province il y a quelques années.

(1) L'agent de la compagnie des Indes à Ispahan, dans ses lettres à ses chefs, se plaint souvent de la rigidité et de la sévérité de Shaikh Aly Khan qui, disait-il, haïssait les chrétiens ; mais Chardin, tout en nous disant qu'il redoutait de voir ce ministre reprendre sa place, parce qu'il avait un préjugé contre les chrétiens, et qu'il craignait que Soliman ne fût détourné par lui d'acheter les bijous qu'il avait rapportés d'Europe par l'ordre de son père Abbas II, ajoute « que Shaikh Aly Khan était inaccessible aux présens ou
» aux recommandations, parce qu'il n'avait à cœur que le
» soin et l'amélioration du trésor royal. » (Chardin, tome Ier, page 306.)

» préparation d'opium ; choisissez celui des » deux que vous voudrez ; mais il faut que vous » buviez, c'est l'ordre de votre roi qui veut » être obéi. » Les représentations furent inutiles : Shaikh Aly Khan avala une préparation d'opium, et tomba bientôt ivre sans connaissance (1). Le roi fut si content d'avoir triomphé de la vertu de son ministre, que sa joie ne connut plus de bornes ; elle allait jusqu'à l'extravagance. Il fit venir toute sa cour pour voir le grave et austère Saikh Aly Khan étendu par terre. Pour achever la scène il fit couper la barbe au respectable vieillard, et le renvoya ensuite chez lui. Les officiers publics vinrent le lendemain matin annoncer à Shaikh Aly Khan que la cour était assemblée ; mais le ministre, furieux de l'affront qu'on lui avait fait, les renvoya, disant qu'il se regardait comme disgracié, et ne paraîtrait pas. Le roi essaya inutilement de le faire changer de résolution ; et il faut dire, à l'honneur de son bon sens au moins, que chaque jour il sentait plus péniblement la perte qu'il avait faite. Environ quatre mois après, Soliman avait ordonné dans un accès d'ivresse que l'on coupât les mains à un musicien. Un de ses officiers favoris (2) à

(1) Chardin, tome Ier, p. 307.

(2) Nasser Aly Beg, fils du gouverneur d'Erivan.

qui il avait donné cet ordre osa désobéir, croyant qu'il n'avait été donné que dans la déraison d'une ivresse complète. Le monarque s'était endormi ; mais quand il s'éveilla, et qu'il vit le même musicien jouant encore, il devint furieux, et ordonna que l'on coupât les pieds et les mains non-seulement à lui, mais aussi au favori par la désobéissance de qui il avait été sauvé. L'intercession d'un des principaux officiers de la cour n'eut d'autre effet que de le faire comprendre aussi dans la terrible sentence : l'exécution allait commencer lorsque Saikh Aly Khan entrant avec précipitation se jeta aux pieds du roi pour le supplier de faire grâce (1). « Vous êtes bien audacieux, lui dit » Soliman ; vous avez toujours méprisé les sol- » licitations ardentes que je vous ai faites pour » rentrer à mon service, et vous venez ici inter- » céder pour d'autres ! — Je suis votre esclave, » répondit le ministre, et prêt à obéir à vos » commandemens. — Alors, dit Soliman, je leur » pardonne à tous à cause de vous ; reprenez » votre charge, et je promets de respecter da- » vantage à l'avenir et vous et moi-même. » On dit que le roi fit vœu de renoncer au vin ; mais cette résolution, s'il la prit, fut bientôt oubliée, et il revint à ses anciennes habitudes.

(1) Chardin, tome Ier, p. 307.

Nous pouvons nous faire une idée des mœurs de ce prince par les expressions dont se sert l'agent qu'avait la compagnie des Indes à Ispahan. « Le roi, dit-il dans une lettre à ses chefs, » continue toujours ses excès d'ivrognerie ; cela » me fait craindre que la première fois que je » le verrai il ne m'ordonne de faire aussi » comme lui le bon vivant, et qu'il ne veuille » goûter à nos vins d'Europe, qui lui seront » sûrement fort agréables s'ils sont bons : en » conséquence je vous prie de m'en envoyer » trois caisses, une de vin de Madère, une de vin » de Bordeaux et une de vin du Rhin de la pre- » mière qualité, pour que je puisse lui en faire » présent (1). » Des dons semblables étaient bien faits pour concilier aux marchands européens la faveur d'un prince comme Soliman.

Nous arrivons avec plaisir à la fin de la vie de ce roi. Il mourut dans sa quarante-neuvième année, la vingt-neuvième de son règne. Il avait été long-tems malade ; il resta même, à une époque, pendant plusieurs années sans sortir de son harem (2). Le pays jouissait alors d'une tranquillité aussi grande que s'il eût été gouverné par un prince actif et énergique. Ce

De J. C. 1694. De l'H. 1106.

(1) *Annales de Gombroon*, 27 novembre 1672.

(2) *Manuscrits*. Sultan Mahomet Mirza.

monarque faible et débauché accordait toujours une entière confiance au favori du moment. Enfermé pendant les dernières années de sa vie dans le harem où il ne voyait que des femmes et des eunuques, il laissa nécessairement ces derniers prendre sur lui une grande influence; et ils usèrent de l'autorité ainsi acquise de manière à mécontenter tous les grands seigneurs et tous les grands officiers du royaume. Mais les classes qui n'avaient point de rapports avec une cour efféminée et cruelle, n'eurent à souffrir sous ce règne aucune calamité particulière; et quoique l'esprit de la nation s'affaiblît peu à peu, les degrés de cet abaissement étaient trop lents encore pour être sensibles ou pour avoir quelque influence sur la tranquillité publique.

La splendeur de la cour de Soliman (1) égalait celle des plus magnifiques de ses prédécesseurs. Les étrangers (2) y trouvaient en-

(1) Ce roi est toujours appelé Soliman, et c'est le nom sous lequel il est connu dans l'histoire; mais il monta sur le trône avec celui de Suffee. Il eut une violente maladie qu'on attribua à ce qu'il avait été couronné dans un moment funeste; en conséquence il fut couronné une seconde fois sous le nom de Soliman.

(2) Il y avait entre autres plusieurs ambassadeurs de cours étrangères. Une des missions les plus brillantes fut celle de

couragement et protection ; de toutes les parties du monde, et surtout de l'Europe, ils se dirigeaient en foule vers la Perse. Nous avons déjà dit que c'était à ces étrangers que nous devions tout ce que nous savons sur cette partie de l'histoire de Perse. Tous les événemens qui se passèrent sous Shah Sultan Hussein, fils de Soliman, ont été rapportés avec de grands détails par un missionnaire polonais (1), savant observateur, qui a passé à Ispahan la plus grande partie du tems dont il rapporte l'histoire, et qui a toujours été à même d'être fort bien instruit. Un manuscrit persan d'une grande importance confirme le mémoire de cet auteur (2) ; et un voyageur anglais (3) ajoute en-

France, qui arriva à Ispahan en 1673. M. Gillone, qui en était le chef, prit le titre de général et ambassadeur du grand roi d'Europe.

(1) Le nom de ce missionnaire était le père Krusinski. Il était procureur des jésuites et associé, pour une négociation à la cour de Perse, avec l'évêque d'Ispahan qui était accrédité par le pape et avait des lettres de plusieurs princes de l'Europe. Krusinski habita Ispahan pendant vingt ans; il y resta jusqu'en l'année 1725.

(2) *Manuscrits* de Shaikh Mahomet Aly Hazeen.

(3) Jonas Hanway, l'auteur dont on parle ici, était né en 1712. Il devint associé d'une maison de commerce à Pétersbourg, et alla de là en Perse. La perte de quelques marchandises le conduisit à la cour de Nadir Shah, dont il connut très-bien

core à la confiance qu'on doit à cet ouvrage, en l'adoptant lui-même comme une narration exacte des faits; il était en Perse peu d'années

et le caractère et l'histoire. Il rechercha aussi avec soin tous les événemens qui avaient précédé l'usurpation de ce tyran. En 1753, étant revenu en Angleterre, il publia ses voyages. Ses écrits et ses actions montrent que c'était un homme d'une activité d'esprit extraordinaire, d'une droiture et d'une bienveillance remarquables. Il fut le principal fondateur de la société de marine (*marine society*); la *Magdalen Charity*, projetée par son associé, M. Dingley, dut son établissement en grande partie à son active vertu. C'est à lui que nous devons nos meilleurs réglemens de paroisse pour le soin des enfans. Le premier établissement des écoles du dimanche dut aussi son origine à Jonas Hanway. Ses efforts pour faire le bien eurent de grands succès parce que tous ses plans étaient *pratiques;* et toutes les classes de ses compatriotes pauvres furent l'objet de sa bienveillance. Il tâcha d'améliorer le sort des ramoneurs de cheminées, qui sont en général trop méprisés. Il faut dire en l'honneur des négocians de la ville de Londres qu'ils montrèrent leur respect et leur vénération pour cet homme excellent par les témoignages les plus flatteurs. L'écrivain de sa vie nous raconte « que ses compatriotes avaient une si haute idée » de son mérite que, sous l'administration de lord Bute, une » députation du commerce de Londres vint demander au mi- » nistre d'accorder quelque faveur publique à un homme qui » avait rendu de si grands services à la société aux dépens de » sa fortune privée. En conséquence, Hanway fut nommé » commissaire de la marine, et il remplit ce poste pendant » vingt ans; quand il résigna la charge, il en conserva le trai- » tement pendant toute sa vie. Il mourut en 1786, et un mo- » nument fut élevé à sa mémoire par souscription. » (*Vie d'Hanway* par Pugh.)

après, et doit avoir connu plusieurs des acteurs des scènes extraordinaires que décrit le missionnaire. Cet écrivain était plus que personne en état de juger de la fidélité de cet ouvrage; et il n'aurait jamais donné l'autorité de son nom à des faussetés. Il était également distingué par son goût pour les entreprises utiles, par son respect pour la religion, par son amour de la vérité et par une connaissance étendue des mœurs et de l'histoire des différens pays au milieu desquels il a voyagé.

On raconte que Soliman, au moment de sa mort, disait à ceux qui l'entouraient (1): « Si » vous voulez la tranquillité, élevez Hussein » Mirza. Si c'est la gloire de votre pays qui » est l'objet de vos vœux, couronnez Abbas » Mirza (2). » Les eunuques qu'il avait élevés aux premières charges de l'Etat n'avaient d'autre désir que de conserver leur propre pouvoir, et ils choisirent un prince qui, d'après son caractère faible et indolent, semblait peu propre à se mêler des affaires du gouvernement. Sultan Hussein n'avait ni la violence ni

(1) *Manuscrits* de Sultan Mahomet Mirza.

(2) Pour le récit de ce fait, aussi bien que de tous les autres, je trouve une concordance exacte entre les *Manuscrits persans* qui sont en ma possession et les *Mémoires* du père Krusinski.

la cruauté de son père ; mais sa faiblesse et son fanatisme firent plus de mal encore à son pays que les vices de Soliman. Son zèle pieux était si grand qu'il ne voulut nommer aux grands emplois que des moollahs ou de saints syuds ; et son respect pour la religion fut porté si loin, qu'il fit de tous les colléges des lieux d'asiles même pour les meurtriers. Le roi se laissait gouverner en tout par les conseils d'un des principaux prêtres mahométans (1), dont nous pouvons juger le caractère (2), en sachant qu'il obtint du prince, quelques jours après son élévation au trône, un ordre de faire jeter tout le vin et toute l'eau de rose que possédait son père, et de faire même briser les vases qu'avaient souillés ces liqueurs corruptrices et défendues. Il obtint aussi de Hussein de poursuivre tous les hérétiques : les plus importans de ces sectaires étaient les suffites, espèce de déistes philosophes (3), à la secte desquels plusieurs des ancêtres du roi avaient appartenu.

(1) Le nom de ce fanatique était Moollah-Mahomet-Bauker-Mujulusce.

(2) Lettre de l'agent anglais à Gombroon, 12 octobre 1694.

(3) Cette secte avait formé un conventicule appelé Touheed Khanah ou *maison de l'unité*, où ses membres se réunissaient une fois la semaine pour lire leurs dissertations sur l'unité et

Les mesures adoptées par Hussein étaient bien propres à étouffer le peu d'esprit national qui restait encore dans le peuple persan. Les seigneurs d'un rang élevé cédèrent avec colère la place à des eunuques et à des prêtres. Mais leur mécontentement n'alla pas plus loin que les plaintes ; et c'était peut-être un des symptômes les plus effrayans de l'état où se trouvait la Perse que cette bassesse avec laquelle on souffrait sans opposition et sans révolte la conduite de ce faible et superstitieux monarque. Les vingt premières années de son règne se passèrent dans ce calme profond qui précède la tempête. Ce prince indolent et timide ne demandait qu'à n'être point troublé ; et une paix d'un siècle avait rendu les habitans de son royaume aussi insoucians à l'idée du danger qu'ils étaient incapables d'y faire face. Mais il est tems de parler de ces hommes qui, brisant les fers qu'ils avaient long-tems portés, firent sortir enfin la Perse de ce rêve funeste de sécurité, et vengèrent sur elle tout ce qu'ils avaient souffert des gouverneurs qu'elle leur avait donnés.

la grandeur de Dieu. Ce bâtiment fut détruit, et les chefs des suffites furent bannis d'Ispahan. Parmi ceux-ci était le célèbre Shaikh Mahomet Aly, qui alla plus tard dans l'Inde et mourut à Benarès. (*Manuscrits* de Sultan Mahomet Mirza.)

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine des tribus affghanes (1) qui habitent les montagnes situées entre l'Indus et le Khorassan. Quelques-uns prétendent que ce peuple descend en ligne directe des tribus juives emmenées en esclavage par Nebuchadnezzar (2); les principaux chefs font, dit-on, remonter

(1) L'auteur d'un manuscrit que j'ai sur l'histoire des Affghans observe que quelques personnes font dériver le nom d'Affghan de la signification de ce mot en persan, qui est *lamentation*. Il fut appliqué à ces tribus parce qu'elles gémissaient d'être loin de la Judée. D'autres prétendent qu'Affghan était le petit-fils de Saül, et qu'il fut employé par Salomon à la construction du temple. L'auteur se reporte à deux histoires de sa nation, le *Tarikh Affghanah* et le *Tarikh Ghour*, c'est-à-dire l'*Histoire des Affghans* et l'*Histoire de Ghour*. Il semble, dit-il, d'après ces ouvrages, que les Affghans se regardent comme descendant en partie des Coptes d'Egypte et en partie des Israélites; mais il ne cite point de faits pour appuyer cette assertion.

(2) Un de ces écrivains nous raconte que Nebuchadnezzar, après avoir fait mourir plusieurs de ses prisonniers, exila les autres dans les montagnes de Ghour, où ils se multiplièrent considérablement et devinrent bientôt les maîtres du pays. Ils entretinrent une correspondance avec les Juifs d'Arabie; et quand ceux-ci changèrent de religion pour embrasser le mahométisme, les Affghans reçurent une lettre d'un juif converti, nommé Khalud, qui leur annonçait la venue du nouveau prophète et les engageait à se joindre à son saint étendard. Plusieurs seigneurs affghans vinrent en Arabie: le plus considérable d'entre eux était Kcis qui, suivant les auteurs affghans, faisait remonter sa généalogie par quarante-sept générations jusqu'a Saül, et par soixante-cinq jusqu'à Abraham. Ce chef,

leurs familles à David et à Saül (1). Quoique leurs droits à cette illustre origine ne soient pas bien prouvés, il est évident, d'après leur figure même, et d'après beaucoup de leurs usages, qu'ils sont une race toute différente des Persans, des Tartares et des Indiens. C'est au reste la seule particularité qui puisse donner quelque vraisemblance à un système dénué de preuves, et contredit par beaucoup de faits (2).

ainsi que les autres, fut présenté par Khalud au prophète, qui daigna les traiter avec une grande faveur, mais particulièrement Keis : il donna à ce chef le titre d'*Abdool Rusheed* et celui de *Malik* ou *commandant*, nom auquel Mahomet lui dit qu'il avait bieu droit comme descendant du chef d'Israel. Ces chefs, après être devenus mahométans, accompagnèrent le prophète au siége de la Mecque, et s'y distinguèrent par leur zèle et leur valeur. Keis, après cela, revint dans sa patrie, comblé des bénédictions du prophète et accompagné de quelques habitans de Médine pour propager parmi les montagnards de Ghour la religion qu'il avait apprise en Arabie. Ses succès furent si grands qu'avant sa mort, qui arriva la quarantième année de l'hégire, tous ses sujets étaient convertis. Ce chef mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans; il avait trois fils auxquels il laissa beaucoup de pouvoir et d'influence. Sa mémoire est encore vénérée : tous les chefs modernes de l'Affghanistan essaient de faire remonter leur généalogie jusqu'à l'illustre Keis. (*Histoire des Affghans*, *Manuscrits persans.*)

(1) Tous les écrivains mahométans donnent cette origine aux Affghans ; et j'ai eu quelque tems un tableau généalogique par lequel on essayait de prouver que les principales familles de l'Affghanistan descendaient en ligne directe des rois d'Israel.

(2) On ne trouve pas le moindre rapport entre l'hébreu et

On ne peut nier que les Affghans n'aient été convertis très-tard à la religion mahométane. L'état de ces tribus, depuis que nous commençons à avoir quelques annales authentiques de leur histoire, a souffert peu de changemens. Leurs chefs se sont toujours plus occupés de leur indépendance personnelle que de la force du gouvernement sous lequel ils vivaient ; les hommes qu'ils conduisaient, jouissant d'une liberté presque sauvage, repoussaient tout effort qui tendait à réunir les tribus en un seul corps; parce que cela ne pouvait se faire sans détruire cet ordre de société dans lequel ils étaient nés, et dont ils se faisaient gloire. Il n'est pas surprenant qu'une nation ainsi constituée n'ait jamais pu résister à une attaque sérieuse et régulière : aussi voyons-nous les Affghans faire à peine quelques efforts contre Mahmood de Ghizné, contre Chenghiz et contre Timour. Leur pays fut long-tems partagé entre l'Inde et la Perse; mais ils furent toujours des sujets dangereux et turbulens. Ils s'étaient emparés des ruines de l'illustre cité de Ghizné, et une

le pushtoo langue moderne des Affghans, et on n'a trouvé aucune inscription qui puisse appuyer l'idée qu'ils sont de race juive; leurs propres traditions sur leur origine sont si vagues, qu'on ne peut les regarder comme des faits concluans dans une semblable question.

famille de leurs chefs s'était assise sur le trône de Delhi (1). C'était à la Perse maintenant à tomber sous leurs : armes mais avant de parler de leur triomphe, il est nécessaire de reprendre rapidement les causes qui ont amené ce singulier événement.

Les Affghans de la tribu de Ghiljee et de celle d'Abdallee étaient devenus sujets de la Perse quand Abbas-le-Grand s'était emparé du Candahar. Ils avaient été extrêmement opprimés par le gouverneur persan qu'on leur avait imposé ; et tous leurs efforts pour obtenir justice avaient été inutiles jusqu'au moment où Seedoo (2) de

(1) Voyez page 51 de ce volume.

(2) Dans un petit manuscrit persan écrit par Mirza Syud Mahomet (dernier ambassadeur de Scind auprès du gouverneur général de l'Inde), on trouve le passage suivant sur les Seedoozehis :

« Sous la domination des Sophis en Perse, les Affghans » avaient été souvent opprimés ; et, dans une occasion entre » autres, ils furent si mécontens de leur gouverneur persan, » qu'ils envoyèrent en secret une députation à Ispahan pour » demander qu'il fût rappelé et qu'on leur en donnât un de » leur propre tribu. On leur accorda ce qu'ils demandaient : » deux chefs de la tribu d'Abdallee furent élevés au rang de » Reish Suffeed ou Kut-khodah de ces tribus, et leur auto- » rité fut confirmée par un brevet du roi. Le nom de l'un de » ces deux hommes était Seedoo, de la famille de Bamee- » zehi, de qui descend en ligne directe Ahmed Shah, fon- » dateur de la dynastie régnante de Cabul ; l'autre s'appelait

la tribu d'Abdallee (1) fut envoyé à Ispahan avec son frère Ahmed. Les remontrances éloquentes de Seedoo furent écoutées ; bientôt Abbas conçut pour lui tant d'estime, qu'il lui accorda ce qu'il demandait, et ensuite le nomma *ancien* (2) ou magistrat de sa tribu :

» Ahmed, de la famille de Bareekzchi, de qui descendent les » chefs affghans actuels, Serafraz Khan et Futtch Khan. Les » Affghans, satisfaits de cet arrangement, accordèrent une » entière et respectueuse obéissance aux gouverneurs nommés » par le monarque persan. Le tems avait encore confirmé ce » respect, et l'autorité des chefs ainsi choisis était devenue » héréditaire dans leur famille ; mais la race de Seedoo ac- » quit une sorte de souveraineté, tandis que celle d'Ahmed » ne gagna qu'un rang élevé sans commandement. Les See- » doozehis, ou descendans de Seedoo, sont en si grande vé- » nération, que lors même qu'un d'eux tuerait un émir ou » chef d'une autre tribu, on regarderait comme un crime » pour celle-ci de se venger en attaquant les Seedoozehis. Si » un Affghan en agissait autrement, il serait banni de sa » propre tribu. Il y a cependant une exception à cette règle » en faveur des descendans d'Ahmed ; et les Ahmedzehis peu- » vent sans sacrilége tuer un Seedoozehis ; encore y a-t-il » beaucoup d'Affghans qui refusent ce privilége même aux » Ahmedzehis. Seedoo et Ahmed, ajoute l'auteur, furent éle- » vés à ce rang par Shah Abbas-le-Grand, et durent leur for- » tune à cette source de toute dignité et de toute splendeur. »

(1) Aujourd'hui cette tribu est appelée Dooranee : ce nom lui a été donné par Ahmed Shah qui, d'après le rêve d'un saint, prit le titre de Douree Dooran, ce qui signifie *l'âge de bonheur ;* en conséquence il appela sa tribu Dooranee.

(2) Les termes dont se sert l'auteur persan sont Reish Suf-

il ordonna même par un mandat écrit que sa personne fût regardée comme sacrée, et son autorité respectée (1). La reconnaissance des Affghans rendit facile l'exécution des ordres du roi. L'obéissance et la considération qu'avait obtenues Seedoo devinrent héréditaires pour sa famille. On appelle ses descendans Seedoozehis ou fils de Seedoo; on les regarde comme une branche sacrée de la tribu d'Abdallee contre laquelle il est impie de lever le sabre, et sur qui la vengeance par représailles, même pour un meurtre, n'est pas légitime (2).

La tranquillité dont la politique généreuse d'Abbas avait fait jouir cette contrée, ne dura pas long-tems, et les successeurs de ce prince furent en guerres et en querelles continuelles avec les rois de l'Inde pour la possession de l'Affghanistan. Quoique les tribus sauvages de ces montagnes fussent de la religion sunnite,

feed et Kut-khodah : le premier veut dire *ancien*; le second, *magistrat*. Le titre de Reish Suffeed ou *ancien* appartient exclusivement à ceux qui commandent des branches de tribus. Kut-khodah est le nom ordinaire du magistrat d'un quartier dans une ville, ou du chef d'un village.

(1) *Manuscrits* de Mirza Syud Mahomet.

(2) Il y a eu dernièrement quelques violations de ce respect superstitieux pour les Seedoozehis; mais toute la nation les regarde avec horreur.

elles aimaient mieux, ce semble, secouer la domination des monarques persans que le joug de la cour superbe et corrompue de Delhi. Cette préférence, si elle était réelle, venait sans doute de l'indolence et de la faiblesse de l'administration persane. Mais le fait est que ces tribus avaient presque toujours les moyens de rester indépendantes en tenant la balance entre ces deux grands empires.

Les Affghans Ghiljee (1), qui avaient été long-tems établis dans le voisinage de Candahar, se montraient souvent disposés à la révolte. On croyait que la cour de Delhi avait à cette époque le projet de reconquérir, avec leur secours, le pays qu'ils habitaient. Les ministres de Sultan Hussein ne savaient quel parti prendre pour étouffer cet esprit d'insurrection. A la fin ils se résolurent à nommer Goor-

(1) Tout ce que nous savons de l'histoire de la tribu de Ghiljee avant cette époque, c'est qu'elle avait pillé une partie des bagages de l'armée de Sultan Mahmood de Ghizné, et qu'elle avait été exterminée presque en entier par ce puissant prince. Il en est encore parlé sous le règne de Timour : il semble qu'elle reprit alors de la force ; et lorsque Shah Sultan Hussein monta sur le trône de Perse, c'était la tribu la plus formidable des Affghans de l'ouest. Ils vivaient sous des tentes, et leurs pâturages étaient presque tous dans le voisinage de Candahar.

geen Khan, Waly ou prince de Géorgie, au gouvernement de Candahar ; en même tems ils lui donnèrent des forces suffisantes pour réprimer les séditions intérieures, et même pour repousser tout danger extérieur qui viendrait menacer cette partie de la Perse (1). Ce prince était avec raison regardé comme un des généraux les plus braves et les plus habiles qu'il y eût en Perse (2).

Goorgeen Khan s'avança pour prendre possession de son gouvernement, à la tête d'une armée composée de vingt mille Persans et d'un corps choisi de ses propres sujets. La nouvelle de son arrivée avec des forces si considérables, mit fin aux moindres apparences de rébellion ; mais il ne se contenta pas de cette soumission, et se proposa de punir les Affghans aussi sévèrement que s'ils eussent poussé jusqu'au bout leurs projets de révolte. Les troupes persanes eurent la permission de les traiter comme un peuple conquis ; le rang, l'âge, le sexe, rien ne fut à l'abri de leur violence (3). Accablés de

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 151.

(2) Goorgeen Khan avait essayé de se rendre indépendant en Géorgie, mais il avait été forcé de se soumettre ; et Sultan Hussein lui pardonna parce qu'il abjura la religion chrétienne pour embrasser le mahométisme.

(3) Hanway, tome II, p. 102.

cette oppression cruelle, les Affghans envoyèrent en secret plusieurs missions à Ispahan pour se plaindre du nouveau gouverneur; mais ces émissaires eurent beaucoup de peine à parvenir jusqu'au roi; et quand leur pétition enfin put lui être présentée, les amis de Goorgeen Khan persuadèrent facilement à Sultan Hussein que c'étaient des rebelles qui ne méritaient pas qu'on fît attention à leurs plaintes. On leur répondit durement; et les députés, désespérés de retourner dans leur patrie, firent partager à tous leurs concitoyens l'indignation dont ils étaient pénétrés.

Le prince géorgien qui savait bien tout ce qui s'était passé, saisit la première occasion pour montrer son ressentiment. Parmi les seigneurs de la tribu de Ghiljee qui avaient signé la pétition au roi, Meer Vais était le plus puissant (1). Outre la charge qu'il tenait de sa famille, celle de chef d'une branche considérable de la tribu, il occupait aussi la place de kalanter ou premier magistrat de la ville de Candahar. Son pouvoir et son influence s'augmentaient encore par un caractère populaire, par des manières gracieuses et entraînantes, et par

(1) Les Ghiljee se subdivisent en plusieurs branches de cinq à dix mille hommes chacune.

une extrême libéralité. Goorgeen pensa, et probablement avec raison, que c'était là le premier moteur de toutes les représentations faites au roi; il le prit en conséquence pour servir d'exemple : sous un prétexte léger il le fit arrêter et l'envoya à Ispahan (1), en écrivant aux ministres que, pour maintenir la paix à Candahar, il fallait retenir en prison ce chef puissant et ambitieux. Mais il aurait dû connaître assez la cour qu'il servait pour ne pas y laisser arriver un homme d'un caractère aussi dangereux que Meer Vais. Ce chef adroit et versé connut bientôt toutes les faiblesses de Sultan Hussein et tous les vices de ses conseillers divisés entre eux. Il intrigua avec succès; Goorgeen Khan avait des ennemis; ceux-ci s'emparèrent de la cause de l'étranger; ils lui donnèrent les occasions les plus favorables pour présenter ses griefs personnels et ceux de toute sa tribu (2). Son adresse et son éloquence entraînaient le monarque en même tems que sa fortune lui fournissait les moyens de gagner les ministres; et le captif humilié s'éleva bientôt au rang de favori puissant. Il pouvait, à cette époque, s'il n'avait pas eu

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 154.
(2) Hanway, tome II, p. 105.

en vue d'autre objet, revenir honorablement dans sa patrie ; mais il avait déjà assez vu la Perse pour se livrer à de plus vastes projets. Le plus grand obstacle aux plans que formait Meer Vais, était le caractère de Goorgeen Khan ; il ne pouvait espérer de réussir tant que ce brave et habile officier resterait gouverneur des Affghans. Ce fut donc alors à le renverser qu'il employa tous ses efforts : il y travailla avec tant d'ardeur qu'il eut bientôt effrayé la cour de Perse des desseins que pouvait former l'homme qu'il voulait perdre. Mais il avait en même tems trop de prudence pour précipiter aucune de ses mesures. Pour assurer l'exécution de son projet, il eut soin de prévenir tout soupçon sur ses véritables motifs. Dans cette intention, il demanda la permission d'aller faire un pélerinage à la Mecque : là il obtint en secret des principaux docteurs sunnites qui veillent autour du saint tombeau, des décrets religieux portant que c'est une action pieuse et légitime de faire la guerre aux Shiites et de tous les détruire : ces prêtres orthodoxes avaient longtems regardé ces sectaires comme les pires des infidèles (1). C'était la proclamation publique

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 172.

de ces décrets qui devait un jour développer tous les plans qu'il avait formés pendant le tems où il était retenu en Perse.

Lorsque Meer Vais fut de retour de la Mecque, un événement extraordinaire vint servir ses desseins, et nous montre assez combien était faible et crédule toute la cour de Perse. L'empereur de Russie avait nommé ambassadeur auprès du roi de Perse un aventurier appelé Israel Orii. C'était un Arménien qui, ayant pour titre une connaissance parfaite des langues orientales et quelques services diplomatiques en Turquie, avait demandé et obtenu de Pierre-le-Grand d'aller comme ambassadeur en Perse. Cela lui fut accordé comme récompense de ses services passés. On ajouta à cette faveur beaucoup de priviléges, entre autres une remise du droit de douanes sur toutes les marchandises portées par l'ambassadeur et par sa suite (1). Orii, qui voyait dans ce privilége un moyen de s'enrichir lui et ses amis, admit dans son cortége plusieurs centaines de personnes dont la plupart étaient ses compatriotes : une inutile vanité, jointe peut-être au désir d'augmenter sa propre importance, lui fit dire en arrivant en Perse qu'il descendait

De J. C. 1708. De l'H. 1120.

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 174.

des anciens rois d'Arménie (1). Cette fière généalogie, sa suite nombreuse, le caractère de l'empereur de Russie, tout cela offrit à Meer Vais une occasion d'effrayer les courtisans (2), et, par eux, le faible monarque. Il fit entendre adroitement qu'il pourrait bien y avoir un plan combiné par les chrétiens pour s'emparer de l'Arménie et de la Géorgie. C'était toujours Goorgeen Khan qui était représenté comme l'ame de ce plan; et son caractère et son pouvoir donnaient à cette idée quelque couleur de vraisemblance.

Quoique rien ne pût être plus absurde que l'alarme qu'avait prise la cour de Perse, elle fit cependant l'effet qu'avait prévu le chef affghan. Il en résulta une secrète jalousie contre le prince géorgien; et la crainte seule empêcha qu'on ne le rappelât sur-le-champ de Candahar : mais les conseillers d'Hussein, qui craignaient un acte d'hostilité ouverte con-

(1) Hanway, tome II, p. 107.

(2) L'agent français à Ispahan demanda qu'on ne reçût point la mission russe. On fit l'anagramme du nom d'Israel Orii, et les mots *il sera roi* qu'on y trouvait furent présentés aux Persans comme une prophétie. Cela produisit quelque effet; mais Sultan Hussein, effrayé de l'ambassade, craignait Pierre plus que ces présages, et il n'osa pas refuser de recevoir l'homme qu'on lui envoyait.

tre un général d'une si grande réputation et d'un rang si élevé, eurent recours à un expédient ; ils rétablirent Meer Vais dans le poste qu'il avait précédemment occupé (1) pour faire un contre-poids à l'ambition de son adversaire. Le gouverneur indigné, tout en laissant le seigneur affghan reprendre sa place, résolut de montrer qu'il défiait le pouvoir de ceux qui s'étaient faits les protecteurs de son calomniateur ; et la violence de son caractère lui fit prendre le plus dangereux de tous les partis qui s'offraient à lui. On vantait beaucoup la beauté de la fille de Meer Vais : Goorgeen avait écouté ces louanges, il crut le moment favorable pour satisfaire ses désirs et pour humilier en même tems un orgueilleux ennemi. Il envoya à ce chef un brusque message pour lui demander sa fille ; et cette demande était faite en termes qui montraient qu'il était résolu à se faire obéir (2). Meer Vais aussitôt communiqua aux principaux de sa tribu ce qu'il venait de recevoir. Les Affghans sont extrêmement jaloux pour tout ce qui regarde l'honneur des femmes de leur famille : un sentiment profond d'indignation les transporta tous en même

De J. C. 1708. De l'H. 1120.

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 182.

(2) Hanway, tome II, p. 111.

tems. Ils supplièrent Meer Vais par tout ce qu'ils avaient souffert, par ce qu'il avait eu à supporter lui-même, par l'injure inexpiable qu'il avait reçue, de devenir le vengeur de sa tribu; et ils jurèrent tous de sacrifier leur vie pour le soutenir. Ce chef les écoutait avec une extrême joie au fond de son cœur, mais il leur demanda de prendre patience : « Il vaut mieux, » leur dit-il, frapper le lion endormi qu'é- » veillé. Soyez discrets et fidèles, fiez-vous à » moi, et soyez sûrs que je tirerai de nos en- » nemis une terrible vengeance. » Ils lui promirent une obéissance entière, et tous jurèrent solennellement par le pain et le sel qu'ils mangeaient, par les sabres avec lesquels ils combattaient, et par le sacré Coran auquel ils croyaient, d'être fidèles et discrets. Ils y ajoutèrent encore un lien de plus : ils déclarèrent que leurs femmes pourraient se regarder comme divorcées (1) du moment où ils auraient manqué à l'engagement qu'ils contractaient.

(1) Cet usage se retrouve assez souvent chez les Mahométans lorsqu'ils commencent une entreprise très-dangereuse; ils prononcent ce divorce conditionnel avec toute la solennité possible, et ils ne peuvent pas donner de gage plus sacré de leur ferme détermination de rester inébranlables dans la cause qu'ils embrassent.

Meer Vais voulant feindre, mais ne voulant pas sacrifier l'honneur de sa famille, charge une jeune fille fort belle qui avait été élevée dans sa maison de jouer le rôle de sa fille, et il l'envoie à Goorgeen Khan : celui-ci, trompé par cette apparente soumission, commença dès-lors à le traiter avec beaucoup de bonté. L'artificieux affghan eut l'air d'oublier tout ce qui s'était passé ; et au bout de quelques mois Goorgeen Khan mit une confiance entière dans son ancien ennemi : cela alla même si loin qu'il accepta une grande fête que celui-ci avait fait préparer pour lui dans une maison de campagne située à quelque distance de la ville. Meer Vais était depuis long-tems impatient de se venger ; et les injures qu'il avait souffertes étaient assez grandes peut-être pour le justifier de trahir et la foi et l'hospitalité. Le gouverneur et tous les gens de sa suite furent massacrés au milieu de la fête ; les Affghans, revêtus de leurs habits, et conduits par leur audacieux chef qui avait pris le vêtement de Goorgeen Khan et montait son cheval, s'avancèrent lentement vers le fort de Candahar (1). Il était nuit quand ils arrivèrent devant la place ; la ruse ne fut découverte que lorsque entrés dans la ville ils

De J. C. 1709. De l'H. 1121.

(1) Hanway, tome II, p, 113.

attaquèrent avec fureur la garnison. La surprise fut complète et la victoire bientôt décidée par les Affghans qui étaient déjà dans l'intérieur, et qui se soulevèrent en même tems que de nouveaux partis arrivaient du dehors. On se hâta de dire aux habitans que s'ils restaient dans leurs maisons et n'y laissaient pas entrer de soldats persans, on ne toucherait ni à leurs personnes ni à leurs propriétés. De cette manière, les soldats de Goorgeen ne trouvèrent point de retraite ; ils furent tous massacrés jusqu'au dernier.

Au moment où se passait cet événement, un parti de six cents cavaliers géorgiens, qui avaient accompagné leur prince quand il était venu dans cette contrée, avait été détaché pour une expédition. Trois jours après, ces hommes revenaient chargés de butin. Ils étaient sur le point d'entrer à Candahar quand une décharge d'artillerie et de mousqueterie leur apprit que la ville avait changé de maître. Meer Vais sortit à la tête de cinq cents chevaux pour les attaquer ; mais il fut bientôt obligé de reconnaître que ses nouvelles levées étaient bien loin encore de ces anciens soldats. Les Géorgiens repoussèrent toutes les attaques ; et quoique harcelée pendant plusieurs jours, cette poignée de guer-

riers courageux, après avoir vaincu mille difficultés, après avoir fait des actions presque incroyables (1), parvint à se retirer jusque dans le Khorassan. Leur arrivée, et tous les bruits qui se répandirent par eux sur le nombre et la férocité des Affghans, augmentèrent encore la terreur que la révolution de Candahar avait produite en Perse.

Meer Vais prit toutes les mesures que pouvait aviser un homme sage pour établir d'une manière solide le pouvoir qu'il venait d'usurper: il somma les hommes de sa tribu de montrer, par leur valeur et leur discipline, qu'ils étaient dignes de cette liberté qu'ils avaient acquise. Il promit et accorda réellement une grande protection aux habitans de la ville et de la pro-

(1) Hanway nous raconte plusieurs particularités sur la conduite de ce corps de braves Géorgiens qui, assure-t-il, tua deux mille de ceux qui le poursuivaient. Comme preuve de la résolution dont ils étaient tous animés, il cite le fait suivant : « Un Géorgien démonté avait été laissé sur le bord d'une rivière que ses camarades avaient passée à la nage sur leurs chevaux ; au moment où l'ennemi approchait de lui, il présente la poignée de son sabre à celui qui commandait, comme s'il eût voulu se rendre ; mais comme l'Affghan se mettait en devoir de le faire prisonnier, il le tue d'un coup de pistolet, saute sur son cheval, se précipite dans la rivière, et au milieu des balles qui pleuvaient sur lui parvient à rejoindre ses compagnons. » (Hanway, tome II, p. 114.)

vince de Candahar. En même tems qu'il invitait tous les Affghans à se joindre à lui pour secouer le joug tyrannique d'une nation efféminée, il dénonça les Persans comme des hérétiques, et publia ces anathèmes qu'il avait rapportés de la Mecque contre la secte des shiites. Il déclara ensuite que ceux qui seraient insensibles aux avantages d'une indépendance nationale, pouvaient s'éloigner et aller chercher ailleurs ce despotisme qu'ils regrettaient.

La faible cour d'Ispahan, au lieu d'envoyer une armée pour écraser ce chef d'une rébellion dangereuse, lui envoya un ambassadeur chargé de l'engager à rentrer dans le devoir. Mais Mahomet Jamee Khan fut interrompu brusquement au milieu de sa pompeuse harangue par le chef affghan. « Imagines-tu, s'écria » Meer Vais, que la sagesse n'habite qu'avec la » mollesse, et qu'elle n'ait jamais passé les » monts sauvages dont ce royaume est entouré ? » Que ton roi lève son bras ou le laisse tomber » comme il voudra : s'il était aussi formidable » que tu le dis, ce serait par des actions et » non par de vaines paroles qu'il chercherait » à s'opposer à nos justes desseins. » Après ces mots il fit mettre l'ambassadeur en prison, d'abord pour empêcher ses intrigues, ensuite

pour compromettre à jamais sa tribu vis-à-vis du gouvernement persan (1).

Cette injure ne réveilla pas les méprisables ministres d'Hussein, et ne leur fit pas sentir la nécessité de prendre des mesures plus hardies. Ils ordonnèrent à Mahomet Khan, gouverneur d'Hérat, qui avait été le compagnon de Meer Vais dans son pélerinage à la Mecque, d'aller trouver ce chef avec une nouvelle mission. Faibles et timides, ils se persuadèrent que l'amitié déterminerait peut-être le farouche affghan à écouter cet envoyé ; mais ils connaissaient bien peu son caractère : « Remercie Dieu, dit Meer » Vais à son ancien ami, de ce que les liens de » notre union passée te donnent droit d'atten- » dre de moi l'hospitalité ; sans cela je te puni- » rais de nous faire la proposition honteuse de » redevenir esclaves quand nous avons une fois » brisé nos chaînes. Mais sois sûr que le jour de » la vengeance est arrivé ; que les braves Aff- » ghans sont l'instrument que Dieu a choisi » pour punir la Perse hérétique. Nos sabres » sont tirés, et ils ne rentreront plus dans le » fourreau que votre roi ne soit détrôné et » votre pays soumis. » Mahomet Khan, quoique bien traité, fut retenu prisonnier ; et le

(1) Hanway, tome II, p. 116.

gouvernement persan comprit enfin qu'il n'y avait plus à attendre que la guerre. On donna ordre aux gouverneurs du Khorassan de commencer les hostilités ; mais les généraux éprouvèrent de sérieux échecs qui donnèrent à l'ennemi plus d'audace et répandirent la terreur dans tout le royaume. Cette cour indolente et vaniteuse conçut enfin que toutes les forces du royaume étaient nécessaires pour combattre un danger que l'irrésolution et la faiblesse avaient tellement laissé grandir. Après bien des délais, une armée formidable fut la longue assemblée : le commandement en fut donné à Khoosroo Khan, Waly de Géorgie qui, par son caractère et par sa naissance, semblait l'homme le plus propre à relever l'honneur du gouvernement, et à venger le sang de son oncle Goorgeen Khan. Ce chef marcha contre Meer Vais, battit son armée et investit Candahar. Les Affghans chargés de la défense de la forteresse offrirent de capituler à condition qu'on proclamerait un pardon général, et que leurs propriétés et leurs vies seraient assurées. Mais le ressentiment de Khoosroo Khan l'emporta sur sa prudence ; il insista pour qu'ils se rendissent à discrétion. C'était dire trop ouvertement qu'on ne ferait aucun quartier : la

De J. C. 1710.
De l'H. 1122.

garnison, devenue brave par le désespoir, repoussa toutes les attaques. Cependant Meer Vais avait rassemblé ses forces et harcelait les assiégeans : à la fin, le général persan n'ayant plus de vivres fut obligé de lever le siége et de conduire à une seconde bataille son armée découragée et déjà fort réduite (1). Les Persans, cette fois, furent battus ; et leur courageux général, se précipitant avec un corps de ses Géorgiens sur le centre des Affghans, trouva au milieu de monceaux de cadavres ennemis une mort qu'il ne cherchait point à éviter (2). Une autre armée (3) fut levée sur-le-champ ; le commandement en fut donné à Mahomet Roostum Khan ; mais ce général ne fut pas plus heureux que son prédécesseur : il fut battu par Meer Vais que toutes ces victoires rendirent alors maître de la province de Candahar ; il en fit un royaume indépendant. Ce chef hardi nourrissait l'espoir d'arriver à de plus grands succès, mais il mourut avant de pouvoir mettre ses plans à exécution. Ses amis et ses ennemis parlent de son caractère de la même manière.

De J. C. 1713. De l'H. 1125.

(1) Hanway, tome II, p. 119.

(2) Cette action fut très-sanglante ; de vingt-cinq mille Persans, on dit qu'il n'en revint que vingt-cinq dans leur pays.

(3) Hanway, tome II, p. 119.

Quoique brave et audacieux, il se distinguait moins encore par son courage que par son adresse et sa prudence singulières.

Ce prince laissa deux fils dont l'aîné n'avait que dix-huit ans au moment de la mort de son père. Comme ils étaient trop jeunes encore, on appela à la tête du gouvernement leur oncle Meer Abdullah, dont le caractère timide et incapable excita bientôt un mécontentement général parmi les Affghans. Il est facile de juger que des hommes, qui venaient de s'affranchir de l'esclavage et qui avaient goûté des douceurs de la liberté, devaient entendre avec indignation le frère de leur illustre libérateur dire qu'il fallait acheter la paix avec la Perse au prix de leur indépendance. On lui fit à ce sujet les plus vives représentations : « Si vous ne voulez » pas, lui disaient quelques chefs, poursuivre » les plans glorieux de votre frère en attaquant » la Perse, laissez-nous au moins jouir de cette » tranquillité que notre valeur nous a conquise. » N'allez pas redemander à nos ennemis ces » fers que nous nous glorifions d'avoir brisés : » attendez que le moment soit venu où nous » ne pourrons plus résister; ne montrons pas » par une soumission honteuse que nous som- » mes indignes de toute autre condition qu'une

De J. C. 1715. De l'H. 1127.

» servitude humiliante (1). » Ces argumens ne firent aucune impression sur Meer Abdullah qui, aidé de quelques conseillers aussi lâches que lui, employa le tems très-court qu'il passa sur le trône à faire le plan d'un arrangement avec la Perse. Il donna ordre à ceux qu'il chargeait de cette négociation d'insister sur trois choses, comme conditions de la fidélité future des Affghans Ghiljee. La première était qu'il ne fût plus comme autrefois exigé de tribut; la seconde qu'on n'envoyât point de troupes étrangères dans la province; et la troisième enfin que le gouvernement de Candahar devînt héréditaire dans la famille de Meer Abdullah (2). Quand les articles de cette convention projetée furent connus, les chefs affghans les plus puissans furent profondément indignés; à leur avis, quelque avantage qu'on pût leur promettre, revenir même de nom à leur ancienne dépendance, c'était détruire ce sentiment d'honneur et de fierté qui pouvait seul à l'avenir sauver les Affghans de la tyrannie.

Mahomet, fils aîné de Meer Vais, se distinguait par ces manières franches et ouvertes,

(1) Hanway, tome II, p. 122.

(2) *Mémoire* de Krusinski, p. 204.

cet esprit audacieux, qui semblent à des barbares les premières qualités d'un chef. Il reconnut bientôt que la haine qu'il nourrissait contre son oncle, contre l'usurpateur de ses propres droits, était partagée par tous ses compatriotes indignés de ce qu'avait fait le roi depuis son élévation au trône; et dès-lors il compta sur ce sentiment général pour légitimer ce qu'il voulait entreprendre. Avec quarante hommes sûrs et choisis il s'empara du palais, entra dans la chambre de Meer Abdullah, et l'égorgea de sa propre main. Ses amis sur-le-champ le saluèrent comme roi (1). Les sons de la musique royale se firent entendre (2), et les chefs de la tribu rassemblés, après avoir délibéré sur la conduite du feu roi, ayant devant eux toutes les pièces de sa négociation avec Ispahan, trouvèrent que son châtiment avait été juste; ils proclamèrent Mahmood souverain de Candahar.

De J. C. 1717. De l'H. 1130.

(1) Hanway, tome II, p. 123.

(2) Le droit d'avoir un certain genre de musique se conserve avec soin dans presque tous les Etats de l'Orient; et plusieurs rangs élevés se distinguent par le genre et le nombre de musiciens qu'il leur est permis d'avoir. La musique royale est tout-à-fait distinguée des autres, et elle se fait entendre dans toutes les grandes occasions. Dans une bataille, la perte d'un des instrumens qui composent cette musique royale est regar-

Les troubles qui agitaient alors la Perse, donnèrent à Mahmood tout le tems et d'établir son pouvoir et de mûrir les plans de son père. Celui-ci depuis long-tems avait travaillé avec succès à entretenir en Perse un esprit général d'insubordination, et à fomenter les haines religieuses entre les sunnites et les shiites. Les tribus du Kurdistan, qui sont de la première de ces deux sectes, avaient porté leurs déprédations jusqu'aux murs d'Ispahan. Les Usbegs avaient envahi le Khorassan; et ayant combiné leurs mouvemens avec Azadullah, chef de la tribu des Affghans Abdallee (1), ils avaient soumis et pillé presque toute cette province. Azadullah s'était emparé d'Hérat, et secouant le joug des Persans il avait fait de cette ville et

dée comme aussi fâcheuse que le serait en Europe la perte d'un étendard royal.

(1) Azadullah était chef de la tribu des Affghans Abdallee qui habitent le pays de Hazara. Abbas-le-Grand leur avait donné des hommes pris parmi eux pour les gouverner; mais son successeur leur donna des gouverneurs persans. En général, ils dépendaient du gouvernement d'Hérat. Mahomet Zemaun Khan, qui occupait alors cette charge, avait fait à Azadullah une injure que rien ne pouvait expier; et il paraît que ce seigneur brutal y avait été porté par le méprisable père du jeune chef. Les auteurs persans eux-mêmes trouvent qu'Azadullah avait assez à se plaindre pour excuser le parricide et la rébellion.

de ce qui l'entoure une principauté indépendante.

Au milieu de tous ces dangers la cour d'Ispahan ne savait quel ennemi il fallait d'abord attaquer. Cependant l'invasion des Usbegs et des Abdallee parut être le péril le plus pressant; et Suffee Kooli Khan fut envoyé contre eux avec une armée de trente mille hommes. En s'avançant vers Hérat, ce général rencontra un corps de douze mille Usbegs qu'il attaqua et mit en déroute. Ce succès fit concevoir aux Persans l'espoir d'un triomphe facile; mais cette illusion fut bientôt détruite. Azadullah s'avança contre eux avec seize mille hommes de sa tribu, et engagea l'action sans hésiter (1). La victoire fut disputée avec acharnement; le combat avait commencé avec le lever du soleil, il se prolongea toujours avec fureur jusqu'à plus de midi, et ne fut terminé alors que par un de ces accidens inattendus qui décident du sort de la guerre. L'armée persane avait un parc d'artillerie où il y avait peu d'ordre et de discipline. Dans la confusion du combat, les canonniers firent feu sur un corps de cavalerie persane qu'ils prenaient pour un corps ennemi. Ceux sur lesquels ils tiraient savaient que les

De J. C. 1719. De l'H. 1132.

(1) Hanway, tome II, p. 127.

Affghans n'avaient point de canon, et virent dans cette erreur une trahison. Cet événement arrêta leur course, jeta la confusion dans leurs rangs, et permit à l'ennemi de faire une charge générale qui eut un plein succès. Les Persans, obligés de fuir sur tous les points, furent poursuivis à une grande distance. Ils perdirent leur général, son fils, huit mille hommes, vingt pièces de canon et tout le bagage de l'armée. Cet avantage fut acheté bien cher; Azadullah laissa sur le champ de bataille trois mille des plus braves soldats de sa tribu. Mais ce succès établit son pouvoir et son indépendance; et les Affghans Abdallees d'Hérat devinrent presque aussi formidables pour Sultan Hussein que les Ghiljees de Candahar.

Tandis que ces dangers menaçaient la frontière nord-est, il avait fallu rassembler une armée dans la province du sud pour reprendre les îles du golfe dont s'était emparé le gouverneur arabe de Muscat. On avait pour cela recherché l'alliance du gouvernement portugais de Goa; mais la flotte portugaise, autrefois habituée aux victoires, avait été battue par les Arabes; et le général persan Lootf Aly Khan, n'ayant point de bâtimens, était resté auprès de Bunder Abbas pour défendre par de plus

De J. C. 1720. De l'H. 1133.

fortes garnisons non-seulement cette ville, mais toute la côte de Perse exposée alors aux attaques fréquentes des corsaires de la côte opposée, que le succès avait rendus audacieux et entreprenans.

Ce fut à cette époque de faiblesse générale et de malheurs presque constans que Mahmood se détermina à envahir la Perse. Il y pénétra par la province de Kerman, préférant une marche pénible au milieu du désert de Seistan aux obstacles qu'il aurait eu à surmonter sur tous les autres points. Quoiqu'il eût pris toutes les précautions possibles pour diminuer les difficultés de cette route, il y perdit beaucoup d'hommes et de chevaux. Mais ensuite il se présenta si inopinément, et avec des forces si considérables, que la province de Kerman se rendit à lui sans hésiter (1). Quoique les habitans eussent ainsi reconnu sur-le-champ son autorité, ils n'en souffrirent pas moins la plus cruelle oppression; et ils apprirent avec joie que Lootf Aly Khan ayant quitté la côte marchait à leur secours. Ce chef avait réuni des forces immenses; il attaqua et défit le prince affghan, et le força de fuir jusqu'à Candahar. Mais quant à la province de Kerman, cette

(1) Hanway, tome II, p. 129.

victoire ne fit que renouveler pour elle ce qu'elle avait déjà souffert ; et quand Lootf Aly Khan s'éloigna, il eût été difficile de dire quel avait été le plus désastreux de l'invasion des Affghans ou du secours de l'armée persane.

Lootf Aly Khan, qui s'attendait bien à voir revenir Mahmood, prit tous les moyens possibles pour s'opposer à son retour. Il rassembla à Shiraz une belle et nombreuse armée ; mais les excès que l'urgence des besoins et le défaut de discipline avaient obligé de permettre à ses troupes, les réquisitions de bestiaux et de vivres qu'il avait été forcé de faire, soulevèrent bientôt contre lui une foule d'ennemis. Leurs plaintes et leurs intrigues réussirent à la cour : on obtint un ordre pour lui retirer son commandement (1) ; et son renvoi fut le signal de la dispersion de toute son armée.

(1) La disgrâce de Lootf Aly Khan se liait à celle de son frère, Futteh Aly Khan, premier visir ; et celle-ci mérite quelque attention, parce qu'elle montre bien ce qu'étaient la cour dépravée d'Ispahan et son misérable monarque. Le complot contre ce ministre fut formé et exécuté par le premier moollah ou grand-prêtre du royaume, et le premier médecin : ils entrèrent au milieu de la nuit dans la chambre du roi, l'éveillèrent en sursaut, et lui dirent qu'il y avait une conspiration contre sa vie. Ils lui montrèrent une fausse lettre scellée du sceau royal, qu'ils dirent être écrite par Futteh Aly Khan au

De J. C. 1721. De l'H 1134

L'année qui suivit celle où ce général fut disgracié, fut marquée par des événemens qui répandirent une sombre tristesse dans tout le royaume. Un ambassadeur était venu de Constantinople; et avant de connaître le but de sa mission tout le monde était consterné : on supposait qu'il venait demander quelque fragment de ce royaume tombant en ruines. Quand on sut que l'on s'était trompé, la cour montra tant de joie qu'on pouvait aisément compren-

Waly du Kurdistan, et où l'on trouvait la preuve d'un projet de renverser le lendemain même tout le gouvernement. Hussein fut tellement effrayé que la terreur, pendant quelques momens, altéra sa raison : quand il revint à lui, il ordonna d'égorger ce ministre; mais ceux qui s'étaient emparés de celui-ci commencèrent par lui crever les yeux; et quand le jour parut, ils étaient encore, dit-on, occupés à le tourmenter pour le forcer de découvrir ses trésors. Cependant on n'avait pas aperçu un seul de ces trois mille Kurdes qui devaient, suivant la lettre fabriquée, attaquer Téhéran avant le lever du soleil. Shah Hussein, en apprenant cela, commença à soupçonner qu'on pouvait l'avoir trompé : il donna l'ordre d'épargner la vie de Futteh Aly Khan s'il en était tems encore, et de panser ses blessures; mais il fut décidé que son procès serait fait sur-le-champ, et on forma à cet effet une assemblée de tous les nobles de la cour. L'accusation portait sur trois chefs : il avait invité les Kurdes à s'emparer du roi; il avait des communications secrètes avec les Lesghees, qu'il favorisait en sa qualité de sunnite; enfin on l'avait entendu annoncer, sur le bord de la tombe de Shah Soliman, qu'il vengerait sur la personne

dre quelles étaient sa faiblesse et sa terreur (1). Les Lesghees, que l'humanité impolitique du roi avait sauvés de la fureur du Waly de Géorgie (2) qu'ils avaient provoquée, attaquèrent la province de Shirwan; et après avoir ravagé tout le plat pays prirent la ville de Shamakee, la pillèrent en entier, et mirent à mort un grand nombre de ses habitans. Les Abdallees s'étaient rendus maîtres de presque tout le Khorassan; ils menaçaient Mushed. La ville de

de Shah Hussein, fils du tyran, et sur toute la famille royale, la mort de son propre père que Soliman avait fait périr. Ce ministre, qui se vantait de descendre des anciens rois du Daghestan, fit une habile défense. La perte de la vue lui rendait la vie désormais assez indifférente, et lui donnait une hardiesse qui ajoutait à son éloquence. Il parvint non-seulement à s'acquitter, mais à démontrer publiquement la noire calomnie de ses ennemis, et à convaincre le roi qu'on avait abusé de sa confiance. Le faible Hussein pleura sur ses malheurs, et n'eut pas le courage de lui rendre une plus éclatante justice. (Hanway, tome II, p. 133.)

(1) Hanway, tome II, p. 143.

(2) Le nom de ce Waly était Vactangah. Hanway assure que ce prince fut si furieux de la conduite de Sultan Hussein dans cette occasion, qu'il fit serment de ne plus jamais prendre les armes pour le service de ce prince. Pendant que Vactangah était éloigné, les Lesghees avaient pillé la Géorgie; et il était au moment d'en tirer une éclatante vengeance, quand il fut arrêté par un ordre que ses ennemis avaient obtenu du faible Hussein.

Tabreez fut complètement détruite par un tremblement de terre ; une grande partie des habitans y perdit la vie (1).

Pour ajouter à tous ces malheurs, la superstition crut voir dans une atmosphère plus épaisse (2), dans la couleur du soleil plus rouge que de coutume, des signes de la colère céleste. Les astrologues furent assemblés, et ils s'accordèrent tous à prédire que l'état effrayant des cieux menaçait Ispahan d'être détruit, soit par un incendie, soit par un tremblement de terre (3). Tout le monde crut à cette prédiction ; et Shah Hussein avec ses principaux officiers, ses eunuques et ses femmes, sortit de la ville, et alla planter ses tentes dans le voisinage. Tous les moyens que le fanatisme peut suggérer à des esprits superstitieux, furent

De J. C. 1721. De l'H. 1134.

(1) Suivant un auteur, il périt près de quatre-vingt mille personnes (*Mémoires* de Krusinski, p. 186.)

(2) L'auteur d'un manuscrit persan dit que le soleil fut voilé pendant dix jours, et que l'horizon était pendant tout ce tems d'une teinte rouge et sanglante. Le père Krusinski observe que dans l'été de l'année 1721 les nuages étant plus épais que d'ordinaire, le soleil avait une couleur rouge de sang ; ce qui dura pendant près de deux mois. Il ajoute « que les astro- » logues déclarèrent que cela annonçait une grande effusion de » sang ; et cette prédiction augmenta la consternation gé- » nérale. »

(3) *Manuscrits persans.*

employés pour détourner ces funestes présages (1). Les femmes publiques furent chassées de la ville ; les liqueurs de toute espèce furent rigoureusement défendues ; on vit de tous côtés les prêtres exhortant le peuple d'Ispahan à se repentir de ses péchés, seul moyen d'échapper à la vengeance divine. L'effet de ces mesures fut d'augmenter encore l'abattement de tous les esprits. Il semblait que cette grande nation se préparât tout entière à la mort ; et quand on apprit que Mahmood entrait en Perse à la tête d'une armée qui, avec les recrues (2) qu'elle avait faites, montait à vingt-cinq mille hommes, tout le monde vit dans cette nouvelle le pronostic certain d'une destruction prochaine.

Le prince affghan avait quitté Candahar de bonne heure dans le mois de janvier ; et traversant de nouveau le désert de Seistan, il était arrivé à Kerman. Il se rendit bientôt maître de la ville ; mais la citadelle résista à tous ses efforts : le conquérant se contenta de recevoir du commandant une faible somme d'argent (3), De J. C. 1722. De l'H. 1135.

(1) Hanway, tome II, p. 147.

(2) Ces auxiliaires étaient en grande partie de la province de Baloochistan.

(3) Deux mille cinq cents tomans. Le toman, à cette époque, avait à peu près le double de la valeur qu'il a maintenant, et qui est d'une livre sterling (24 fr.)

s'estimant heureux de trouver dans cette offre un prétexte pour lever le siége sans honte, et pour pouvoir marcher rapidement vers l'intérieur de la Perse. Au lieu d'aller à Ispahan par la route de Shiraz qui traverse une contrée riche et abondante, il marcha sur Yezd au travers d'un désert aride et inculte; il chercha à prendre cette ville d'assaut, mais il fut repoussé. Il reprit sur-le-champ le chemin de la capitale : il n'en était plus qu'à quelque distance lorsqu'il reçut deux députés (1) de Shah Hussein, qui lui offrirent une somme de 15,000 tomans (2), s'il voulait consentir à se retirer, et à ne plus faire de déprédations en Perse. Mahmood comprenant que c'était la terreur qui avait dicté cette ouverture, refusa de faire aucune réponse, et continua sa marche jusqu'au village de Goolnabad, à neuf milles seulement d'Ispahan : pensant bien alors cependant que les Persans l'attaqueraient dans cette position, il fit faire un petit retranchement pour défendre son camp.

On dit que l'armée affghane n'avait pas à cette époque plus de vingt mille hommes (3).

(1) Les députés le trouvèrent à quatre journées d'Ispahan, à peu près cent milles.

(2) Trente milles livres sterling (720,000 fr.).

(3) Les appréciations de la force de cette armée varient beau-

Elle avait perdu du monde en passant le désert, et dans les attaques inutiles de la citadelle de Kerman et de la ville de Yezd ; les seules récrues qui l'eussent jointe étaient quelques Guèbres qui avaient été conduits à combattre sous les bannières de Mahmood, dans l'espoir de voir alléger l'oppression dont ils avaient si long-tems souffert. Cette armée n'avait point de grosse artillerie ; mais elle avait une espèce de petit canons ou couleuvrines, appelés *zumbooruk* (1), qui étaient portés sur des chameaux. Quoique ce pût être de quelque utilité dans une action, cela ne pouvait faire le moindre effet sur les murailles les plus légères; et par conséquent il n'était pas probable que ce fût pour Mahmood un grand secours pour le siége qu'il voulait entreprendre.

Ispahan est situé sur la rive septentrionale de la rivière Zainderood ; elle est entourée d'une muraille, et au sud elle est défendue par la rivière qui n'est pas guéable au printems, époque à laquelle l'armée de Mahmood s'avançait. Cette ville contenait alors près de six

coup ; suivant quelques personnes, elle était plus près de quarante mille hommes que de vingt mille.

(1) Le zumbooruk porte un boulet depuis une livre jusqu'à deux.

cent mille habitans : on y arrive par des ponts dont le principal a trente-trois arches ; il est flanqué de quatre tours rondes, et a une galerie couverte de chaque côté : aux deux extrémités de ce pont arrivent en pente douce deux grandes chaussées, longues de trois mille pas, et larges de soixante et dix, plantées d'un double rang de grands platanes. Cette avenue s'appelle *Char Bag* ou *les Quatre Jardins;* elle est ornée à droite et à gauche de plusieurs palais royaux et de magnifiques jardins. Sur un des côtés de la partie de l'avenue qui est au sud de la rivière, est situé le beau faubourg d'Abbas Abad, et sur l'autre celui de Julfa, résidence d'une colonie arménienne ; celui-ci est protégé par une muraille élevée, mais faible. L'armée rassemblée dans la capitale était au moins double de celle des Affghans ; et il semblait évident que, lors même que ces audacieux assaillans parviendraient à s'emparer des faubourgs de Julfa et d'Abbas Abad, ils ne pouvaient guère espérer de forcer sans canon les ponts qu'il leur fallait traverser pour arriver jusque dans la ville. Dans de pareilles circonstances, il fallait que toutes les terreurs d'esprits affaiblis et superstitieux se joignissent à l'imprudence et à la lâcheté, pour qu'un empire

pût être conquis par un ennemi si faible en nombre, aidé de si peu de ressources, et si éloigné de tout espoir de renfort ou d'appui.

Sultan Hussein, égaré par la crainte, s'était abandonné entièrement à ses grands. Ceux-ci étaient fort divisés sur ce qu'il convenait de faire. Mahomet Kooli Khan avait donné le sage conseil de se tenir sur la défensive ; il disait que les Affghans, repoussés à Kerman et à Yezd, n'étaient sûrement pas bien habiles dans l'art des siéges, et n'étaient redoutables que sur un champ de bataille, où leur valeur et leur expérience leur donnaient de grands avantages sur des troupes nouvellement levées et composées pour la plus grande partie de la populace peu guerrière d'une ville corrompue. Cette opinion sage eut d'abord quelque faveur ; mais on l'abandonna pour suivre l'avis d'un omrah, appelé le Waly d'Arabie, parce qu'il était chef des tribus arabes au service de la Perse. Ce seigneur s'emporta avec violence contre ce qu'il appelait la lâcheté du conseil donné par le premier ministre. « Si, dit-il, un brigand » comme Mahmood, à la tête de quelques mi- » sérables Affghans, doit insulter la majesté » du trône de Perse en assiégeant la capitale, » et si nous devons rester tremblans derrière

» nos murailles, nous ferions aussi bien d'a-
» bandonner la possession de ce royaume que
» nous n'avons pas le courage de défendre.
» Condamnons-nous à cela, ou marchons sur-
» le-champ ; allons venger notre honneur par
» la destruction de ces vils ennemis, qui ne
» doivent qu'à notre honteuse prudence cha-
» que moment de leur existence. » Au travers de tout ce qui le défigure, le caractère persan a un trait bien remarquable, c'est une vanité qui l'emporte sur tout, et qui est la passion dominante de toute la nation. Le discours du Waly était fait pour réveiller ce sentiment ; et le timide roi lui-même, qui avait commencé par approuver le conseil de son premier ministre, déclara qu'il était aussi d'avis d'en venir à une bataille. Mais tout en se décidant à prendre cette résolution, il faisait une chose qui devait en rendre le succès impossible. Le commandement des forces du royaume fut divisé entre deux hommes qui avaient été d'avis si différens.

L'armée royale en sortant d'Ispahan était de plus de soixante mille hommes ; elle avait vingt-quatre pièces de canon : lorsqu'elle arriva à Goolnabad la différence qu'il y avait entre les deux armées était frappante. Les troupes per-

sanes étaient fraîches et brillantes; depuis les tentes sous lesquelles elles couchaient jusqu'aux équipages dorés et émaillés des chevaux superbes qu'elles montaient, tout était splendide et magnifique. Les Affghans avaient à peine une tente pour se couvrir; leurs chevaux étaient maigris par la fatigue, leurs soldats étaient vêtus de haillons et noircis par les rayons du soleil; et dans tout leur camp ils observaient avec emphase qu'il n'y avait de brillant que leurs sabres et leurs lances.

L'aile droite des Persans était commandée par Roostum Khan, général des gardes royales, et frère du prince de Géorgie; le reste était sous le commandement du premier ministre: le Waly d'Arabie se mit avec ses Arabes à l'aile droite, et le Waly de Laristan (1) renforça la gauche avec un corps de cinq mille des siens. Ces deux ailes étaient entièrement composées de cavalerie, et formaient près de trente mille hommes; l'infanterie et l'artillerie en faisaient à peu près vingt mille; elles étaient placées en arrière sur une ligne séparée, et faisaient front à l'espace ouvert entre les deux ailes. De J. C. 1722. De l'H. 1135.

Mahmood avait partagé sa petite armée en quatre divisions: celle de droite était sous le

(1) Aly Murdan Khan.

commandement de Aman Ullah Khan. Il conduisait lui-même la seconde qui formait le centre, et il était entouré d'un corps de guerriers choisis ; tandis que sa gauche était couverte par un corps de nouvelle levée, principalement de Guèbres, et était commandée par un chef de la même religion (1). On a déjà dit que les Affghans n'avaient point de canon. Cent zumbooruks ou couleuvrines montées sur des chameaux y suppléaient ; au commencement de l'action ils furent tenus derrière l'aile droite. Mahmood parcourait les rangs de son armée monté sur un éléphant ; il rappelait à ses soldats leur ancienne renommée et toutes leurs espérances de gloire et de richesses pour les décider à vaincre. « Le pillage d'Ispahan, s'écriait » le prince, sera votre récompense si vous êtes » vainqueurs ; si vous êtes vaincus, vous n'avez » point de retraite, il ne vous reste que la mort » et une mort honteuse (2). » Il exhortait les Guèbres à se souvenir et de leurs ancêtres et de ce qu'ils avaient eux-mêmes souffert, et à saisir

(1) On l'appelle Nasser-Ullah, ce qui est un nom mahométan ; et nous sommes portés à en conclure que ce chef avait adopté la religion de ceux qu'il commandait. Hanway, cependant, en parle toujours comme d'un Parsis ou Guèbre.

(2) Hanway, tome II, p. 153.

cette occasion qu'il leur offrait de se venger en se couvrant de gloire.

L'action fut engagée par l'aile droite des Persans qui jeta d'abord parmi les Affghans un peu de confusion : le Waly d'Arabie, tournant rapidement leur flanc, tomba sur leur camp où les Arabes s'occupèrent si long-tems à piller qu'ils ne firent plus rien pendant tout le reste de l'affaire ; et ce chef vit peut-être avec quelque plaisir que l'aile gauche, sous son rival, le premier ministre, était mise en désordre. Ce corps avait chargé l'aile droite des Affghans commandée par Aman Ullah : cet habile guerrier, quand l'ennemi approcha de lui, eut d'abord l'air de fuir ; les Persans joyeux poursuivent avec ardeur ; mais bientôt les rangs ennemis sont ouverts, et découvrent une ligne de cent chameaux à genoux avec une couleuvrine sur le dos de chacun d'eux : le feu fut dirigé si juste que tout le premier rang de la colonne qui chargeait fut renversé; et avant que les Persans pussent être revenus de la confusion où cette décharge les avait jetés, ils furent attaqués par la cavalerie affghane et mis complètement en déroute. Aman Ullah les poursuivit pendant quelque tems ; prenant ensuite à revers l'artillerie persane, il la trouva sans dé-

fense, sabra les canonniers, et fit diriger les pièces par ses hommes contre la ligne d'infanterie persane qui occupait le centre. Les Persans furent si étonnés et si effrayés de voir leur propre artillerie tirer sur eux, qu'ils abandonnèrent en désordre le champ de bataille; la déroute devint bientôt générale, et la plupart des chefs, comme c'est l'usage dans de semblables armées, retournèrent dans leur pays emmenant ce qu'ils purent rassembler des leurs (1). La perte réelle de l'armée persane n'excéda pas deux mille hommes tués; celle de l'ennemi fut tout aussi grande. Les Affghans, dit-on (2), n'osèrent poursuivre dans la crainte de quelque statragème; mais il est plus probable qu'ils s'occupèrent à piller les richesses du camp que les Persans venaient d'abandonner.

(1) On accusa le Waly d'Arabie d'avoir trahi dans cette malheureuse journée : c'est le seul point sur lequel il y ait quelque différence essentielle entre le récit d'Hanway et celui que nous en donne Krusinski. Hanway assure que le Waly d'Arabie se conduisit en traître; Krusinski, au contraire, affirme positivement que ce sont des calomnies dont on cherche à noircir la réputation de cet officier. Il dit expressément que si le général persan avait fait son devoir à Goolnabad aussi bien que le Waly d'Arabie, les Affghans n'auraient pas conquis la Perse. (*Mémoires* de Krusinski, p. 204.)

(2) *Mémoires* de Krusinski, p. 205.

Rien ne peut donner une idée de la terreur que cette défaite répandit dans Ispahan. Le faible monarque eut recours à son expédient ordinaire; il assembla les grands, et leur demanda conseil. Son opinion était d'abandonner la capitale et de réunir toutes les forces du royaume : il pensait que ce serait même le meilleur moyen de sauver la ville qui, ne renfermant plus ni la cour ni les trésors de l'Etat, cesserait d'être pour les Affghans un objet de grande importance, tandis que ces conquérans seraient sans cesse harcelés par les opérations de l'armée royale rassemblée dans la campagne. Cet avis, qui semblait fort raisonnable, fut soutenu par le premier ministre et plusieurs autres seigneurs; mais le Waly d'Arabie prétendit que l'évacuation de la capitale serait regardée comme une fuite honteuse; qu'un monarque qui se serait montré trop faible pour pouvoir supporter un si léger revers, se verrait bientôt abandonné de tout le monde, et comprendrait alors trop tard qu'en abandonnant le premier son poste il avait donné à ses sujets l'exemple et la leçon d'abandonner le leur. Ces argumens l'emportèrent : on fit des préparatifs pour défendre la capitale; les mu-

railles furent réparées; on éleva de nouvelles batteries, et l'on fortifia les ponts.

Les Arméniens de Julfa avaient reçu d'Abbas-le-Grand tout ce qui pouvait ajouter à leur bien-être. Non content de leur épargner la servitude, il leur avait donné un des leurs pour kalanter ou principal magistrat, et avait assigné à celui-ci un rang honorable à la cour. Il avait en outre prêté sur le trésor royal aux marchands les plus industrieux de cette tribu des sommes considérables pour leur donner les moyens d'étendre leur commerce au dehors: désirant les protéger contre les injustices de ses autres sujets, il avait déclaré qu'ils auraient droit à jouir du bénéfice de la loi de représailles. Sa politique généreuse avait eu l'effet qu'il en attendait; et cette colonie était devenue si florissante, même de son tems, que ses progrès avaient passé toutes ses espérances. Elle avait acquis plus de grandeur encore sous le règne de ses successeurs immédiats; mais depuis que Shah Hussein était monté sur le trône, son sort avait bien changé. Ce monarque bon, mais méprisable, ne savait protéger aucune classe de ses sujets. Les Arméniens, à cause de leurs richesses et de leur religion, devinrent

l'objet de toutes les attaques de ministres avides ou de prêtres fanatiques. On ne se contenta pas de les dépouiller de leurs propriétés, on contesta leur droit à la loi de représailles ; et l'on vit plus d'un décret sanctionner cette loi qui décide qu'un mahométan qui tue un chrétien ne doit pas perdre la vie, mais seulement donner une certaine quantité de grain aux parens du mort (1). En attentant aussi ouvertement aux priviléges de cette tribu, on l'avait avilie aux yeux des habitans d'Ispahan, par suite de quoi les habitans de Julfa étaient exposés aux railleries et aux insultes : ce moyen réussit, mieux encore que l'oppression, à leur rendre insupportable le gouvernement sous lequel ils vivaient. Il ne faut donc pas nous étonner qu'une cour faible et timide ait craint de se fier à des hommes qu'elle avait ainsi outragés ; et le soupçon devint plus injurieux encore par la manière dont il se montra. On commença par décider le roi à déclarer qu'il se fiait plus aux Arméniens qu'à tous ses autres sujets, et qu'il les appelait pour former un corps chargé de défendre sa royale personne. Flattés d'une marque d'estime si honorable, tous ceux qui pouvaient s'équiper parurent le lendemain

(1) Hanway, tome II, p. 161.

au palais; mais au lieu de se servir d'eux on leur ôta leurs armes; on leur dit qu'on ne se fiait point à eux, et qu'un corps persan allait occuper Julfa pour le défendre à la fois contre l'ennemi et contre les dangers que pourrait faire naître leur peu d'attachement pour l'Etat (1). Ni l'outrage, ni l'injure cependant ne purent décider les Arméniens à cette trahison dont on les soupçonnait capables : bien qu'ils ne pussent s'empêcher de haïr le gouvernement sous lequel ils vivaient, ils ne pouvaient cependant penser sans horreur à ce que seraient les suites de la victoire des Affghans. Ils offrirent donc de payer et de nourrir tout ce qu'on leur enverrait de troupes pour défendre leur ville; et quand ils virent que ces secours étaient insuffisans, ils préparèrent tout ce qu'ils purent pour y suppléer.

Il semble que Mahmood hésita encore quelque tems après son triomphe sur ce qu'il devait faire. Il avait remporté une grande victoire sans perdre beaucoup de monde; et quoique les Arabes eussent pillé son camp, ce qu'il avait trouvé dans celui des Persans avait amplement réparé ses pertes : ses succès jusque-là étaient donc au-delà même de ses espérances; mais,

(1) Hanway, tome II, p. 161.

comme effrayé de son propre bonheur (1), il se retira dans ses retranchemens, laissa les Persans revenir sur le champ de bataille et emmener quelques-uns des canons qui y avaient été abandonnés. Il ne sortit de cette inaction que lorsque ses espions furent venus lui rendre compte de la confusion et de la terreur qui régnaient dans Ispahan; alors l'espoir d'en profiter le réveilla et dissipa ses propres craintes. Il commença par s'emparer de Ferrahabad, demeure royale, située à trois milles de la ville, que Shah Hussein avait fait bâtir et entourer d'une forte muraille et de bastions. Si l'on eût tenu dans ce poste, on eût pu arrêter quelques jours encore les progrès de l'ennemi; mais la garnison reçut ordre de se retirer, et elle le fit avec tant de précipitation qu'elle abandonna le canon sur les murailles. Après la prise de Ferrahabad, Mahmood marcha contre Julfa et attaqua sur-le-champ ce faubourg; mais après deux heures d'assaut, il ne s'était encore emparé que d'un petit ouvrage avancé. Les Arméniens montrèrent dans cette occasion le plus grand courage; ils s'adressèrent au Waly d'Arabie qui

(1) Krusinski assure que Mahmood eut alors le dessein de se retirer à Kerman, et qu'il ne fut arrêté que par l'offre prématurée d'une forte somme d'argent que lui fit faire Hussein.

venait d'être nommé général en chef de l'armée, pour obtenir de lui des armes à feu et des munitions. Ils offrirent, à ce qu'on assure, d'attaquer les Affghans et de les chasser du poste qu'ils occupaient déjà; mais ce général refusa de les aider; il défendit même expressément au prince Suffee Mirza d'aller avec un corps de cavalerie faire une diversion en leur faveur en attaquant un des flancs de l'ennemi (1). En rapprochant cet ordre du désarmement des Arméniens, on a cru reconnaître un projet formé de sacrifier Julfa pour sauver la capitale: on pensait probablement que les Affghans, assouvis par les richesses des habitans de Julfa, perdraient un peu de leur férocité. D'autres accusent le Waly d'Arabie d'avoir eu des liaisons secrètes avec l'ennemi; tandis que beaucoup d'Arméniens eux-mêmes étaient persuadés que les fanatiques qui entouraient le roi voyaient avec plaisir la ruine d'une colonie florissante de chrétiens. Mais tel est toujours le sort de la folie et de la faiblesse, qu'on se méprend sur les motifs de leurs actions; et celle-ci, qui fut attribuée par les différentes classes, suivant leurs sentimens, à la politique, à la trahison ou au fanatisme, n'avait probablement d'autre

(1) Hanway, tome II, p. 162.

motif que cette consternation, cette irrésolution que produit toujours sur des esprits faibles et indécis une position difficile.

Dans la nuit qui suivit celle où l'ennemi avait emporté un ouvrage avancé, il parvint à faire une petite ouverture au pied des murailles élevées, mais peu épaisses de Julfa : un éléphant y fut conduit ; et on assure qu'il eut bientôt élargi cette brèche de manière à la rendre praticable. Les Affghans s'en emparèrent, résolus de donner l'assaut à la pointe du jour ; mais les Arméniens prévoyant leur intention offrirent de capituler. Les conditions furent bientôt faites : les habitans consentirent à payer 70,000 tomans pour se sauver du pillage. A cette énorme contribution Mahmood ajouta une condition bien plus humiliante ; il demanda que cinquante belles jeunes filles des premières familles de Julfa lui fussent amenées sur-le-champ (1). Les victimes furent choisies et conduites, couvertes de leurs plus riches vêtemens, au palais de Ferrahabad où le prince affghan avait établi sa résidence ; il en choisit quelques-unes pour son propre harem, et distribua les autres entre ses généraux. Les Arméniens vivant au milieu d'une nation livrée tout en-

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 222.

tière aux plaisirs des sens, s'étaient habitués à mettre l'amour-propre le plus jaloux à l'honneur de leurs familles; et rien ne peut égaler l'horreur et le désespoir que causa cette affreuse violence. Les hommes semblaient absorbés dans leur silencieuse douleur, les mères déploraient avec des cris déchirans le déshonneur de leurs filles; et les tristes victimes elles-mêmes s'abandonnaient à un si grand désespoir, que plusieurs y trouvèrent la mort, et échappèrent ainsi à leur destinée (1). Les Affghans, tout barbares qu'ils étaient, ne purent voir sans émotion ce spectacle affreux: quelques-uns eurent la générosité de rendre à leurs parens ces jeunes filles désolées; d'autres acceptèrent une faible rançon, de sorte qu'il n'en fut retenu qu'un petit nombre, et celles-là même, au bout de quelque tems, furent rendues à leurs familles affligées. La contribution en argent fut levée avec la plus grande rigueur; un léger retard dans le paiement fit saisir tout ce qu'il y avait de marchandises à Julfa, et exposa aux plus cruelles tortures les principaux habitans.

Les Persans ne firent aucun effort pour inquiéter les Affghans : Mahmood, encouragé par cette apathie, appela ses soldats à une plus

(1) Hanway, tome II, p. 163.

importante conquête. Son armée occupait toute la rive méridionale depuis Julfa jusqu'à Abbas Abad : ces beaux palais, ces jardins magnifiques, dont Shah Abbas-le-Grand et ses successeurs avaient décoré cette partie de la capitale, servaient aux barbares de logemens pour eux et d'écuries pour leurs chevaux : tout le travail d'un siècle tomba soudainement en ruines sous la main d'une tribu sauvage, qui regardait avec mépris ces brillantes demeures de la mollesse et de l'opulence.

Le centre de la position des Affghans était cette grande avenue des Quatre Jardins dont il a déjà été parlé. Mahmood commença sur-le-champ ses opérations contre la ville. Dans le premier assaut qu'il donna aux ouvrages extérieurs ses troupes furent repoussées. Deux jours après, le 23 mars, craignant de perdre ainsi l'avantage sur lequel il comptait le plus, la terreur des assiégés, il se mit lui-même à la tête d'une partie de ses plus braves soldats, et attaqua un des principaux ponts. Il chargea avec tant de fureur qu'Ispahan aurait été dès ce moment emporté, sans le courage d'un eunuque blanc nommé Ahmed Aga qui, après un combat opiniâtre, força les Affghans à se re-

De J. C. 1722. De l'H. 1135.

tirer derrière leurs retranchemens (1). Mahmood fut tellement découragé de ce mauvais succès, qu'il fit des propositions de paix (2). Il demanda que les provinces de Candahar, du Khorassan et de Kerman, fussent données à lui et à ses héritiers en souveraineté indépendante, et en outre que le roi lui donnât une de ses filles en mariage avec une dot de 50,000 tomans (3). Ces propositions furent rejetées; et le prince affghan, changeant de plan, crut que pour arriver à réduire la ville il fallait commencer par ravager tout le pays qui l'entoure. Les contrées voisines d'Ispahan sont peut-être ce qu'il y a de plus fertile au monde. L'art y avait fait d'immenses efforts pour aider encore la nature à embellir ce délicieux pays. Les eaux pures du Zainderood, divisées en d'innombrables canaux, venaient fertiliser tous les champs et arroser tous les jardins. On ne voyait pas un endroit qui ne fût cultivé, excepté ce qui était occupé par les villes, les villages et

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 229.

(2) Krusinski dit que cette négociation avait déjà été ouverte avant la prise de Julfa, et que Mahmood ne fit alors que renouveler la même proposition.

(3) Cent mille livres sterling (2,400,000 fr.).

les magnifiques demeures des grands seigneurs, qui le disputaient aux palais du monarque. Ce beau pays, si bien orné par la nature, par l'art et par ses richesses, fut condamné par Mahmood à une ruine complète. Son armée fut employée pendant près d'un mois à le saccager; mais un siècle presque entier n'a pas encore réparé ce que ces barbares avaient fait en si peu de tems; des fragmens de canaux rompus, des champs stériles, des monceaux de ruines, attestent encore leur zèle de destruction.

Après avoir abondamment approvisionné son camp de fourrages et de vivres, il fit brûler tout ce qui s'en trouva dans les pays qu'il avait ravagés : les habitans alors furent forcés de fuir vers la capitale; et le gouvernement eut la faiblesse de les y admettre, croyant augmenter ses forces en recevant cette foule inutile. Cependant quoique cette imprudence commençât à faire sentir la disette, Ispahan ne pouvait pas être réduit à manquer de vivres tant qu'il ne serait investi que d'un côté. En conséquence, Mahmood fit faire une attaque sur un autre pont, et cette fois il eut plus de succès. On prétend que le corps de Géorgiens à qui on en avait confié la défense était tellement ivre, qu'il ne put faire aucune résistance. Avant

qu'on eût eu le tems d'envoyer du secours, les Affghans étaient maîtres du pont, et une partie considérable de leur armée avait passé, et s'était répandue tout autour de la ville. Cet événement, qui ôtait aux habitans d'Ispahan l'espoir de recevoir désormais des vivres du dehors, les réduisit au désespoir : ils demandèrent à grands cris qu'on les menât contre l'ennemi, mais on ne sut pas profiter de leur ardeur (1); et cette inertie, jointe à la perte de deux convois conduits, l'un par le chef de la tribu de Bukhteearee, et l'autre par les troupes du Waly de Laristan, jeta toute la ville dans le plus grand effroi. C'était Aman-ullah Khan (2) qui, avec un corps de cavalerie choisie, destinée à protéger le siége, avait réussi à intercepter ces convois et à disperser les troupes qui les accompagnaient : il semblait avoir décidé par là du sort d'Ispahan, lorsqu'un événement vint offrir un rayon d'espoir à ceux qui y avaient le plus entièrement renoncé.

A trois milles environ de la capitale est situé,

(1) Hanway attribue tout cela à la trahison du Waly d'Arabie ; d'autres croient que ce n'était que l'effet d'une prudence timide. Il est plus probable qu'on craignait d'engager une action, n'ayant que cette populace tumultueuse et peu aguerrie.

(2) Hanway, tome II, p. 169.

sur le penchant d'une colline peu élevée, un petit village fortifié nommé Ben-Ispahan (1). Quelques habitans des campagnes voisines y avaient cherché un refuge ; et, se confiant dans la force de leurs remparts, ils osaient quelquefois attaquer de petits corps d'Affghans. Comme Aman-ullah revenait après avoir enlevé le convoi commandé par le frère du Waly de Laristan, les hommes de Ben-Ispahan se jetèrent sur lui, et ses soldats chargés de butin purent à peine se défendre : il en fut tué un grand nombre. Une grande partie de ce qu'ils avaient pillé leur fut reprise. Mahmood voyant de loin ce combat, arriva au galop avec un corps de cavalerie pour défendre ses soldats ; mais les braves paysans l'attendirent de pied ferme (2) ; et le fier Affghan fut forcé de se retirer après avoir beaucoup souffert. Il eut plusieurs hommes tués, et un plus grand nombre encore furent faits prisonniers : parmi ces derniers étaient son oncle, son frère et deux de ses cousins. Quoiqu'il fût profondément humilié de l'échec qu'il venait de recevoir, sa sollicitude pour la vie

(1) Cette expression signifie littéralement l'*enfant d'Ispahan*. Ce village est plus connu maintenant sous le nom d'Isfahanuck ou *petit Ispahan*.

(2) Hanway, tome II, p. 172.

de ses parens l'emporta dans ce moment sur toute autre considération : il envoya à Ispahan prier Shah Hussein d'ordonner qu'on ne les fît point mourir. Ce monarque faible et humain envoya sur-le-champ à Ben-Ispahan un officier de confiance (1) avec l'ordre d'épargner les prisonniers ; mais le messager arriva trop tard. Voyant leurs corps tout sanglans, il se plaignit de ce qu'on s'était tant pressé ; on lui répondit que c'était une juste vengeance contre des hommes qui avaient massacré de sang-froid tous ceux qui accompagnaient le convoi de vivres.

Lorsque Mahmood apprit le sort de ses parens il entra dans un accès de rage ; il fit égorger tout ce qu'il y avait de prisonniers dans son camp, et ordonna que ses troupes ne fissent plus de quartier, mais cette colère fit bientôt place au désespoir (2) ; et après avoir fortifié le pont d'Abbas Abad et les points qui lui parurent les plus importans, Mahmood se retira avec le gros de son armée à Ferrahabad. Tout le monde s'imagina qu'il avait alors le dessein de lever le siége. Il était évident que le mécontentement de son armée augmentait tous les

(1) Le nom de cet officier était Mirza Rahim.

(2) Hanway, tome II, p. 170.

jours, en même tems que l'espoir du succès diminuait. Dans cette position, les habitans d'Ispahan regardaient avec anxiété leur monarque; et leurs espérances et leur joie devinrent extrêmes quand ils apprirent qu'il y avait un plan formé pour attaquer tous les postes occupés par les Affghans. Le roi y semblait décidé; pour lui en donner encore plus de désir, les Arméniens proposaient de tomber sur la garnison de Julfa au moment où les Persans commenceraient l'attaque (1). Toutes ces espérances cependant furent détruites par les craintes ou la trahison du Waly qui, voyant qu'il ne pouvait arrêter cette ardeur générale qu'en ayant l'air de l'encourager, sortit de la ville en annonçant publiquement l'intention de combattre; mais il trouva des prétextes pour retarder le moment de l'action; et l'espoir qui s'était un moment ranimé s'évanouit tout-à-fait quand on apprit que Mahmood venait d'enlever encore un gros convoi de vivres.

Le sort de la capitale ne semblait déjà plus douteux. Vactangah, prince de Géorgie, semblait le seul qui pût encore la sauver: on avait sollicité ses secours avec ardeur; mais on apprit que, tenant toujours avec fermeté et entê-

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 239.

tement à son vœu, il refusait de servir son souverain. Cette nouvelle sembla être l'arrêt fatal d'Ispahan et de tout l'empire. Le roi avait désigné pour son successeur Tamasp Mirza (1); il lui ordonna de fuir dans les provinces avec un corps de cavalerie d'élite. Ce prince parvint à se frayer un passage au travers d'un corps d'Affghans, et se rendit à Kazveen où il fit les plus grands efforts pour lever des troupes afin de venir au secours de son père; mais tout fut inutile. Les chefs de la tribu de Shah Sevund, laquelle était plus particulièrement qu'aucune autre obligée de défendre la dynastie des Sophis, prétendirent que ce devoir ne les obligeait que lorsque c'était le roi lui-même qui les appelait; et Tamasp fut réduit à mander à son malheureux père que tout ce qu'il avait pu faire pour lever une armée avait été sans succès.

La famine s'était fait sentir à Ispahan presque dès le commencement du siége; elle augmentait tous les jours : à la fin, le peuple devint fu-

(1) Les princes du sang, aînés de Tamasp, furent renfermés dans le sérail. Hanway dit que Sultan Hussein avait quatorze fils et quatre filles; il nous peint l'aîné des princes, Abbas Mirza, comme un homme d'un grand caractère, et qui était, à cause de cela, fort redouté des favoris. (Hanway, tome II, p. 172.)

rieux ; il ne fut plus possible de le contenir ; et même alors il voulait non pas se rendre, mais marcher contre l'ennemi. Au commencement de juillet enfin, il n'y eut plus moyen d'empêcher la crise. Un convoi s'approchait de la ville; il était évident qu'il serait coupé si l'on ne faisait pas une sortie pour le protéger. Les habitans de la ville entourèrent le harem où Hussein se tenait enfermé, et demandèrent à grands cris qu'il sortît et les conduisît au combat. Il leur fit dire par ses officiers qu'il ferait réponse le lendemain ; mais ils persistèrent dans leur demande, et ne se retirèrent que lorsque les eunuques qui gardaient le palais eurent fait sur eux plusieurs décharges. Cette conduite extraordinaire aurait probablement amené une insurrection générale, si le courageux Ahmed Aga, dont il a déjà été parlé, n'avait sauvé son souverain en dirigeant contre l'ennemi la furie de la populace (1). Il se mit lui-même à la tête de toute cette foule avec un petit corps de vétérans, et attaqua les Affghans avec tant d'impétuosité qu'il s'empara de leurs principaux postes : il les aurait conservés s'il eût été sou-

(1) En Perse, tout homme est armé d'un sabre et d'un poignard; beaucoup même portent des armes à feu.

tenu par les troupes qui étaient sous le commandement du Waly (1) ; mais il fut lâchement abandonné ; et lorsqu'il se présenta devant le roi pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, il trouva que par des calomnies on l'avait déjà prévenu contre lui. On l'accusa de témérité ; on lui reprocha de se mêler de choses dont un autre avait été chargé. Le courageux eunuque écouta avec patience les reproches de son souverain ; mais il lui dit avant de se retirer qu'il était la dupe d'un traître qui abusait de sa confiance. Ayant rempli ce dernier devoir envers son indigne maître, Ahmed Aga retourna chez lui ; on le trouva le lendemain matin mort dans son lit : tout le monde crut

(1) Suivant Hanway, Ahmed fut si irrité de la conduite du corps commandé ordinairement par le Waly d'Arabie, qu'il donna à ses troupes l'ordre de tirer sur les Arabes ; la confusion que cela mit dans son armée fut bientôt aperçue des Affghans qui, ayant en même tems reçu des renforts de leur camp, repoussèrent les Persans dans la ville, et leur tuèrent beaucoup de monde. Le faible roi, ajoute le même auteur, n'écouta, suivant sa coutume, que les représentations de l'artificieux Waly : il blâma Ahmed de sa témérité ; et, pour le punir d'avoir fait tirer sur les Arabes, il lui ôta la place de gouverneur de la ville. Il ajoute que l'eunuque ne survécut que deux jours à sa disgrâce, et qu'on crut généralement qu'il s'était empoisonné.

qu'il s'était empoisonné. Cette mort (1) causa dans le camp des Affghans autant de joie qu'elle répandit de consternation dans toute la ville : tout le monde sentait que Hussein venait de perdre le seul homme dont l'expérience et le courage eussent encore pu sauver l'empire.

Bientôt après cet événement, le roi envoya une députation à Mahmood pour lui offrir les conditions qu'il avait précédemment refusées. « Le monarque persan, répondit le fier Affghan, » m'offre ce dont il ne dispose plus : il est déjà » en mon pouvoir, lui et toute sa famille ; il » n'est plus le maître des provinces qu'il veut » si généreusement me donner ; mais lors même » qu'il le serait encore, la question n'est plus » là : c'est de tout son royaume qu'il s'agit. » Pendant cette négociation, on apprit que Malik Mahmood, gouverneur du Seistan, marchait au secours de la capitale avec une armée

(1) On dit que cet événement fit enfin ouvrir les yeux au roi sur le véritable caractère du Waly d'Arabie, et qu'il chercha à l'éloigner du poste qu'il occupait ; mais, dans l'extrémité où ses affaires étaient réduites, il ne trouva personne qui voulût s'en charger. Lootf Aly Khan, frère de l'ancien premier ministre, et qui avait été disgracié à Shiraz, fut sollicité par le monarque de prendre le commandement de l'armée ; mais il refusa ce dangereux honneur.

assez forte; et quand on sut qu'il avait campé avec dix mille hommes à Goolnabad, les habitans d'Ispahan se crurent au terme de leurs malheurs; mais cette joie ne tarda pas à s'évanouir : on sut que le prince affghan avait fait un traité d'alliance avec le chef de qui seul on pouvait attendre quelque secours. Outre des présens considérables, on lui donna le Khorassan pour en faire, avec le Seistan, un royaume séparé pour lui et ses successeurs : ce fut là le prix du sacrifice de la vertu et de la loyauté. Ce chef, après avoir accepté l'alliance des Affghans, s'en alla prendre possession de ses nouveaux domaines. Le désespoir des Persans en le voyant s'éloigner fut plus grand encore que n'avait été leur joie. Leur position leur paraissait sans ressources; le peuple et l'armée étaient également découragés; le trésor royal était épuisé; les sommes qu'on avait empruntées des riches habitans (1) étaient dépensées; tout ce qu'avait le roi de vases d'or et d'argent avait été fondu, et l'on avait déjà disposé de ce qui en avait été tiré; les troupes n'avaient ni solde, ni vivres (2); les habitans, dont le sort avait été

(1) Les Hollandais seuls prêtèrent 340,000 couronnes (680,000 écus).

(2) Un auteur mahométan digne de foi, qui était à Ispahan

pire encore que celui des soldats, périssaient tous les jours par milliers. Des écrivains contemporains nous apprennent que le prince affghan, sachant bien qu'il était le maître de dicter les conditions depuis que l'armée du Seistan s'était retirée, voulut cependant, par une politique inhumaine, prolonger le siége. Son armée n'était pas de plus de vingt mille hommes ; il ne pouvait pas attendre de secours prochains ; et quoique bien confiant dans le succès d'un assaut, il craignait de voir encore diminuer ses forces ; il avait peur aussi que, dans le désordre d'une attaque générale, ses soldats ne s'emparassent du butin qu'il voulait garder pour lui. Un auteur assure que Mahmood voulait réduire le nombre des habitans d'Ispahan, et cependant éviter le reproche d'un massacre. Décidé par ces différens motifs, il adopta un moyen bien plus terrible dans ses effets que la violence la plus sanglante. Sous divers prétextes, il prolongea pendant près de deux mois les négociations pour la reddition de la ville ; et pendant tout ce tems il fit observer le blocus avec la vigilance la plus sévère. Cette prolongation ré-

pendant le siége, nous apprend qu'un très-petit morceau de pain se vendait quatre mohurs d'or (192 fr.), et que la chair d'âne était regardée comme un mets délicat.

duisit les habitans d'Ispahan à une position vraiment affreuse. Le respectable auteur d'après lequel nous donnons presque tous les événemens du siége a peint de couleurs effrayantes ces tems d'horreur. Il dit (1) que la chair des chameaux, des chevaux et des mules, était si chère (2) qu'il n'y avait que le roi, les grands, et quelques-uns des plus riches habitans de la ville, qui pussent en acheter. Quoique les Persans regardent les chiens comme des animaux immondes, ils en mangèrent avec avidité tant qu'on put s'en procurer, aussi bien que de tous les autres animaux défendus. Lorsque cela leur manqua, ils se nourrirent de feuilles et d'écorces d'arbres, puis de cuir qu'ils ramollissaient en le faisant bouillir; enfin, lorsque cette triste ressource fut aussi épuisée, ils commencèrent à manger de la chair humaine. On voyait des hommes, les yeux abattus, la figure pâle,

(1) *Mémoires* de Krusinski, p. 250. La description que donne cet écrivain du sort des habitans d'Ispahan est confirmée par plusieurs témoins. L'agent de la compagnie des Indes, qui écrivait de la capitale à ses supérieurs à Gombroon, en date du 21 octobre, disait que leur situation *entre le sabre et la faim était affreuse.* (*Annales de la compagnie des Indes.*)

(2) Vers la fin du mois d'août, le corps d'un cheval se vendait 1000 couronnes (2000 écus).

le corps affaibli et amaigri par la faim, parcourir les rues et chercher à prolonger leur misérable vie en arrachant des lambeaux de chair aux cadavres de ceux qui venaient d'expirer. Souvent ils se tuaient entre eux; les parens égorgeaient leurs enfans pour en faire un horrible festin. Quelques-uns, plus vertueux, s'empoisonnèrent avec toute leur famille pour échapper à une vie criminelle, prolongée par de semblables moyens. Les rues, les places, les jardins royaux, étaient jonchés de corps morts; et les eaux du Zainderood, corrompues par les cadavres qu'elles entraînaient, n'étaient plus potables.

Ces malheurs furent rendus plus affreux encore par la cruauté des Affghans, qui mettaient à mort, sans distinction d'âge ni de sexe, tout ce qui cherchait à échapper à ces scènes d'horreur (1). Dans un climat moins pur et moins sain que celui d'Ispahan, l'air eût été bientôt infecté, et la peste eût détruit ceux que la famine aurait épargnés; mais il n'y eut point de maladie contagieuse, et les misérables restes de cette capitale déchue devaient être encore témoins des humiliations et de la honte ré-

(1) Mirza Mehdy, auteur de l'*Histoire de Nadir Shah*, dans l'introduction de son ouvrage, donne un récit de toutes ces calamités.

De J. C. 1722. De l'H. 1135.

servées à leur roi et à leur patrie. Le 21 octobre (1), le roi sortit du palais entièrement vêtu de deuil ; il traversa avec toute sa cour les principales rues d'Ispahan : il déplorait hautement les malheurs de son règne ; il les attribuait aux mauvais conseils qu'il avait reçus. Il déclara publiquement que son intention était d'abdiquer la couronne, et essaya de consoler la multitude qui l'entourait par l'espoir de voir un tems plus heureux sous un gouvernement meilleur que n'avait été le sien. Dans la bouche d'un prince dont les fautes, quelque terrible qu'en eût été l'effet, avaient cependant toujours été accompagnées des vertus qui plaisent le plus dans l'homme ; d'un souverain que la bonté de son cœur et la douceur de son caractère, avaient amené à ce degré d'humiliation, ce langage excita une compassion générale. Hussein eût été profondément blessé s'il eût entendu des reproches ; il trouva dans les larmes qu'il vit répandre sur son sort la seule consolation qui lui fût alors permise.

Le lendemain du jour où Hussein avait pris

(1) Hanway, tome II, p. 179. Une lettre de l'agent de la compagnie des Indes, datée du 21 octobre, fixe l'époque de la reddition d'Ispahan au 12 octobre ; et les Affghans, dit-il, en prirent possession le lendemain. (*Annales de la compagnie des Indes-Orientales.*)

ainsi solennellement congé de ses sujets, il signa une capitulation par laquelle il abdiquait la couronne en faveur de Mahmood. Le 23 octobre il quitta Ispahan; et, accompagné des grands de sa cour et de trois cents hommes de ses troupes, il s'avança vers le camp affghan. Son ennemi, peu généreux, ne put se défendre d'insulter au monarque déchu. On fit arrêter le triste cortége à quelque distance des tentes, sous prétexte que Mahmood était endormi (1). Après ce retard, qui, dans les usages du pays, eût été injurieux pour le moindre de ses sujets, le malheureux prince eut la permission de s'avancer jusqu'à Ferrahabad. Là, on le fit entrer dans une grande salle au fond de laquelle le conquérant était assis; et il arriva jusqu'au milieu de cette chambre avant que l'orgueilleux Affghan se fût levé pour le recevoir. Hussein lui parla en ces termes: « Mon fils, puisque le » maître souverain de l'univers ne permet pas » que je règne plus long-tems, et qu'il a mar- » qué le moment où tu devais monter sur le » trône de Perse, je te cède l'empire; puisse » ton règne être heureux! » Après ce discours, il prit la toorah ou aigrette royale qui ornait

(1) Hanway, tome II, p. 179.

son turban, et la donna au visir de Mahmood; mais le nouveau roi refusa de l'accepter de toute autre main que de celle du monarque à qui elle avait appartenu. Le faible Hussein se leva, prit l'aigrette des mains du ministre, et plaçant lui-même le riche emblème du pouvoir royal au turban de son vainqueur, il s'écria: « Règne en paix! » On servit les rafraîchissemens ordinaires, le thé et le café; alors seulement Mahmood daigna parler à son captif. « Telle est, lui dit-il, l'instabilité des gran-
» deurs humaines : Dieu dispose à sa volonté
» des empires; il les ôte à l'un pour les don-
» ner à un autre. Je vous promets cependant
» de vous considérer comme mon père et de
» n'entreprendre rien sans vous demander
» conseil (1). »

Le malheureux Hussein fut forcé le lendemain d'assister à une autre cérémonie dans son propre palais, et d'aller avec tous les grands de sa cour rendre hommage au nouveau monarque persan. Après cette soumission publique, il fut enfermé (2) dans un petit palais où

(1) Hanway, tome II, p. 180.

(2) Sa prison n'était pas bien sévère, si nous devons en juger par ses propres plaintes. Il déplore la cruauté de son sort, parce que de tout ce qu'il avait autrefois d'esclaves, on ne lui

il resta sept ans; alors ses ennemis, par un revers de fortune, menacés de tomber à leur tour, mirent fin à son existence.

On peut dire que la dynastie des Sophis finit avec Shah Hussein; son fils Tamasp prit le nom de roi, et lutta quelques années contre sa destinée; mais un jeune homme faible, efféminé, corrompu, n'était pas ce qu'il fallait dans ces tems difficiles : il ne mérite une place dans l'histoire que parce que son nom fournit au célèbre Nadir un prétexte pour poser les bases de son immense pouvoir.

avait laissé que cinq domestiques mâles, et cinq de ses femmes favorites pour le consoler dans sa solitude. (*Manuscrits persans.*)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE IX. — *De la page* 1 *à la page* 51.

Histoire des monarques de Ghizné. — Abustakeen. — Isaac. — Subuctageen. — Sa guerre contre le prince indien Jypaul. — Il a pour successeur Ismael, qui est détrôné. — Règne de Mahmood. — Sa conduite envers les califes de Bagdad et d'Egypte. — Ses expéditions dans l'Inde. — Il défait Ilij Khan. — Ses guerres contre les Hindous. — Il défait les Turcs de la tribu seljoucide. — Sa mort et son caractère. — Etendue de sa domination. — Gouvernement de Massoud. — Ses guerres contre la tribu tartare des Seljoucides. — Ses troupes se révoltent et placent sur le trône son frère Mahomet. — Massoud est assassiné. — Son fils Madood se proclame roi et défait l'armée de Mahomet. — Ghizné est pris par Souri, prince de Ghour. — Il est repris par Byram. — Souri est tué. — Sa mort est vengée par son frère. — Byram se sauve dans l'Inde. — Son petit-fils Khoosroo est attaqué et tué.

CHAPITRE X. — *De la page* 52 *à la page* 100.

Observations sur les tribus tartares. — Leurs habitudes, leur caractère et leur condition. — Histoire de la tribu seljoucide. — Conquêtes faites par Toghrul. — Sa mort. — Son

caractère. — Règne d'Alp Arselan. — Sa guerre contre les Romains. — Invasion en Tartarie. — Sa mort. — Il a pour successeur Malik Shah. — Mahmood. — Burkyaruk. — Mahomet. — Mahmood. — Règne de Sultan Sanjar. — Observations générales sur la dynastie des Seljoucides.

CHAPTRE XI. — *De la page* 101 *à la page* 139.

Gouvernement des Attabegs. — Vie de Ilij Guz, fondateur des Attabegs de l'Aderbijan. — Mahomet. — Kizel Arselan. — Aboubeker. — Muzuffer. — Attabegs du Fars. — Sulghour. — Sunkur. — Muzuffer-u-Deen Zenghi. — Tochlah. — Saad. — Aboubeker. — Saad II. — Son fils, enfant, est placé sur le Musnud. — Mahomet. — Seljook. — Aish Khatoon. — Origine des Attabegs du Laristan. — Abou Taher. — Hazar Asp. — Tokhlah. — Oulub Arghoun et ses descendans. — Vie de Hussun Subah, chef des montagnes. — Ses succès. — Ses doctrines religieuses. — Histoire de ses successeurs. — Keah-Buzoorg-Oomeid. — Mahomet. — Hussein-ebn-Nasser. — Alla-u-Deen Mahomet. — Jellal-ul-Deen Hussein. — Allah-u-Deen Mahomet. — Rukeen-u-Deen.

CHAPITRE XII. — *De la page* 140 *à la page* 194.

Conquêtes de la Perse par les Mogols. — Vie de Chenghiz Khan. — Etendue de son empire. — Gouvernement de son fils, Joujee Khan. — Octai, fils de Chenghiz, est couronné empereur. — Hulakoo Khan. — Il conquiert la Perse, la Mésopotamie et la Syrie. — Histoire de ses successeurs. — Abaka Khan. — Neekoudar. — Arghoun Khan. — Sultan Mahomet. — Abou Seyd. — Hussein Buzoorg, descendant immédiat d'Arghoun, fonde une dynastie. — Aweis. — Hussein. — Gouvernement de la dynastie de Muzuffer.

CHAPITRE XIII. — *De la page* 195 *à la page* 260.

Naissance de Timour. — Commencement de sa vie. — Son élévation au trône de Tartarie. — Conquêtes qu'il fait dans la

Perse, la Turquie et l'Inde. — Il se propose d'envahir la Chine. — Sa mort et son caractère. — Gouvernement de ses successeurs. — Peer Mahomet. — Kulleel Sultan. — Sultan Shah Rokh. — Ulugh Beg. — Baber. — Abou Seyd. — Histoire des chefs de la tribu de Kara Koinloo. — Kara Mahomet. — Secunder. — Jehan Shah. — Hussun Aly. — Causes des divisions qui s'élevèrent entre la tribu de Kara Koinloo et celle de Ak-Koinloo. — Histoire de la dynastie de Ak-Koinloo. — Son fondateur. — Kara Osman. — Guerre d'Uzun Hussun contre Abou Seyd. — Mort d'Uzun Hussun.

CHAPITRE XIV. — *De la page* 260 *à la page* 364.

Histoire des ancêtres de Shah Ismael, le fondateur de la dynastie des Sophis. — Observations sur l'élévation de cette famille au pouvoir suprême. — Conquêtes que fait Shah Ismael. — Il est remplacé par Tamasp. — Guerres de celui-ci contre les Usbegs et les Turcs. — Noblesse avec laquelle il reçoit Hoomayoon, empereur de Delhi. — Sa mort. — Hyder Mirza est proclamé roi. — Il est tué par Ismael Mirza. — Cruauté de ce prince. — Sa mort. — Mahomet Mirza monte sur le trône. — Il est déposé par son fils Abbas, depuis surnommé le Grand. — Règne de ce souverain. — Guerres qu'il a à soutenir contre les Usbegs et les Turcs. — Accueil qu'il fait à l'Anglais sir Antoine Sherley. — Il conquiert l'île d'Oormuz. — Sir Robert Sherley est envoyé en Angleterre comme ambassadeur d'Abbas. — Sir Dodmore Cotton est nommé ambassadeur d'Angleterre en Perse. — Manière dont il est reçu et traité. — Mauvais succès de sa mission. — Mort d'Abbas-le-Grand. — Son caractère et son gouvernement.

CHAPITRE XV. — *De la page* 365 *à la page* 475.

Sam Mirza succède à Shah Abbas. — Il prend le nom de Shah Sophi. — Son règne et sa mort. — Il est remplacé par Abbas II. — Sa mort et son caractère. — Son fils aîné, Sophi

Mirza, est élevé au trône et prend le titre de Shah Soliman. — Son caractère et son gouvernement. — Sultan Hussein. — Son caractère. — Origine et première histoire des tribus des Affghans. — Goorgeen Khan est nommé au gouvernement du Candahar pour réprimer une insurrection de la tribu de Ghiljee. — Sévérité avec laquelle il traite les Affghans. — Meer Vais, un des chefs de cette nation, est envoyé prisonnier à Ispahan. — Ses intrigues à la cour. — Il est mis en liberté. — Il tue Goorgeen Khan, et se rend maître de la ville et de la province de Candahar. — Mort de Meer Vais. — Il a pour successeur son frère Meer Abdullah, qui envoie une députation pour conclure la paix avec la Perse. — Mécontentement des tribus affghanes. — Meer Abdullah est mis à mort. — Mahmood, fils de Meer Vais, est proclamé chef du Candahar. — Il entre en Perse. — Il est défait. — Il attaque de nouveau la Perse. — Il défait l'armée persane. — Il prend Ispahan. — Il reçoit la couronne de Perse des mains de Shah Sultan Hussein. — Sa mort et son caractère.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

VA1 1535086

Digitized by Google

Digitized by Google

141
a
2